


BIBL NAZ.
Vitt. Emanuele III
Racc.
De Marinis
B
273
NAPOLI





BIBLIOTHÈQUE

DE LA

JEUNESSE CHRÉTIENNE

APPROUVÉE

PAR MGR L'ARCHEVÊQUE DE TOURS.




NAPOLI

P. 30



Eug. Charpentier del. Audibran sc.

Le Roi reposait sur un affût de canon. Ayant demandé à boire,
on lui apporta de l'eau bourbeuse mêlée de sang.





HISTOIRE
DE
FRANÇOIS Ier
et de
la Renaissance

PAR

M. DE LA GOURNERIE.



« Sire, j'effacerai son nom du JOURNAL DES FOUS, et mettrai le vôtre à la place. »

TOURS

Ad Mame et Cie,

ÉDITEURS.

HISTOIRE

DE

FRANÇOIS Ier

ET DE

LA RENAISSANCE

PAR

M. EUG. DE LA GOURNERIE

Auteur de Rome Chrétienne



TOURS

Ad MAME ET Cie, IMPRIMEURS-LIBRAIRES

M DCCC XLVII



A MONSIEUR

LE MARQUIS DE BRIDIEU

MON CHER HENRI,

Permettez-moi de vous offrir ce livre dont la pensée m'est venue, en quelque sorte, chez vous, dans cet élégant manoir de la Renaissance sur la façade duquel se détache, vivant encore d'expression, le buste contemporain et authentique de François Ier.[1]

L'histoire de François Ier a été plusieurs fois écrite avec talent, et je n'ai pas la prétention sans doute de reproduire la piquante originalité de du

[1] Ce buste porte la date de 1529 : c'est le monument le plus fidèle que nous ayons des traits du *Roi-Chevalier*. Il a été moulé par ordre du gouvernement.

Bellay et de Brantôme, ou de rivaliser de patiente étude avec Gaillard. Mais enfin il m'a semblé que tout n'avait pas été dit sur cette époque célèbre à laquelle se rattache, par des liens si étroits, notre civilisation moderne. Le règne de François Ier clot en effet le moyen âge et ouvre la voie à une ère nouvelle. Étudier le changement de direction qu'il contribua à imprimer à l'esprit humain, tout en racontant la vie chevaleresque et aventureuse du prince qui en fut la personnification la plus brillante ; apprécier ses œuvres au lieu de les énumérer simplement et longuement ainsi qu'on s'est trop souvent borné à le faire : tel est le but que je me suis proposé.

Je voudrais surtout avoir rendu l'impression qu'éveille en moi le spectacle de cette société en travail, où toutes les idées s'élaborent à nouveau, au milieu de révolutions sans nom et sans exemple. Vis-à-vis de Léon X vous apercevez Luther ; vis-à-vis de François Ier, Charles-Quint ; vis-à-vis de nos vieux et inimitables artistes, de Michel Columb, de Roullant-le-Roulx, Léonard de Vinci et Michel-Ange. Religion, politique, beaux-arts, tout s'ébranle. C'est la lutte solennelle des fortes croyances du passé et du brillant éclectisme de l'avenir.

Si, dans ce vaste mouvement des esprits, nous

considérons plus spécialement ce qu'on a appelé la Renaissance, il nous sera facile de reconnaître qu'on l'a trop habituellement envisagée du point de vue de la forme, sans s'occuper de la pensée fondamentale ou des pensées diverses dont elle fut l'expression.

La politique offrait une étude plus simple : qu'y voit-on en effet ? le choc de deux grandes ambitions et de deux grands hommes. Mais la religion ! jamais peut-être elle ne fut l'objet de controverses plus passionnées. Alors commença en effet, entre l'esprit de soumission et l'esprit de révolte, cette lutte ardente dont on a prétendu quelquefois faire peser toute la responsabilité sur les catholiques, comme si l'attaque n'expliquait pas la défense. Oui, sans doute, cette lutte fut douloureuse et nous ne serons pas les derniers à déplorer les excès dont elle fut, de part et d'autre, l'occasion; mais gardons-nous en même temps de méconnaître ce qu'il y eut de naturellement grand dans l'entraînement des catholiques, lorsque, voyant profaner leurs sanctuaires, briser les statues de leurs saints et outrager leur Dieu, ils se portèrent à la défense de leur foi comme on se porte à la défense de la patrie; car *la vérité* n'est-elle pas, après tout, ainsi que

l'a dit éloquemment une voix que nous aimons[1], *la première patrie de l'honnête homme !*

Il est difficile, mon cher ami, de passer de longues années ensemble sans se prendre réciproquement quelque chose. C'est ce qui me fait espérer que les idées émises dans ce livre seront souvent les vôtres. Je vous ai pris le plus que j'ai pu : je serais heureux que vous vous reconnussiez.

Tout à vous,

EUGÈNE DE LA GOURNERIE.

Epigny, 14 février 1847.

[1] Le comte de Montalembert.

FRANÇOIS Ier

ET

LA RENAISSANCE

CHAPITRE PREMIER.

Jeunesse de François Ier. — Cour de Louis XII.

(1494-1515)

Vers la fin du xve siècle, la postérité de Charles V formait deux branches. L'aînée, qui avait successivement produit Charles VI, Charles VII et Louis XI, était alors représentée par Charles VIII, roi jeune, « faible personne, dit Commines, plein de son vouloir, peu accompagné de sages gens; mais la plus humaine parole d'homme qui jamais fust estoit la sienne. » La branche cadette avait eu pour chef ce duc d'Orléans qui fut assassiné par ordre du duc de Bourgogne. Elle s'était divisée, après lui, en deux rameaux. Au premier appartenait Charles d'Orléans, qui, prisonnier des Anglais à Azincourt, chantait en si doux vers la *Complainte de France.*

> France, jadis on te souloit[1] nommer
> En tout pays le trésor de noblesse,
> Car ung chacun povait en toi trouver
> Bonté, honneur, loyaulté, gentillesse....

[1] Avait coutume.

Charles laissa un fils qui devait un jour être Louis XII.

Le second rameau de la branche d'Orléans eut en apanage les comtés de Valois et d'Angoulême. Jean, comte d'Angoulême, frère de Charles d'Orléans, mena pieuse vie dans son comté, loin de sa famille qui l'oubliait et de la cour dont il n'envia jamais les grandeurs, mais au milieu du peuple de ses domaines qui le bénissait comme un père et le révérait comme un saint.

Son fils, Charles d'Angoulême, fut simple dans ses habitudes comme lui. Il épousa Louise de Savoie, dont le caractère, si jeune plus tard, sembla partager d'abord ses goûts de retraite. L'un et l'autre vivaient inconnus, tantôt à Angoulême, tantôt à Cognac, et ce fut dans cette dernière ville que naquit, en 1494, le jeune prince qui devait être un jour François Ier.

L'enfant reçut au baptême le nom de François, non point de quelqu'un de ses illustres parents, de quelque roi ou de quelque prince, mais d'un voisin, d'un ami de son père, François de la Rochefoucauld, sire de Barbesieux, le premier vassal de son comté d'Angoulême. Ainsi le vieux Trivulce devait, quelques années après, être choisi par le roi Louis XII pour être le parrain de sa fille.

La mort du comte d'Angoulême suivit de près ces premières joies. Louise se rapprocha alors de la cour; elle se fixa d'abord à Romorantin, vieux château perdu au milieu des déserts de la Sologne; puis, lorsque Louis XII se fut établi à Blois, antique séjour de sa famille, elle prit possession avec son fils du royal château d'Amboise. Louise était jeune, spirituelle, ambitieuse; il lui fallait de l'influence et des plaisirs, et d'Amboise elle pouvait mieux que de Cognac suivre les agitations et les intrigues

de ce monde brillant qu'animait alors de sa vive ardeur toute la jeune noblesse qui venait de guerroyer sous les drapeaux du vainqueur de Naples. Comme mère, elle avait une de ces tendresses aveugles qui s'épuisent en préoccupations minutieuses, mais ne savent ni prévoir ni préparer l'avenir. Une branche d'arbre qui frappe son fils à la tête, une haquenée qui l'emporte à travers champs, la mort de son petit chien Hapeguai « qui estoit, nous dit-elle, de bon amour et loyal à son maistre; » tels sont les graves événements qu'elle consigne dans son journal; mais y cherchez-vous quelques détails sur les dispositions natives de l'enfant, sur ses travaux, ses études, vous n'y trouvez rien.

Le premier gouverneur de François fut Pierre de Rohan, maréchal de Gié. Il fut remplacé en 1507, lors de son célèbre procès, par Arthus Gouffier, seigneur de Boisy. Son précepteur était François de Moulins de Rochefort, abbé de Saint-Mesmin. Or, à peine âgé de dix ans, François était déjà réputé, nous disent les chroniques, « l'un des plus gentils archers et des plus forts que l'on n'eût point vu de son temps. » Nul ne l'égala bientôt dans les tournois, les joutes et en général dans tous les exercices chevaleresques. Ses qualités dominantes étaient l'honneur, la droiture, la franchise, ces nobles qualités des anciens chevaliers.

Fleuranges nous a tracé dans ses *Mémoires* un tableau animé de la joyeuse vie que l'on menait au château d'Amboise. Fleuranges était fils de Robert de la Mark, seigneur de Sedan, le terrible *Sanglier des Ardennes.* « Lorsqu'il eut de huit à neuf ans, se voyant, nous dit-il, en âge de monter un petit cheval, et ayant lu quelques livres des chevaliers adventureux du temps passé, il se

délibéra d'aller voir le monde et de se présenter à la cour de Louis XII, qui pour lors était *le prince le plus renommé de la chrétienté.* « Mon fils, vous soyez le très-bien venu, « lui dit Louis XII ; vous estes trop jeune pour me servir; « et, pour ce, je vous envoyerai devers monsieur d'An- « goulesme, à Amboise, qui est de votre âge, et je crois « que vous y tiendrez en bon mesnage. » Fleuranges protestait qu'il était « assez vieil pour aller à la guerre. — « J'aurais peur, reprit le roi, que les jambes ne vous fail- « lissent en chemin. » Et le *jeune adventureux,* ainsi qu'il aime à se nommer lui-même, prit tristement la route d'Amboise.

Le comte d'Angoulême et lui eurent bientôt, nous dit-il, « bonne cognoissance et bonne accointance ensemble, et qui eût eu faute de bons conseils, il l'eût bientôt trouvé entre ces deux personnages. »

François suivit pendant quelque temps les leçons du collége de Navarre, et ce fut à lui, quoiqu'il n'eût que quatorze ans, que François Tissard, professeur de l'Université, dédia sa grammaire hébraïque, la première qui fut publiée en France. On devinait dès lors en lui l'amour des lettres, amour rare chez les grands à ces époques de chevalerie et de guerre; « car c'était la coutume de ce temps-là de ceux de bonne maison, dit Brantôme, de n'estre guère savants, mais de se donner du bon temps, d'aller à la chasse, de jouer, de se promener, etc. » Cette infériorité de position que les mœurs avaient faite parmi nous à la science frappa singulièrement le célèbre comte Castiglione, lorsqu'il vint en France sous le règne de Louis XII; lui grand seigneur italien, homme d'épée et homme de plume tout ensemble, qui arrivait de ces cours brillantes d'Urbin et de Ferrare, où tous les hommages

étaient pour le génie, toutes les flatteries pour l'étude. Mais ce qui ne le frappa guère moins, ce fut la vivacité d'intelligence du comte d'Angoulême et la disposition précoce qu'il manifestait à s'affranchir des vieux préjugés pour rendre au génie tous ses droits. « Les Français ne voient de noblesse que dans les armes, écrivait-il quelque temps après; non-seulement ils n'apprécient pas les lettres, mais ils les ont en horreur (*abboriscono*), tenant ceux qui s'en occupent pour des hommes de rien, et croyant faire une grande injure à quelqu'un en le traitant de *clerc*... Mais si la fortune veut que Monseigneur d'Angoulême succède à la couronne, vous verrez bientôt dans ce pays les lettres honorées et leur éclat égaler peut-être la gloire que les armes ont acquise à cette généreuse nation.

« Il y a peu de jours que me trouvant à la cour de France, je vis ce jeune seigneur et demeurai frappé de la beauté de son visage, de la grâce prévenante de sa physionomie et de ses manières, et de la majesté qui était empreinte dans toute sa personne. J'ai entendu depuis bon nombre de gentilshommes français et italiens louer l'élévation de son esprit, son courage, sa générosité, l'affection surtout et l'estime qu'il porte aux savants, ne craignant pas de blâmer ses compatriotes du mépris qu'ils affectent pour cette noble profession, lorsqu'ils possèdent au milieu d'eux cette célèbre Université de Paris, où l'on accourt de toutes les parties du monde. »

Il ne faudrait pas croire cependant que l'instruction de François I[er] fût profonde; mais Boisy et Rochefort lui avaient appris à aimer les lettres et à estimer ceux qui les cultivaient. Sans être savant, il appréciait la science; il savait interroger, écouter et s'approprier par la vivacité de

sa conversation les connaissances des autres. Du Châtel, évêque de Mâcon, était le premier homme, disait-il, dont il n'eût pas épuisé la science en deux heures.

Mais ce qui manqua réellement à l'éducation de François Ier, ce fut l'étude des hommes et des affaires; on lui apprit à être le plus chevaleresque et le plus instruit des gentilshommes; mais on ne lui apprit pas à être roi. Séparé du trône par toutes les espérances d'avenir qui semblaient promises à la jeunesse de Louis XII et d'Anne de Bretagne, peut-être craignit-on, en le façonnant de bonne heure aux sévères exigences de la royauté, de former un chef de parti au sein de l'État. François se ressentit toute sa vie de cette lacune dans les enseignements de sa jeunesse, et ce fut par là surtout qu'il prêta le flanc à la savante adresse de Charles-Quint. Charles, destiné dès son premier jour à être roi des plus beaux royaumes, fut préparé de longue main à la puissance. « Le seigneur de Chièvres le nourrissoit de telle sorte, raconte du Bellay, qu'encores qu'il n'eût atteint le quinzième an de son âge, tous les paquets qui venaient de toutes provinces luy estoient présentés, encores qu'il fût la nuit. Lesquels après avoir vus les rapportoit lui-mesme en son conseil, où toutes choses estoient délibérées en sa présence. » Les seigneurs français s'étonnaient souvent de ce qu'un gouverneur royal donnât tant de travail à l'esprit de son élève. « Je veuil, leur répondait Chièvres, qu'il n'ait pas toujours besoin de curateur pour n'avoir entendu ses affaires et n'avoir été nourri au travail, se reposant toujours sur autrui. »

Cependant chaque jour qui s'écoulait rapprochait le comte d'Angoulême du trône. Anne de Bretagne n'avait qu'une fille, et la constitution débile du roi s'affaiblissait

d'année en année par de violentes crises. En 1501 le bon prince fut tellement malade que *plus ne pouvoit*, dit Saint-Gelais; en 1504, mêmes dangers pour lui, mêmes anxiétés pour le peuple. Ce qui aggravait encore l'inquiétude publique, c'était ce funeste traité de Blois qui livrait à l'Autriche, avec la jeune princesse Claude, la Bretagne, la Bourgogne, le Blaisois, le comté d'Asti et le Milanais. Rompre ce traité était un effort pénible à un roi loyal et à un vieillard. Ce traité était d'ailleurs en grande partie l'ouvrage d'Anne de Bretagne, qui, plus mère que Française, n'avait songé qu'à la grandeur de sa fille; et Anne de Bretagne semblait n'avoir rien perdu de son empire sur son époux mourant. Elle voulait impérieusement pour sa fille la quadruple couronne de l'Autriche, des Pays-Bas, de l'Espagne et des Indes; elle voulait surtout qu'elle n'épousât jamais le fils de Louise de Savoie, contre laquelle elle s'était senti de tout temps une profonde jalousie d'amour-propre et de caractère. Mais les inquiétudes de la nation finirent par être plus fortes que les scrupules du roi et que l'opposition de la reine. Les états furent convoqués à Tours au mois de mai 1506, et la grande salle du Plessis fut alors le théâtre d'une de ces scènes rares dans la vie des peuples. Au lieu de plaintes on n'entendit sortir de la bouche des députés que des bénédictions. Ils rendirent grâces au roi de la bienveillance et de la justice de son administration, de la paix et de l'ordre qui régnaient dans le royaume; puis, tombant à genoux, ils le proclamèrent *père du peuple*.

« Sire, ajouta l'orateur des états, nous sommes icy venus sous vostre bon plaisir pour vous faire une requeste, pour le général bien de vostre royaume, qui est telle que vos très-humbles subjects vous supplient qu'il

vous plaise de donner madame Claude de France, vostre fille unique, en mariage à monsieur Françoys icy présent, qui est tout Françoys. »

La réponse du roi ne pouvait être douteuse; elle fut accueillie avec des transports de joie qui ne trouvaient d'expression que dans les paroles sublimes des livres saints. « *Domine,* s'écriait l'orateur des états, *magnificâsti gentem et multiplicâsti lætitiam. Vox populi, vox Dei. Hæc est dies quam fecit Dominus...* Sire, ajouta-t-il, il n'y a ville ni cité qui n'ait un fouet à trois cordons. Le premier cordon est le cœur de vos subjects, qui vous aiment parfaitement. Le second cordon est force, car tous en général et particulier sont délibérés de mettre corps et biens en danger pour vous. Le troisième cordon est muniement de prières et oraisons que vos subjects font tous les jours pour vostre bonne prospérité et santé, disant : *Vive, vive le Roy,* et après son règne luy doint Dieu le royaume de Paradis. »

Les fiançailles des deux jeunes princes eurent lieu le jeudi 21 mai, dans la grande salle du Plessis-lez-Tours. Tous les princes du sang entouraient le comte d'Angoulême, qui n'avait que huit ans, mais « estoit, dit Saint-Gelais, le plus beau commencement de jeune homme qui se pût voir. » Madame Claude, qui en avait six, était portée à bras par l'infant de Foix, et à sa suite venait un tel nombre de dames et demoiselles, qu'il semblait, dit un contemporain, « que le royaume de femynie y fût arrivé. » Le cardinal d'Amboise fiança les deux enfants, et tous, princes, barons, seigneurs, membres des états, leur prêtèrent serment comme aux futurs roi et reine de France.

Lorsque François eut accompli sa quatorzième année,

il quitta Amboise et sa mère. Louise de Savoie n'a pas oublié cette première séparation dans son journal. « Le 3 d'août 1508, écrit-elle, du temps du roi Louis XII, mon fils partit d'Amboise pour estre homme de cour, et me laissa toute seule. »

La cour de Blois allait offrir un tout nouveau théâtre au jeune prince : là, plus de jeux d'enfants, plus de ces habitudes de folle vie dont sa mère lui avait peut-être donné l'exemple. A Blois, chacun ressentait l'influence de la dignité du roi et des vertus de la reine. On y était bienveillant mais grave, généreux mais non prodigue. On y aimait les joutes, les tournois, les appertises d'armes ; mais la mollesse et la volupté en étaient sévèrement bannies. On y recherchait la grandeur des sentiments plus que cette grandeur fastueuse qui s'épuise en magnificences et foule les peuples. Grâce à la reine et au cardinal d'Amboise, il commençait à y avoir dans cette cour une noble émulation pour applaudir à tout ce qui élève l'âme et l'intelligence : prouesses, beaux-arts, poésie. Tantôt vous y rencontriez le vieux Fra Giocondo, l'artiste italien, pieux moine, savant antiquaire, architecte habile. Tantôt c'est Thomas Aubert, le pilote de Dieppe. Il vient de découvrir le Canada et présente à la cour étonnée des sauvages des grands lacs. Puis vous entendez à chaque instant des noms qui retentissent comme le canon des batailles ; c'est Trivulce, glorieux débris de quarante ans de guerre ; c'est le comte de Ligny, dans la compagnie duquel Bayard a fait ses premières armes ; c'est La Trémouille, le vainqueur de Saint-Aubin ; d'Aubigny, le vainqueur de Séminare ; l'intrépide Louis d'Ars, qui a sauvé l'honneur des lis au royaume de Naples ; le beau, l'illustre La Palice ; et ce jeune Gaston de Foix, le *Passe-*

preux des chevaliers français, qui va vaincre et mourir à Ravennes.

Louis XII, comme tous les Valois, recherchait moins l'étiquette du trône que les rapports familiers d'une bienveillance intime. Anne de Bretagne, quelque fierté qu'il y eût en elle, n'en avait pas moins, elle aussi, un cercle familier de poëtes qu'elle rémunérait généreusement, et de jeunes filles qu'elle « faisoit nourrir sagement, dit Brantôme, et qui toutes à son modèle se façonnèrent très-sages et vertueuses. » Vainement eussiez-vous cherché par toute l'Europe une plus noble cour et de plus dignes habitudes de princes.

Le comte d'Angoulême fut trouvé un peu léger, un peu prodigue. « Nous travaillons en vain, disait Louis XII; ce gros garçon gâtera tout. » Boisy avait donné à François pour devise une salamandre au milieu du feu, avec ces deux mots : *Nutrisco et extinguo*, dont la signification paraît être : *Je m'en nourris et je l'éteins*, symbole de l'ardeur de caractère de son élève, qui se nourrissait de passions, mais qui devait savoir les dompter et les éteindre. A cette jeune ardeur il fallait les armes et la guerre, au lieu de cette vie de palais où le cœur se laisse si facilement dominer par la volupté et l'ambition. Partout d'ailleurs, à cette époque, retentissaient des bruits de guerre; aujourd'hui c'était Aignadel; demain ce sera Ravennes. François sentait tressaillir son cœur. Il triomphait en apprenant la prise de Brescia; il pleurait en entendant raconter la mort du duc de Nemours.

La carrière militaire s'ouvrit enfin pour lui, en 1512, par le commandement d'une brave et nombreuse armée. Deux princes, deux héros l'avaient précédé de quelques années dans la vie et venaient de le précéder sur les

champs de bataille. L'un d'eux, Gaston de Foix, était mort triomphant à Ravennes. L'autre, Charles de Bourbon, avait pris part à la conquête du Milanais, et toute l'armée l'avait proclamé des *mieux faisants* à Aignadel, non-seulement pour la bravoure, « car de cette race de Bourbons, il n'y en a point de poltrons, » dit Brantôme; mais encore pour le sang-froid du commandement et l'habileté des manœuvres. Les circonstances dans lesquelles le comte d'Angoulême fit ses premières armes étaient loin d'être aussi favorables. Nous n'étions plus à nos jours de victoire; une ligue formidable nous pressait de tous côtés, à l'est par les Suisses, au nord par l'Empereur et le roi d'Angleterre, au sud par le roi d'Aragon, qui avait envahi les États de notre allié le roi de Navarre. Il nous fallait diviser nos forces, lutter à armes inégales, et conquérir sans pouvoir garder nos conquêtes. L'armée du sud, sous les ordres du comte d'Angoulême, contraignit les Espagnols à repasser le défilé de Roncevaux; mais au moment où elle allait pénétrer en Navarre, elle fut rappelée par Louis XII, qui voyait ses frontières du nord menacées d'invasion.

L'année suivante, 1513, fut signalée par un cruel désastre. La journée des Éperons, fruit de l'indiscipline et de la folle imprudence de la chevalerie française, ouvrit aux coalisés le chemin de Paris, et le comte d'Angoulême fut envoyé pour sauver le royaume. Instruit à l'école du malheur, Louis XII lui avait défendu de livrer bataille. François se borna donc à couvrir la Picardie, en établissant fortement sa ligne d'opération sur la Somme. Tournay et Thérouanne, qui se trouvaient en dehors de cette ligne, nous furent enlevés; puis le roi d'Angleterre, n'espérant plus d'autres succès, repassa la Manche.

Louis XII revint de son côté à Blois, pour « s'y réjouir quelque peu, dit la chronique de Bayard; mais le plaisir qu'il y pensoit prendre luy tourna en grande douleur et tristesse, par la mort d'Anne de Bretagne, sa fidèle épouse. » Louis XII lui fit célébrer des obsèques magnifiques, que le peuple accompagna de ses larmes. C'était, disait-il, « la vraie mère des pauvres, le confort des nobles, le recueil des dames et des honnêtes filles, et le refuge des savants hommes et de bonne vie. » Si nous en croyons les historiens du temps, jamais Anne n'eût laissé s'accomplir le mariage de sa fille avec le comte d'Angoulême, tant était profonde l'aversion que lui inspirait l'esprit d'intrigue de Louise de Savoie. Mais lorsqu'elle fut morte, la première pensée de Louis XII fut d'assurer l'avenir de la monarchie par cette union, que la France entière lui avait demandée à genoux. François avait près de vingt ans; Claude en avait quinze; leur mariage fut célébré à Saint-Germain-en-Laye, le 18 mai 1514; « et les mariés, dit Brantôme, n'estoient habillés que de drap noir, par le trépas de la reyne; car ainsi l'avoit voulu le roy, ce qui estoit une austérité étrange de deuil. »

Et cinq mois après, cette austérité de deuil faisait place à toutes les fêtes et à tout l'enivrement d'un nouveau mariage. Louis XII, si attaché à sa *Bretonne*, comme il l'appelait, si affaissé sous le poids des maladies et de la tristesse, se laissa marier, pour obtenir la paix, à la sœur du roi d'Angleterre. Toutes les espérances d'avenir du comte d'Angoulême se trouvèrent ainsi compromises; il voulut montrer néanmoins, dit Fleuranges, « qu'il n'estoit pas mal content de ce mariage, » et, dans les fêtes qui l'accompagnèrent, ce fut lui qui entreprit les joutes et tint le pas. Cette union fut au reste le coup de mort de

Louis XII; car, à cause de sa femme, disent les chroniques, il avait changé toute manière de vivre : « Où il vouloit disner à huyt heures, convenoit qu'il disnast à midy; où il se vouloit coucher à six heures du soir, souvent se couchoit à mynuit. » Il tomba bientôt malade, et mourut le 1er janvier 1515.

Jamais mort de prince ne fit verser plus de larmes au royaume de France. Lorsque le convoi royal prit la route de Saint-Denis, on entendait partout de *grans pleurs*, et devant le corps marchaient gens portant clochettes, lesquels sonnaient et criaient : « Le bon roi Loys, le père du peuple, est mort! »



CHAPITRE II.

Avénement de François Ier à la couronne. — État de la France et de l'Europe. — Campagne de 1515. — Bataille de Marignan.

Saint-Gelais a caractérisé d'un mot le règne de Louis XII. « Il ne courut onc du règne de nul des autres si bon temps qu'il a fait durant le sien. » Et, en effet, Seyssel nous représente les villes s'agrandissant, les monuments publics se multipliant par tout le royaume, et les contrées désertes cultivées et peuplées. « Un bon pasteur, disait Louis XII, ne saurait trop engraisser son troupeau. » Aussi le désordre avait-il été poursuivi partout, dans les finances, dans l'administration, dans la police; « les poules portoient le bassinet sur la tête, disait l'orateur des états en 1506, et il n'y avoit si hardy de rien prendre sans payer. »

N'était-ce pas là la réalisation d'un idéal qu'on n'eût jamais osé se promettre? Louis XII et le cardinal d'Amboise y parvinrent, non point par le génie, c'est rarement le génie qui rend les peuples heureux, mais par l'amour et la ferme volonté du bien. Ils n'innovèrent pas, mais ils améliorèrent; ils firent surtout respecter les lois en étant les premiers à s'y soumettre. Louis XII convoqua une fois les états du royaume, bien moins peut-être parce qu'il leur reconnaissait des droits que parce qu'il se sentait besoin de leur force dans des circonstances difficiles.

L'histoire des états en France se réduit en effet le plus souvent à des prétentions opposées que la puissance des événements se charge seule de résoudre. Tantôt les rois les appellent à leur aide, tantôt ils les laissent tomber en désuétude, et alors on ne voit point de soulèvements comme en Angleterre; on n'entend point ces cris du peuple qui redemandent la grande charte. L'activité du peuple s'exerçait en France dans le sein des corporations municipales. Il était d'ailleurs moins effrayé du pouvoir des rois que du pouvoir des seigneurs, parce que celui-ci étant plus près de lui se faisait plus sentir. Aussi appuya-t-il souvent la royauté de ses vœux et de ses bras, tandis que la royauté se montrait, de son côté, libérale envers lui de concessions et de priviléges.

Au commencement du XVIe siècle, la haute aristocratie féodale n'existait plus. De tous les anciens grands feudataires de la couronne, de tous ces princes et ducs souverains qui traitaient de pair à pair avec le roi, il ne restait plus que le duc de Bourbon. « Les rois étaient hors de page, » disait fièrement François Ier. Mais n'avaient-ils pas à craindre l'étendue même et les caprices du pouvoir? Ils se posèrent, il est vrai, quelques barrières. Les uns avaient convoqué les états, les autres introduisirent l'inamovibilité dans les charges de magistrature. Louis XII proclama enfin la suprématie de la loi, tant qu'elle était loi, sur tous les autres pouvoirs, fût-ce même le pouvoir du souverain.

« Si par importunité ou autrement, disait l'édit de Blois de 1499, commandons aucunes lettres (d'exemption), défendons à notre chancelier de les sceller, et si par surprise ou autrement elles étaient scellées, défendons aux gens tenant nos cours de parlement, pour

quelque commandement ou lettre itérative qu'ils puissent recevoir de nous, de n'y obéir ni obtempérer. » Injonction sublime, mais qui, ne tenant point à un ensemble de larges garanties, fut promptement éludée ou oubliée.

La noblesse ne formait point, au XVIe siècle, de corps véritablement politique; mais elle combattait et mourait héroïquement pour le roi et pour la patrie; et, si la ruine des grands vassaux amoindrit son importance, elle sembla néanmoins, pendant quelque temps, lui donner un nouveau lustre. Au lieu de parader obscurément dans quelque tournoi provincial, les gentilshommes vinrent en effet à Blois et à Amboise faire leurs appertises d'armes. Au lieu de végéter au second rang sous cette fière aristocratie de princes jaloux les uns des autres qui les faisaient s'épuiser en guerres sans retentissement et sans éclat, ils se virent au premier rang, sur le plus haut théâtre du monde, et les guerres auxquelles ils prirent part ébranlèrent l'Europe. Alors paraissent au grand jour la plupart des noms célèbres de l'aristocratie française; vous les rencontrez partout, dans les affaires comme aux armées; partout vous entendez retentir ces noms d'Amboise, de Chabannes, de Crussol, de Créqui, de Gramont, de Gouffier, qui sont devenus parmi nous comme l'expression de la gloire.

Et cependant, il faut le dire, les guerres du XVIe siècle, au milieu desquelles ces noms brillèrent d'un si vif éclat, n'eurent pas de résultat sérieux. D'étonnantes conquêtes toujours perdues, des victoires aussi fatales que des défaites, des succès d'un jour, de la gloire et des revers : voilà à quoi aboutit alors l'histoire de nos armes. Peut-être faut-il attribuer cette impuissance aux habitudes d'indiscipline de la chevalerie. La guerre était pour elle

un jeu qu'elle prenait ou laissait à sa convenance. Nombreuse et enthousiaste aux jours de combat, on la voyait souvent se disperser ensuite, soit pour mettre son butin à l'abri, soit pour jouir paisiblement de son triomphe, et l'armée victorieuse se trouvait tout à coup plus faible que l'armée vaincue. La chevalerie ne comprenait qu'une chose de l'art de la guerre, c'était la lutte corps à corps à la hache d'armes ou à l'épée; mais les longues marches, les campements pénibles, les prudentes manœuvres de la stratégie épuisaient vite sa patience. Sans cesse elle compromettait l'ensemble des opérations par des entreprises hasardeuses; et, si elle essuyait un échec, elle s'en consolait à l'instant, pourvu qu'elle se fût bien battue. Il est souvent difficile de distinguer dans les *Mémoires* du temps les victoires des défaites, parce que, même dans les défaites, il y avait toujours quelque action hardie, quelque bon coup d'épée. On sent qu'avec les progrès de l'art militaire et l'institution des armées permanentes cette intrépide gendarmerie devait bientôt perdre son caractère antique dans les rangs d'une hiérarchie fortement constituée. Si les quarante premières années du XVIe siècle figurent encore parmi ses plus beaux jours, nous devons ajouter qu'ils furent les derniers.

Il ne faudrait pas croire, au reste, que l'indiscipline de la chevalerie fût l'unique cause ou même la cause la plus active de l'impuissance de nos succès. Louis XII, si habile dans le gouvernement de ses peuples, parce que là il n'était besoin que de volonté et de bonté, manqua souvent d'adresse diplomatique. De fréquentes erreurs, de fausses vues, des alliances mal conçues, peu de prévision de l'avenir, en voilà plus qu'il n'était nécessaire pour compromettre l'établissement le plus solide.

Aussi, à la mort de Louis, ne nous restait-il rien de nos conquêtes, et notre allié, le roi de Navarre, avait perdu ses États. Mais il nous restait la gloire; il nous restait Bayard, Chabannes, La Trémouille; il nous restait le souvenir de Ravennes et d'Aignadel. A l'intérieur, le peuple était heureux et bénissait son roi; les arts enfantaient de merveilleux chefs-d'œuvre; les lettres s'immortalisaient par les *Mémoires* de Commines. Jamais grand siècle ne s'était annoncé par une plus brillante aurore.

Mais cet éclat même du règne de son prédécesseur rendait la tâche de François Ier plus difficile. Dieu l'avait d'ailleurs doué de qualités rares et heureuses: une noble et imposante figure comme il la faut à un roi, une expression de cordialité et de franchise qui excluait toute défiance, de l'ardeur, du courage, une âme prompte à s'exalter pour toutes les idées généreuses, un cœur de chevalier et une imagination de poëte; n'était-ce pas là ce qu'il fallait à ce monde de beaux-arts et de chevalerie? François fut sacré à Reims, le 25 janvier 1515, par l'archevêque Robert de Lenoncourt. On remarqua qu'il prit, à l'exemple de Louis XII, le titre de duc de Milan. C'était un présage assuré de guerre. Les fêtes qui suivirent le sacre furent splendides, et le duc de Bourbon s'y signala, entre tous autres, par une magnificence royale. Mais, si Bourbon était le plus riche seigneur de France, il en était aussi le plus grand homme de guerre. François Ier ne l'oublia pas, et il fit revivre pour lui la dignité de connétable. La pensée reconnaissante du roi se reportait en même temps sur tous ceux qui avaient pris soin de son enfance : le comté d'Angoulême était érigé en duché pour sa mère; la baronnie de la Rochefoucauld en comté

pour son parrain, « en mémoire, disait le roi, des grands, vertueux, très-bons et très-recommandables services qu'iceluy François de La Rochefoucauld, son très-cher ami, cousin et parrain, avait faits à ses prédécesseurs, à la couronne de France et à luy. » Boisy fut l'objet de faveurs plus signalées encore; François Ier lui donna la charge de grand-maître de France et le titre de duc de Roannois. C'était la première fois que le titre de duc était conféré à un gentilhomme qui n'eût pas de sang royal dans les veines. La plupart des serviteurs de Louis XII furent d'ailleurs conservés dans leurs emplois, et l'esprit qui avait présidé à la politique du feu roi sembla devoir lui survivre.

Les principaux trônes de l'Europe étaient alors occupés par deux générations de princes fort différents. Ferdinand d'Aragon et Maximilien d'Autriche représentaient le passé avec ses intrigues, ses perfidies, et, il faut bien le dire, ses succès. Unis par l'ambition, ils étaient réduits par l'âge à l'impuissance, et cependant on les craignait encore. A la tête des jeunes souverains se faisait remarquer Léon X, moins encore par la dignité de la tiare que par l'élévation de son esprit et la prévenante bonté de son cœur. Il avait pris pour devise un joug avec ce seul mot *suave* (doux), qui rappelait tout ce qu'il y avait de douceur dans la pieuse servitude des vertus chrétiennes. Protecteur dévoué des lettres et des arts comme tous les Médicis, généreux, splendide, aimant la gloire, il devait y avoir une naturelle sympathie entre un tel pontife et François; mais François rêvait la conquête de l'Italie, et Léon, comme tous les pontifes romains, était résolu à la défendre.

La couronne d'Angleterre reposait depuis près de six

ans sur la tête d'Henri VIII, qui en avait à peine vingt-quatre. Henri avait trouvé dans les coffres de son père un trésor qui l'avait rendu le prince le plus riche de l'Europe; et on avait vu cet adolescent prendre à sa solde, contre la France, toutes les forces de l'Empire, ses reîtres, ses landsknechts, son vieil empereur lui-même, auquel il allouait cent écus par jour *pour son plat*, disent les chroniques. Henri, tout jeune qu'il fût, avait déjà gagné des batailles. L'Angleterre était fière de son roi; et ce roi n'était pas seulement un batailleur, c'était encore un érudit, un controversiste qui aimait la science avec passion, mais en avait aussi, il est vrai, toutes les petites jalousies. Il existe des portraits d'Henri VIII faits à différents âges : dans les uns, c'est la plus belle tête de jeune roi; dans les autres, les formes se sont épaissies, le type est devenu vulgaire; il y a dans le regard blasé quelque chose de faux et de cruel. Tel il n'était point encore lors de l'avénement de François Ier au trône; l'Angleterre ne connaissait alors que Néron enfant.

Dans les Pays-Bas régnait l'archiduc Charles d'Autriche, ou plutôt son habile gouverneur Guillaume de Croï, seigneur de Chièvres. Il eût été difficile de prévoir que ce jeune prince de quinze ans, grave, taciturne même, docilement soumis à son gouverneur, adroit aux armes, mais inhabile aux sciences, serait un jour Charles-Quint. Charles fut le premier à rechercher notre alliance. Les Flamands, peuple commerçant et industrieux, avaient besoin de la paix, et lui-même n'en avait guère moins besoin pour recueillir sans obstacle les nombreuses successions qui allaient bientôt s'ouvrir pour lui. Un traité fut donc signé, traité obscur, dans lequel, pour éviter toute difficulté, on eut soin de n'en approfondir aucune.

La paix avait été conclue avec l'Angleterre dans les derniers jours de Louis XII; cette paix fut renouvelée. Venise, que Louis XII avait si cruellement attaquée par le traité de Cambrai, s'était, elle aussi, rapprochée de la France par cette force des intérêts qui est plus puissante que l'amour-propre. Une alliance offensive et défensive avait été signée en 1513 entre les deux États. La France devait avoir le Milanais jusqu'à l'Adda; Venise, la Chiaradadda et Crémone. Cette alliance fut de nouveau jurée à l'avénement de François. Quant à Maximilien d'Autriche et à Ferdinand d'Espagne, ils ne consentaient à négocier avec la France qu'au prix de l'abandon de toute prétention sur l'Italie. François se passa d'eux, et garda ses droits. Les droits de la France sur Naples provenaient du testament du comte du Maine, neveu du roi René et dernier représentant mâle de cette famille d'Anjou que Jeanne de Naples avait appelée à recueillir son héritage. Ceux sur le Milanais avaient pour origine le contrat de mariage de Valentine, bisaïeule de François Ier et fille de Jean Galéas Visconti, seigneur de Milan. En vertu de ce contrat, Valentine et ses héritiers devaient succéder à la seigneurie à défaut d'hoirs mâles. Mais les Italiens et les Impériaux opposaient à ces prétentions l'acte d'investiture du duché de Milan, donné par l'empereur Venceslas à Jean Galéas Visconti, acte postérieur au mariage de Valentine et qui ne faisait nulle mention de ses droits. Ce silence équivalait-il à une abrogation? Le duché de Milan était-il un fief masculin ou féminin? Enfin, le sceau du pape Clément VI sur le contrat de mariage de Valentine pouvait-il suppléer celui de l'empereur Venceslas, qui n'était pas alors dans ses moments lucides? C'étaient là de trop graves questions politiques

pour qu'on pût en espérer la solution autrement que de de la force des armes.

« Le roy se voyoit paisible de tous côtés, dit Fleuranges, jeune, riche et puissant homme et de gentil cœur, et gens autour de luy qui ne lui desconseilloient pas la guerre, qui est le plus noble exercice que peut avoir un prince ou un gentilhomme, quand c'est bonne querelle ; et ainsy commença à dresser son armée pour faire le voyage d'Italie. »

Comment espérer, en effet, qu'un jeune homme de vingt-un ans résisterait au désir de reconquérir ce qu'il considérait comme son héritage, lorsque cet héritage comprenait cette belle Lombardie, si fertile, si peuplée, où la chevalerie française avait cueilli tant de lauriers et où elle demandait qu'on lui permît de venger ses dernières défaites ? Souffrirait-on surtout que le duché de Milan devînt la proie des Suisses, de ces grossiers montagnards qui, pour quelques florins de plus, avaient quitté nos bannières? Depuis la bataille de Novare et le départ de La Trémouille, le Milanais avait été rendu, il est vrai, à Maximilien Sforce, faible successeur de ces illustres aventuriers qui avaient si glorieusement porté la couronne ducale des Visconti; mais Maximilien était loin d'avoir recouvré tous les domaines dont avaient joui ses pères. Ceux qui avaient conquis pour lui avaient aussi conquis pour eux. Le pape s'était approprié Parme et Plaisance comme faisant partie des antiques donations carlovingiennes. Les Suisses, de leur côté, avaient étendu la main sur les territoires de Locarno, de Chiavenna, et sur la Valteline. Ils tenaient en outre garnison dans toutes les places fortes du duché, y percevaient d'énormes contributions, et dominaient en despotes les conseils du

prince, dont toute la puissance se réduisait à fabriquer de la fausse monnaie pour payer leurs coûteux services. C'était donc en réalité avec les Suisses qu'il nous fallait combattre si nous voulions rentrer en possession du duché de Milan; mais les Suisses ne formaient que l'avant-garde d'une ligue dans laquelle entraient le pape, l'Empereur et le roi d'Espagne. Venise seule nous promettait assistance. Le duc de Savoie demeurait neutre, bien que ses sympathies fussent pour nous. Quelque peu rassurante que fût cette perspective, elle ne nous effraya pas. Nous nous trouvions d'ailleurs, vis-à-vis des Suisses, dans une de ces positions fausses que supportent difficilement des peuples fiers et courageux. Les Suisses nous avaient battus à Novare, ils nous avaient humiliés à Dijon en nous imposant un traité onéreux auquel Louis XII avait refusé d'apposer sa signature. La chevalerie voulait une revanche. Les Suisses, de leur côté, irrités de la rupture du traité de Dijon, avaient refusé de recevoir les ambassadeurs que François Ier leur avait envoyés à son avénement au trône; et, si nous n'allions les chercher, ils étaient résolus à venir nous chercher eux-mêmes.

Cette disposition guerrière des Suisses servit de prétexte à François Ier pour rassembler une nombreuse armée sur la frontière. Malheureusement nous n'avions point d'infanterie nationale à opposer aux terribles piquiers de l'Oberland et des Waldstetten. Nos archers gascons étaient sans rivaux comme troupes légères; mais ni eux ni nos escouades d'aventuriers recrutés pour une campagne n'étaient de force à résister à l'impulsion de ces impénétrables carrés qui s'avançaient d'un seul branle, comme une machine de guerre, au son bruyant du cor des Alpes. François Ier fut donc obligé d'avoir recours aux Allemands

qui avaient toujours des régiments de landsknechts prêts à servir pour de l'argent : « et ont la coutume en France, dit Fleuranges, de mettre ces lansquenets en garnison ès lieux où il y a quelques vins, car ils l'aiment mieux que l'eau bouillie. » Une certaine rivalité de métier rendait les landsknechts ennemis acharnés des Suisses. Plus grands, plus forts que les Suisses, armés comme eux de cuirasses et de longues piques, ils étaient moins disciplinés et formaient des bataillons moins compactes. François en réunit 26,000, au nombre desquels étaient les terribles *bandes noires* du duc de Gueldre. La gendarmerie française prit en même temps les armes. Le roi gardait cependant ses intentions secrètes; il restait paisiblement à Amboise, occupé de fêtes de famille, lorsque tout à coup l'Europe apprend que Gênes s'est déclarée pour nous. Cette révolution habilement préparée jeta l'alarme d'un bout à l'autre de l'Italie, et les Suisses coururent s'emparer des passages des Alpes.

De tous les princes italiens, Léon X fut celui qui hésita le plus longtemps à prendre parti dans la lutte. Père commun des fidèles, tout autre rôle que celui de médiateur lui répugnait. François Ier lui avait envoyé Budée, un de ces savants de la Renaissance, comme en produisait Florence du temps de Laurent le Magnifique, comme Rome devait en produire en foule dans le siècle d'or de Léon. Budée fut accueilli avec bonheur par toute cette cour de lettrés et d'humanistes qui en lui retrouvaient un frère, un concitoyen de cette Rome antique dont ils parlaient avec tant d'élégance le beau langage et possédaient si admirablement les traditions. Mais lorsque Budée voulut entamer une négociation, lorsqu'il parla surtout d'alliance, tous les visages devinrent froids : pouvait-il s'en étonner? L'al-

liance de la France, c'était la ruine de la cause italienne; c'était en outre, pour le pape, l'abandon de Parme et de Plaisance, dont il avait agrandi les États de l'Église aux dépens du Milanais; de Reggio et de Modène, qu'il avait confisqués sur nos alliés de la maison d'Este. Léon temporisait donc, et, de guerre lasse, Budée quitta Rome. A peine était-il parti, que la nouvelle des événements de Gênes et des grands préparatifs du roi vint effrayer le pape. Léon crut l'Italie perdue sans un vigoureux effort, et il se jeta dans les bras de la ligue. Laurent de Médicis, son neveu, leva des troupes à la hâte, et Prosper Colonne, le Fabius du XVIe siècle, s'avança avec la cavalerie jusqu'au pied des Alpes.

L'armée française déployait de l'autre côté ses immenses colonnes. Elle comptait 26,000 landsknechts, sous le commandement général du duc de Gueldre, 10,000 Gascons, 10,000 aventuriers français; la cavalerie se composait de 1,500 chevau-légers et de 2,500 hommes d'armes; l'artillerie, aux ordres de Galiot de Genouillac, était de 72 pièces de fort calibre, et Galiot y avait adjoint 2,500 pionniers.

Jamais plus belle armée n'avait passé les Alpes. Tous les princes du sang royal s'y trouvaient, et il ne restait en France que des femmes pour gouverner l'État. La reine Claude était peut-être celle qui avait le plus de droits à la régence; mais cette pieuse princesse était *trop douce à tout le monde*, suivant l'expression de Brantôme, pour envier un pouvoir, objet de l'ambition de Louise de Savoie. Louise avait conservé sur l'esprit de son fils tout l'ascendant de ses premières années, et elle eut consenti difficilement à perdre, en son absence, l'autorité qu'il lui abandonnait si bénévolement lorsqu'il était près d'elle. Ce

fut à elle que furent confiés les pouvoirs royaux pendant la campagne.

Nous avons dit que les passages des Alpes étaient gardés par les Suisses. François Ier fit embarquer un corps de troupes sous les ordres d'Aymar de Prie, pour envahir le Milanais par la rivière de Gênes, et contraindre ainsi les Suisses à la retraite; mais le succès de cette manœuvre demandait du temps, et l'impatience française comptait les heures. Un jour, un chasseur des Alpes se présente au camp et propose de guider l'armée par un sentier inconnu. L'avant-garde le suit; elle s'engage dans le col de l'Argentière, tout sillonné de rochers et de précipices. Les bêtes de somme reculent, mais aussitôt les soldats les remplacent; l'artillerie est tantôt traînée, tantôt portée, ici on jette des arbres d'un rocher à l'autre pour lui donner passage, là on la descend au fond des abîmes et on lui fait gravir à force de bras les crêtes opposées. Les neiges, les torrents, les pics sourcilleux, rien ne nous arrête; nous touchions enfin au terme, lorsqu'une roche vive nous barre tout à coup le chemin comme une muraille de fer. Les pionniers s'épuisent en vains efforts pour entamer sa masse lisse et compacte; mais Pierre de Navarre, le grand ingénieur, aperçoit une veine; la mine est creusée et le rocher vole en éclats. Plus d'obstacles désormais! l'Italie est devant nous; et nous descendons au pas de course dans la vallée de la Stura, tandis que les Suisses nous attendent fièrement au Pas de Suze.

Prosper Colonne dormait tranquille à Carmagnole, s'imaginant tenir les Français *comme pigeons en cage*. Il conçoit la pensée d'aller rejoindre les Suisses, se met en route, puis s'arrête à Villafranca; mais à peine y est-il arrivé qu'on voit accourir La Palice, d'Aubigny, d'Im-

bercourt, Bayard, qui ont pénétré dans le Piémont par Briançon et Sestrières et passé le Pô à la nage. Villafranca est emporté au galop des chevaux, et Prosper Colonne est pris à table avec les siens. « Je l'atteste, écrivait-il quelques jours après; à l'exception des passages gardés par les Suisses, les Alpes sont partout impénétrables; le Pô n'est nulle part guéable aux approches de l'automne : on peut prévoir les efforts humains, mais qui peut prévoir les miracles? »

Nous étions alors au mois d'août 1515; les Suisses se repliaient en toute hâte sur Milan, et l'armée française les suivait d'étape en étape sans les laisser reprendre haleine. Devenu ainsi maître des événements, François Ier n'hésita pas à offrir la paix. Le pape, de son côté, cherchait à entrer en négociation, le roi d'Espagne refusait de payer les Suisses, et les Suisses eux-mêmes ne s'entendaient plus. Une partie des contingents de Berne, Fribourg et Soleure, avait repris le chemin des montagnes. Les autres s'étaient retirés à Gallezate, tandis que des renforts leur arrivaient par Monza. Mais parmi ces derniers même, il n'y avait plus ni accord, ni discipline. Les uns voulaient traiter; les autres, et c'étaient surtout les cantons forestiers, ne voulaient aucun accommodement avec la France. Nous traitâmes avec quelques-uns à des conditions onéreuses. François Ier avait pour maxime que « un roy ne doit point hazarder le sang de ses sujets ni verser celuy de ses ennemis lorsqu'il peut racheter l'un et l'autre avec de l'argent. » Il fut donc convenu que nous paierions aux Suisses leur retraite du Milanais; et le 12 septembre, un à-compte de 100,000 écus fut dirigé vers Buffalora.

Les Suisses étaient rentrés à Milan, sous la conduite du cardinal de Sion, qui seul, depuis l'invasion des Français,

animait encore de son courage l'esprit tremblant des confédérés.

Matthieu Schinner, cardinal-évêque de Sion, avait conçu la grande et hardie pensée de faire de ses compatriotes le bras droit de la papauté dans les guerres qu'elle avait à soutenir pour l'indépendance italienne. Fils d'un pâtre des Alpes, doué d'une de ces âmes fortes qui sont communes sur la terre du Grütli, priant comme un saint, couchant sur la dure comme un reître, il y avait dans toute sa personne une autorité, et dans sa voix une éloquence chaleureuse et populaire qui subjuguaient ces rudes enfants des montagnes. Schinner ne voulait admettre aucune paix tant que les Français n'auraient pas repassé les monts. Il fait donc sonner le tambourin dans les rues de Milan, et, montant sur une estrade, se met à sermonner les Suisses, « comme un renard qui presche des poules, dit Fleuranges; et les prescha et sermona moult bien, moult amplement et de moult grosse affection, en collaudant et extollant la nation des Suisses jusques au ciel. »

Les Suisses applaudissent avec enthousiasme; le cardinal fait défoncer quinze ou vingt tonneaux et apporter des viandes. On boit, on mange, et 25,000 hommes exaltés se précipitent sur la route de Marignan, où ils espèrent surprendre les Français.

C'était le 13 septembre 1515; François Ier était dans sa tente avec l'Alviane, essayant un corselet d'Allemagne, pour combattre à pied, lorsque Fleuranges entre tout armé. « Comment! vous êtes armé et nous attendons aujourd'hui la paix, s'écrie le roi; » mais Fleuranges arrivait des environs de Milan. « Sire, répond-il, il n'est plus question de se mocquer ni attendre paix, et vous

faut armer aussi bien comme moi et faictes sonner l'alarme. Aujourd'hui vous aurez la bataille, ou je ne cognois point la nation à qui vous avez à faire. » Un espion du connétable arrive presque en même temps; il est tout mouillé de l'eau des canaux qu'il a traversés à la nage pour éviter la chaussée de Milan qui est encombrée par les Suisses. Lautrec, qui conduisait les 100,000 écus à Buffalora, donne le même avis et annonce qu'il revient en toute hâte. Ainsi plus de doute possible; dans tout le camp on sonne à l'étendard, et l'Alviane part à cheval pour aller à Lodi chercher l'armée vénitienne.

Le camp français était appuyé d'un côté au village fortifié de Sainte-Brigitte, entre Marignan et San-Donato, de l'autre aux ruines d'un temple antique, édifié par l'empereur Julien. Il se développait sur trois lignes, au milieu de riantes prairies qui s'étendaient jusqu'au Tessin, entre deux chaînes de coteaux couverts de maisons de plaisance. Quelques bouquets de bois, des arbres fruitiers, des ormes entrelacés de vignes, quelques habitations et métairies variaient l'aspect de la partie de la plaine qui était arrosée par le Lambro, dont les eaux remplissaient les fossés de la droite du camp. On pouvait croire que les Suisses hésiteraient à attaquer ces retranchements dont une puissante artillerie défendait les avenues; et cependant le nuage de poussière qui s'élevait sur la route de Milan approchait toujours. On n'entendait pas un cri, les tambours étaient muets; mais de minute en minute on apercevait plus distinctement cette multitude compacte vêtue de peaux d'ours au milieu desquelles le soleil couchant faisait briller quelques cuirasses. Les Suisses marchèrent droit à l'artillerie comme à Novare; les landsknechts qui en avaient la garde, voyant tout l'effort de

la lutte se porter sur eux, se croient trahis et reculent; mais aussitôt le roi prend leur place avec les bandes noires, et une rivalité héroïque les ramène au combat. La cavalerie des deux ailes, aux ordres du duc de Bourbon, se replie en même temps sur les Suisses et les attaque de droite et de gauche. Les bataillons helvétiques demeurent impénétrables, et la gendarmerie se trouve un instant compromise. Elle a perdu le duc de Châtellerault, frère du connétable, l'illustre Imbercourt, le comte de Sancerre, et, pour parler le langage des chroniques, *tout plein de gens de bien*. Le roi vient à son aide avec deux cents hommes d'armes et lui rend l'avantage. On se battit depuis cinq heures du soir jusqu'à onze heures. La lune jetait sur le champ de bataille une pâle lueur qui permettait à peine de se reconnaitre. Pendant un instant le roi se trouva près d'une troupe ennemie qu'il prenait pour française; « mais quand on vint à crier *France*, écrivit-il à sa mère, je vous assure qu'ils nous jetèrent cinq ou six cents piques au nez, nous monstrant qu'ils n'estoient point nos amis. Nonobstant cela si furent-ils chargés et remis dedans leurs tentes. »

Lorsque la lune eut disparu, chacun se coucha où il était, les Suisses parmi les Français, les Français parmi les Suisses, et durant toute la nuit le cor des Alpes et les clairons de France ne cessèrent de se faire entendre, tant pour rallier les troupes que pour les enflammer d'un nouveau courage. Le roi reposait sur un affut de canon. Ayant demandé à boire, on lui apporta de l'eau bourbeuse mêlée de sang. Les Suisses étaient à quelques pas de lui; Boisy les reconnut et éteignit précipitamment une lumière qui pouvait nous perdre.

Cependant parmi les chefs des Suisses il y avait de

l'hésitation et du découragement. Cette victoire et ces richesses sur lesquelles ils comptaient semblaient leur échapper, et quelques-uns d'entre eux, le cardinal de Sion lui-même, penchaient pour la retraite. Rangés autour d'un grand feu, ils délibéraient longuement; mais ce feu a attiré l'attention des Français, qui le labourent d'un coup de canon. Aussitôt le conseil se dissout, et l'on ne songe plus qu'à se défendre.

Le combat recommence donc à l'aurore, toujours indécis, toujours acharné. Pendant quatre heures les deux partis s'attribuèrent tour à tour la victoire. Bayard est toujours en avant, partout où, suivant l'expression des historiens, il y a *plus grosse fascherie.* Le roi n'est pas moins héroïque; sa cotte d'armes semée de fleurs de lys d'or et l'escarboucle qui brille sur son casque servent de point de ralliement aux combattants. Le connétable de Bourbon et le comte de Saint-Pol ne s'épargnent *non plus que sangliers eschauffés*[1]. Le jeune comte de Guise est atteint de vingt-deux blessures. « Mais un sien escuyer, nommé l'escuyer Adam, raconte du Bellay, voyant son maistre de tous côtés battu à coups de piques et de hallebardes, se jeta sur sondict maistre, portant les coups que son maistre eust portés, pendant lequel temps les Suisses furent déboutés et ledict de Guise secouru. » C'était de ce jeune héros que devaient sortir tous les héros de la race de Guise.

Sur une autre partie du champ de bataille, tombent et meurent Bussy d'Amboise, Pierre Gouffier, frère de Boisy, Roye le plus jeune fils du *Sanglier des Ardennes,* et Talmont, fils de la Trémouille, « lequel avoit fait

[1] Paroles du roi dans la lettre qu'il écrivit à sa mère après la bataille.

tout le long du jour merveilleusement bien son debvoir. »

Ce fut surtout autour de l'artillerie, comme la veille, que se donnèrent les plus grands coups. Galiot demeurait inébranlable à ses pièces, emportant de ses volées des files entières et ouvrant des trouées profondes, dans lesquelles la gendarmerie se précipitait tête baissée. Les Suisses désespérés de notre résistance voulurent nous prendre en flanc; mais ils furent vigoureusement repoussés par le duc d'Alençon, Pierre de Navarre, le *petit Cossé* et ses arbalétriers à cheval. L'Alviane et les Vénitiens achevèrent la victoire.

Telles furent ces deux journées de Marignan, durant lesquelles retentit vingt fois ce cri que nous avons entendu depuis sur un autre champ de bataille : *Nous mourons, mais nous ne reculons pas*. Le vieux Trivulce, qui avait combattu dans dix-sept batailles, disait de celle-ci que c'était *un combat de géans* et que les autres n'étaient que *jeux d'enfants auprès d'elle.*

François Ier avait noblement conquis les éperons d'or; il voulut les recevoir des mains de Bayard; « et alors print son épée Bayard et dit : Sire, autant vaille que si c'étoit Roland ou Ollivier, Godefroy ou Baudoin son frère. Certes vous êtes le premier prince que onc fis chevalier. Dieu veuille que en guerre ne preniez la fuite.... »

Une chapelle fut élevée par ordre du roi sur le champ de deuil où 12,000 Suisses et 6,000 Français avaient trouvé la mort; mais la gendarmerie française voulut honorer d'un souvenir particulier la mémoire d'Imbercourt, de ce *lion*, comme dit Brantôme, qui ne connaissait ni le froid, ni le chaud, toujours en selle, toujours en expéditions et surprises, et souvent à la plus grande ardeur du jour, tellement que la *fraîcheur de M. d'Imbercourt* était

devenue célèbre. Un tombeau lui fut érigé avec cette inscription : *Ubi honor partus, ibi tumulus erectus.*

Les Suisses étaient rentrés le soir même de la bataille à Milan. Leur exaspération contre le cardinal de Sion était extrême ; aussi le cardinal prit-il rapidement la route du Tyrol emmenant avec lui François Sforce, frère du duc Maximilien. Il allait chercher des secours en Allemagne. François, de son côté, s'approcha de Milan qui lui ouvrit ses portes. Le duc Maximilien et les Suisses s'étaient retirés dans la citadelle ; mais ils n'y tinrent que vingt jours, et, le 4 octobre, Maximilien signa une capitulation générale, par laquelle il renonçait à tous droits sur le Milanais. Sforce s'engageait à résider en France où un revenu conforme à sa dignité lui était assuré. Il donna d'ailleurs le rare exemple d'un prince qui descend du trône sans regret. « Quand j'estais duc de Milan, dit-il à François Ier, je n'en estais pas duc, mais valet. »

L'entrée de François Ier à Milan fut celle d'un vainqueur et d'un roi. Brillante armée, nombreux hommes d'armes, tous l'armet en tête et la lance sur la cuisse, acclamations populaires, serments de fidélité et d'amour, joutes, tournois, grande chère ; rien n'y manqua de ce qui pouvait embellir un triomphe.

Et, dans le même moment, à quelques lieues de nous, l'armée vénitienne célébrait, elle aussi, son triomphe, mais autour d'un cercueil. Barthelémi l'Alviane, l'élève de Gonsalve, l'illustre vaincu d'Aignadel et notre glorieux allié de Marignan, venait de succomber soit aux blessures, soit aux fatigues de la victoire. « Les Vénitiens le regrettèrent fort et les soldats de l'armée encore plus, car ne se pouvant saouler de se souvenir de luy, ils retinrent son corps vingt et un jours durant auprès d'eux, tou-

jours en l'armée, ainsy qu'elle marchoit, l'accompagnant toujours d'une pompe funèbre et triste, pour le conduire en toute sûreté jusques à Venise, afin qu'il ne luy fût faict aucun outrage... Et comme les Vénitiens voulurent demander sauf-conduit à Marc-Antoine Colonne, commandant en Bresse, pour le conduire en sûreté, Théodore Trivulce, très-bon et brave capitaine, ne le voulut jamais permettre, disant qu'il n'estoit pas raisonnable ny bienséant que celuy qui en sa vie n'avoit jamais eu peur de ses ennemis, qu'après sa mort il fist signe de les craindre[1]. »

(1) Brantôme, *Hommes illustres*.

CHAPITRE III.

Entrevue de Bologne. — Concordat.

(1515-1518)

Il faut se rappeler la renommée des Suisses pour comprendre l'effet que produisit dans toute l'Europe la nouvelle de la bataille de Marignan. Jamais les Suisses n'avaient été vaincus ! et la pyramide de Morat, toute composée d'ossements bourguignons, était encore debout à quelques lieues des frontières de France. Aussi chacun se demandait-il avec inquiétude où s'arrêterait désormais François Ier, après avoir refoulé, du premier coup, l'Ours de Berne et le Taureau d'Uri dans leurs montagnes. N'irait-il pas à Florence, à Rome, à Naples, comme Charles VIII ? Ne rétablirait-il pas les Bentivogli à Bologne et les Este à Reggio et à Modène ? Ne réclamerait-il pas Parme et Plaisance comme partie intégrante du Milanais ? Raymond de Cardonne regagne Naples en toute hâte ; le pape s'empresse de sacrifier Parme et Plaisance pour conjurer l'orage. Seuls au milieu de cet effroi général, les Suisses semblent n'avoir perdu ni l'espoir ni la confiance. La diète avait ordonné dès le premier moment une levée de 50,000 hommes, et lorsque les cantons se décidèrent à demander la paix, ils ne la firent qu'à des conditions avantageuses. Cinq cantons, Uri, Unterwald, Schwytz, Zug et Glaris, préférèrent même n'être pas compris au traité

afin de ne pas sacrifier les vallées qu'ils avaient conquises.

Ce traité fut signé le 7 novembre 1515 ; ainsi il n'avait fallu que trois mois à François Ier pour conquérir à la fois la Lombardie et la paix.

Une entrevue devait avoir lieu entre le pape et lui. Elle avait été fixée à Bologne, soit que la fierté du roi se plût à faire faire au pape la plus grande partie du chemin, soit plutôt que le pape craignît la présence des étrangers à Rome. Léon X avait *la mine d'être un bien fort homme de bien*, dit Fleuranges. Sa première pensée après Marignan avait été d'exprimer au roi l'espoir que les brillantes qualités dont il venait de faire preuve serviraient bientôt à l'ornement de la paix et à la force de la république chrétienne. « Adieu, et aimez-moi, » lui disait-il; *vale nosque dilige*, douce parole qui avait dû aller au cœur du roi.

L'entrevue de Bologne eut lieu dans les premiers jours de décembre 1515, au milieu d'une telle affluence de peuple qu'il fallut une demi-heure à François Ier pour traverser la salle du consistoire et parvenir jusqu'au pape. Léon l'attendait sur son trône. Le roi baisa les pieds du successeur de l'apôtre, puis s'assit à sa droite, et Antoine du Prat, chancelier de France, prit la parole.

Du Prat avait été avocat dans sa jeunesse, et sa harangue se ressentit quelque peu de l'emphase de l'avocat. Elle fut prétentieusement louangeuse, quoique parfois légèrement ironique, et se termina par les formules d'obédience les plus humbles et les plus filiales. « Bienheureux père, s'écria du Prat, le roi très-chrétien vous reconnaît pour le très-saint vicaire de Dieu Jésus-Christ sur la terre; il voit en vous le chef invincible du peuple chrétien... Il vous révère comme le père souverainement indulgent de toute l'humanité; les mains tendues, les bras ouverts, il

vénère en vous, avec le plus pieux respect, un homme divin. Il vous dévoue et vous offre, à vous et au siége apostolique, toute sa puissance, ses flottes, ses armées, ses duchés, son royaume. Il s'offre lui-même avec empressement. Servez-vous donc de lui et de tout ce qui lui appartient; c'est votre droit, disposez-en à votre plaisir. Faites servir à quelque entreprise catholique les armes victorieuses de la France. Faites flotter les drapeaux français; prenez avec vous, invincible Léon, l'invincible François; il est à vous par la religion, par le droit, par les souvenirs de ses ancêtres, par la foi, par sa volonté, et vous le trouverez toujours aussi prompt à l'œuvre qu'à la parole. »

A chaque formule d'obédience le roi voulait se découvrir, mais le pape l'en empêchait. Lorsque du Prat eut achevé son discours, Léon X répondit avec une élégance de parole dont la facilité dissimulait la recherche. Il reçut ensuite les hommages des princes; puis les deux souverains parurent à une fenêtre causant familièrement ensemble. Pâris de Grassis, le solennel maître des cérémonies, craignait à chaque instant que, dans ces conversations amicales, le pape n'oubliât sa dignité et ne portât la main à son bonnet, ainsi qu'il était arrivé à Alexandre VI devant Charles VIII. « Que Votre Sainteté y prenne bien garde, lui dit-il; car il ne convient pas au vicaire du Christ de donner en public des témoignages de déférence à un roi ou à un empereur, fût-il même couronné. » Léon X se soumit à l'étiquette, *du moins en ma présence,* ajoute le bon Pâris (*saltem quantùm vidimus*).

« Le lendemain matin, lisons-nous dans les *Mémoires* de Fleuranges, le pape chanta la messe en la plus grande

pompe et triomphe que jamais pape la chanta ; car monsieur de Lorraine et tous les princes du sang de France le servoient à la messe, et y estoient les chantres du pape et du roy, lesquels il faisoit bon ouyr, car c'estoient deux merveilleusement bonnes chapelles ensemble et chantoient à l'envi. Et quand ce vint à la fin de la messe, le pape donna à recevoir Dieu au roy et à tous les princes de France. » Pàris de Grassis rapporte ici un incident qu'ont omis les historiens français. « Un baron, dit-il, cria au pape dans son langage gaulois, que ne pouvant communier de sa main suivant son désir, et ne pouvant approcher pour luy faire sa confession à l'oreille, il avouoit hautement avoir rudement bataillé contre le pape Jules, et luy avoir voulu du mal et s'estre ri de ses censures. Ce qu'entendant le roy ajouta que luy aussi avoit esté et estoit encore dans ce péché. » Beaucoup de barons dirent la même chose et demandèrent d'être absous. Le pape, étendant la main, les délia et les bénit. « Saint Père, dit alors François, ne soyez pas étonné si tous ceux-ci sont ennemis du pape Jules, car il fut notre plus grand ennemi, et n'avons point connu, dans ce siècle, de plus terrible batailleur en guerre que ledit pape Jules qui, en vérité, fut un très-prudent capitaine, et mieux luy eût été d'être général d'armée que pape romain [1]. »

Pendant trois jours, Léon X et François Ier débattirent entre eux les plus graves questions politiques et religieuses. François Ier voulait entraîner le pape dans sa sphère d'action; Léon X parvint à gagner du temps par des moyens termes, et la seule difficulté qui reçut une solution positive fut celle relative à la pragmatique sanc-

(1) Fabroni, *Vita Leonis X, in annot.* 44. — Voir aussi l'excellente *Histoire de Léon X*, par M. Audin.

tion de Charles VII. Depuis plus d'un demi-siècle, les papes n'avaient cessé de protester contre cette pragmatique, pour laquelle, au contraire, la magistrature et une partie du clergé français professaient une sorte de culte. François Ier consentit à son abolition, à la condition toutefois que les bénéfices consistoriaux cesseraient d'être électifs et seraient désormais à la nomination du roi. Ce fut sur cette base que reposa le concordat de 1517; mais les questions qu'il soulevait étaient trop nombreuses et trop ardues pour être tranchées dans une entrevue royale. François Ier quitta donc Bologne, et du Prat suivit le pape à Rome afin d'y travailler avec les plénipotentiaires pontificaux à la rédaction du traité.

Ce travail de rédaction fut plus long et plus embarrassant qu'on ne s'y attendait. Il était incontestable qu'au point de vue catholique, la pragmatique sanction consacrait des doctrines dangereuses et conduisait au schisme. Ainsi, sans parler de la supériorité du pape ou du concile, question toujours débattue et sur laquelle la pragmatique adoptait les opinions les moins romaines, il était impossible de n'être pas frappé de l'espèce d'omnipotence qu'elle attribuait au pouvoir temporel sur le spirituel. Tout en admettant l'infaillibilité des conciles, la pragmatique choisissait librement parmi leurs actes; elle en admettait quelques-uns, elle en rejetait d'autres. Elle reconnaissait au roi, en son conseil, le droit de faire des règlements touchant la discipline ecclésiastique. Ainsi, dogmes et discipline se trouvaient être remis en définitive au souverain contrôle de l'État. Mais quelque inconséquence religieuse qu'il y eût dans ce système, il se rattachait parmi nous à de grands noms et à de grands souvenirs. La pragmatique était la charte sacrée de ce qu'on

appelait les *Libertés de l'Église gallicane*. Elle avait été décrétée par une assemblée nationale; ses doctrines étaient, en grande partie, celles de Gerson; elles étaient même, disait-on, celles de saint Louis[1]. Grâce à cet acte de fière indépendance, ajoutait-on, la puissante centralisation romaine était brisée; elle ne nous dominait et ne nous pressurait plus par les réservations, les expectatives, les évocations, les annates, et l'argent du royaume cessait d'aller chaque année s'entasser par millions dans les caisses pontificales.

Ainsi parlait surtout la magistrature, dont la pragmatique avait étendu les attributions aux dépens de la juridiction ecclésiastique; et ces mots de libertés gallicanes, d'ambition et d'avarice romaines, avaient eu un lointain et puissant écho. Vainement Rome rendait-elle en civilisation aux peuples ce qu'elle leur prenait en argent, vainement faisait-elle refluer en tous pays, par la fondation d'universités et d'écoles, par le culte des arts et des lettres, par la défense générale des intérêts chrétiens, par l'exemple de ses travaux et de son génie, les richesses qui affluaient dans son sein comme elles affluent toujours des diverses parties de l'État au sein de la capitale, on ne voulait voir dans son système d'administration qu'une savante et cupide tyrannie. Lui rendre ses anciens droits, les annates entre autres, c'était donc blesser des opinions vivaces qui s'appuyaient sur un ardent esprit de corps et étaient parvenues à avoir la haute voix dans l'État.

Et cependant cette restitution était précisément la clause fondamentale du traité à intervenir. La seconde clause, toute dans l'intérêt du roi, ne devait pas rencon-

[1] Il est aujourd'hui démontré que la pragmatique de saint Louis est apocryphe. Voir à ce sujet le curieux ouvrage de M. Thomassy.

trer moins d'opposition en France. A côté des tendances dangereuses que nous avons signalées dans la pragmatique, se trouvait une législation disciplinaire empruntée aux plus anciens canons et aux traditions les plus vénérées de l'Église. D'après cette législation, les prélatures et bénéfices étaient électifs. « Chaque électeur, lisait-on dans la pragmatique, devra, en raison de la fragilité humaine, se confesser, recevoir la sainte communion et entendre la messe du Saint-Esprit avant de procéder à l'élection. Il jurera ensuite de choisir celui qu'il croira en conscience devoir être le plus utile à l'Église... Les électeurs choisiront un homme de bonnes mœurs qui ait la science nécessaire et pourvu de toutes les qualités requises par les canons. Non-seulement les simoniaques et ceux qui les élisent sont excommuniés; mais ils perdent en outre et pour toujours, les uns le droit d'élire, les autres le droit d'occuper la place qu'ils ont eu l'audace d'acheter. »

Saintes maximes, qui nous reportent aux plus beaux temps de l'Église! et cependant, il faut le dire, quelque sagement combinées qu'elles fussent, elles n'avaient pu prévenir les abus. Brantôme nous représente les électeurs, principalement dans les monastères, *s'entrecombattant, se gourmant à coups de poing, venant aux braquemarts, s'entreblessant et voire* (même) *s'entretuant.* « Ils élisoient le plus souvent celui qui estoit le meilleur compagnon, ajoute-t-il, qui aimoit le plus les chiens, les oyseaux... Aucuns élisoient quelque simple bonhomme de moine qui n'eust osé grouiller ni commander faire autre chose sinon ce qui leur plaisoit, et le menaçoient s'il vouloit trop faire du galant et rogue supérieur. »

Tableau affligeant, mais exagéré, que traçait après

coup le plus cynique des abbés de nomination royale. Brantôme n'a oublié qu'une chose, c'était de nous peindre la vie des abbés de cour de son temps après nous avoir si bien peint celle des reclus du temps passé.

Quoi qu'il en soit, François Ier argua des abus de l'élection pour demander que le droit d'élire fût attribué à la couronne. Était-ce là un remède? Les abus du sanctuaire ne pouvaient-ils donc se reproduire à la cour? Si le cloître était quelquefois profané, la cour était-elle toujours sainte? Si la simonie parvenait à s'introduire dans les salles nues d'un couvent, serait-elle donc effrayée des salons dorés des princes ou de leurs ministres? N'y avait-il pas d'ailleurs un grave danger à placer, en quelque sorte, le pouvoir temporel à la tête de la hiérarchie sacerdotale, et à faire ainsi perdre de vue au clergé, jusqu'à un certain point, le centre de l'unité et de la foi? Si l'abus se glissait parfois dans les élections épiscopales, cela tenait surtout à la part que le pouvoir temporel y voulait prendre. La pragmatique laissait en effet aux souverains le droit d'intervenir à l'élection par *prières et bons offices, sans menaces et sans violences.* « Or la prière et les bons offices d'un roi sont des ordres, fait observer M. de Marca, et s'il arrivait qu'on refusât de les écouter, de quels funestes effets pareil refus n'était-il pas suivi? »

Cette conséquence trop fréquente de l'influence du pouvoir temporel diminuait, au reste, il faut le reconnaître, l'importance de la demande de François Ier. Le pouvoir temporel était parvenu à s'attribuer indirectement le droit de nomination; Léon X le lui concéda gracieusement, et s'estima heureux d'obtenir à ce prix l'abolition de la pragmatique. Cette concession gracieuse sollicitée et obtenue par le roi consacrait d'ailleurs virtuellement le

droit de la papauté sur tous les bénéfices ecclésiastiques, droit que n'avait pas toujours reconnu le clergé français, et, à ce titre encore, c'était pour le pape une victoire. S'il nous était permis enfin de sonder les desseins de la Providence, ne pourrions-nous pas penser qu'en permettant ce changement subit à l'antique discipline de l'Église, Dieu voulût rattacher plus intimement les intérêts des rois de France à la conservation du catholicisme dans leurs États? Encore quelques jours, et Luther soulèvera les peuples; on ne voudra plus de frein, plus de joug; toutes les ambitions seront exaltées; et, qui sait si nos rois auraient résisté jusqu'au bout au torrent qui en entraîna tant d'autres, s'ils eussent eu quelque chose à ambitionner encore? Mais, protecteurs de l'Église catholique dans leur royaume, dispensateurs de ses dignités et de ses richesses, que pouvaient-ils gagner à un bouleversement? Leur position était trop belle; ils ne la changèrent pas.

Le concordat entoura au reste la prérogative royale de sages garanties. Pour obtenir un évêché, une abbaye ou un prieuré conventuel, il fallut être docteur ou licencié, indépendamment de toutes les autres qualités requises. Il fut stipulé qu'il y aurait dans chaque cathédrale un théologal, chargé de faire les leçons au moins une fois la semaine; ce théologal devait avoir fait preuve de dix ans d'étude dans une université et être revêtu d'un titre universitaire. Le tiers des bénéfices devait appartenir à ceux qui prendraient des grades dans l'université. Le temps des études était fixé à dix ans pour les docteurs et licenciés en théologie, sept ans pour les docteurs et licenciés en droit et en médecine, cinq ans pour les maîtres et licenciés ès arts.

Il est impossible de n'être pas frappé, en lisant ces dispositions, du soin avec lequel l'Église veille à l'instruction des pasteurs dans toutes les branches de la science. Le droit civil n'est pas plus oublié que le droit canon. Les arts ne le sont pas plus que la théologie. Ce fut toujours l'esprit de l'Église, et ce fut plus spécialement encore l'esprit de Léon X.

Le concordat fut promulgué le 15 août 1516. Afin de prévenir, autant que possible, l'opposition à laquelle on s'attendait, le pape avait renoncé à plusieurs de ses anciens droits, et avait consenti à en soumettre quelques autres aux règles posées par la pragmatique. Mais la pragmatique elle-même était virtuellement abolie sans même que son nom fût prononcé, comme si elle n'eût jamais eu d'existence légale. Le parlement se souleva en masse et refusa d'enregistrer le concordat. L'irritation du roi fut extrême. « Je sais, s'écria-t-il, qu'il y a dans mon parlement des gens de bien et des gens sages; mais je sais aussi qu'il y a des fous turbulents et téméraires. Vous me vantez sans cesse Louis XII et son amour pour la justice; sachez que la justice m'est aussi chère qu'à lui. Mais ce roi si juste a quelquefois chassé du royaume des rebelles, quoiqu'ils fussent membres du parlement : ne m'obligez pas à l'imiter dans sa rigueur... Je veux que mon oncle (le bâtard de Savoie) assiste à toute la délibération, qu'il me rende compte de chaque opinion. Je vous connais déjà, je veux vous connaître mieux encore. »

Le parlement s'assemble de nouveau et persévère dans son refus; il demande avec le clergé la convocation d'un concile national. Deux conseillers, Verjus et de Loynes, partent pour Amboise, afin de remettre au roi les nouvelles remontrances de la magistrature; mais la porte

royale leur demeure fermée. « Je les traînerai à ma suite aussi longtemps qu'ils m'ont fait attendre, » avait dit François, et il tint parole; ce ne fut que le dernier février 1518, six semaines après leur arrivée à Amboise, que Verjus et de Loynes parvinrent à obtenir audience. François Ier avait fait rédiger par du Prat un long mémoire en réponse aux plaintes du parlement; mais il refusa de le leur communiquer. « Ceci dégénèrerait, dit-il, en procès éternel... Il n'y a qu'un roi en France; j'ai tout fait pour rendre la paix à mon royaume. Je ne souffrirai point qu'on anéantisse ici ce que j'ai terminé avec tant de difficulté en Italie. Mon parlement voudrait s'ériger en sénat de Venise. Qu'il se mêle de la justice, elle est plus mal administrée qu'elle ne l'a été de cent ans. Je devrais peut-être le tenir à ma suite comme le grand conseil, et veiller de plus près sur sa conduite. »

Ce sont bien là les paroles d'un jeune vainqueur; elles ont toute la fierté, tout le sans-façon de la victoire. On dirait une harangue de Napoléon intercalée dans quelque manuscrit du XVIe siècle.

Cependant le parlement demeurait toujours inébranlable. La Trémouille se présente à la barre au nom du roi, et menace les magistrats des mesures les plus rigoureuses. Les magistrats, épuisés, fléchissent et prennent jour pour l'enregistrement. Ce jour-là, 22 mars 1518, le chapitre de Notre-Dame se rendit processionnellement dans la grande salle du palais et protesta une dernière fois contre le concordat; l'Université en avait fait autant la veille. Le parlement prêta à son tour le serment de ne jamais renoncer à la pragmatique; il jura que la pragmatique serait toujours la règle de ses décisions, et interjeta appel au pape mieux informé, et au futur concile.

Le concordat fut ensuite enregistré avec cette annotation : *Par ordre exprès du roi, plusieurs fois répété.*

On avait espéré que les difficultés s'aplaniraient par l'enregistrement ; elles ne firent, au contraire, que se multiplier. L'opposition du parlement continua ; l'Université fit défense aux libraires d'imprimer le concordat, sous peine d'être rejetés de son sein, et, à chaque vacance de bénéfice, il s'établit une lutte entre l'élu du chapitre et l'élu du roi. Le roi nomme son ancien précepteur, François de Rochefort, évêque de Condom ; mais le chapitre lui oppose Érard de Grossolles, et c'est Érard de Grossolles qui l'emporte. Le chancelier du Prat est nommé archevêque de Sens ; mais il lui faut lutter à force ouverte contre le chapitre et saisir son temporel, parce que le chapitre a fait une élection malgré lui. On fut obligé parfois de mettre garnison dans les monastères pour faire reconnaître les abbés royaux.

« Ne nous étonnons pas, dit M. de Marca, que le concordat de François Ier ait soulevé, dès sa naissance, tant de querelles. Le clergé ne put voir tranquillement qu'on le privât de son plus beau droit, celui d'élire ses pasteurs. Il sentit vivement cette perte, il en appela au futur concile. Un changement si subit dans le gouvernement des églises étonnait tous les esprits. Le temps seul pouvait les calmer. »



CHAPITRE IV.

Campagne de 1516. — Influences diverses à la cour. — Traité de Noyon. — Traité de Fribourg.

François Ier avait quitté l'Italie peu de jours après l'entrevue de Bologne. Tout alors paraissait calme autour de nous; mais des nuages s'amoncelaient au loin. Ferdinand d'Espagne et Henri d'Angleterre envoyaient secrètement de l'argent au vieil empereur Maximilien pour le décider à jeter une armée en Lombardie. De la part de Ferdinand c'était l'effet d'une ancienne rivalité que réveillaient des inquiétudes toutes nouvelles; de la part d'Henri, c'était une de ces mesquines jalousies de gloire qui lui furent toujours familières; Henri gardait en outre rancune à la France de la politique fort peu anglaise qu'elle suivait en Écosse. Mais l'âme de la ligue qui se formait contre nous était surtout le cardinal de Sion. « Il ne s'agit point de couper, s'écriait-il, mais d'arracher les ongles à ces coqs gaulois. » A cette voix ardente, le vieux Maximilien se réveille; il assemble 5,000 chevaux et 10,000 fantassins, tandis que le cardinal de Sion fait sonner la corne de bœuf dans ceux des cantons suisses qui n'ont pas traité avec nous, et parvient à y recruter 15,000 combattants. Léon X suivait avec anxiété ces mouvements. « Arrêtez-vous, écrivait-il au cardinal; employez-vous à ramener la paix et la tranquillité plutôt qu'à fomenter la discorde.

Vous servez mal les intérêts de la république chrétienne. »

Nous n'avions que 10,000 hommes en Italie, lorsque l'armée impériale déboucha tout à coup des gorges du Tyrol, conduisant avec elle François Sforce dont, à défaut de Maximilien qui était prisonnier en France, elle comptait faire valoir les droits sur le duché de Milan. Le connétable de Bourbon, gouverneur du Milanais, avait demandé des renforts au roi et aux Suisses; en les attendant il recule pas à pas jusqu'à la capitale, de peur de compromettre sa position par une résistance intempestive. Mais une fois renfermé dans Milan, il n'épargne plus rien pour épuiser les forces de l'ennemi. Les faubourgs de la ville sont brûlés, cruelle mesure que peut à peine justifier l'extrême nécessité de la guerre; puis, en quarante-huit heures, d'imposantes fortifications s'élèvent.

Un silence de mort régnait dans Milan. Craignant les conspirations et les émeutes, Bourbon avait interdit les rassemblements. Il avait même défendu, raconte son secrétaire, qu'il y eût cloche, clochette, ni horloge qui sonnât en la ville. Notre position était devenue si critique que les 12,000 Suisses qui venaient à notre aide sous les ordres d'Albrecht de Stein refusèrent d'abord d'entrer, criant qu'on les menait à la boucherie. Albrecht parvint à triompher de leurs craintes. Ils entrèrent à Milan, à grand bruit de cors et de tambours, le jeudi de Pâques 1516. Bourbon leur compte leur solde, les comble de présents; mais à peine chacun d'eux a-t-il en poche plus de trente florins d'or, nous assure Fleuranges, qu'ils ne veulent plus combattre leurs compatriotes; sentiment noble et légitime s'il eût été éprouvé plus tôt. Le fier Bourbon les casse aussitôt comme de mauvais soldats, et les met hors de la place.

A la nouvelle du départ des Suisses, l'orgueil de Maximilien ne connait plus de bornes; il va écraser cette poignée de Français; il va semer le sel sur la place où fut Milan; il ne donne que trois jours à la population pour se rendre. Et cependant le temps s'écoule et les remparts demeurent impénétrables. De sourds murmures se font alors entendre dans le camp, bientôt ils éclatent; les Suisses demandent à grands cris leur mois de paye, menaçant, en cas de refus, de passer sous les drapeaux de France. Stapfer, leur chef, est allé trouver Maximilien au lit et lui a posé, dans son rude langage, cette cruelle alternative : « Ou de l'argent, ou Bourbon. » Maximilien lui jette 16,000 écus et promet le reste; mais il se croit trahi. Une lettre de Trivulce à Stapfer, lettre destinée à être interceptée, augmente ses craintes. Il se rappelle avec effroi Ludovic Sforce livré jadis aux Français par les Suisses. Il croit entendre les voix de Charles de Bourgogne, le vaincu de Morat, et de Léopold d'Autriche, le vaincu de Sempach, qui lui crient : « Défie-toi des Suisses! » Maximilien saute à cheval et s'enfuit jusqu'à Trente. L'armée, se voyant sans chef, leva le siége de Milan et pilla Lodi pour se payer de sa solde. Au bout de quelques jours nous étions rentrés en possession de tout le duché, et nous avions même pris Brescia qui jusque-là avait résisté à nos efforts.

Le Milanais une fois reconquis et la paix assurée, Bourbon revint en France. On ne sait si ce fut de son plein gré; mais dès lors diverses intrigues de cour commençaient à dominer la politique, et Bourbon était trop fier pour se soumettre à aucune d'elles. Brave chevalier sous la tente, François Ier n'était le plus souvent dans ses palais qu'un grand seigneur inoccupé et magnifique, et chacun

s'efforçait de profiter de cette inapplication du roi. Quelquefois, il est vrai, François semblait se réveiller; il s'écriait qu'il était roi, qu'il saurait bien le faire voir; mais le lendemain, le jour même, les fêtes et les plaisirs venaient de nouveau remplir sa vie, et le pouvoir s'en allait flottant de main en main.

Louise de Savoie, femme légère et intrigante, avait guidé elle-même son fils dans la voie funeste où il s'égarait. Elle ne lui avait appris ni la dignité des mœurs, ni les assujettissements du devoir, et peut-être ne voyait-elle pas avec regret une dissipation qui lui laissait la puissance. Quoique âgée de quarante ans, Louise avait encore tout l'amour-propre de la beauté. Il lui fallait des courtisans et des flatteurs. C'était elle pourtant qui écrivait : « Humilité m'a tenu compagnie, patience ne m'a jamais abandonnée. » Quelle humilité que celle de Louise de Savoie! C'était elle qui se vantait d'avoir honorablement et amiablement conduit sa pieuse bru, la reine Claude. « Chacun le sçait, disait-elle, vérité le cognoit, expérience le démontre, aussi fait publique renommée. » Et que disait la renommée? Brantôme s'en est fait l'écho en parlant de la reine Claude : « Madame la régente, sa belle-mère, dit-il, la rudoyoit fort, mais elle se fortifioit le plus qu'elle pouvoit de son beau esprit et de sa douce patience. » Louise de Savoie ne tarda guère à être l'ennemie du connétable. Ils étaient trop fiers, l'un et l'autre, pour s'entendre; peut-être y eut-il aussi entre eux l'une de ces rancunes d'amour froissé qui pardonnent rarement.

Vis-à-vis de la duchesse d'Angoulême, s'élevait la puissance rivale de la comtesse de Châteaubriand; car nous n'étions plus à cette cour austère d'Anne de Bretagne, qui « estoit une si bonne école pour les dames, nous as-

sure Brantôme, que toutes s'y façonnoient sages et vertueuses. » Avec un jeune roi sont venues les jeunes passions et les mœurs galantes ; l'épouse du roi prie et souffre; l'amie du roi triomphe et est honorée; et Louise de Savoie, régente et mère, ne parvient qu'à force d'habitude et d'intrigues à conserver une partie de l'autorité qu'elle tient cependant d'une main si haute et si ferme.

Chacune de ces femmes a son cercle de favoris. La duchesse d'Angoulême s'appuie sur du Prat et sur Bonnivet; elle eût voulu s'appuyer sur Bourbon. Du Prat occupait, comme chancelier, la première place au conseil, et le crédit de Boisy pouvait seul y balancer le sien. Avec une intelligence plus hardie et plus étendue que le cardinal d'Amboise, avec une grande facilité de barreau à saisir et à discuter les affaires, il ne parvint cependant qu'à se faire haïr et oublier, tandis que d'Amboise avait laissé une mémoire immortelle et bénie. C'est que sa fermeté bravait l'impopularité et revêtait les formes du despotisme; c'est qu'il y avait de l'irritation dans sa raison, et que ses meilleures pensées avaient quelque chose de systématique et de dur. D'Amboise s'étudiait à faire disparaître les obstacles; du Prat les attaquait de front et s'y brisait quelquefois; il devint archevêque, cardinal et légat, comme d'Amboise; ce fut surtout par là qu'il rappela le fameux ministre de Louis XII.

Gouffier de Bonnivet, frère de Boisy, possédait à un degré éminent toutes ces qualités de cour qui font facilement illusion sur la portée réelle des moyens. Sa beauté, sa science du monde, la vivacité piquante de son esprit et ses allures chevaleresques étaient en outre relevées par le plus brillant courage. A la bataille de Marignan, Bonnivet s'était lancé, comme un enfant perdu, à

travers les Suisses, et avait couché pêle-mêle avec eux. Lorsque Graville mourut, Bonnivet fut nommé amiral de France.

Les favoris de la comtesse de Châteaubriand étaient, en première ligne, ses trois frères, Odet de Foix, seigneur de Lautrec, Thomas de Foix, seigneur de Lescun, et André de Foix, seigneur de Lespare. Autant il y avait de bonne grâce dans la belle tenue de Bonnivet, autant il y avait d'arrogance farouche dans la laideur de Lautrec. Mais cette laideur était de celles qu'on gagne sur les champs de bataille. Atteint de vingt-deux blessures à Ravennes, la plupart au visage, Lautrec en était resté noblement défiguré. Son ambition, et elle était légitime, était de rappeler Gaston de Foix à la chevalerie française; mais il n'avait ni le génie militaire, ni la cordialité chevaleresque de son héroïque parent; sa parole était dure, son caractère despotique. Lescun et Lespare n'avaient d'importance que par Lautrec et par la comtesse de Châteaubriand.

Tels étaient les hommes entre les mains desquels se trouvaient ballottées les destinées de la France. La plupart des membres de la famille royale se tenaient au second rang. Le duc d'Alençon, premier prince du sang, dernier rejeton d'une branche qui rejoignait la souche royale à Philippe-le-Hardi, ne se distinguait que par sa femme, cette belle et spirituelle Marguerite, sœur et confidente habituelle du roi, qui écrivait de la même plume les contes grivois de l'*Heptaméron* et les poésies mystiques de la *Marguerite des princesses*. La branche de Bourbon était représentée par cinq princes : le connétable, le comte de Vendôme, le comte de Saint-Pol, le prince de la Roche-sur-Yon et l'évêque de Laon. Un seul de ces princes avait

jusque alors fixé les regards; mais c'était un de ces hommes qui, prompts à s'illustrer pour leur roi et pour eux-mêmes, se sentent trop grands pour prêter leur gloire aux intrigues des cours. Tout était absolu chez Bourbon, le génie, le caractère, la volonté de commandement et d'influence. Était-ce dans une cour où une vieille coquette et une jeune beauté se disputaient le monarque que pouvait se plaire Bourbon? Étaient-ce les salons où tous les regards étaient pour le beau Gruffy, tous les succès pour le beau Bonnivet, que pouvait fréquenter de préférence monseigneur Charles, duc de Bourbonnais et d'Auvergne, comte de Clermont, de Montpensier, de Forez, de la Marche, connétable de France, et le plus habile capitaine de l'armée française? Pour lui, tous les élus du jour n'étaient que des favoris; pour les favoris, Bourbon n'était qu'un ambitieux, et contre lui se coalisaient tous les amours-propres.

Qui sait si l'amour-propre de François I[er] ne fut pas lui-même mis en jeu? La hauteur de Bourbon, l'éclat fastueux de sa cour et cette confiance du soldat qui croyait à sa fortune, furent peut-être malignement interprétés par la flatterie auprès du roi. Il est remarquable du moins que ce fut après la débandade de l'armée impériale que Bourbon rentra en France pour faire place au frère de la favorite. Ce que Bourbon avait fait, Lautrec allait le défaire.

Bourbon reçut d'ailleurs un noble accueil à la cour; mais s'il parle de ses services, s'il prie le roi « d'y avoir regard pour luy ayder à payer les grandes debtes qu'il a faites à cette cause, » François lui fait *petite responce*, et au lieu de lui venir en aide, il lui ôte « tous ses gages et bienfaicts de l'année. »

A partir de cette année 1516, vous verrez le roi et le connétable toujours en lutte; c'est la lutte de l'intrigue peut-être contre l'ambition et le génie; mais c'est aussi la lutte suprême du pouvoir contre cette grande féodalité de souverains dont Bourbon était le dernier débris. François Ier achevait l'œuvre commencée par Louis XI.

Revenons maintenant aux mouvements politiques de l'Europe. Jamais la position de François Ier ne fut plus forte. Le vieux Maximilien était humilié, le prudent Henri n'avait osé débarquer sur nos côtes, et Ferdinand d'Aragon, ce roi de tant de royaumes, ce prince *vigilant et subtil* qui trompa si souvent et ne fut jamais trompé, venait de mourir, laissant ses immenses domaines à ce jeune archiduc Charles qui avait déjà recherché notre alliance. Charles ne pouvait toutefois se porter héritier de son aïeul que du chef de Jeanne-la-Folle sa mère qui vivait encore, et il avait dès lors, plus que jamais, besoin de la paix pour n'être inquiété dans sa prise de possession ni par ses sujets, ni par nous. Il nous fit proposer par Chièvres un nouveau traité; François accueillit sa demande, et désigna Boisy pour entrer en négociation avec Chièvres. Boisy était un des chevaliers les plus nobles et les plus instruits dans les belles-lettres de la cour de France; mais il avait peu cette science des affaires dans laquelle excellait le gouverneur de Charles-Quint. Chièvres discutait chaque article comme un avare. Boisy accordait facilement avec toute la générosité d'un prodigue chevalier. C'est assez dire que le traité qu'il signa à Noyon fut plus avantageux pour les Espagnols que pour nous. La mort de Ferdinand, sans enfants de Germaine de Foix, sa seconde femme, nous faisait rentrer dans nos droits sur la moitié du royaume de Naples. François Ier transporta ces droits, par le traité

de Noyon, à sa fille Louise, âgée d'un an, dont le mariage fut en même temps stipulé avec le jeune roi des Espagnes. Jusqu'à l'époque du mariage, Charles devait payer 100,000 écus par an à la France pour la jouissance de Naples, et 50,000 après le mariage tant que la princesse n'aurait pas d'enfant. Une autre question non moins grave s'était présentée aux négociateurs; c'était celle de la restitution de la Navarre à la famille d'Albret, notre fidèle alliée. Mais, au lieu de trancher la difficulté, on l'éluda. Il fut convenu que, lorsque Charles serait en Espagne, les héritiers d'Albret lui exposeraient leurs droits sur la Navarre, et que s'il ne leur donnait satisfaction, François serait libre de les soutenir de son épée.

Mais la pensée de Charles d'Autriche n'avait pas été seulement de traiter pour lui. Il désirait en outre mettre un terme aux hostilités qui compromettaient les vieux jours de Maximilien son aïeul. Maximilien n'était plus de force à lutter contre la France et contre Venise; il le comprit avec peine, et finit par accéder au traité de Noyon.

La paix de Noyon fut suivie, au bout de trois mois, de la paix de Fribourg, cette *paix perpétuelle* comme la nomme l'histoire, qui depuis plus de trois cents ans a fait des Suisses nos plus fidèles alliés. Les cinq cantons restés nos ennemis adhérèrent cette fois au traité, dont la principale condition fut que les Suisses ne porteraient jamais les armes contre la France.

En même temps que nous contractions ainsi des alliances nouvelles, nous nous montrions fidèles jusqu'au scrupule aux anciennes, et sur la demande de Léon X, Lescun allait aider les troupes papales à évincer du duché d'Urbin François-Marie de la Rovère, vassal peu docile du saint-siége. Le beau duché d'Urbin devint alors l'apanage de Laurent de Médicis, neveu du pape, et, pour

que rien ne manquât à la gloire de cette maison de Médicis, Laurent vint épouser en France une princesse alliée à la famille royale et présenter au baptême le premier fils du roi.

La reine Claude était accouchée de ce fils à Amboise, le 28 février 1518, « de quoy le roy fust merveilleusement joyeux, raconte Fleuranges... et incontinent dépescha M. de Saint-Mesme... pour aller devers le pape le prier d'estre son compère... et ledict Saint-Mesme arrivé à Rome, jamais on ne fist plus grande chère à homme qu'on lui fist, et fust très-aise le pape des nouvelles que le roy luy envoyoit et du bon tour qu'il luy faisoit de le convoyer pour son compère, et envoya en son lieu, tenir ledict dauphin, le duc d'Urbin son nepveu, accompagné des ambassadeurs de Florence. »

Les fêtes du baptême du dauphin et celles du mariage du duc d'Urbin avec Madeleine de la Tour-d'Auvergne, fille du comte de Boulogne et de Jeanne de Bourbon-Vendôme, furent d'une rare magnificence. Elles durèrent six semaines, et, pendant ce temps, sans parler des *banquets* et *carolles* qu'il *faisoit merveilleusement beau voir*, sans parler de la mariée qui était *trop plus belle que le marié*, nous assure Fleuranges, « se firent les plus belles joutes qui furent onc faites en France ni en la chrétienté. Mais le passe-temps ne plut pas à tous, ajoute gravement l'historien; car il y en eut beaucoup de tués et affollés. »

Singulières fêtes où la vie servait d'enjeu! Ce brillant mariage n'eut qu'une durée éphémère. Au bout de deux ans, la tombe s'était déjà refermée sur ce jeune Médicis perdu de débauches, et sur sa trop belle moitié; et de leur union il ne restait qu'une enfant à la mamelle, dont le nom devait occuper une grande place dans l'histoire. Cette enfant se nommait Catherine de Médicis.

CHAPITRE V.

Traité avec l'Angleterre. — Élection à l'empire. — Camp du Drap-d'or.

(1518 – 1520)

Le dauphin était à peine né que son mariage servait de base à un traité avec l'Angleterre. Depuis 1513 les Anglais possédaient Tournay, et tous les efforts de notre politique tendaient à recouvrer cette clef des Pays-Bas. Elle nous fut rendue à prix d'argent, et le mariage du dauphin, qui n'avait qu'un an, avec la princesse Marie d'Angleterre, qui en avait quatre, fut en même temps stipulé, comme garantie de bonne amitié et de durable alliance.

Ce traité, habilement négocié par Bonnivet, complétait le cercle de nos relations pacifiques. De quelque côté maintenant que nous tournions les yeux, nous n'apercevons plus que des alliés. Nous en avons même, s'il le faut dire, un de trop, Christiern II, roi de Danemark et de Suède, le *Néron du Nord*. François I[er], fidèle aux traditions de la diplomatie française, qui nous faisait chercher un appui dans le Danemark contre l'Empire, envoya, en 1517, un corps de 2,000 hommes au secours de Christiern, chassé de poste en poste par ces hardis révoltés de la Suède dont Gustave Wasa allait bientôt assurer l'indépendance. Ces 2,000 hommes furent abandonnés par les Danois au milieu des glaces, et il n'en revint pas la moitié en France.

Cette révolte de la Suède était alors le seul bruit de guerre qui retentit en Europe. Le pape profita de ce silence des passions pour appeler encore une fois la chrétienté aux armes contre les infidèles. Rhodes était menacée, et l'Italie elle-même tremblait à la pensée de la Perse et de l'Égypte, dont Sélim venait, d'un coup de son cimeterre, de renverser les trônes antiques. Une trêve de cinq ans fut proclamée par le pape entre tous les princes chrétiens, avec excommunication contre ceux qui la rompraient; puis des légats pontificaux partirent pour toutes les capitales chrétiennes. Ce fut Bibbiena qui vint en France; homme d'un rare esprit, orateur disert, politique adroit, il émut toute la cour d'un zèle ardent et chevaleresque. Louise de Savoie, dans son enthousiasme, lui fit donner l'évêché de Coutances; François voulait partir à la tête d'une nombreuse armée; mais lorsqu'il fallut agir, les difficultés apparurent, tout ce noble feu s'éteignit, et les légats ne rapportèrent à Rome qu'un simple traité d'alliance défensive signé par les rois de France, d'Angleterre et d'Espagne. Le pape était déclaré chef de la ligue.

Une autre ligue avait été proposée par Maximilien d'Autriche à François Ier. Ce vieux Maximilien qui, toute sa vie, avait eu des rêves d'ambition et de pouvoir, tantôt voulant être conquérant, tantôt voulant être pape, avait résolu dans ses derniers jours, de s'attaquer aux franchises germaniques. François Ier refusa de prêter la main à cet agrandissement de la puissance impériale, dernière chimère, au reste, d'un prince qui essaya de tout pendant trente ans de règne, et ne fit jamais rien. Maximilien mourut à Lintz en Autriche, le 15 janvier 1519 : « et fust trouvée à la mort dudict Empereur une chose fort

estrange, car il avoit toute sa vie faict mener un coffre après luy; et pensoit-on qu'il fust plein d'argent ou de lettres, ou de quelque autre chose de grande importance; et n'estoit que sa sépulture où il vouloit estre ensépulturé... Et en la fin y fust mis et y est encore [1]. »

Il était réservé à cette mort obscure d'un prince jadis célèbre de troubler la paix de l'Europe, et d'y semer le germe d'une rivalité qui devait, suivant la remarque de Robertson, y allumer des guerres plus générales et plus longues qu'on n'en avait vu depuis la république romaine.

La dignité impériale était élective, et François Ier n'hésita pas à se mettre sur les rangs. Ses victoires, ses conquêtes, sa jeunesse, tout lui sembla devoir plaider sa cause. En quelles mains plus fortes pouvait-on remettre le sceptre de l'Empire? Quel ennemi au monde, fût-il le Turc, fût-il ce terrible Sélim dont le nom seul faisait trembler la Hongrie, oserait s'attaquer au vainqueur de Marignan conduisant en ligne l'infanterie allemande et la gendarmerie française? Serait-ce un enfant comme Charles d'Autriche, qui pourrait tenir lieu à l'Empire de la tête et du bras de François Ier? N'était-il pas à craindre d'ailleurs qu'en rendant la couronne en quelque sorte héréditaire dans cette puissante maison d'Autriche, les princes ne compromissent à la longue leurs priviléges et leurs libertés? Tels étaient les discours que les ambassadeurs du roi, MM. de Bonnivet, d'Orval et de Fleuranges, répétaient par toute l'Allemagne. Ils allaient de ville en ville, accompagnés de 800 chevaux et de 400,000 écus destinés à aider la conviction des électeurs.

[1] *Mémoires de Fleuranges*, ch. LXI

Les prétentions de Charles d'Autriche furent moins fastueuses; ce jeune prince, à peine connu en Europe, et que la lenteur apparente de son esprit avait fait juger par les Castillans un digne fils de Jeanne-la-Folle, ne cherche encore ni à frapper ni à éblouir. Point d'ambassades splendides, point de monts d'or, allant aux yeux de tous payer la corruption; mais il n'oublie rien cependant de ce qui peut lui être réellement utile. Le cardinal de Gurck et le comte de Nassau font valoir pour lui ce nom de Hapsburg, qui a donné à l'Allemagne Rodolphe-le-Conquérant, Albert-le-Sage, Albert-le-Magnanime et tant d'autres princes attachés de souvenir et de cœur aux intérêts de la Germanie. Ils montrent sur la carte les domaines héréditaires de Charles, servant de rempart à l'Empire du côté des Turcs. Charles possède de nombreux royaumes, ajoutent-ils; mais nulle part il n'exerce le pouvoir absolu comme François Ier dans ses États. Habitué au frein des constitutions, il saura mieux qu'un autre respecter les libertés de l'ordre germanique. Enfin, Charles d'Autriche est un compatriote, François Ier un étranger. Puis, venaient sans bruit des lettres de change sur des marchands d'Anvers; et au moment décisif, Charles prend à sa solde un corps d'aventuriers sans emploi, et les envoie rôder autour de Francfort, la ville électorale.

Les diverses puissances de l'Europe étaient partagées. Henri VIII avait compté d'abord sur quelques suffrages; n'en obtenant pas, il se tenait à l'écart. Les Suisses, quoique nos alliés, penchaient pour Charles; les Vénitiens se prononcèrent pour François; le pape ne voulait ni de l'un ni de l'autre. Cette répugnance était partagée par la majorité des électeurs, et elle les détermina à porter leurs

voix sur Frédéric-le-Sage, duc de Saxe; mais Frédéric craignit les difficultés d'une position si ardemment disputée. « Dans les jours de calme, dit-il, il nous faut un Empereur faible, qui ne puisse empiéter sur nos priviléges; mais aux jours du danger, il nous faut un prince fort qui puisse nous défendre. Voyez Sélim et ses armées prêtes à fondre sur l'Allemagne; jamais péril plus grand n'a menacé l'Empire. François et Charles peuvent seuls le conjurer; mais Charles est Allemand; ses États nous servent de frontières du côté des Turcs. Je lui donne ma voix de préférence à un prince étranger à notre langue, à notre sang et à notre patrie. »

Cette résolution inattendue remit tout en question, mais avec peu de chances favorables à la France. Le comte de Nassau, le cardinal de Gurck et Érard de la Mark, évêque de Liége, étaient à Mayence, d'où ils entretenaient des relations assidues avec les partisans de la cause autrichienne. Ancienne alliée de la France, la famille de la Mark s'était donnée récemment à l'Espagne. Des pensions retirées au prince de Sedan, un chapeau de cardinal promis, puis refusé à l'évêque de Liége, avaient été cause de cette séparation, qui nous porta un coup funeste lors de l'élection à l'Empire. Les ambassadeurs français, d'Orval et de Fleuranges, étaient restés à Coblentz, chez l'électeur de Trèves, chef du parti du roi, et de là ils correspondaient journellement, par le Rhin et le Mein, avec Francfort. Quant à Bonnivet, il avait bravé les lois de l'Empire, au risque de sa vie, et s'était logé *incognito* dans un château voisin de la ville électorale. De là, il suivait ses menées, et se glissait même parfois, sous une livrée de valet, jusque dans Francfort.

Toutes ces peines furent perdues. Le zèle et l'habileté

des ambassadeurs autrichiens, le vote du duc de Saxe, l'approche des landsknechts et des canons de Sickingen firent pencher la balance en faveur du prince allemand; et, le 28 juin 1519, Sa Majesté catholique, Charles d'Autriche, roi d'Espagne et des Indes, fut proclamé roi des Romains et empereur-élu dans la grande église de Francfort.

Ce revers, le premier qu'eût essuyé François, décida du reste de sa vie. La rivalité qui s'était élevée entre lui et Charles, ne devait pas finir dans l'ombre d'un scrutin influencé par la peur. Elle allait les pousser sur les champs de bataille à l'encontre de leurs véritables intérêts et des intérêts plus sacrés de l'Europe chrétienne. Les anciennes bases de l'équilibre européen se trouveront changées; des alliances inusitées remplaceront les alliances anciennes; hommes et principes, tout sera sacrifié dans cette lutte ardente de deux ambitions.

Les conséquences du vote de Francfort ne devaient pas toutefois se développer immédiatement. François Ier se piquait de générosité. « Nous faisons la cour à la même maîtresse, disait-il à Charles-Quint avant l'élection. Employons l'un et l'autre tous nos soins à réussir; mais dès que le sort aura nommé le rival heureux, ce sera à l'autre à se soumettre et à rester en paix. » Et pour mieux témoigner de la noblesse de leurs sentiments, les deux rois donnaient mission à Boisy et à Chièvres de négocier entre eux, au moment même où ils se disputaient l'Empire, un nouveau traité de paix et d'alliance. Boisy et Chièvres se rencontrèrent à Montpellier au mois de mai 1519; mais lorsque la négociation touchait à son terme, Boisy mourut. « Cette mort coûta, dit Fleuranges, plus de 200,000 hommes à l'Europe. »

La négociation, si douloureusement interrompue, ne fut pas en effet reprise; Charles fut élu Empereur, et des deux côtés on s'observa réciproquement, tout en se préparant à la guerre.

Henri VIII devint dès lors l'objet des prévenances les plus empressées, tant de la part de la France que de celle de l'Espagne, et son avare ministre, le cardinal Wolsey, toucha de l'argent de toutes mains. L'ascendant subit que Charles-Quint prenait au-dessus de tous les rois devait naturellement rapprocher l'Angleterre de la France. Il y eut en effet un échange de cordiales protestations, et une entrevue fut résolue entre les deux souverains.

Charles-Quint, ne pouvant empêcher cette réunion, part d'Espagne, débarque en Angleterre sans demander de sauf-conduit ni exiger d'otages, augmente de 7,000 ducats la pension qu'il faisait à Wolsey, lui fait espérer la tiare, et se remet en route pour l'Allemagne, au bout de quatre jours, après avoir semé entre ses rivaux des germes de division prêts à éclore.

L'entrevue de François Ier et d'Henri VIII eut lieu peu de jours après, entre Ardres et Guines; elle est demeurée célèbre dans l'histoire sous le nom de *Camp du Drap-d'or*. Les deux rois et les deux nations y rivalisèrent de magnificence, de bonne grâce et de prouesses chevaleresques. Les principales tentes des Français étaient de drap d'or frisé avec tentures de velours bleu, et les cordages de fil d'or de Chypre et de soie bleue turquine. Sur la tente du roi s'élevait un saint Michel *tout d'or*. La maison d'Henri VIII était de bois, de toile et de verre, nous raconte Fleuranges « et estoit la plus belle verrine que jamais l'on vit, car la moitié de la maison estoit toute de verrine, et vous assure qu'il y faisoit bien clair. »

Quant aux gentilshommes, ils avaient fait comme leurs maitres; « tellement, dit du Bellay, que plusieurs y portèrent leurs moulins, leurs forêts et leurs prés sur leurs épaules. » Durant huit jours, Anglais et Français passèrent le temps en *déduits et choses de plaisir*, tournois, joutes, luttes corps à corps, festins et bonne chère. Les chevaleries française et anglaise brillèrent dans ces fêtes d'un égal éclat. Dans la lutte corps à corps, néanmoins, dans cet art du pugilat qui, de nos jours encore, est si familier aux Anglais, ceux-ci obtinrent l'avantage, parce que « le roy de France, dit Fleuranges, n'avoit fait venir des lutteurs de Bretagne. » Mais Henri VIII ayant voulu renouveler le jeu et vaincre François Ier par surprise, François, comme fort bon lutteur, « luy donna un tour et le jeta par terre et luy donna un merveilleux saut. »

Une chose qui nous frappe dans le récit des historiens, c'est que cette entrevue si désirée avait failli manquer au dernier moment par les difficultés incessantes que soulevèrent la défiance et l'étiquette. Les deux souverains devaient faire le même nombre de pas de leur camp au lieu de l'entrevue; ils devaient être accompagnés du même nombre de seigneurs. Lorsque le roi de France allait à Guines saluer la reine d'Angleterre, le roi d'Angleterre devait aller à Ardres saluer la reine de France, afin de se servir mutuellement d'otages. Ces entraves perpétuelles pesaient à la loyauté et à la franchise de François. Un jour donc, s'étant levé matin, contre son habitude, il monte à cheval avec une cape à l'espagnole, court à Guines, passe le pont-levis à la grande surprise des gardes, et va heurter à la porte de la chambre d'Henri qui dormait encore. « Et ne fust jamais homme plus esbahy que le roy d'Angleterre, et luy dict : « Mon

Eug. Charpentier del. [illegible] sc.

L'entrevue de François Ier et d'Henri VIII est demeurée célèbre dans l'histoire sous le nom de Camp du Drap d'Or.



[illegible] et de moy [illegible] grand nombre [illegible] du ris [illegible]

[illegible]



frère, vous m'avez fait le meilleur tour que jamais homme fist à l'autre, et me montrez la grande fiance que je dois avoir en vous, et de moy, me rends votre prisonnier dès ceste heure, et vous baille ma foy. » Cependant on s'inquiétait à Ardres, et un grand nombre de chevaliers partaient au galop à la recherche du roi. Ils le rencontrèrent revenant paisiblement de Guines. « Mon maître, dit Fleuranges, vous êtes un fol et suis bien ayse de vous revoir icy et donne au diable celuy qui vous a conseillé. » François répondit que, sachant bien que personne ne le conseillerait de la sorte, il n'avait pris conseil de personne.

Le camp du Drap-d'or n'eut d'ailleurs aucun résultat sérieux [1]. On se contenta d'y renouveler les stipulations des traités antérieurs, puis on se sépara avec tous les signes de la plus franche amitié. Mais, arrivé en Angleterre, Henri VIII revit Charles-Quint, qui sut le flatter adroitement en lui proposant d'être l'arbitre de ses différends avec la France, et Henri, plus infatué que jamais de son importance politique, fit frapper une médaille sur laquelle il était représenté tenant en balance les destinées du monde.

[1] Le résultat le plus sérieux peut-être fut que les dames anglaises adoptèrent les modes françaises ; mais en le faisant, assure Polydore Virgile, elles perdirent plus du côté de la modestie qu'elles ne gagnèrent du côté de la grâce.



CHAPITRE VI.

Luther. — Commencement de la réforme en Allemagne. Condamnation de ses doctrires en France.

(1517–1523)

Arrêtons-nous un moment, et, avant de nous laisser entraîner au courant des agitations politiques, jetons un coup d'œil sur l'agitation morale qui, depuis quelques années, ébranle la société chrétienne. Nous sommes au 1er novembre 1517; une foule tumultueuse se presse dans la grande nef de l'église de Tous-les-Saints, à Wittemberg. L'office du soir vient de finir; les chants, ces beaux chants catholiques qui sont comme l'expression traditionnelle du recueillement et de la piété, expirent sous la voûte; lorsque apparaît dans la chaire un moine au froc blanc, au milieu d'un immense auditoire de docteurs, de bourgeois, de femmes, d'étudiants surtout, que semble préoccuper une vive attente. Que dit-il, ce moine? il annonce un tournoi théologique sur les indulgences; ses propositions sont hardies; mais il y a dans leur expression dogmatique un sentiment si profond de soumission filiale envers l'Église, qu'on ne peut voir, ce semble, dans la lutte qui se prépare, qu'une de ces joutes chevaleresques devenues de mode jusque dans les couvents. Mais alors pourquoi cette foule? quel attrait trouve-t-elle

à ces thèses abstraites? quel intérêt la passionne? Pour comprendre cette énigme, il est nécessaire de reporter ses regards sur le passé.

Deux principes se sont, de tout temps, disputé le monde; l'autorité, expression d'une pensée plus haute qui soutient la pensée vacillante de l'homme et le guide à travers les difficultés de la vie; la liberté, expression de toute notre force, mais aussi de toute notre faiblesse, qui, dans le cercle légitime de son action, enfante les merveilles du génie, mais qui, si elle veut empiéter sur le domaine de Dieu, ne trouve plus qu'incertitude, et crée autant de vérités opposées qu'il y a de raisons individuelles. La lutte entre ces deux principes avait pris, suivant les âges, mille noms divers; mais sous ces noms souvent abstraits, c'était toujours la querelle de l'orgueil antique contre l'esprit de foi et d'obéissance; c'était toujours ce cri de l'ange déchu : « Je ne servirai pas! » *Non serviam.*

Pendant le moyen âge, les partisans du système d'autorité, au lieu de se contenter de l'autorité suprême de l'Église qui suffisait sans doute pour empêcher tous les écarts, en créèrent une subsidiaire dans l'ordre philosophique; ce fut celle d'Aristote. Ce choix peut paraître étrange, car le sensualisme du philosophe de Stagyre est loin d'avoir l'élévation divine du spiritualisme de Platon; mais ce qu'on admirait dans Aristote, c'était sa méthode, c'était cette dialectique serrée et rigoureuse qui prévenait les égarements de la raison, en l'enchaînant de ses formules. Aristote devint donc, en quelque sorte, la personnification du système d'autorité, et ce fut à lui que s'attaquèrent de préférence tous ceux à qui l'autorité pesait, soit en religion, soit même en politique. On n'eût osé lutter ni avec les rois, ni avec l'Église; mais on luttait

avec Aristote, ce qui était d'autant plus commode que l'on pouvait souvent avoir raison. Ce mouvement d'opposition grandit avec les découvertes du xve siècle. Après Christophe Colomb, après Gutenberg, il semblait que rien ne fût impossible à l'homme; on eût dit que le vaisseau de l'un et la presse de l'autre avaient ouvert à la pensée des domaines inconnus; c'était un nouveau monde qui se présentait à nous avec toutes ses espérances au moment où les Grecs fugitifs venaient de nous rapporter l'ancien monde avec toutes ses illusions. Alors aussi les doutes, les systèmes éclosent de toutes parts; on ne veut plus d'autorité, plus de joug; déjà à l'*infaillible* Aristote on avait opposé le *divin* Platon.

Les formes de la philosophie péripatéticienne étaient devenues tellement complexes qu'elle semblait épuiser la raison sans fruit par les détails minutieux de sa tactique. Quelle différence avec cette poétique philosophie de Platon s'élevant librement dans l'espace avec les ailes de l'ange! Au lieu de sèches déductions, c'est une aspiration incessante et sublime vers tout ce qui est beau et noble, vers la vérité et la vertu. Au lieu du sentier étroit et uniforme de la logique, ce sont les mille sentiers fleuris de l'imagination. Platon a pour lui tous ceux qui entrevoient les conséquences funestes du sensualisme d'Aristote; mais il a aussi tous les libres penseurs, car avec lui on peut rêver à l'aise. Assis à l'ombre des *villas* des Médicis, une troupe de jeunes hommes, tous *frères en Platon*, couronnent, au milieu d'un banquet, la tête de marbre du philosophe d'une guirlande d'or; chaque année ils célèbrent sa fête; le *Criton* est pour eux un autre Évangile; ils trouvent dans les œuvres du disciple de Socrate tous nos plus hauts mystères; la Trinité, le Verbe, l'Eucharis-

tie[1]. Leur culte est une sorte de mysticisme poétique dans lequel ils se perdent avec amour; c'est un vague idéal où flotte mollement la pensée. A Florence on croit à l'âme du monde comme à l'esprit de Dieu; on est à la fois chrétien et panthéiste; et ce n'est pas seulement à Florence que les jeunes têtes rejettent la dialectique pour s'égarer sans guide dans des régions idéales. On lit Platon en France, en Allemagne; tous ceux qui n'aiment pas les moines, ces fermes soutiens d'Aristote, crient après le syllogisme et exaltent Platon. Encore quelques jours, et Luther comparera le syllogisme à l'âne d'Abraham qu'il faut laisser au pied de la montagne lorsqu'on veut sacrifier sur les hauts lieux.

Le premier fruit de l'étude n'est pas la science, c'est l'orgueil; la science ne vient qu'après. Or, l'on était précisément arrivé à cette période de l'orgueil, dans les premiers jours du XVIe siècle. Partout s'éveillait une fièvre d'indépendance, que la renaissance classique avec ses souvenirs d'Athènes et de Rome contribuait à exalter. Et lorsqu'on rencontrait, à la place des sénateurs romains, quelques robes de moines traînant sur les dalles; lorsqu'on entendait ces pieuses hymnes en latin de couvent, qui depuis tant d'années avaient le privilége de porter au ciel les vœux de la terre; lorsqu'on voyait sur les autels quelques-unes de ces naïves peintures où les formes matérielles à peine accusées ne détournaient pas du moins l'esprit des pensées célestes dont elles étaient souvent l'expression sublime, la foule ardente des érudits et des antiquaires se demandait avec douleur ce qu'étaient devenus le beau langage et les beaux arts, ces arts eni-

[1] Voir Audin, *Histoire de Léon X*, t. I.

vrants de la Grèce qui jetèrent au monde tant d'Apollon et de Vénus, types accomplis de beauté humaine, dont les débris étaient chaque jour arrachés à la poussière. Ils se demandaient ce qu'était devenue la civilisation.

Et dans cette ivresse des souvenirs qui faisait disparaître les merveilles du présent à leurs yeux, c'étaient les moines, toujours les moines qu'ils accusaient. Vainement les moines avaient été les fidèles gardiens des traditions de l'antiquité classique; vainement on leur devait la renaissance des arts qu'ils appelèrent les premiers dans leurs couvents; vainement ils avaient produit Fra Angelico, le peintre divin, Fra Giocondo, le grand architecte; à eux l'ignorance, les vices, la bonne chère, l'oisiveté et la vie joyeuse : Érasme l'avait dit, et toute l'Europe savante était à genoux devant Érasme.

Le froc des moines était ainsi devenu peu à peu le point de mire de toutes les préventions et de toutes les haines qui n'osaient encore se déclarer contre l'Église. Contre lui se liguèrent en même temps mille convoitises non avouées. Les moines étaient riches; nul ne le savait mieux que tous ces barons et ces hommes d'armes qui avaient, tant de fois, sous prétexte de guerre, goûté le vin de leurs celliers et fait pâturer leurs chevaux dans les grasses prairies des monastères. Il y avait là de bonnes prises à faire pour des hommes peu scrupuleux à l'endroit du pillage, et, vienne l'occasion favorable, ils ne la manqueront pas.

Le peuple ne partageait ni les haines ni les convoitises des seigneurs; mais entouré, du moins en Allemagne, d'un réseau de servitudes pesantes, qu'on l'aide à briser une des mailles de ce réseau, et il frappera à l'aveugle, dans l'espoir que l'œuvre ne demeurera pas inachevée et que les ruines appelleront les ruines.

Voilà pourquoi il y a une telle agitation à Wittemberg, pourquoi l'église de Tous-les Saints est pleine, et pourquoi chacun prête l'oreille avec une avidité si curieuse aux paroles qui tombent de la chaire. C'est que dans cette question des indulgences, et malgré toute l'adresse du langage, se trouvent compris les moines avec Aristote, le pape avec l'Église, le principe d'autorité avec toutes les traditions du vieux temps. C'est que cet étudiant, tout fier d'une science qu'il n'a point encore, applaudit au premier coup qu'un moine, un enfant de l'Église, va porter à cette Église qui se croit plus savante que lui; c'est que ce puissant baron tressaille au fond du cœur de voir la guerre parmi les moines, que cet homme du peuple prend les indulgences pour une servitude, et qu'il espère qu'après s'être débarrassé de celle-ci on se débarrassera des autres. Mais quant au sujet même de la discussion, personne n'y entend rien, pas même l'orateur. « Sur mon salut, écrivait Luther quelques années après, je ne savais pas plus en ce temps-là ce que c'était qu'une indulgence que le pauvre diable qui venait me consulter [1]. »

Léon X avait publié des indulgences dont le produit devait être consacré à l'édification de l'église de Saint-Pierre. C'était assurément une grande pensée que celle d'élever dans la capitale de la chrétienté un monument qui fût comme l'hommage au vrai Dieu de toutes les facultés et de tout le génie de l'Europe chrétienne. N'était-ce pas aussi une magnifique réponse à ces lettrés païens, à ces chercheurs de scholies et de statues antiques qui ne voyaient rien à comparer aux arts, aux lettres et à la civilisation de l'antiquité? Ils accusent le clergé et les

[1] *Luther, opera*, t. VII. p. 462. — Voir aussi les excellents ouvrages de M. Audin. *Vie de Luther* et *Vie de Léon X*, t. II, page 466.

moines d'ignorance, et ce sont précisément les moines et le clergé qui donnent l'élan, qui appellent les artistes et les aumônes, et qui rêvent un temple plus beau que tous les temples.

Les moines quêteurs partent donc, la bourse à la main, pour aller offrir de ville en ville quelques-unes des grâces dont l'Église est dépositaire, à ceux qui contribueront par leurs angelots ou leurs grœschels à l'œuvre sublime de la piété et du génie chrétien.

A cette époque, vivait au couvent des Augnstins de Wittemberg un jeune moine qui s'était longtemps fait remarquer par l'ardeur craintive de son zèle et par l'austérité de ses mortifications. Fils d'un mineur de la Saxe, Martin Luther a gagné péniblement la science en chantant des cantiques sous les fenêtres des riches, et recueillant ainsi jour par jour ce *pain du bon Dieu*, qui lui permettait de suivre les écoles. Il s'est fait moine dans l'entraînement d'une ferveur novice; il jeûne, il prie, et cependant le calme ne descend point dans son âme comme il semble régner autour de lui dans le monastère. A l'autel, il tremble; on dirait qu'il doute. Oh! oui, il doute; car l'orgueil le pénètre; car, tout en châtiant son corps, il n'a jamais cherché à soumettre son intelligence. L'orgueil est son guide; il en convient lui-même, dès cette année 1517, où il touche à peine à ses trente-quatre ans. « Qui ne sait, écrit-il, que sans l'orgueil on ne peut rien entreprendre de neuf? Pourquoi le Christ et les martyrs sont-ils morts, si ce n'est parce qu'ils se montrèrent superbes et contempteurs de la plus haute sagesse de leur temps.[1] »

[1] *Joanni Lango*. 1517. — *Lettres de Luther*.

Et Martin Luther s'est fait contempteur de la sagesse et des traditions de son temps. Que lui importent les obstacles, les bouleversements, le sang, les larmes ! « La parole de Dieu est un glaive, s'écrie-t-il ; c'est la guerre, la ruine, le scandale, le poison, l'ours du grand chemin, la lionne dans la forêt [1]. »

Tel était Luther au moment où il montait dans la chaire de Tous-les-Saints ; mais cette explosion d'orgueil et de révolte qui éclate dans ses lettres ne se révèle point encore au dehors. Il porte toujours un front humble sous le capuchon, il n'a encore de dédain que pour Aristote et la dialectique. Ce n'est point là le moine audacieux et railleur, tel qu'il nous apparaîtra bientôt accoudé derrière une cruche de bière, et racontant gravement aux étudiants de la Saxe, non-seulement que le pape est l'Antechrist, mais, bien mieux, qu'à Rome, sous Léon X, on ne sait pas le latin, qu'on y trouve des crânes d'enfants par milliers dans les décombres des monastères, qu'un pape s'est fait couper par morceaux afin d'échapper au diable, et autres étranges gaietés [2].

Dès le premier jour, néanmoins, son éloquence emprunte les formes satiriques et vulgaires ; il plaisante ou il frappe ; son discours est une conversation vive, moqueuse, entraînante ; c'est un tribun populaire qui veut passer pour prophète.

Luther s'est emparé des abus auxquels a pu donner lieu, en quelques endroits, la prédication des indulgences, pour attaquer les indulgences elles-mêmes. Ses propositions ne sont toutefois d'abord émises que sous forme dubitative ; la foule applaudit, les passions s'exaltent, et

[1] *Ad Geor. Spalatinum* Februari 1517.
[2] Voir Luther. *Tisch. Reden*, p. 461, 607 et 608.

bientôt chaque parole de Luther devient comme un charbon ardent qui sème le feu. Où va-t-il? il l'ignore lui-même; sa formule de foi change d'heure en heure. « Les œuvres ne sont rien, dit-il, la foi est tout; c'est la foi seule qui sauve; depuis la déchéance, tout ce que fait l'homme de grand, de bon, de laborieux, ne saurait plaire à Dieu, mais n'est digne que de colère; la contrition ne fait que rendre les hommes plus hypocrites[1]. »

Et ces idées désespérantes et contradictoires volent de province en province. Comme œuvre théologique, on chercherait vainement à les comprendre; mais, sous le point de vue pratique, elles frappent un peu plus clairement les esprits. Le peuple comprend qu'il n'y aura plus de confession, les villes qu'elles n'auront plus d'évêques, les grands seigneurs qu'il n'y aura plus d'abbayes : « C'est l'ostensoir, écrivait Luther, qui a fait le plus de conversions parmi les grands. »

Avec le succès croît l'audace. En 1538, Luther écrivait à Léon X : « Donnez la vie ou la mort, appelez ou rappelez, approuvez ou réprouvez ainsi qu'il vous plaira; j'écouterai votre voix comme celle de Jésus-Christ lui-même. » Mais Léon X s'avise-t-il de définir la croyance de l'Église sur la question des indulgences dans une bulle où Luther n'est pas même nommé, Léon X n'est plus dès lors qu'un polisson (*nebulo*)[2]; c'est « l'Antechrist en personne ou son apôtre. »

La rupture était éclatante; elle le devint encore plus, s'il est possible, par la publication du livre *de Libertate christianâ*, où Luther résuma toutes ses erreurs dans ce

[1] *Serm. de indulgentiis.* — Voir l'*Histoire des Variations* par Bossuet, liv. I, 7-20

[2] *Spalatino*, 31 oct. 1518.



mot qui allait remuer le monde pour des siècles. « Il n'y a aucune différence entre le laïc et le prêtre, l'évêque, le pape, et il faut plutôt croire le laïc armé de l'autorité, que le pape, le concile, que l'Église elle-même. »

Ainsi chaque homme est maître de sa foi; il est prêtre comme le pape; il a reçu mission d'enseigner et d'innover, s'il est besoin; c'est l'anarchie jetée pour jamais dans le monde des intelligences. Et c'est au pape que le livre est adressé, et il est accompagné d'une lettre narquoise, dans laquelle Luther s'apitoie sur le sort de Léon X, placé sur un siége, « qui ne devrait être occupé que par Satan, trône du péché et de la mort. »

Léon X se lève alors sur ce trône apostolique qu'on s'efforce vainement de souiller, et appelant Pierre, appelant Dieu à témoin de la justice de sa cause, il condamne l'impie sectaire. A cette nouvelle, la colère de Luther éclate en injures. « Si l'on ne met le pape à la raison, s'écrie-t-il, c'en est fait de la chrétienté; fuie qui peut dans les montagnes, ou qu'on ôte la vie à cet homicide romain... L'Esprit saint me pousse; je ressemble au Christ, qu'on pendit sur un gibet, parce qu'il avait dit : Je suis le roi des Juifs. Le Seigneur est venu apporter la guerre et non la paix : malheur à la terre [1] ! »

Et la bulle du pape est jetée au feu avec toutes les décrétales des pontifes sur la place de Wittemberg, au bruit des acclamations des étudiants et de la populace.

Quel siècle et quel homme! Cet homme qui ne voulait pas qu'on fît la guerre aux Turcs, parce que c'eût été *s'opposer à la volonté de Dieu*, appelle Charles-Quint aux armes contre Rome. « Plût à Dieu, s'écrie-t-il, qu'il atta-

[1] Voir Audin, *Vie de Luther*, t. II, 204-209.

quât, au nom du Christ, tous ces satans! » Et ailleurs : « Puisque nous avons des cordes, des glaives et du feu pour châtier les voleurs, les meurtriers et les hérétiques, pourquoi ne les emploierions-nous pas à châtier le pape, les cardinaux, les évêques, et toute la racaille de la Sodome romaine [1] ? »

Il veut que le sang coule. Eh bien! soyez-en sûrs, il coulera; et ce sera lui qui le fera couler à flots; et ce sera sur des malheureux qui auront profité de ses doctrines pour se révolter contre leurs seigneurs et contre lui, que s'appesantira sa colère. Nous sommes aux pr - miers jours de la prédication luthérienne et déjà les disciples renient leur maître; chacun profite du sacerdoce qui est en lui pour innover à son tour. Carlostadt, du fond des tavernes d'Orlamünde, et Zwingli, du haut des montagnes de l'Albis, attaquent la présence réelle; Münzer crie aux paysans et aux mineurs de la Saxe, qu'étant les enfants du bon Dieu comme les seigneurs et les riches, ils ont droit aux mêmes jouissances, en vertu de cette parole de l'Écriture : « Dieu a fait luire son soleil pour tous. » Quelle est la réponse de Luther? Il est seul prophète, il a seul reçu mission *par le don de Dieu et par la révélation de Jésus-Christ.* « C'est le diable, ajoute-t-il, qui nous attaque, à l'aide de quelques fanatiques. Les princes devraient employer les supplices pour réprimer ces sacriléges qui blasphèment ce qu'ils ne comprennent pas. Un jour, ils rendront compte de leurs doctrines. Entends-tu bien, porc, chien, sacramentaire, qui que tu sois, âne, bête, brute [2] ! »

Et c'était au nom de la liberté de la pensée que l'on

[1] *Opera Lutheri*, t. Ier, p. 60. Cité par Audin.
[2] *Opera Lutheri*, t. II, p. 305, et t. VII, 379-384.

parlait ainsi! c'était au nom de ce beau langage de l'antiquité, que les moines outrageaient, disait-on; au nom de la science dont n'étaient pas capables « ces ânes de papalins, qui ne savaient même pas qu'ils étaient des ânes; » au nom de l'imagination énervée par le syllogisme! Non, sans doute, la logique n'était pour rien là dedans; Hume n'avait pas besoin de le dire.

Mais que devenait la France au bruit de cet ébranlement? La France n'était pas, heureusement, dans les mêmes conditions que l'Allemagne; le peuple n'y gémissait pas sous le poids des servitudes qui l'accablaient par delà le Rhin. En France, on savait à peine ce que c'était que ces grands seigneurs qui détroussaient les passants à la manière de Neümagen et de Sickingen, et planaient comme des êtres malfaisants sur la contrée, ainsi que faisaient ces vautours des Burgs, perchés sur chaque sommet des montagnes de la Thuringe. C'était surtout en Allemagne qu'on était exposé à rencontrer des évêques batailleurs, des moines buveurs et des clercs concubinaires. L'instruction y était rare; on n'y trouvait point d'école gratuite comme en Italie, et Luther le disait crûment : « Le démon familier de l'Allemagne était la bouteille. »

Aussi, ce que l'éloquence avinée de Luther parvenait à réaliser en Allemagne, elle l'eût pu moins facilement chez nous. Chez nous, il n'y avait guère que les érudits de collége, les docteurs en philosophie et en mythologie antique qui soupirassent après la ruine de cette autorité de l'Église, dont la prétention était d'opposer sa science à leur science, et l'ancienneté de ses enseignements à la nouveauté des leurs. Il n'y avait que l'orgueil du demi-savoir qui voulût être libre: belle liberté que celle de Luther!

Le parlement et l'Université se trouvaient alors engagés avec Rome dans une querelle dont la vivacité eût pu faire craindre qu'ils n'adhérassent aux nouvelles doctrines, si l'on n'eût pas connu l'esprit de système et l'esprit de corps. Mais l'un et l'autre sont entiers de leur nature, et se laissent rarement entraîner hors de leur voie. Le symbole de l'Université et du parlement se trouvait tout entier dans les actes des conciles de Bâle et de Constance; or, n'était-ce pas précisément à Constance qu'avait été brûlé Jean Huss pour des doctrines qui n'étaient pas sans analogie avec celles de Luther? Jean Huss, à l'occasion duquel Luther disait au pape : « Tout ce que vous condamnez dans Jean Huss, je l'approuve; tout ce que vous approuvez, je le condamne. » Il ne peut donc y avoir dans l'Université et le parlement aucune sympathie pour les idées nouvelles. La foi sincère de leurs membres, et plus encore peut-être leurs habitudes de docteurs et de juristes, leur rigidité et leur amour-propre de tribunal et d'école, en feront des adversaires tenaces pour Luther comme ils l'ont été pour le pape. L'Université de Paris fut une de celles dont Luther provoqua le jugement; il l'honorait alors du titre de « mère des sciences et de la saine théologie; » ce qui n'empêcha pas l'Université de lui être contraire. Luther écrivait à ses amis en leur parlant des prêtres catholiques : « Pourquoi ne baignerions-nous pas nos mains dans leur sang, afin de nous sauver, nous et nos neveux [1]. » L'Université lui dit à son tour, à peu près sur le même ton : « On doit plutôt employer les flammes que le raisonnement contre l'arrogance de Luther. » Comme ce n'était point toutefois par faute de

1 *Opera Lutheri.— Iena*, t. Ier, p. 60.

bonnes raisons qu'elle avait recours à cette menace énergique, elle précisa dans leur vrai sens théologique et censura un certain nombre de propositions émises par le moine saxon. Luther frémit de rage; il met à l'œuvre Mélanchton, le plus doux, il est vrai, mais le plus lettré de ses disciples; et Mélanchton, s'échauffant d'une ardeur qui lui est étrangère, lance dans le monde l'apologie de son maître contre le *furieux décret des théologastres parisiens*. On ne reconnaissait plus là le doux Mélanchton, cet homme du doute qui se prenait à pleurer à chaque ruine nouvelle et se voilait la tête pour ne pas voir les abîmes. Et cependant Luther n'est pas content encore; il appelle à lui l'ironie, le sarcasme, les calembours vulgaires, et cette haine qui ne le quitte pas, cette haine que révèlent à tous les yeux les veines habituellement gonflées de son visage. La Sorbonne, cette *mère des sciences*, n'est plus aujourd'hui que *la grande prostituée;* puis viennent les plaisanteries de carrefour. Luther établit un dialogue entre les docteurs et lui : « O vous, *rudes* docteurs de Sorbonne, leur dit-il. — *Rudes*, proposition offensante, répondent les docteurs, si par ce mot (qui a une double signification en latin) vous entendez les pieux dont on fait les auges des porcs. — Respectable seigneur doyen, » poursuit Luther; mais le mot doyen, *decane*, a quelque rapport avec *chien* lorsqu'on le divise. « Je ne suis pas fils de chien ! » s'écrie le docteur.

Et c'est au nom de l'indépendance de l'esprit humain que tout cela se dit! c'est pour arriver à cette délicate libert de pensée et de parole que toute l'Allemagne est en feu! Était-ce donc là le langage que parlaient, il y a deux siècles, Dante et Pétrarque, à la cour des papes? Était-ce là le langage de ces cantiques allemands

que vous chantiez, enfant, dans les rues d'Eisenach, et dont votre belle voix rendait si harmonieusement la chaste poésie? Ah! pour croire que l'esprit humain ne recule pas, ce n'est pas sur vous qu'il faut jeter les yeux; vous feriez douter de l'avenir: c'est sur Rome, cette Rome que vous outragez; sur ce pape dont le cœur est à la fois un sanctuaire et une académie; sur cette auréole de savants, de poëtes, d'artistes sublimes qui l'entourent; sur tout cet ensemble enfin de grandeur et de génie qu'on nomme le siècle de Léon X.

Les ouvrages de Luther furent brûlés par la main du bourreau, sur le parvis Notre-Dame, le 12 août 1523; ceux de Carlostadt et de Mélanchton le furent peu de temps après. Un petit nombre de livres français eut le même sort; mais le mal gagne, les temps mauvais approchent. A peine Luther était-il condamné, qu'entrait à Paris un enfant de douze ans, qui « sous un corps sec et atténué faisoit montre déjà d'un esprit vert et vigoureux, prompt aux reparts, hardi aux attaques; grand jeûneur, soit qu'il le fît pour sa santé et pour arrêter les fumées de la migraine qui l'assiégeoit continuellement, soit pour avoir l'esprit plus à délivre, afin d'escrire, estudier et améliorer sa mémoire[1]. » Cet enfant était Jean Calvin.

[1] Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie.*

CHAPITRE VII.

Guerre avec l'Empire. — Perte du Milanais.

(1521 – 1522)

Au commencement de l'année 1521, François Ier faillit être victime d'un jeu d'enfant. Ayant appris que la fête des Rois avait été gaiement célébrée chez le comte de Saint-Pol, il part de Romorantin, bien accompagné, pour aller enlever sa couronne au roi de la fève. Saint-Pol fait aussitôt barricader son logis; le roi de la fève défend sa royauté d'un jour à coups d'œufs et de pelottes de neige; mais les assaillants gagnent du terrain, un tison est lancé par la fenêtre et vient frapper la tête du roi. La blessure fut grave, et des bruits sinistres coururent par toute l'Europe. François en fut quitte néanmoins pour une cicatrice qu'il s'efforça de dissimuler sous une épaisse et longue barbe.

A aucune époque peut-être la mort du roi laissant tomber la couronne sur la tête d'un enfant ne pouvait compliquer davantage la politique. Henri VIII, Charles-Quint, Soliman, c'est-à-dire la ruse, le génie et l'ambition dominaient l'Europe; Luther la faisait trembler. Quel autre que François Ier eût pu résister à tant de passions royales et populaires! François Ier et Charles-Quint se tinrent près d'un an en observation. Leurs griefs étaient

si nombreux, et la guerre devait être si longue, que chacun d'eux semblait reculer devant la responsabilité d'une prise d'armes. La France demandait toujours, comme à Noyon, la restitution de la Navarre à la famille d'Albret. Mais Charles-Quint, que ne demandait-il pas? ou plutôt quelles vastes ambitions ne cachait-il pas à l'ombre de sa réserve diplomatique? Il convoite Milan, dont François Ier n'a pas songé à obtenir l'investiture; il rêve la conquête de la Bourgogne, antique patrimoine de son aïeule; il s'irrite des liaisons intimes qui existent entre François et le duc de Gueldre, ennemi héréditaire de la maison d'Autriche. Charles-Quint cherche donc des alliances; il achète Wolsey, il flatte Léon X, et se place énergiquement à la tête de l'Europe catholique, en faisant mettre Luther au ban de l'Empire, à la diète de Worms. Léon X hésitait cependant à se prononcer; mais, faut-il le dire? ce n'étaient pas les douceurs de notre domination en Italie qui pouvaient nous faire espérer son suffrage. Rien n'était comparable à la tyrannie que depuis quatre années Lautrec faisait peser sur le Milanais. « On estimoit le nombre de ceux que le seigneur de Lautrec avoit bannis de l'Estat de Milan, aussy grand, assure du Bellay, que celui qui estoit demouré, et disoit-on que la plus grande partie avoit esté bannie pour bien peu d'occasion, ou pour avoir leur bien, qui estoit cause de nous donner beaucoup d'ennemys. »

Le premier et le plus illustre de ces bannis avait été le vieux Trivulce. Ni son âge, ni ses blessures reçues au service de la France, ni l'importance de sa position dans la Lombardie, ne purent le sauver de la jalousie et des soupçons de Lautrec. Trivulce, chassé de l'Italie, voulut au moins se disculper auprès du roi; mais, n'ayant pu

obtenir audience, « il s'alla jeter dans le lict, dit Brantôme, et n'en releva jamais jusques à ce qu'il fust mort. » Son bâton de maréchal fut donné à Lescun, le frère de Lautrec et de la comtesse de Châteaubriand.

Lautrec ayant momentanément quitté l'Italie en 1519, le Milanais respira sous l'administration paternelle de Téligny, sénéchal du Rouergue; plus de révolte, plus de bannissements, plus de supplices. On se croit revenu au temps de Louis XII; mais Lescun arrive, et aussitôt les troubles, les exils, les confiscations recommencent; on se trouve reporté au temps de Lautrec. Un certain nombre de bannis se réfugièrent à Busseto, petite place appartenant à Christophe Pallavicini, d'une des premières familles du Parmesan; Lescun lui envoya un nommé Cardino, de Crémone, pour le prévenir qu'il manquait à son devoir de fidélité, en donnant asile à des sujets rebelles. Pallavicini répond à Cardino qu'il est un espion; il l'accuse d'être venu à Busseto pour le tuer, et, après l'avoir appliqué à la question, il le fait pendre. Lescun marche aussitôt sur Busseto qui est évacuée, puis sur Reggio, où s'étaient retirés Pallavicini et ses complices. Mais Reggio faisait partie des États de l'Église; elle avait pour gouverneur Guichardin, qui maniait l'épée aussi bien que la plume, et qui fit preuve, dans cette circonstance, d'autant de sang-froid que de courage. Les intentions de Lescun n'étaient pas hostiles, il demandait seulement une entrevue; mais un poste qu'il avait placé à la porte de Parme pour empêcher les coupables de s'évader, commit l'imprudence de chercher à pénétrer dans la ville, en profitant du passage d'une charrette. Les hommes de garde le repoussèrent et baissèrent la herse. Mais le cri *à la trahison* avait déjà retenti de rue en rue, et une multitude

exaspérée fit pleuvoir les balles sur les gentilshommes de la suite de Lescun, qui était en conférence avec Guichardin dans le ravelin de la porte de Modène.

Guichardin, toujours calme au milieu d'un tumulte dont il ignore la cause, fait taire les décharges; mais prenant Lescun par la main, il le fait entrer dans la place afin qu'il réponde sur sa tête de sa conduite. Lorsque l'affaire fut éclaircie, Lescun fut remis en liberté.

Cette invasion du territoire pontifical offrait au pape la plus belle occasion de publier le traité qu'il venait tout récemment de conclure avec Charles-Quint. Mécontent d'ailleurs de l'administration française qui disposait des bénéfices à son gré dans le Milanais, et y interdisait les appellations à Rome, il ne voulut écouter ni les explications de Lescun ni ses excuses; le consistoire est assemblé; le pape s'y plaint amèrement des Français, déclare son intention de s'allier à l'Empereur, et finit par excommunier Lescun comme usurpateur impie du patrimoine de saint Pierre.

Le traité conclu entre Léon X et Charles-Quint avait été signé très-secrètement le 8 mai 1521. Il constituait une ligue entre les parties contractantes, ligue dont le but était le rétablissement des Sforce à Milan, et la restitution de Parme et de Plaisance à l'Église.

Ainsi la guerre était engagée du côté de l'Italie, et l'agression venait de l'Empereur; car si Léon X avait des griefs, Charles-Quint n'en avait point. Depuis six mois, au reste, sur les Pyrénées comme sur le Rhin on n'entend partout que des bruits de guerre. Au nord, Robert de la Mark, prince de Bouillon et de Sedan, après avoir été tour à tour notre allié et notre ennemi, venait de se brouiller avec l'Empereur et l'avait envoyé défier en

pleine diète de Worms. Au sud, Henri d'Albret a levé une armée et marche, de notre aveu, à la conquête de la Navarre. Ces guerres toutefois ne nous touchaient qu'indirectement ; Robert de la Mark était prince souverain, et le traité de Noyon avait positivement réservé la question de la Navarre.

L'armée qui franchit les Pyrénées au printemps de 1521 était commandée par Lesparre, le plus jeune frère de Lautrec et de la comtesse de Châteaubriand. Ses succès furent rapides; mais de prompts revers les suivirent. Non content de la conquête de la Navarre, Lesparre envahit l'Espagne, espérant y trouver de l'appui dans les partis qui la divisaient ; mais à la vue des drapeaux étrangers, tous les partis se réunissent. Lesparre est attaqué au moment même où il venait de licencier une partie de ses troupes, et la Navarre nous est enlevée en aussi peu de temps que nous en avions mis à la conquérir.

Cependant les événements prenaient chaque jour plus de gravité sur les bords du Rhin. Quelques griefs qu'eût François I[er] contre la famille de la Mark, dont l'influence avait été si puissante contre lui lors de l'élection à l'Empire, il était trop peu l'ami de Charles-Quint pour ne pas accueillir, à bras ouverts, ceux qui devenaient ses ennemis. Le prince de Sedan obtint donc facilement un généreux oubli, et son fils Fleuranges leva des troupes en Lorraine pour attaquer les terres de l'Empire. Charles-Quint et Henri VIII portèrent aussitôt plainte, l'un comme intéressé, l'autre comme arbitre. François I[er] répondit qu'il était étranger à l'entreprise des la Mark, et donna ordre à Fleuranges de licencier ses troupes.

A peine cet ordre est-il exécuté, que l'armée impériale

envahit les États de la Mark, y met tout à feu et à sang, puis franchissant à l'improviste les frontières françaises, investit à la fois Tournay et Mézières. Quelque audacieuse que fût cette agression, elle ne nous prit cependant pas au dépourvu. Bayard et Montmorency s'étaient jetés dans Mézières; la noblesse courait aux armes dans toute la Champagne, et l'on sentait partout se ranimer le feu des anciennes guerres. « Qu'on nous donne des armes et du blé, disait gaiement le gouverneur d'une petite place; si nous n'avons du vin nous buvrons de l'eau. »

Mézières n'avait que 1,000 hommes de garnison, ses murailles tombaient en ruines; mais elle avait Bayard, et « les plus couards gens en sa compagnie, il les faisoit hardis, » disait le capitaine Grand-Jean, qui l'avait connu à Ravennes. « Et quant à moy, ajoutait-il en parlant au comte de Nassau, je voudrois qu'il y eust 2,000 hommes de plus à Mézières et que sa personne n'y fust point. »

L'effet répondit aux paroles. Pendant six semaines, la plus formidable artillerie foudroya Mézières sans que Bayard fût ébranlé. Plusieurs compagnies de la garnison s'enfuirent. « Tant mieux, dit-il, nous avons des lâches de moins, et les lauriers ne seront que pour les braves. » Mais la famine menaçait d'être plus puissante que le fer et le feu. Bayard recourt alors à un vieux stratagème, qui est de faire intercepter une lettre dont le contenu perfide jette la division entre le comte de Nassau et Franz de Sickingen, chefs de l'armée ennemie : les deux lieutenants de l'Empereur se séparent brusquement et laissent Mézières libre.

« Dieu a bien monstré qu'il estoit bon François, » écrivait alors François Ier à sa mère.

L'armée royale suivit de près les Impériaux à travers

des plaines dévastées et fumantes. « Ils brûlent et pillent quelques petites villes dépourvues de gens et sans force, écrivait le roi, et tuent tout ce qu'ils y trouvent, prêtres, femmes et jusqu'aux petits enfants dans les bertz. » Les Impériaux se repliaient sur Valenciennes où l'Empereur était arrivé avec des renforts, et les différents corps de l'armée française se concentraient sur l'Escaut. Lorsqu'on fut sur le point de passer cette rivière, François donna le commandement de son avant-garde au duc d'Alençon contrairement aux priviléges de la charge de connétable, qui en faisaient un des droits du duc de Bourbon. Bourbon n'était pas homme à oublier cette nouvelle offense. Le passage de l'Escaut s'effectua sans difficulté entre Bouchain et Valenciennes. Le comte de Nassau qui avait ordre de l'empêcher arriva trop tard, et, apercevant une partie de l'armée déployée sur la rive, il se sauva en tremblant, à l'aide d'une brume épaisse qui dissimulait sa faiblesse. Charles-Quint fut tellement effrayé du danger qu'avaient couru ses troupes, qu'il s'enfuit, la nuit même, de Valenciennes.

Dans le même moment, des nouvelles de victoire arrivaient des frontières d'Espagne, où Bonnivet avait été envoyé pour réparer les fautes de Lesparre. Bonnivet avait franchi le défilé de Roncevaux, enlevé le château qui le domine, traversé la rivière d'Andaye en face des Espagnols, et réduit à capitulation, d'un seul assaut, les habitants de Fontarabie.

En Italie, Lautrec tenait tête à la coalition pontifico-impériale, qui s'épuisait en vains efforts pour s'emparer de Parme; et, au milieu de tous ces bruits de guerre, Wolsey présidait, dans Calais, à des conférences pacifiques entre les ambassadeurs de France et de l'Empire. Sous

une certaine apparence de dignité arbitrale, Wolsey cachait une âme vendue à l'Empereur. Il n'aimait pas d'ailleurs du Prat, qui représentait la France.

Du Prat ne négligeait cependant aucun ménagement. Voyait-il Wolsey *tirant peine sur sa mule*, il priait aussitôt le roi de lui faire présent d'une litière. « Vous cognoissez le personnage, écrivait-il, et voyez le temps qui court, elle ne seroit pas perdue. » Wolsey désirait-il du vin de France? vite du Prat envoyait partout pour « en recouvrer de bon et le luy bailler. »

Ces *bons et gracieux moyens* n'obtinrent aucun résultat sérieux. Nous demandions la stricte exécution du traité de Noyon; mais, loin de se rapprocher de nous, Charles-Quint réclamait la Bourgogne et refusait l'hommage pour l'Artois et la Flandre. Wolsey proposait une trêve de six ans; plus tard il argua de la prise de Fontarabie pour soulever des difficultés nouvelles; puis, sous prétexte de hâter la marche des conférences, il va tout à coup trouver l'Empereur à Bruges, et conclut avec lui une ligue offensive et défensive contre la France.

En définitive, le résultat de l'année 1521 fut pour nous, au sud, la prise de Fontarabie; au nord, la perte de Tournay; tout espoir de paix était évanoui, nous avions un ennemi de plus, et de grands malheurs nous assaillaient par delà les Alpes.

Depuis sa fatale imprudence de Reggio, Lescun avait porté à l'excès les violences de son ombrageux despotisme; les bannis, de leur côté, couraient aux armes; chaque jour on apprenait qu'ils avaient tenté quelque entreprise nouvelle, et plusieurs de leurs chefs furent écartelés en pleine rue de Milan. Cependant le cardinal de Sion faisait retentir la corne de bœuf dans les Wald-

stetten, et, malgré le traité de Fribourg, malgré l'opposition de la diète, 10,000 Suisses des petits cantons vont se ranger sous les bannières pontificales, tandis que 12,000 des grands viennent se ranger sous les nôtres. Voyant l'orage approcher, Lescun appelle Lautrec; mais Lautrec se pressait peu de quitter la cour; il voulait, avant tout, de l'argent. « Sans argent, répétait-il sans cesse, les Suisses déserteront, la guerre est impossible. » Le roi, la duchesse d'Angoulême, la comtesse de Châteaubriand et le surintendant Semblançay, se réunissent enfin pour lui promettre qu'il trouvera 400,000 écus à son arrivée à Milan. Lautrec part. A peine est-il à Milan que le sang coule de nouveau. Christophe Pallavicini, le meurtrier de Cardino, est conduit à l'échafaud malgré ses soixante-quinze ans, sa haute position et ses alliances. Le châtiment était mérité sans doute, et cependant, à la vue de ce vieillard qui, pendant plus d'un demi-siècle, avait joui de la plus haute considération dans la province, marchant à la mort entre deux bourreaux, toute la population se sentit émue. Les biens de Pallavicini, et ils étaient considérables, furent donnés à Lescun; c'était insulter à l'irritation publique.

Pendant ce temps-là, l'armée coalisée se rassemblait à Bologne sous les ordres de Prosper Colonne. Elle franchit l'Enna au commencement d'août 1521 et investit Parme. La fleur de la noblesse française s'y était jetée avec Lescun, et leur résistance fut tellement opiniâtre qu'elle donna le temps à Lautrec de venir à leur secours. A la première vue de nos drapeaux, Prosper Colonne se retira prudemment sur les terres de l'Église, et y demeura un mois entier dans l'inaction. Mais cette inaction nous fut plus funeste que ne l'eussent été dix

batailles. Lautrec n'avait point reçu d'argent; les Suisses murmuraient; quand vint l'automne avec ses nuits froides et pluvieuses, leur mécontentement augmenta. Aucune de leurs plaintes n'échappait au cardinal de Sion, qui, du camp des confédérés, soufflait l'insubordination dans le nôtre. Tout à coup la diète helvétique donne l'ordre aux Suisses des deux armées de rentrer dans les montagnes afin de ne pas se combattre les uns les autres. Cet ordre parvient aux Suisses de l'armée française, qui aussitôt nous abandonnent; mais le cardinal de Sion intercepte celui qui était adressé aux Suisses de l'armée coalisée, lesquels non-seulement restent sous les drapeaux, mais attirent à eux ceux de leurs compatriotes qui venaient de quitter le camp de Lautrec.

Toute résistance devenait impossible. Lautrec se retire derrière l'Adda, essaie vainement d'en disputer le passage et finit par s'enfermer dans Milan; mais à Milan il était au milieu de ses plus acharnés ennemis. La porte Romaine est livrée au marquis de Pescaire, dans la nuit du 23 novembre, et Lautrec n'a que le temps de jeter des troupes dans le château et de sortir lui-même par la porte de Côme.

Navré de ces revers, Lautrec envoie son frère à la cour pour demander de nouvelles troupes. Les plus vaillants chevaliers s'acheminent aussitôt en foule vers l'Italie; c'est Bayard, c'est Montmorency, c'est Pierre de Navarre; tandis que le bâtard de Savoie et le maréchal de Chabannes font sonner la corne de bœuf sur les montagnes de la Suisse.

Léon X était mort au milieu des transports de joie qu'avait causés à Rome la nouvelle du succès des armes pontificales. Cette mort affaiblit momentanément les con-

fédérés; mais à peine Adrien d'Utrecht, l'ancien précepteur de Charles-Quint, eut-il pris possession du trône apostolique, sous le nom d'Adrien VI, que les troupes de l'Église rejoignirent le camp impérial, et, à la voix de frère André de Ferrare, le peuple de Milan, persuadé que « l'ire de Dieu étoit tombée sur les François, » se dépouilla de tout pour contribuer à la guerre.

Lautrec n'avait pu agir dans le moment favorable, et lorsque les Suisses lui arrivèrent, au nombre de 16,000, il n'était plus temps. Le général français tenta cependant de ravitailler la citadelle de Milan; mais il la trouva entourée d'une double ligne de circonvallation et complétement inabordable. Il se replie alors sur Casino et Binasco, de manière à barrer le passage à François Sforce, qui, de Pavie, cherchait à entrer à Milan avec de nouvelles troupes. Mais, tandis que Lautrec se tenait à cheval sur la route directe, Sforce quittait secrètement Pavie à la tête de ses landsknechts, remontait la rive droite du Tésin jusqu'à Sesto, et prenait de là la direction de Milan, escorté de toutes les forces de Prosper Colonne qui étaient venues à sa rencontre. Sforce fut reçu dans la capitale du duché avec les transports de la plus vive joie. Son nom, les malheurs de sa famille, la haine du joug étranger et les grands souvenirs de cet autre François Sforce, qu'on croyait voir renaître en lui, et qui fut la gloire de Milan au XVe siècle, tout contribuait à éveiller autour de lui l'espérance et l'enthousiasme.

Qu'allait faire maintenant le général français? Il marche sur Pavie, qui est dégarnie de troupes; un premier assaut est donné; un second va nous rendre maîtres de la ville; mais avant qu'il eût lieu, un secours de 2,000 Espagnols *passa rasibus de notre camp*, pour parler le lan-

gage même de du Bellay, et pénétra à l'aide de la nuit dans la place. Le malheur de Lautrec nous poursuivait. Lautrec, menacé dans ses communications, se dirige alors vers les riches plaines du Lodésan, puis il prend la route de Monza, afin d'aller au-devant de l'argent de France, qui devait lui arriver par le lac Majeur. Prosper Colonne nous suivait de près; lorsque nous fûmes à Monza, il s'établit fortement à la Bicoque, vieux château entouré d'un vaste parc, situé entre Milan, Monza et Lodi. Lautrec ne pouvait songer à l'y attaquer; mais les Suisses n'étaient pas payés, ils étaient las du bivouac, et ils demandèrent de trois choses l'une, de l'argent, leur congé ou la bataille. Vainement nos généraux les supplient d'avoir patience, leurs remontrances et leurs prières n'obtiennent qu'une seule réponse : « Le combat aujourd'hui, ou notre congé demain. »

Les généraux, « cognoissants alors, dit du Bellay, que là où force règne, droit n'a lieu, conclurent de combattre plustôt que de s'enfuir, » et, dans cette extrémité cruelle, Lautrec retrouva toute son activité, toute son énergie. Il exigea d'abord que les Suisses reconnussent eux-mêmes la position; 6,000 d'entre eux firent le tour de la Bicoque et ne se laissèrent ébranler, ni par la profondeur des fossés, ni par la formidable artillerie qui enfilait toutes les avenues. Le sort en était donc jeté: le lendemain, dimanche de la Quasimodo, 27 avril 1522, toute l'armée se trouva rangée en bataille. Leseun et la gendarmerie française devaient attaquer un pont qui seul donnait entrée dans la place. Les Suisses, cachés dans un pli de terrain, devaient assaillir les retranchements sur le plan opposé; ils étaient appuyés par l'artillerie, et Montmorency marchait à leur tête. Les Vénitiens se souciant

peu de s'exposer à une évidente boucherie, Lautrec en fit un corps de réserve.

Malheureusement, cet ordre admirablement conçu, fut bouleversé dès l'abord par l'indiscipline des Suisses. Sans attendre l'artillerie, qui seule pouvait faire brèche dans les retranchements, sans vouloir se cacher dans le pli de terrain que leur avait indiqué Lautrec, ils courent comme des furieux à l'escalade. Les canons ennemis les renversent par milliers; ceux qui échappent n'en deviennent que plus aveugles; ils se jettent dans les fossés et reconnaissent là, pour la première fois, l'impossibilité de gravir des retranchements escarpés, dont ils peuvent à peine mesurer la hauteur du bout de leurs piques. Il se fit là un carnage affreux : Albrecht de Stein et vingt-deux capitaines suisses restèrent sur la place. Parmi les Français, on vit tomber successivement La Guiche, Tournon, Miolans, Montfort, Graville. Montmorency fut jeté à terre et demeura quelques instants enfoui sous les cadavres. Les Suisses finirent par lâcher pied, et ni exhortation, ni prière ne purent les ramener plus tard au combat.

Cependant, Lescun passait le pont et pénétrait dans le camp avec une admirable énergie. C'en était fait de Colonne, s'il eût été possible d'échauffer les Vénitiens ou de rendre un peu de cœur aux Suisses. Mais Colonne, n'étant plus attaqué que sur un seul point, réunit sur ce point toutes ses forces, et, de guerre lasse, il nous fallut plier. Lescun soutint la retraite avec une telle vigueur, que ses hommes d'armes purent repasser le pont deux à deux, sans être entamés par les masses de landsknechts allemands. Lautrec voulait recommencer la bataille le lendemain; les Suisses s'y refusèrent.

Telle fut la journée de la Bicoque. Jamais Lautrec ne

fut aussi grand ; jamais la chevalerie française ne fut plus héroïque, et jamais les Suisses ne se montrèrent plus mauvais soldats.

Les suites de cet engagement furent désastreuses. Privé des Suisses, qui retournaient au pas de course dans leurs montagnes, Lautrec ne pouvait plus songer qu'à se mettre à l'abri sous le canon de quelque fort. Il comptait sur Lodi ; mais Lodi fut surpris par le marquis de Pescaire. D'un autre côté, les Vénitiens se lassaient de notre mauvaise fortune et traitaient secrètement avec l'Empereur. Montmorency partit pour Venise, afin de soutenir la fidélité chancelante de la république, et Lautrec pour la France, où il sentait qu'une lourde responsabilité pesait sur lui. Au mois d'août 1522, le drapeau français ne flottait plus que sur la seule citadelle de Crémone, par delà des Alpes.

CHAPITRE VIII.

Procès et mort de Semblançay. — Procès du connétable de Bourbon; sa fuite.

Lautrec ne trouva en France que reproches et que froideur. Hautain par caractère, favori et frère de la favorite, c'était plus qu'il n'en fallait pour que chacun l'accablât dans sa disgrâce. François Ier refusa de le voir. Il avait refusé aussi de voir Trivulce; mais Lautrec ne se laisse pas abattre comme le vieux maréchal. Il va trouver le connétable, dont il a été le lieutenant en Italie. Anciens frères d'armes, poursuivis tous les deux par des haines de cour, leurs causes sont communes, et Bourbon finit par obtenir une audience pour le glorieux vaincu de la Bicoque. L'accueil que lui fit François Ier eût intimidé tout autre que Lautrec; mais Lautrec lui demande tranquillement la cause de ce mauvais visage. « N'en ai-je pas grande occasion, s'écrie le roi, quand vous m'avez perdu un tel héritage que celui de Milan? — C'est vous qui l'avez perdu, sire, répond Lautrec. Plusieurs fois j'ai averti Votre Majesté que, sans secours d'argent, je ne pourrais ni tenir en ordre la gendarmerie qui servait depuis dix-huit mois sans solde, ni me faire obéir des Suisses. Les Suisses m'ont forcé de combattre à mon désavantage, ce qu'ils n'eussent pas fait s'ils eussent été payés. — Vous m'avez demandé 400,000 écus, réplique

le roi, je vous les ai envoyés.—Jamais je ne les ai reçus, » répond Lautrec. Le surintendant des finances est appelé, et François Ier lui demande compte des 400,000 écus de l'armée d'Italie. « Cette somme allait être envoyée, dit Semblançay, lorsque Madame la Régente, mère de Sa Majesté, me l'a prise, et j'en ferai foi sur-le-champ. » Le roi, profondément ému, entre chez sa mère ; il l'accuse de la perte de l'Italie, chose qu'il n'eût jamais estimée d'elle. Louise de Savoie s'excuse; les 400,000 écus qu'elle a reçus venaient, dit-elle, de son épargne. Semblançay contredit en face la mère du roi. Le roi se hâta de mettre fin à cette dispute dans laquelle se trouvait engagé l'honneur de sa mère.

Jacques de Beaune, baron de Semblançay, vicomte de Tours, gouverneur de Touraine et surintendant des finances, n'était parvenu à toutes ces grandeurs qu'après de longues années et de loyaux services. Il avait près de quatre-vingts ans; le roi l'appelait *son père*, et Semblançay usait librement des droits que lui donnait cet auguste titre. Il reprochait au roi ses dépenses excessives qui rendaient le fardeau du gouvernement plus pesant chaque jour, et cette franchise était appréciée. Vivant à la cour sans prendre part à ses intrigues, se renfermant dans l'exercice de son devoir, administrateur exact et intègre, Semblançay avait su se faire respecter de tous, même de la mère du roi. Personne cependant n'était plus mal disposé que Louise de Savoie à l'égard des gens de finance; elle les appelle dans son *Journal*, les *inextricables sacrificateurs;* elle se plaint d'être « continuellement desrobée par eux. » Mais Semblançay faisait taire ces défiances par son dévouement et son zèle. Lorsqu'il n'y avait plus de fonds dans le trésor, il en avançait des siens;

il faisait des emprunts *en son propre et privé nom*; c'est Louise de Savoie elle-même qui nous le dit[1]. » Tel était l'homme dont l'honneur se trouvait tout à coup en compromis avec l'honneur de Louise de Savoie. François I[er] le maintint aux finances; mais, deux ans après, Semblançay lui ayant refusé de l'argent, par le motif que le trésor était déjà à découvert vis-à-vis de lui d'une somme de 100,000 écus, sa charge lui fut retirée. Cette disgrâce n'empêcha pas néanmoins que sa créance ne fût reconnue valable en 1525, c'est-à-dire pendant la captivité du roi et sous la régence même de sa mère. Malheureusement Semblançay ne comprit pas la position nouvelle que lui faisaient alors les malheurs de la France. Au moment où le royaume épuisé semblait sans ressources, l'ancien ministre réclama, du fond de ses riches propriétés de Touraine, le remboursement d'avances faites à l'État dans des jours prospères. Cette démarche imprudente fut envenimée par l'envie; on prit plaisir à compter une à une toutes les seigneuries du surintendant, toutes les richesses qui semblaient devoir lui alléger le poids de la disgrâce; et Semblançay fut traduit, sous l'accusation de péculat, devant des commissaires.

L'arrêt le condamna à mort. Ce fut un triste spectacle que celui de ce vieillard, dont la tête blanchie avait protégé la jeunesse du roi, traîné par les bourreaux à un infâme gibet. Semblançay ne pouvait croire lui-même à son malheur; au pied de l'échafaud il espérait encore. Mais quand il vit que c'était folie de compter sur la justice des hommes : « Je reconnais trop tard, s'écria-t-il, qu'il vaut mieux servir le maître du ciel que ceux de la

[1] Lettre du 23 octobre 1521. — Manuscrits de Béthune, n° 8503, f° 48.

terre. Si j'avais fait pour Dieu ce que j'ai fait pour le roi, j'en recevrais une autre récompense. »

Le nom de Semblançay est demeuré attaché comme une flétrissure au nom de Louise de Savoie, et jusqu'à un certain point à celui de François Ier. Si le ministre était coupable, la duchesse d'Angoulême ne devait pas oublier qu'elle était son ennemie, et qu'à ce titre elle lui devait plus de clémence. S'il ne l'était pas, que dire de cette haine qui ne recule ni devant l'ignominie, ni devant l'échafaud? Le peuple crut à l'innocence de Semblançay; les historiens y croient presque tous. On se plaisait à rapprocher de sa mort funeste ce nom sacré de *père* que lui donnait le roi. La duchesse d'Usèz, qui « estoit, nous dit Brantôme, toujours esveillée de quelque bon mot, ayant entendu le roi l'appeler *sa fille*, se prit à pleurer! — Ah! sire, s'écria-t-elle, après le traitement que vous avez fait à votre père, que ne doit pas craindre votre fille? »

La soustraction des 400,000 écus de l'armée d'Italie fut généralement attribuée au désir de paralyser les opérations de Lautrec, que Louise de Savoie n'aimait pas, et de ruiner ainsi le crédit de la comtesse de Châteaubriand; suppositions affreuses auxquelles l'histoire ne saurait donner l'autorité de son témoignage. Mais Louise de Savoie était devenue odieuse à la nation, à laquelle elle venait de faire perdre non-seulement un de ses habiles ministres, mais encore sa plus forte épée. La France plaignait Semblançay, elle redemandait Bourbon.

Nous n'avons point oublié cette suite de dégoûts dont il semblait que, depuis 1516, on prît plaisir à abreuver le connétable. Tantôt ce sont des pensions qu'on lui retire, tantôt c'est le commandement de l'avant-garde

qu'on lui refuse. Il y avait parti pris de l'humilier partout et toujours. Et Bourbon était le plus grand orgueil de France : plus on le rabaisse, plus il s'élève; la duchesse de Bourbon lui ayant donné un fils, le roi fut invité à être parrain du nouveau-né, et les fêtes du baptême eurent une splendeur toute royale. « Le baptême et le festin furent si somptueux, dit Brantôme, qu'un roy de France eust esté bien empêché d'en faire un pareil, tant pour la grande abondance des vivres que pour les tournois, mascarades, danses et assemblées de gentilshommes; car il s'y en trouva fort grand nombre. Il y en avait cinq cents habillés tout de velours que tout le monde ne portoit pas en ce temps-là, et chacun une chaîne d'or au col, faisant trois tours, qui estoit pour lors une grande parure et signe de noblesse et richesse. »

Cette fierté hautaine allait peu à l'humeur du roi. Un jour, se trouvant à Châtellerault avec le connétable, François le mena au beau château de Bonnivet, château plus grand, plus riche même que celui de Bourbon. Or Bonnivet était précisément l'une de ces médiocrités superbes que le magnifique dédain du connétable irritait le plus. Il était l'âme de cette petite cour de Louise de Savoie, qui pensait comme elle, parlait comme elle, et protégeait, si même elle ne les excitait, les vifs ressentiments de sa coquetterie surannée. A la vue des splendeurs de la demeure du favori, Bourbon dit sèchement : « La cage est trop grande pour l'oiseau. — Vous n'en parlez que par envie, reprit le roi. — Moi! répliqua le connétable, j'envierais un gentilhomme dont les ancêtres se sont trouvés bien heureux d'être les écuyers des miens! » Bourbon allait au-devant de l'orage.

La duchesse de Bourbon mourut, en 1521, sans laisser

d'enfants[1]. Elle était la dernière représentante de la branche aînée de la famille du connétable, et le connétable ne l'avait épousée qu'afin de couper court aux difficultés que soulevait la transmission héréditaire des nombreux apanages de la maison de Bourbon. Ces difficultés se reproduisirent à sa mort, bien qu'elle eût, par testament et par contrat de mariage, légué à son mari ses opulents domaines; mais du Prat, conseiller intime de Louise de Savoie, lui fit invoquer le droit féodal contre des actes faits à son préjudice. Du Prat avait fait ses preuves dans le procès de Semblançay. Il n'aimait pas Bourbon, dont la hauteur insultante pesait à tous les courtisans, et qui avait d'ailleurs refusé de lui vendre deux terres qu'il convoitait en Auvergne. Il saisit donc avec empressement cette occasion de lutter avec ce fier jouteur sur le terrain de la chicane qu'il connaissait mieux que lui.

Le roi réclamait les apanages de la maison de Bourbon comme dévolus à la couronne par l'extinction, sans hoirs mâles, de la branche apanagée. Louise de Savoie revendiquait, de son côté, les autres biens meubles et immeubles de la succession comme cousine-germaine de la duchesse et sa plus proche héritière. Si Bourbon, à vingt ans, avait consenti à épouser une jeune fille laide et contrefaite, pour l'amour de ses biens, refuserait-il, lorsqu'il en avait plus de trente, de s'allier à la mère du roi qui le remettrait ainsi en possession de ces mêmes biens, et le comblerait d'honneurs et de pouvoir? Refuserait-il de s'allier à une femme dont l'esprit et la jeunesse bravaient les années? Louise de Savoie osa se poser cette question à elle-même. Elle fit plus, elle la posa au connétable; mais

[1] L'enfant qu'elle avait eu était mort.

la réponse de Bourbon fut assez rude, si nous en croyons Marillac, son secrétaire. « On dit encore parmi nous, ajoute-t-il, les mêmes mots dont il usoit, qui sont un peu trop crus et piquants pour estre redits. »

Le procès s'ouvrit donc au mois de février 1522; il fut plaidé pendant tout l'été, et le parlement remit à la Saint-Martin pour se prononcer sur la demande de sequestre. Mais Louise de Savoie était impatiente, elle presse les juges, et le sequestre est ordonné dès le mois d'août, malgré tous les efforts de savoir et d'éloquence de Montholon.

Cet arrêt mit le comble à l'irritation du connétable. Depuis quelque temps Charles-Quint suivait de l'œil chacun des tressaillements de cette âme ulcérée. Il lui envoya Adrien de Croy, seigneur de Beuren, qui fit briller aux yeux de Bourbon tous les trésors, toutes les grandeurs. Charles-Quint lui donnait sa sœur Éléonore avec 200,000 écus de dot, 20,000 écus de rentes, des bagues et joyaux pour 5 à 600,000, et l'éventualité de toutes ses couronnes pour le cas où son frère et lui viendraient à mourir sans enfants. Et c'était à un prince menacé de l'hôpital, pour parler l'énergique langage de du Bellay, que ces propositions étaient faites! Bourbon fut ébranlé. Il ne vit que « l'ignominie de vivre misérable en sa patrie, » après y avoir joui de toutes les grandeurs, et il ne vit pas que cette patrie n'était ni du Prat, ni Bonnivet, ni Louise de Savoie, ni même François Ier; que cette patrie l'estimerait toujours grand s'il savait l'être, et qu'elle serait toujours fière de lui s'il était lui-même assez fier d'elle pour ne pas la renier. Mais Bourbon renia sa patrie, il renia sa gloire; l'ambition et la colère lui firent tout oublier. Comme prix des faveurs impériales, il fut convenu qu'il soulèverait les provinces de son apanage et porte-

rait la guerre jusqu'au cœur de la France, tandis que Henri VIII envahirait la Picardie, et Charles-Quint le Languedoc. On devait attendre, pour l'exécution de ce complot, le départ du roi pour l'Italie.

Voilà donc un prince du sang, le chef de notre armée, transformé en conspirateur. Il envoie partout des émissaires afin de souffler la révolte. Saint-Vallier, qui fut, il est vrai, accusé d'être l'un de ses complices, raconta dans sa déposition qu'étant un jour allé le voir, Bourbon s'enferma avec lui, et, lui présentant un reliquaire : « Tu sais combien je t'ai toujours aimé, lui dit-il, je ne puis avoir de secret pour toi. Jure-moi sur cette vraie croix de ne jamais révéler ce que tu vas apprendre. » Et aussitôt son cœur se décharge en récriminations et en plaintes. « Que ne parlez-vous au roi? dit Saint-Vallier; il est franc, il est juste. — Le roi n'écoute rien dès qu'il s'agit de sa mère, répond le connétable; mais tous les princes ne sont pas si aveugles que lui. » Et il fait connaître à Saint-Vallier les offres de l'Empereur : « Y croyez-vous? dit Saint-Vallier. — Beuren va venir, reprend vivement Bourbon; tu l'entendras toi-même; ton ami n'est pas encore le rebut du monde entier. » Saint-Vallier vit en effet Beuren; il entendit tout. Le lendemain, ayant retrouvé Bourbon : « Vous allez vous perdre, lui dit-il, ou perdre la France. — Que veux-tu donc que je devienne? s'écria Bourbon; ils m'ont tout pris; ils veulent que j'expire dans l'opprobre et la misère. » Et il versait de chaudes larmes; puis se relevant tout à coup : « N'en parlons plus, je renonce à mon projet; oublie à jamais ces écarts où m'emportait une fureur aveugle. »

Cependant les pratiques de Beuren n'avaient pu être tellement secrètes qu'elles ne fussent parvenues aux

oreilles du roi. François se rend aussitôt droit à Moulins, qui était d'ailleurs sur la route d'Italie, et y trouve Bourbon faisant le malade. Il lui déclare qu'il sait les menées de l'Empereur, mais qu'il ne croira jamais à la félonie d'un prince de sa race, et l'avertit de se tenir prêt pour l'accompagner en Italie. Le connétable parut sensible à la cordialité de cette démarche; mais à peine le roi eut-il quitté Moulins, qu'il courut s'enfermer dans Chantelle, une de ses places fortes. Il écrivit de là à François I[er] pour lui redemander les biens de la maison de Bourbon, promettant à ce prix de le bien et loyalement servir.

Cette lettre n'était pas encore arrivée à sa destination, que déjà le bâtard de Savoie et le maréchal de Chabannes marchaient avec des troupes sur Chantelle. La place n'était pas de force à leur résister; Bourbon le comprit, et ce fier connétable, qui espérait soulever le royaume, se vit réduit à fuir, *en habit dissimulé*, sans valets, sans pages, accompagné du seul Pompérant, l'un de ses gentilshommes. Et quelles humiliations, quelles angoisses n'éprouve-t-il pas dans cette fuite! il faut qu'il joue le rôle de serviteur de Pompérant. S'arrête-t-il dans une auberge écartée où il n'y a qu'une vieille hôtesse, afin de prendre quelque nourriture, tout à coup survient un étranger, et Bourbon déloge sans manger, dans la crainte d'être reconnu. Au moment où il entre dans une barque pour traverser le Rhône, des soldats y entrent avec lui, et Bourbon cache honteusement ce mâle visage que tous les soldats de France ont appris à connaître sur les champs de bataille. Dans le Dauphiné, une vieille dame chez laquelle il a cherché un refuge pour la nuit, demande à Pompérant s'il est de ceux qui ont fait *les fols* avec monsieur de Bourbon; puis, un

instant après, on apprend que le prévôt de l'hôtel est, dans le voisinage, à la recherche du connétable. Bourbon veut se lever; Pompérant le retient; mais à peine le souper est-il achevé, que l'un et l'autre remontent à cheval et s'enfoncent dans les montagnes. Sur toute la ligne des Alpes, ils rencontrent, à chaque pas, des soldats de l'armée d'Italie, et il leur faut fuir comme ennemis ces vieux compagnons d'armes. Un jour, ils aperçurent la voiture du comte de Saint-Pol qui prenait le chemin de Suze pour aller rejoindre nos drapeaux : le comte de Saint-Pol! un Bourbon! Mais le fugitif tremble devant ceux même de sa race, et, à la vue du comte, il change de route. Quel accueil recevra-t-il maintenant hors de sa patrie? Au lieu des belles promesses qui lui ont été faites, il ne trouvera que dédain et froideur. Ce n'était pas sur le secours d'un proscrit qu'avait compté Charles-Quint.

En France, toutes les seigneuries de Bourbon furent confisquées. La duchesse d'Angoulême en eut sa part; du Prat eut aussi la sienne : ce furent ces deux terres d'Auvergne que le connétable avait refusé de lui vendre. Les armes du connétable furent lacérées partout, et sa mémoire flétrie, « comme ayant notoirement dégénéré des mœurs et fidélité des antécesseurs de ladite maison de Bourbon. » Cet arrêt ne fut rendu toutefois qu'après sa mort (26 juillet 1527).

Avec Bourbon disparut, pour ne plus revenir, cette oligarchie de grands et indociles vassaux qui appelèrent si souvent l'étranger au sein du royaume et y causèrent tant de divisions et de troubles. La France royale s'agrandit de plusieurs provinces, mais elle perdit un héros. François Ier devait le retrouver à Pavie.

CHAPITRE IX.

Campagnes de 1522 à 1525. — Siége de Marseille. — Bataille de Pavie.

Revenons à l'année 1522. Pendant que Lautrec se laissait enlever en Italie toutes nos conquêtes, Jacques Daillon, seigneur du Lude, soutenait à Fontarabie un siége « qui peut être comparé aux plus beaux siéges, dit du Bellay, tant du vivant de nous que de nos pères. » En même temps, la guerre continuait sur toute la ligne de la Picardie, guerre d'escarmouches et de surprises qui ne permit aux Impériaux de rien entreprendre. Mais après le traité de Windsor qui scella l'alliance définitive d'Henri VIII et de Charles-Quint, les hostilités devinrent plus menaçantes. Nos côtes de l'ouest furent ravagées par les Anglais; nos frontières du nord furent franchies par une brillante armée mi-partie anglaise et impériale. Et dans quel moment les princes chrétiens poussaient-ils ce nouveau cri de guerre? au moment où Soliman, profitant de nos discordes, accablait de ses immenses forces les illustres chevaliers de Saint-Jean, et où Rhodes tombait, sanglante victime, sous les yeux de l'Europe qui n'avait pas eu une épée pour la défendre.

Les résultats de la campagne de 1522 répondirent peu aux espérances des princes coalisés. Les Français s'étaient renfermés à leur approche dans les places fortes, et la petite guerre recommença. Nous coupions les vivres à l'en-

nemi, nous le harcelions sans cesse. C'étaient de vives attaques, de hardis coups de main, dans lesquels le comte de Vendôme se faisait remarquer par son activité intelligente, et toute la jeune noblesse par son aventureux courage. On citait surtout le comte de Saint-Pol, le duc de Guise et son jeune fils, le futur vainqueur de Calais, qui, à l'âge de dix-sept ans, ne craignait pas de s'attaquer à sept ennemis à la fois; et Pontdormy, le chevaleresque, l'audacieux Pontdormy, le digne petit-fils de ce Créqui qui avait pris pour cri de guerre : « A Créqui, Créqui, le grand baron; gare à qui s'y frotte ! »

L'armée confédérée échoua successivement devant Hesdin et Corbie; nous lui enlevâmes Bapaume, et, la Toussaint venant avec les pluies d'automne, Anglais et Impériaux, décimés par nos hardis coureurs et par le flux de ventre, se hâtèrent de regagner leurs lointaines garnisons.

Ce fut sous ces auspices que s'ouvrit l'année 1523. Nous avions beaucoup d'ennemis, nous avions éprouvé de grands revers; mais enfin le territoire de la vieille France était intact, et ni l'aigle de l'Empire ni le léopard anglais n'avaient pu l'entamer. Aussi, loin de se tenir pour vaincu, François Ier ne rêve-t-il que de nouvelles conquêtes; il veut repasser les Alpes; il veut reconquérir ce bel héritage tant de fois conquis, tant de fois perdu, et auquel il semble que nous soyons encore plus liés par le malheur que nous ne le serions par la fortune. Tant de sang français aura-t-il en effet coulé en vain?

Et cependant la partie devenait chaque jour plus inégale. Non-seulement le nouveau pape, Adrien VI, s'était prononcé contre la France; mais les feudataires du saint-siége eux-mêmes, les Este, les la Rovère, nos anciens



alliés, se tournent contre nous; mais Venise, notre plus ancienne amie, entre dans la ligue avec Milan, Florence, Gênes, Lucques, Naples, le pape et l'Empereur. L'ambassadeur vénitien avait écrit à la république qu'il ne fallait pas compter sur François Ier, prince inappliqué, voluptueux, prodigue, actif par instants, nonchalant par habitude, qui savait vaincre, mais ne savait pas gouverner; et Venise avait cru devoir se fier à l'application et à l'habileté allemandes plutôt qu'à notre bouillant courage. C'était toute l'Italie, toute l'Europe que nous avions sur les bras. François Ier n'en fut pas ému : « Toute l'Europe se ligue contre moi, dit-il à un gentilhomme espagnol en lui rendant la liberté; eh bien! je ferai face à toute l'Europe; j'irai à Milan, je le prendrai, je ne laisserai rien à mes ennemis de ce qu'ils m'ont enlevé. »

Et en effet tout se met en mouvement: des landsknechts sont appelés d'Allemagne; Montmorency, qui a été fait maréchal à la suite de ses glorieux faits d'armes de 1522, court recruter des Suisses, Bonnivet prend position au Pas de Suze, et le roi lui-même s'achemine vers Lyon. Ce fut pendant ce voyage qu'eut lieu la défection du connétable. Elle jeta de trop vives inquiétudes dans les esprits pour qu'il fût prudent au roi de s'éloigner. On craignait des soulèvements dans les provinces; on s'attendait, chaque jour, à voir éclater quelque vaste conspiration. Le roi s'arrêta à Lyon, et Bonnivet demeura chargé des opérations militaires.

Pour former cette brillante armée d'Italie, on avait nécessairement dégarni nos frontières de leurs meilleurs soldats. Les coalisés en profitèrent pour nous attaquer à la fois par les Pyrénées, la Champagne et la Picardie. Charles-Quint commandait en personne l'armée qui fran-

chit les Pyrénées; il attaqua Bayonne, dont il fut énergiquement repoussé par Lantrec aidé de la population entière, et prit, en s'en retournant, Fontarabie où du Lude n'était plus.

La Champagne était dans le même moment ravagée, jusqu'à la Marne, par les landsknechts du comte de Furstemberg. Le comte venait à l'appel de Bourbon; mais, au lieu du connétable, il trouve l'intrépide duc de Guise. Guise se jette dans Chaumont avec 400 hommes d'armes; il coupe les vivres aux landsknechts, les réduit à l'impuissance, les affame, et taille en pièces leur arrière-garde, au passage de la Meuse, sous les yeux des dames qu'il avait invitées à assister à sa victoire du haut des fenêtres de Neufchâtel.

Quant à la Picardie, elle était investie à la fois par les Anglais du duc de Suffolk et par les Impériaux du comte de Buren. Les troupes françaises étaient si peu nombreuses dans cette province que la Trémouille, qui y commandait, se vit réduit à les faire passer sans cesse d'une place dans une autre afin de n'en laisser aucune sans défense. Cependant Suffolk et Buren marchaient à grandes journées sur Paris. Vainement la Trémouille essaie-t-il de leur disputer le passage de la Somme; vainement Pontdormy traverse-t-il, avec 2,000 hommes, leur armée entière, devant Montdidier; que pouvaient ces efforts d'habileté et de courage contre des masses de combattants qui nous débordaient de toutes parts? Montdidier et Roye succombèrent; les ennemis se répandirent dans la vallée de l'Oise, et le bruit de leurs canons retentit bientôt jusqu'à Paris. L'effroi fut extrême dans la capitale, et l'éloignement du roi qui était toujours à Lyon contribua encore à l'augmenter : mais Chabot arrive tout à coup, annonçant l'approche du duc de Ven-

dôme avec des troupes. Vendôme accourait en effet, par ordre du roi, à la tête de tous les hommes d'armes qu'il rencontrait sur son chemin. Suffolk et Buren ne l'attendirent pas. Craignant d'être pris entre cette nouvelle armée et celle de la Trémouille dont ils étaient payés pour s'exagérer la force, ils remontèrent vers le nord et repassèrent la frontière, à la Saint-Martin, sans avoir pu garder un seul pouce de terrain dans le royaume.

Ainsi la coalition était vaincue au nord, à l'est, au sud, et son seul triomphe avait été la prise de Fontarabie. En Italie, nos armes n'étaient pas moins heureuses. Bonnivet avait pris les ennemis au dépourvu, et, en quelques jours, nous eûmes parcouru le Milanais d'une extrémité à l'autre. Cette rapidité de nos succès sembla paralyser l'ennemi. Milan seul et Pavie nous fermèrent leurs portes ; mais, au premier coup de canon, disait-on à Bonnivet, cette immense population milanaise s'empressera de les rouvrir. « A Milan! à Milan! » c'était le cri de toute l'armée. Bonnivet croyait avoir suffisamment fait ses preuves de hardiesse à Fontarabie; il lui tardait de fare ses preuves de prudence, et, avec un ennemi tel que Prosper Colonne, d'éviter les coups de tête qui avaient perdu Lautrec. Au lieu donc de marcher droit à Milan, il entre en pourparlers, perd deux ou trois jours, et donne ainsi à l'ennemi le temps de calmer la population et de se préparer à la défense. Lorsque nous nous présentâmes aux portes de la ville, nous les trouvâmes protégées par une puissante artillerie et par 15,000 hommes de bonnes troupes qui ne craignaient pas le canon. Le siége ne pouvait donc qu'être long et meurtrier; Bonnivet préféra un blocus; il détruisit les moulins, coupa les canaux, et plaça de forts détachements à

Lodi et à Monza sur les routes du Crémonais et du Bergamasc, tandis que lui-même, assis sur la route de Pavie, interceptait toute communication entre les deux villes, et dominait le cours du Tésin.

A Milan, la souffrance fut extrême, et, sans le calme de Prosper Colonne que ne pouvaient abattre ni la maladie ni ses quatre-vingts ans, sans l'énergie du chancelier Jérôme Morone, notre plus intelligent et plus implacable ennemi, nul doute que les manœuvres de Bonnivet n'eussent fini par être couronnées de succès. Mais l'ardeur des chefs soutint la population, et le blocus se prolongea sans résultat au milieu des pluies et des neiges du plus rigoureux hiver. Les Suisses murmuraient; les hommes d'armes eux-mêmes commençaient à se fatiguer d'une campagne passée dans l'inaction et dans la boue. Enfin, nos communications devenant chaque jour plus difficiles, Bonnivet crut devoir évacuer Monza, afin de protéger le pont de Vigevano par lequel nous arrivaient nos subsistances; mais dès que Monza fut libre, des deux rives du Lambro, les vivres affluèrent à Milan.

Adrien VI était mort au moment de nos premiers succès, et il avait été remplacé, après deux mois d'interrègne, par le cardinal Jules de Médicis, qui avait pris le nom de Clément VII. Clément manifesta les intentions les plus impartiales, sans se départir toutefois de la politique suivie par ses prédécesseurs. Pendant tout l'hiver de 1523 à 1524 on se prépara donc à de nouvelles hostilités. Prosper Colonne avait à peine survécu de quelques jours à la défense de Milan. C'était une grande perte pour la ligue que celle d'un général vieilli dans les conseils et les batailles, qui ne compromettait jamais le succès pour courir après la gloire; combattait rarement, mais à coup sûr;

marchait lentement, mais ne s'arrêtait jamais. Nul homme n'était mieux fait pour profiter de toutes les imprudences de la furie française, et Lannoy, qui lui succédait, n'avait ni son habileté ni ses souvenirs. Le pouvoir de Lannoy était loin d'avoir d'ailleurs l'autorité incontestée qu'avait celui du vieux Colonne. A peine était-il arrivé à Milan, que le fougueux Pescaire y accourut pour reprendre le commandement de l'infanteric espagnole, et que Bourbon, le fier Bourbon, apparut à son tour avec 6,000 landsknechts d'Allemagne. C'étaient bien des têtes, bien des influences diverses pour qu'il y eût unité de vues et d'obéissance; mais le succès alla plus vite que les jalouses passions.

Bonnivet avait pris ses cantonnements à Biagrasso, sur le Tésin, d'où il observait les mouvements de l'ennemi. Après avoir joué l'Annibal dans les Pyrénées, il jouait le Fabius par delà les Alpes; mais sous prétexte de gagner du temps, il le perdait, et sa circonspection n'était pas toujours de la prudence. Ainsi il échoua dans une entreprise mal combinée sur Arona, qui nous coûta la vie du brave Pommereul et du jeune et brillant Ronchérolles; ainsi il exposa maladroitement Bayard avec une petite troupe dans le village de Rebec, poste sans défense, à quelques lieues de Milan. Bayard y fut attaqué la nuit, et son héroïque audace ne parvint qu'à sauver la retraite.

Cette *camisade* de Rebec exalta l'orgueil des Impériaux et surtout de Pescaire, qui résolut de se jeter sur la rive droite du Tésin avant que Bonnivet eût reçu des renforts, et de le placer ainsi entre deux feux. Bonnivet devina sa pensée et la prévint. Il recula prudemment, tout en offrant chaque jour la bataille. Pescaire la refusait habilement, ainsi que l'avait refusée souvent Colonne. Il savait en effet que nous

manquions d'argent, que la peste nous décimait, et que 6,000 Grisons qui venaient à notre secours avaient été rejetés dans leurs montagnes. Bonnivet, ne pouvant obtenir le combat et menacé d'être débordé s'il restait en place, n'avait plus d'autre parti à prendre que de se porter rapidement sur la Sessia, où nous avions chance de trouver les renforts qui nous étaient annoncés. En arrivant sur la rive, nous aperçûmes en effet des régiments suisses sur l'autre bord. Mais ces Suisses, à la vue de notre armée délabrée, refusèrent de tenter le passage. Ce n'était pas là, disaient-ils, ce qu'on leur avait promis; ce n'était pas cette belle armée du duc de Longueville qui devait les prendre à Ivrée pour venir avec eux au secours de Bonnivet. Et malgré nos supplications ils reprennent la route des Alpes, et, au son de leur cor que répètent les échos de la Sessia, les Suisses de notre armée se débandent, passent la rivière comme ils peuvent, à gué, à la nage, et nous laissent sans infanterie devant les terribles landsknechts du duc de Bourbon.

Ainsi abandonnés, nous ne pouvions songer qu'à la retraite ; mais cette retraite elle-même offrait des difficultés presque insurmontables. Bonnivet fait jeter un pont à la hâte entre Romagnano et Gattinara, et se porte avec les plus braves chevaliers à l'arrière-garde afin de masquer pendant quelque temps notre perte à l'ennemi. Celui-ci nous suivait de près. Epuisés comme nous de fatigue et de faim, les Impériaux ont voulu vingt fois ralentir leur marche; mais Bourbon les presse, les excite, tant il craint de voir échapper *le beau Bonnivet*. Il a lancé des deux côtés de la route des arquebusiers qui font pleuvoir sur nous une grêle de pierres; Bonnivet est blessé des premiers; Bayard et Vendenesse qui le remplacent sont

atteints à leur tour; mais ces coups douloureux n'effraient personne; partout la gendarmerie française tient tête à Bourbon, tandis que l'artillerie et les bagages passent la rivière. La retraite se fit ainsi en bon ordre jusqu'à Briançon, où nous trouvâmes le duc de Longueville avec une armée de secours. Quinze jours plus tôt cette armée nous eût ouvert les portes de Milan. « Nous envoyons des secours, mais mal à propos, dit du Bellay, quand l'occasion est faillie, et ne laissons à y faire despenses inutiles. Au moins je l'ay vu souvent advenir de mon temps. »

C'était la troisième fois, depuis vingt-cinq ans, que nous perdions l'Italie, et, avec elle, que ne perdions-nous pas cette fois? Nous perdions Vendenesse, nous perdions Bayard! Il n'est personne qui ne connaisse les détails sublimes de la mort du *chevalier sans peur et sans reproches*. Bayard, assis au pied d'un arbre, le regard tourné vers les ennemis, se confessant au fidèle Jacques, son maître d'hôtel, faute de prêtre, et repoussant le traître Bourbon qui ose lui parler de pitié, est un de ces rares tableaux que nous offre parfois la chevalerie chrétienne.

Notre retraite de Romagnano atteignait le but que s'étaient proposé les puissances italiennes; aussi désiraient-elles toutes la paix. Mais pour Charles-Quint la conquête de l'Italie n'est que le prélude de la conquête de la France. Chaque jour Bourbon le pousse, comme un mauvais génie, vers sa terre natale. Il s'y croit toujours des partisans fidèles; il promet à l'Empereur des soulèvements et des révoltes dès que l'aigle de l'Empire planera sur les Alpes, et l'ambition de Charles-Quint saisit avec bonheur chacune des illusions de l'exilé. Un traité est donc négocié entre Henri VIII, Charles-Quint et le con-

8

nétable pour le partage de la France; et, dans l'été de 1524, l'armée impériale investit Marseille. Bourbon eût préféré une attaque sur Lyon, ville plus centrale et plus rapprochée de ses anciens domaines; mais Charles-Quint craignait que l'ambition du proscrit ne fût trop tôt satisfaite, et Bourbon, comme tous les traîtres dont on se défie, se vit contraint à appuyer lui-même, de sa confiance et de ses fanfaronnades, l'avis des étrangers qui l'avaient pris à leur solde. « Trois coups de canon suffiront, disait-il, pour amener ces timides bourgeois à mes pieds, les clefs à la main et la corde au col. »

Mais à Marseille toute timidité avait fait place à l'exaltation de l'enthousiasme patriotique. Les femmes elles-mêmes mirent la main à l'œuvre, et élevèrent un retranchement qu'on nomma *la tranchée des dames*. Un jour, pendant que Pescaire entendait la messe sous sa tente, un boulet tua le prêtre et deux gentilshommes à genoux près de l'autel. Bourbon accourt aux cris et en demande la cause. « Ce sont, répond Pescaire, ces timides bourgeois qui viennent se jeter à vos pieds. »

Le siége dura six semaines, sans que les Impériaux pussent enlever une seule courtine. Pendant ce temps-là l'armée royale s'était reformée, et elle avançait à grands pas derrière eux. Bourbon presse l'attaque, une brèche est ouverte; mais derrière cette brèche, on aperçoit un fossé et un second rempart défendu par de hardis piquiers. « Ceux qui sont pressés d'aller en paradis peuvent rester à ce siége, s'écrie alors Pescaire; pour moi qui n'ai point envie d'y aller sitôt, je pars. » Bourbon fut contraint de le suivre; mais quelque diligence qu'il mît dans sa retraite, il ne put échapper complétement aux maréchaux de Montmorency et de Chabannes, qui taillèrent en

pièces son arrière-garde, lui enlevèrent un riche butin et le poursuivirent jusqu'au delà de Toulon sans le laisser reprendre haleine.

Dans le même moment, la flotte espagnole, aux ordres de Hugues de Moncade, était battue en pleine mer, et une partie de ses galères était enlevée par la flotte française aux ordres de La Fayette et d'André Doria.

Jamais plus belle occasion ne nous fut offerte de terminer la guerre; mais il eût fallu renoncer à Milan, et François Ier ne put s'y résoudre. Le succès semblait, il est vrai, venir au-devant de lui; l'armée était nombreuse, le Milanais était sans défense, et notre position au pied du mont Cenis nous permettait d'arriver à Milan avant les troupes impériales, qui suivaient les défilés des Alpes maritimes. François Ier s'engage donc dans le Pas de Suze en toute hâte; ni l'opposition de sa mère, ni la mort de la reine, de cette pieuse reine Claude, dont son indifférence a peut-être avancé les jours, ne peuvent retenir son bouillant courage. François et Bourbon luttent à la course, et Milan doit en être le prix. Les Impériaux nous y devancèrent de quelques heures; mais ils n'y trouvèrent que des bastions ruinés, des citoyens abattus, et, à la première nouvelle de notre arrivée à la porte Vercelloise, leurs bataillons sortirent par la porte Romaine.

Nous étions donc encore une fois maîtres de Milan. L'armée impériale se retirait sur Lodi dans un tel désordre, que les soldats épuisés jetaient leurs armes dans les fossés de la route. Les plus vieux capitaines voulaient qu'on les poursuivît, l'épée dans les reins; mais Bonnivet opina, cette fois encore, pour la prudence. « Pourquoi, s'écriait-il, risquer dans une rencontre avec des gens au désespoir tous les profits de la campagne? ne vaut-il pas

mieux assiéger Pavie qui n'a pas, comme Lodi, une armée tout entière pour la défendre? » François Ier usait, dit du Bellay, des conseils de Bonnivet, plus que de nul autre. Le siége de Pavie fut donc résolu.

On était alors à la fin d'octobre 1524. Pavie était défendue par Antoine de Lève, dont le nom déjà vieux sur les champs de bataille rappelait les grandes guerres de Gonsalve. La garnison qu'il commandait était digne de lui. Elle repoussa avec tant de vigueur nos attaques, qu'après avoir fait de vains efforts, soit pour forcer la place, soit pour détourner le cours d'un des bras du Tésin qui la protégeait, François Ier transforma le siége en un blocus sévère et attendit tout de la famine.

Cependant la position de l'Empereur devenait chaque jour plus mauvaise. Le pape et la république de Venise traitaient secrètement avec nous : Wolsey, qui ne pardonnait pas à Charles-Quint de lui avoir vainement promis la tiare, entraînait l'Angleterre dans un système de neutralité armée qui semblait être l'abandon des anciennes alliances : Henri VIII réclamait en outre de l'argent, et c'était précisément la chose dont Charles-Quint manquait le plus. Vainement en demandait-il aux Cortès d'Espagne, aux Ordres de l'Empire; partout il ne trouvait que des refus. Son armée n'était ni vêtue, ni payée; elle se cachait impuissante dans quelques places fortes, et Pasquin promettait une récompense aux badauds de Rome, s'ils parvenaient à découvrir cette pauvre armée perdue, depuis trois mois, dans les montagnes.

Nous pouvions donc nous considérer comme assurés du succès, mais il fallait nous hâter. Malgré leur apparente inaction, les généraux de l'Empereur ne restaient pas oisifs. Lannoy s'était procuré quelque argent en engageant les

revenus du royaume de Naples; Pescaire était parvenu à retenir cette brave infanterie espagnole qu'il avait si souvent conduite à la victoire, et qui, pour l'amour de lui, consentit à le suivre encore, sans solde et sans chaussures. Mais le plus actif de tous avait été Bourbon. Aussitôt après la prise de Milan, il s'était rendu chez le duc de Savoie, frère de la régente, oncle de François Ier, et notre allié le plus intime. La belle-sœur du duc, Isabelle de Portugal, allait, disait-on, épouser Charles-Quint, et le duc, tout fier de cette superbe alliance, commençait à sentir pour le parti impérial une amitié qui jusque alors n'avait été que pour nous. Bourbon profite de ces dispositions; il flatte l'orgueil du prince; c'est le salut de Charles-Quint qu'il lui demande, et le duc de Savoie lui prête secrètement une valeur considérable en pierreries et joyaux. Bourbon la met aussitôt en gage et lève avec son produit 12,000 landsknechts allemands, vieux soldats, luthériens de fraîche date, qui bondissent de joie à la pensée de l'Italie où ils pourront à l'aise profaner des couvents et piller des églises. Georges Frundsberg, leur chef, porte une longue chaîne d'or pour étrangler le pape.

Le bruit de leurs blasphèmes retentissait déjà dans les gorges du Tyrol, et nous nous épuisions toujours en vains efforts devant Pavie. Quelques escarmouches aux avant-postes, tels étaient pour nous les seuls événements qui apportassent un peu de distraction aux ennuis du bivouac pendant les froides journées d'hiver. François Ier ne comprenait rien à l'inaction de l'armée impériale: « Voilà donc ces lions d'Espagne? disait-il à Bonnivet. — Ils dorment, Sire, répondait Bonnivet; mais vous les reconnaîtrez à leur réveil. » Le défaut d'argent et de vivres

rendait néanmoins chaque jour plus critique la position d'Antoine de Lève. Il avait fait fondre les reliquaires sacrés, les statues, les ornements d'autel, pour calmer l'irritation des landsknechts, qui voulaient se rendre; c'était sa dernière ressource. Mais grâce à son énergique résistance, les diverses fractions de l'armée impériale avaient eu le temps de se rejoindre, et, au mois de février 1525, elles purent marcher de concert vers Pavie.

François Ier avait suivi un plan de campagne fort différent de celui des généraux de l'Empereur : plus ils concentraient leurs forces, plus il éparpillait les siennes. Il voulait conquérir à la fois Pavie, Gênes, Naples; le duc d'Albanie était en pleine route vers la Campanie; le marquis de Saluces soumettait la plupart des places de la rivière de Gênes; André Doria battait une seconde fois les galères impériales, et s'emparait de Hugues de Moncade qui les commandait. Mais ces succès partiels ne pouvaient avoir d'importance qu'autant que le roi serait vainqueur à Pavie, et chacun d'eux nous affaiblissait en nous divisant. François reconnut cette faute un peu tard; il rappela à lui les garnisons éparses dans le Milanais; mais ce mouvement s'opéra mal, plusieurs de nos postes furent surpris, et, pour comble de malheur, au moment où nous avions besoin de toutes nos ressources, 5,000 Grisons nous abandonnèrent.

Ces contre-temps multipliés jetèrent de l'indécision parmi nous. Les guerriers les plus expérimentés, Chabannes, Louis d'Ars, Saint-Séverin, La Trémouille, et le grand-maître de l'artillerie, Galiot de Genouillac, parlèrent de lever le siége. « L'armée est affaiblie, dirent-ils; il ne faut pas l'exposer contre des troupes fraîches, et risquer en un jour le sort de tant de braves gens et de tout

le duché. Encore quelques jours, et cette brillante armée impériale se dissipera d'elle-même faute de paiement et faute de vivres. » Et, en effet, on recevait des lettres du prince de Carpi, ambassadeur à Rome, qui recommandait, de la part du pape, d'éviter la bataille; « car il estoit assuré, écrivait-il, qu'en temporisant quinze jours, les Impériaux seroient en telle nécessité que leur armée s'en iroit en fumée. »

Mais une retraite après quatre mois de siége, après tant de fatigues et d'orgueilleuses bravades, semblait être une honte à François Ier. Tous les jeunes gens qui l'entourent, Chabot, Montmorency, Saint-Marsault, Bonnivet, ne comprennent rien à cette sagesse des cheveux blancs qui cherche la victoire dans la fuite. « Voulez-vous donc flétrir les lauriers de Marignan sur le front de votre roi? s'écrie Bonnivet: François Ier fuirait devant un soldat comme de Lève, devant un traître comme Bourbon! On parle de difficultés et de périls; mais n'avons-nous pas ici l'élite de la noblesse française? comptera-t-on pour rien son courage et l'exemple de son roi? Notre salut est aux champs de Pavie avec la gloire, et non derrière les murs de Binasco avec la peur. Pour moi, je n'ai que trop cédé à la prudence; aujourd'hui, l'Europe nous demande compte de l'honneur de notre roi : répondons-lui par notre mort ou par la victoire ! »

Chabannes voulut répondre à cette explosion de bouillante ardeur; mais Bonnivet l'interrompit : « M. de Chabannes, s'écria-t-il, vous parlez bien plus selon votre âge que selon votre grand cœur. Vous seriez bien fâché que cette occasion de gloire vous échappât; ce serait la première fois que vous auriez évité la rencontre de l'ennemi. »

L'avis de Bonnivet répondait trop bien aux sentiments chevaleresques du roi pour ne pas être préféré. Il fut donc décidé qu'on attendrait l'armée impériale. Les Impériaux n'avaient d'autre but que de ravitailler Pavie; mais pour entrer à Pavie il fallait nous passer sur le corps. Depuis le 3 février, Pescaire était campé à Santa-Giustina, à un mille du camp français, dont il était séparé par le lit étroit et profond de la Vernacula. De là, il avait pu reconnaître la force de nos retranchements, qui s'appuyaient au vaste parc de la villa ducale de Mirabello et formaient une ligne fortifiée d'une grande étendue devant la ville. Vingt fois il avait cherché à tromper notre vigilance; mais toujours, vainqueur ou vaincu, il s'était vu arrêter par nos retranchements. Tant que nous y demeurions immobiles, comme Prosper Colonne à la Bicoque, il semblait impossible de nous y forcer. Et cependant le temps s'écoulait, la ville était aux abois. Dans cette extrémité, Pescaire résolut de tenter un vigoureux coup de main. Dans la nuit du 24 février, fête de saint Matthias et anniversaire de la naissance de l'Empereur, il fit revêtir des chemises à ses soldats par-dessus leurs habits, pour se reconnaître dans l'obscurité, comme à la *camisade* de Rebec, et se dirigea, à petit bruit, vers le camp français. Son but était de faire entrer dans Pavie le marquis du Guast, son neveu, avec 6,000 hommes d'élite, en leur faisant traverser le parc de Mirabello, tandis qu'il simulerait lui-même une violente attaque sur le quartier du roi Ce plan fut d'abord couronné de succès. Au bruit du canon qui tonnait sur nos lignes, nous courûmes au feu et laissâmes tous les mineurs espagnols saper tranquillement les murs du parc. Quarante toises de murailles furent jetées à terre, et le corps de du Guast, traversant le parc à la course, s'empara

du vieux manoir de Mirabello qui lui ouvrait le chemin de Pavie. Mais Chabot l'a aperçu, à la première clarté du jour; il le devance aux portes de la ville, et, se retournant tout à coup, il le refoule, l'épée dans les reins, vers nos retranchements. François Ier, de son côté, était entré dans le parc, à la tête de la gendarmerie française, et les Espagnols, acculés dans un étroit espace, n'avaient plus d'espoir que dans une action générale. L'armée impériale vint en effet à leur secours; elle se présenta à la brèche; mais Galiot l'y attendait. Ses canons braqués vers l'ouverture de la muraille les prit d'enfilade et en fit un carnage affreux, « de sorte que, dit du Bellay, n'eussiez vu que bras et testes voler. »

Notre succès était complet si nous eussions sû être modérés dans la victoire. Mais à la vue de ce sang, de cette fuite, de ces ennemis qui se renversent les uns les autres et que les boulets poursuivent au loin, François Ier sent tressaillir son cœur de soldat. On lui apprend, au même instant, que Chabot vient de culbuter du Guast et de lui enlever cinq canons; la gloire des autres l'enivre; il s'engage dans la brèche à la suite des fuyards, et masque son artillerie qui est obligée de se taire.

De ce moment, tout l'ordre du combat est changé. Au lieu d'une lutte derrière des retranchements, telle que l'avait conçue Bonnivet, nous nous jetons dans la campagne, en face d'une armée supérieure, sans songer ni à Antoine de Lève qui va accourir de Pavie, ni à du Guast qui, cerné tout à l'heure dans le parc de Mirabello, va tomber sur nos derrières. C'est à peine si, dans ce désordre d'un mouvement imprévu, les généraux qui ne veulent pas abandonner le roi parviennent à ranger leurs troupes et à mettre de l'ensemble dans leurs manœuvres. Le maré-

chal de Chabannes se porte avec l'avant-garde à droite; le duc d'Alençon à gauche, avec l'arrière-garde.

Du premier choc nos 3,000 landsknechts des bandes noires furent écrasés par les 6,000 landsknechts de Bourbon; puis, ceux-ci, ivres de sang, se retournent sur notre aile droite et l'enveloppent. Deux fois le maréchal de Chabannes enfonce leurs intrépides bataillons; mais, à une troisième charge, ses troupes plient accablées par le nombre. Vainement le courageux vieillard les soutient, les excite, les rallie; son cheval est tué entre ses jambes. Il se relève et veut combattre encore; mais les ennemis l'entourent et le font prisonnier. Deux officiers impériaux se disputèrent lâchement ce glorieux débris de nos victoires. Pour finir la querelle, l'un d'eux l'étendit mort à ses pieds. Les Espagnols n'appelaient Chabannes que le *grand maréchal de France*: jamais plus belle tête de vieillard n'était tombée sur un champ de bataille.

Au centre, la mêlée n'était pas moins chaude. François Ier, vêtu d'une cotte d'armes de toile d'argent et le casque empanaché de longues plumes, attirait de toutes parts les regards et les coups. Il a frappé à mort le marquis de Saint-Ange; il a blessé à la tête d'Andelot, gentilhomme franc-comtois, après avoir lutté corps à corps avec lui. Rien ne semblait pouvoir résister à la gendarmerie française, que le danger du roi enflammait d'une bouillante ardeur; mais Pescaire lui oppose tout à coup des ennemis insaisissables. Ce sont 1,500 arquebusiers basques qui se glissent entre les chevaux ou sous les chevaux, tirent à bout portant, s'enfuient comme des oiseaux à tire-d'aile, au milieu du désordre, rechargent au loin leur arquebuse et recommencent aussitôt leur aventureuse expédition.

La Trémouille fut atteint de deux balles, l'une au cœur, l'autre à la tête. Louis d'Ars, l'ami de Bayard, le glorieux défenseur de Venouse, fut démonté et étouffé sous les pieds. Le comte de Tonnerre fut tellement défiguré qu'on ne put le reconnaître parmi les cadavres. Le grand écuyer Saint-Severin s'était constamment tenu près du roi, selon le devoir de sa charge, s'efforçant de détourner les coups qu'on lui portait. Blessé de toutes parts, il tombe à terre; du Bellay veut le relever : « Courez au roi, dit Saint-Séverin, et laissez-moi mourir. »

La sanglante plaine de Santa-Giustina nous offrait alors un cruel spectacle. Nous n'avions plus nos bandes noires, nous n'avions plus d'aile droite, le centre était entamé et ne présentait à l'œil que des lignes flottantes; et, par une inconcevable fatalité, notre aile gauche demeurait immobile. Vainement les officiers du duc d'Alençon le pressent de voler au secours du roi; le duc est interdit; il craint d'agir sans ordres, il ne voit partout que mort, que ruine; il hésite à compromettre les derniers débris de l'armée et finit par battre en retraite. A cette vue, les Suisses se croient trahis et prennent la fuite. Diespach, leur chef, et Fleuranges ont cependant fait des efforts surhumains pour les retenir. Fleuranges leur a offert de mettre pied à terre avec ses hommes d'armes et de charger à leur tête; Diespach a refusé de les suivre, et est allé chercher la mort au milieu des Allemands de Fründsberg.

Seul le corps de bataille tenait encore; les débris de l'aile droite s'y étaient ralliés; les plus intrépides chevaliers du duc d'Alençon, Trans, La Roche-du-Maine, Fleuranges, l'avaient quitté pour venir se ranger autour du roi. Trans avait un jeune fils qui, plus heureux que lui, combattait depuis le commencement de la bataille.

Ce jeune homme, épuisé de fatigue, était allé trouver son père à l'aile gauche afin de reprendre haleine. « Où est le roi? lui crie son père. — Je n'en sais rien, répond le jeune homme.—Allez l'apprendre, reprend le vieux chevalier, il vous est honteux de l'ignorer. » Et le jeune homme avait été tué aux pieds du roi. Le vieux baron de Trans venait à son tour payer sa dette d'honneur à son maître.

Entouré de tels hommes, François Ier reprend l'offensive : Pescaire est renversé et blessé au visage; Lannoy est énergiquement repoussé; mais Bourbon arrive avec ses terribles landsknechts; du Guast et de Lève nous attaquent par derrière, et l'armée impériale enveloppe et étreint cette poignée de héros qui ne veulent pas se rendre. On les voit alors tomber un à un. C'est Chaumont d'Amboise; c'est Hector de Bourbon-Malauze; c'est le bâtard de Savoie; c'est François de Lambesc. Lescun, l'épaule et le bras fracassés, parcourait les rangs, comme un furieux, appelant Bonnivet pour le tuer de la main qui lui restait encore. Bonnivet n'avait pas quitté le roi. Tantôt il ralliait quelques Suisses; tantôt il se mettait à la tête de quelques hommes d'armes pour lui faire un dernier rempart de leurs corps. Jeté tout à coup hors de la mêlée par une trouée que firent les landsknechts de Bourbon : « Non, s'était-il écrié, je ne survivrai pas à un pareil désastre! » et presque seul il s'élance sur les landsknechts. Bourbon avait donné l'ordre de le prendre vif; il voulait jouir de toute son humiliation; mais, à force de courage, Bonnivet sut trouver la mort. Lorsque Bourbon le vit étendu par terre, il ne put retenir un mouvement de compassion : « Ah! malheureux, dit-il, tu es la cause de la perte de la France et de la mienne! »

Personne ne combattait plus : le roi seul luttait encore derrière un monceau de cadavres et *se baignait tout entier de sang ennemi*, ainsi que nous le représente l'Arioste :

E tutto del sangue ostil si bagna.

son cheval est abattu, mais il combat à pied : « Rendez-vous ! rendez-vous ! » lui crie-t-on de toutes parts. Pompérant se fait jour jusqu'à lui, et, tombant à ses genoux, le conjure de ne point s'obstiner à sa perte. Il lui offre d'aller chercher Bourbon : François Ier frémit au seul nom du traître ; mais il demande Charles de Lannoy, vice-roi de Naples, et Lannoy reçoit à genoux sa glorieuse épée.

Les champs de Pavie furent le tombeau de la chevalerie française. Quels hommes que ceux qui y moururent ! Chabannes, Louis d'Ars, Saint-Séverin, Vaudémont, La Trémouille. Depuis trente-cinq ans leurs noms étaient pour nous comme le symbole de la gloire. Émules de Gonsalve de Cordoue, de Raymond de Cardonne, de Barthélemy l'Alviane, de Prosper Colonne, il n'était pas un coin de l'Italie où ils n'eussent fait respecter le nom de la France. On les avait vus tour à tour à Fornoue, à Seminare, à Aignadel, à Ravennes, à Marignan, à la Bicoque, et l'ennemi les reconnut encore serrés autour de leur roi et inébranlables, comme la phalange macédonienne, dans les champs de Pavie.

L'Europe entière fut saisie d'admiration et de douleur en apprenant un tel dévouement et un tel désastre. Nous venons de citer les morts, du Bellay ajoute tristement que les noms des prisonniers empliraient un livre. On distinguait parmi eux le roi de Navarre, le maréchal de Montmorency, le comte de Saint-Pol, et Chabot, Mont-

chenu, La Roche-du-Maine, de Lorges, Fleuranges, Boutière, etc.

La responsabilité de cette sanglante journée est demeurée attachée à la mémoire de Bonnivet. On n'a voulu se rappeler que sa persistance à attendre l'ennemi, et l'on n'a pas voulu voir que, si on l'eût toujours attendu, au lieu d'aller à sa recherche hors de nos lignes, l'artillerie de Galiot nous eût donné la victoire. Naturellement présomptueux, Bonnivet avait d'ailleurs les plus belles qualités. Si l'histoire lui a appliqué l'épithète injurieuse de *favori*, elle doit ajouter, pour être juste, que son dévouement égalait l'affection de son maître, et que s'il donna de mauvais conseils, il mit du moins sa tête pour enjeu.

François Ier s'était montré un digne fils des preux dans la mêlée; mais comment reconnaître le chef d'une grande armée dans ce bouillant homme d'armes qui ne combine rien, n'ordonne rien, qui masque son artillerie dont l'action est décisive, pour courir à l'aventure au-devant des coups, laisse son aile gauche sans direction, et se bat corps à corps comme un reître? Brantôme raconte qu'après la bataille le roi se fit conduire à la Chartreuse, afin d'y faire sa prière. Le premier objet qui frappa ses regards fut cette inscription : *Bonum est quia humiliâsti me, ut discam justificationes tuas.* (Il est bon que tu m'aies humilié, afin que j'apprenne tes justices.) Cette voix du Ciel toucha le cœur du roi prisonnier.

François soutint son malheur avec fermeté et noblesse. Il fut digne vis-à-vis de Bourbon, cordial et empressé pour Pescaire, bienveillant pour les soldats qui ne pouvaient se lasser d'admirer la sérénité de ses traits. On avait voulu le conduire à Pavie; il demanda que cette dernière humiliation lui fût épargnée, et Lannoy le fit enfermer, au bout

de quelques jours, dans la forteresse de Pizzighitone, sous la garde du capitaine Alarcon. Ce fut de cette prison que François écrivit à sa mère la lettre un peu diffuse dont la postérité n'a voulu retenir qu'un mot : « De toutes choses ne m'est demouré que l'honneur. » C'était en effet tout le bulletin de la campagne [1].

[1] Voici cette lettre telle qu'elle se trouve dans les *papiers d'État* du cardinal Granvelle : « Madame, pour vous advertir comme je porte le ressort de mon infortune, de toutes choses ne m'est demouré que l'honneur et la vie sauve, et, pour ce que mes nouvelles vous seront quelque peu de reconfort, j'ay prié qu'on me laissast vous escrire. Ceste grâce m'a esté accordée ; vous priant ne vouloir prendre l'extrémité de vos fins, en usant de votre accoutumée prudence : car j'ay espérance à la fin que Dieu ne m'abandonnera point. Vous recommandant vos petits enfants et les miens ; vous suppliant faire donner leur passage, pour aller et retourner en Espaigne, au porteur qui va devers l'empereur pour sçavoir comment il veut que je sois traicté, et sur ce, très-humblement, me recommande à votre bonne grâce. »

Cette lettre est loin d'avoir la concision énergique du fameux billet : *Tout est perdu, fors l'honneur.* « On ne retrouve point l'original de ce billet, a dit M. de Châteaubriand ; mais la France, qui l'aurait écrit, le tient pour authentique. »



CHAPITRE X.

Captivité du roi. — Traité de Madrid. — Sainte ligue. — Campagnes de Lautrec en Italie. — Défection de Doria. — Traité de Cambrai.

(1525-1530)

Jamais la France, depuis les tristes jours de Charles VI et des Anglais, n'avait semblé plus près de sa ruine. Elle n'avait plus ni argent, ni soldats. Les plus fortes têtes de son conseil, les chefs les plus illustres de son armée étaient restés sur le champ de bataille ou dans les fers. Louise de Savoie était peu aimée; on ne lui connaissait d'autre génie que celui de l'intrigue. Du Prat était haï de la magistrature, et n'inspirait de confiance à personne. Mille ferments de discorde pouvaient éclater durant la faiblesse d'une régence. D'un côté, les querelles du concordat et de la pragmatique n'étaient pas encore assoupies; de l'autre, les idées de Luther gagnaient du terrain, et nos frontières étaient incessamment menacées par cette grande révolte des paysans de la Franconie qui s'étaient mis à piller les seigneurs de la même manière que les seigneurs pillaient les moines. Ajoutons que la ligue de 1524 n'était point dissoute, et que nous pouvions concevoir quelque inquiétude du parti qu'allait prendre l'Angleterre. Henri VIII se tenait, il est vrai, depuis longtemps immobile; grâce à son inaction, les hostilités des Impériaux n'avaient eu aucune importance sur la ligne du nord, et, sans la mort

de Pontdormy, tué à Hesdin par la maladresse d'un de nos artilleurs, nous n'eussions eu de ce côté à déplorer aucune perte. Pontdormy nous fut enlevé quinze jours avant que ses nobles frères d'armes succombassent par delà les Alpes. Au nord comme au midi, la main de Dieu s'appesantissait sur nous.

Dans ces douloureuses circonstances, Louise de Savoie eut recours au patriotisme de la nation, et le patriotisme de la nation ne lui fit pas défaut. Chacun se serra autour du trône. Le parlement, le duc de Vendôme et la régente elle-même firent taire leurs prétentions diverses pour ne chercher ensemble que le bien de l'État. Dès le premier jour, Louise de Savoie avait appelé autour d'elle les princes de France et les gouverneurs de provinces, et elle les avait constitués en conseil de régence, sous la présidence du duc de Vendôme. Elle rallia les débris de l'armée; elle fit revenir par mer le corps divisionnaire qui était dans le royaume de Naples; et, quelque épuisé que fût le trésor, elle trouva moyen non-seulement de payer les soldats de Pavie, mais encore d'acquitter la rançon de la plupart des prisonniers. Nous nous trouvâmes ainsi, au bout de quelques jours, avec une armée nouvelle que nous échelonnâmes sur nos frontières. Les généraux de l'Empereur étaient au reste trop embarrassés de leur royal captif, et trop jaloux les uns des autres, pour pouvoir rien entreprendre. Mais l'orage s'amoncelait sur la ligne du Rhin. Là, fermentaient toutes les passions qu'avait soulevées le cri d'indépendance poussé par Luther. Les paysans étaient en pleine révolte, et, au premier bruit de la captivité du roi, ils firent irruption dans la Bourgogne, « Estimant pouvoir tout subjuguer, dit du Bellay, parce qu'ils avaient opinion que la noblesse de France était

morte à la bataille. » Le duc de Guise les atteignit près de Saverne, et en fit un carnage affreux; de 15,000 qu'ils étaient venus, 6,000 à peine repassèrent le Rhin.

Ce premier danger écarté, le conseil de régence entama des négociations avec l'Angleterre. Depuis la bataille de Pavie l'équilibre européen n'existait plus, et l'on se rappelle que la grande prétention d'Henri VIII était de maintenir cet équilibre du poids de son sceptre. Il n'hésita donc point à se rapprocher de la France et à conclure avec elle des traités d'alliance et de commerce. Il fut stipulé par ces traités que la France ne pourrait être démembrée pour prix de la rançon du roi.

Mais en même temps qu'elle s'adressait à Henri VIII, la régente ne craignit pas de s'adresser à Charles-Quint lui-même. Charles avait reçu avec une modération affectée la nouvelle du succès de ses armes. Il était allé à sa chapelle, y était resté une heure en prière, et n'avait répondu aux félicitations publiques que par des paroles de compassion sur le sort du roi. « A Dieu ne plaise, avait-il dit, que j'insulte par d'odieuses fêtes aux malheurs de mes frères. Gardons les réjouissances pour les succès que nous obtiendrons contre les ennemis de la foi. » La même modération sembla lui dicter la réponse qu'il fit aux demandes de la régente. Il lui accorda une trêve, afin qu'on pût s'entendre sur les conditions de la délivrance du roi. Mais lorsqu'on songe à la pénurie d'argent de Charles-Quint, et que l'on sait surtout les conditions qu'il nous réservait, il est difficile de ne pas reconnaître dans cette magnanimité apparente une prudence habile qui sait se couvrir du voile de la grandeur.

François Ier était toujours gardé à vue à Pizzighitone. Lannoy, à qui il s'était rendu, Bourbon et Pescaire, qui

s'attribuaient seuls l'honneur de la victoire, prétendaient tous avoir un droit incontestable sur cet illustre prisonnier. C'était un gage dont aucun d'eux ne voulait se dessaisir, et qui grandissait leur influence vis-à-vis des étrangers et vis-à-vis de leur maître. Lannoy surtout se défiait de tout le monde, de ses soldats qui étaient mal payés, de Bourbon qui pouvait racheter sa trahison par un grand service, de Sforce, de l'ambitieux Pescaire. Il résolut d'emmener le roi en Espagne ; mais ce projet était d'une exécution difficile. Doria régnait dans la Méditerranée du haut des galères françaises ; Bourbon et Pescaire avaient l'œil ouvert sur tout ce qui se passait à Pizzighitone. Lannoy ne se rebute pas cependant ; il communique son désir au roi, et François s'y associe avec bonheur. Las d'avoir à traiter avec des subalternes, il lui semble qu'une heure d'entrevue aplanira des obstacles jusque alors insurmontables. Lannoy l'entretient dans cette pensée et obtient de lui un ordre, pour la régente, de faire désarmer les galères de Doria. Après avoir ainsi capté le roi, il fallait tromper Bourbon et Pescaire. Lannoy assemble un conseil de guerre, et propose aux généraux de conduire le roi à Naples, où il sera, dit-il, plus en sûreté que dans les États de François Sforce. Les généraux approuvent la proposition ; ils escortent le roi et Lannoy jusqu'au navire ; mais à peine les côtes d'Italie se sont-elles effacées à l'horizon, que Lannoy fait cingler vers l'Espagne.

Charles-Quint était loin de s'attendre à l'arrivée de son prisonnier. Décidé à ne se départir d'aucune de ses exigences, une entrevue l'embarrassait. Il fit conduire François d'abord à Xativa, puis à Valence, puis enfin, sur les instances de Lannoy, à Madrid. Mais, pour être près de son ennemi, François Ier ne le vit pas davantage. Ce voyage

de Madrid fut le dernier coup porté à ses illusions. L'abattement et l'ennui le firent tomber gravement malade.

Bourbon suivit le roi de très-près en Espagne. Son mécontentement, lorsqu'il s'était vu joué par Lannoy, s'était exhalé en plaintes amères. « Lannoy n'était qu'un poltron et un traître, écrivait-il à la cour impériale ; si on l'eût cru, on n'eût point livré bataille, et, lorsqu'elle fut engagée, on l'avait vu tremblant de peur et criant à tous coups : — Nous sommes perdus ! » Lannoy se défendit par de *très-exquis artifices de cour*, pour parler le langage expressif de Brantôme. Les inquiétudes de Bourbon étaient extrêmes ; il craignait qu'un traité ne fût conclu entre le roi et l'Empereur, à son insu et sans qu'il y fût compris. Il part donc pour l'Espagne ; mais, loin de l'Italie qui l'a vu vaincre, loin de ces farouches landsknechts qui le célèbrent dans leurs chants guerriers à l'égal d'Annibal et de César, tout son prestige s'évanouit, et l'on ne voit plus en lui que l'exilé et le traître. Une seule porte lui est ouverte, celle du palais impérial, et le marquis de Villena a répondu à Charles-Quint qui lui demandait son palais pour Bourbon : « Je ne puis rien refuser à Votre Majesté; mais dès que Bourbon l'aura quitté, j'y mettrai le feu moi-même comme à une maison infectée de perfidie et indigne d'être habitée par des gens d'honneur. »

L'irritation de Pescaire n'avait pas été moindre que celle de Bourbon. Pescaire défia même Lannoy au combat, « car il estoit, dit Brantôme, hault à la main et prompt à la vengeance. » Mais ce n'était pas seulement la hauteur qu'on lisait au fond de l'âme de l'ardent Pescaire; une ambition persévérante, démesurée, s'y révélait à chaque instant. Les Italiens conçurent la pensée de la faire servir à leur délivrance. Charles-Quint était devenu trop grand ;

c'était le cri général depuis Londres jusqu'à Rome, et partout on sentait le besoin de s'appuyer les uns les autres pour repousser le poids écrasant du colosse. Jérôme Morone, chancelier du duc de Milan, était l'âme de la conspiration. Il va trouver Pescaire, et lui offre, pour prix de sa coopération, la couronne de Naples. Pescaire n'ose répondre; il veut consulter les plus célèbres jurisconsultes de Milan et de Bologne sur les questions d'honneur et de fidélité que la proposition soulève; puis, le bruit du complot étant venu aux oreilles d'Antoine de Lève, Pescaire se hâte de le révéler tout entier à Charles-Quint. Charles lui impose alors un rôle infâme, celui d'espion. Pescaire parvient à attirer Morone à Novare, où il lui fait répéter tous les détails de la conspiration dans une chambre où de Lève se trouve caché, et, au moment où Morone allait sortir, croyant toujours à la fidélité de son complice, de Lève l'arrête.

Pescaire jette alors le masque; il se met à la tête des troupes, déclare, au nom de l'Empereur, Sforce déchu de tous ses droits au duché de Milan, et met le siége devant sa capitale. Sforce, malade et accablé de ce coup imprévu, invoque la clémence de l'Empereur et désavoue Morone; mais Pescaire enviait sa couronne ducale. Peut-être même n'avait-il renoncé à Naples que dans l'espoir d'avoir Milan : l'Empereur ne lui devait-il pas une couronne pour prix de sa honte? Une mort inattendue vint couper court à ces rêves; Pescaire n'avait que trente-six ans.

La mort de Pescaire sauva le malheureux Sforce; les Italiens reprirent courage, le pape et la république de Venise osèrent se prononcer pour lui, et la délivrance de François Ier, par un singulier revirement de fortune, lui donna tout à coup un allié de plus.

Deux opinions avaient été émises dans le conseil de l'Empereur, relativement au glorieux prisonnier de Pavie. Les uns voulaient que la liberté lui fût rendue sans conditions, afin de se l'attacher par l'honneur et la reconnaissance. Les autres insistaient pour qu'on lui fit payer chèrement sa rançon; ils demandaient la Bourgogne, l'entière souveraineté de la Flandre et de l'Artois, et une renonciation absolue à toute prétention sur l'Italie. Enfin la Provence et le Dauphiné, joints à l'ancien apanage de Bourbon, devaient former un royaume pour le connétable. Cette opinion était celle de l'Empereur. Lorsque le comte de Rœux soumit ces propositions au roi, à Pizzighitone : « Mieux vaut mourir prisonnier, répondit François; si votre maître veut venir à traité, il faut qu'il parle autre langage. » Mais, à Madrid, le langage de Charles-Quint ne perdit rien de son impérieuse roideur. François Ier consentait à renoncer à l'Italie; il offrait d'épouser la reine de Portugal, sœur de l'Empereur, et de tenir d'elle la Bourgogne; mais tout autre sacrifice lui semblait impossible.

Cependant le temps s'écoulait; Charles-Quint demeurait invisible; François Ier perdait toute espérance, et le chagrin le fit tomber en une violente maladie dont peu de gens, disent les historiens, avaient opinion qu'il pût guérir. Charles-Quint craignit sans doute de le perdre avant d'avoir retiré tout le fruit possible de sa victoire. Il alla donc le voir, et lui parla avec cordialité, tout en ayant soin de ne rien conclure. La duchesse d'Alençon arriva sur ces entrefaites, et « servit plus, nous dit du Bellay, à la convalescence de son frère que n'avaient fait tous les médecins. » Depuis longtemps Marguerite avait résolu d'aller travailler elle-même à la délivrance du roi. C'était une

dame *opulente* et *habile en beaux discours*, nous assure Brantôme. Sa beauté, sa jeunesse, la vivacité de son esprit, qui « triomphoit de bien haranguer et bien dire, » devaient, autant que son amour pour son frère, lui donner l'avantage, lorsqu'elle plaidait la cause de l'honneur et de l'humanité. La duchesse fut en effet recherchée et admirée à la cour d'Espagne; mais Charles-Quint était mal aisé à séduire; la Bourgogne lui tenait trop au cœur pour que l'éloquence d'une jeune femme l'y fit renoncer. Non-seulement il n'accorda rien; mais il conçut la pensée de s'emparer de la princesse, qui oubliait le terme de son sauf-conduit au milieu de ses préoccupations fraternelles. Marguerite en fut avertie, et elle n'eut que le temps de gagner à franc-étrier les frontières de France.

Au moment de son départ, François I[er] lui remit un acte d'abdication en faveur du dauphin. Cette résolution énergique, dont il donna, peu de jours après, connaissance à Charles-Quint, jeta le plus grand trouble dans le conseil de l'Empereur. Charles s'adoucit, il promit un plus *gracieux traité*, et l'on se trouva égaré, une fois encore, dans l'inextricable dédale des négociations. La patience du roi était à bout; gardé à vue, ne pouvant se promener qu'environné de cavaliers armés, il semblait être tombé, suivant l'expression de Robertson, entre les mains d'un corsaire avide. Aussi François finit-il par traiter avec Charles-Quint comme on traite avec un corsaire. On ne peut croire en effet que jamais Charles ait pu compter sur l'accomplissement des sacrifices qu'il imposa à la France. Par le traité de Madrid du 14 janvier 1526, François I[er] s'engagea à restituer la Bourgogne; il renonça à tout droit de souveraineté sur l'Artois, la Flandre, le Milanais et le royaume de Naples, et retira sa protection à tous ses

alliés, spécialement au roi de Navarre. Enfin le duc de Bourbon et ses complices durent être rétablis dans leurs biens et honneurs, et une somme de 2,500,000 écus fut stipulée pour la rançon royale. Était-ce assez d'humiliations et de sacrifices ! François Ier avait demandé la main de la reine-veuve de Portugal, Éléonore; elle lui fut accordée, et il s'obligea par serment à venir se remettre sous les verroux en cas d'inexécution du traité.

Il est pénible de voir le nom du prince le plus loyal attaché à une convention pareille; il est pénible de voir un roi de France protester, par acte secret, contre le serment qu'il va prêter. Mieux eût valu mille fois s'en tenir à l'abdication. Le dauphin était jeune, mais la France était fidèle, et la terre d'Italie ne recouvrait pas encore tous les généreux dévouements et les nobles courages.

François Ier attendait impatiemment l'heure de sa délivrance; mais cette heure tarda à arriver. Charles-Quint, violant le premier les conventions et les convenances, le laissa un mois entier derrière les barreaux de sa prison. Il sentait qu'un traité conclu dans les fers ne pouvait avoir de valeur qu'autant qu'il serait ratifié en liberté, et son chancelier, Mercurin de Gattinare, dont la voix généreuse avait souvent plaidé dans le conseil la cause de l'honneur, lui avait prédit qu'il ne le serait pas. Charles-Quint semblait hésiter. Enfin, le 17 février, la porte s'ouvre; les fiançailles du roi et de la princesse Éléonore sont célébrées au milieu des fêtes, et, le 18 mars, François Ier se met en route pour la France. Au passage de la Bidassoa, il rencontra ses enfants qui allaient servir d'otages à l'exécution du traité de Madrid. Ce furent là pour lui les premières impressions de la patrie. Dès que le bateau eut touché la rive, François sauta sur un cheval turc et courut au galop jusqu'à

Bayonne sans détourner la tête. A peine y fut-il arrivé, à peine se fut-il senti renaître au milieu des embrassements de sa famille et des acclamations de son peuple, qu'un envoyé de Lannoy vint lui demander la ratification du traité. « Il faut avant tout que je consulte mes États de Bourgogne, répond le roi, je ne puis les aliéner sans leur consentement. » Puis il part, il est reçu partout avec ivresse par le peuple qui croit revoir son père; il traverse la Guyenne et s'arrête à Cognac, disant qu'il a besoin de revoir ce berceau de son enfance pour jouir pleinement des émotions qu'éveille la patrie. Lannoy, Moncade et le capitaine Alarcon ne tardent pas à l'y rejoindre : ils viennent le sommer de tenir sa parole; et déjà le prince d'Orange se dirigeait vers la Bourgogne afin d'en prendre possession au nom de l'Empereur. Mais les États de Bourgogne repoussèrent hautement toute pensée d'annexion à la monarchie autrichienne, et leurs députés déclarèrent, à Cognac, en face des ambassadeurs d'Espagne, qu'ils tenaient la paix de Madrid pour « très-injuste, et que, combien que le roy eust beaucoup de pouvoir, toutesfoys cela n'estoit en son seul vouloir. »

François offrit alors de payer deux millions pour la Bourgogne et de tenir d'ailleurs toutes les autres conditions du traité. Mais ce n'était pas là ce que voulait Charles-Quint; il voulait la Bourgogne pour être maître de la France. Il la voulait à tout prix. Ses ambassadeurs sommèrent donc le roi de venir reprendre ses fers. Pour toute réponse, « ils virent, dit du Bellay, chose qui ne leur plut guères, car ils virent et ouïrent publier, en leur présence, une ligue faicte entre le pape Clément, le roy de France, le roy d'Angleterre, les Vénitiens, les Suisses et les Florentins, qui s'appela la *Sainte-Ligue*, pour mettre l'Italie

en liberté et en chasser tous estrangers,... laissant place à l'Empereur pour y entrer; si bon luy sembloit, chose qu'ils trouvèrent estrange. »

Ainsi, nous allions recommencer la guerre, et, par un singulier concours de circonstances, après avoir combattu, pendant vingt-cinq ans, la maison de Sforce, c'était pour elle cette fois que nous prenions les armes contre l'Empereur; après avoir rêvé les plus belles couronnes en Italie, nous nous liguions avec les Italiens pour repousser de leur sol les étrangers. Toutes les positions étaient changées, et il n'y avait d'immuable dans notre politique que notre éternelle rivalité contre Charles-Quint.

Mais, au milieu de ces pensées de guerre, François Ier sentait chaque jour le besoin de se rassurer lui-même contre les scrupules de l'honneur. Il convoque un lit de justice, et là entouré d'évêques, de seigneurs, de magistrats venus de toutes les parties du royaume, il fait, d'une voix émue, l'histoire de son règne. Il parle de ses réformes, de ses guerres, de ses malheurs. « Si mes sujets ont eu du mal, dit-il, j'en ai eu avec eux. » Puis il donne lecture de l'acte d'abdication qu'il avait remis à sa sœur. A cette lecture tous les yeux se mouillent de larmes. François termine son allocution en demandant un secours extraordinaire d'argent, offrant de retourner en Espagne si tel est l'avis de son peuple. L'assemblée répondit, après quatre jours de délibération, que le roi n'était tenu ni à exécuter le traité, ni à retourner en Espagne. Elle l'autorisait d'ailleurs à lever deux millions de nouveaux subsides.

Eh! sans doute, la France ne pouvait ni accepter le traité de Madrid, ni renvoyer son roi en prison. Jamais elle ne conseilla à Jean II de retourner à la tour de Londres; mais Jean II n'avait pas demandé de conseil.

François avait trouvé bien des vides autour de lui en rentrant en France. Il tâcha de les combler en récompensant les services des plus dévoués et des plus braves. Montmorency fut nommé grand-maître, Chabot amiral, Théodore Trivulce et Fleuranges maréchaux. Un choix moins heureux fut celui du marquis de Saluces pour commander le corps expéditionnaire qui allait opérer en Italie. Le marquis ne fit rien; et le duc d'Urbin, qui commandait en chef l'armée de la ligue, ne fut ni plus actif, ni plus habile. Il laissa prendre le château de Milan dans lequel François Sforce s'était si longtemps défendu avec l'énergie du désespoir; il laissa le joug impérial s'appesantir sur la péninsule, et quel joug! Il faut lire dans Guichardin le déchirant tableau qu'il s'est plu à nous tracer des malheurs de sa patrie. Plus de commerce, plus de beaux-arts, plus de ces fêtes splendides que recherche la vie italienne. Les soldats impériaux, ne recevant aucune solde, se répandent chez les habitants, les désarment, les pillent et consomment leurs dernières ressources dans de joyeux festins. Si vous voulez fuir, on vous enchaîne; si vous cachez votre argent, on vous le fait rendre, le poignard à la main. Guichardin porte le chiffre des exactions à 5,000 ducats par jour. Et l'incontinence de ces barbares n'était pas moins odieuse que leur cupidité; aucun âge n'était à l'abri de leurs outrages. L'arrivée de Bourbon, qui venait succéder à Pescaire, ne remédia pas au mal. Bourbon n'apportait pas un écu, et il fallait que ces hordes de bandits vécussent. « Ils ne faisoient que crier tous les jours après l'argent, dit Brantôme, si bien, disoient les Espagnols, que, si on ne les payoit, ils tourneroient le monde c'en dessus dessous. » La population de Milan implora à genoux la pitié de Bourbon. Celui-ci promit de

jeter ses soldats hors de la ville, à la condition qu'on lui donnerait encore 30,000 écus, et « il ajouta telle protestation, dit Brantôme, que du premier coup d'arquebuse tiré de son ennemy il pût mourir s'il ne leur tenoit parole. » Les 30,000 écus furent livrés, et les soldats restèrent dans la ville. On vit des citoyens se pendre de désespoir, d'autres se jeter sur le pavé du haut de leurs maisons; mais le coup d'arquebuse qu'avait invoqué Bourbon ne devait pas longtemps se faire attendre.

Cependant les forces de la ligue grossissaient, elles venaient de s'emparer de Lodi. Bourbon appelle alors les terribles landsknechts de Frundsberg qu'il a déjà gorgés d'or et de sang dans les champs de Pavie. Il ne leur offre qu'un écu par tête; mais il y a encore des vases sacrés dans les églises, des reliquaires dans les couvents, des tonneaux pleins dans les celliers des monastères. Le vieux Frundsberg ne se sent pas de joie d'ailleurs à la pensée de tuer des prêtres; il vend ses joyaux et sa vaisselle, il met sa seigneurie en gage, et 12,000 landsknechts répondent à sa voix. Le duc d'Urbin et le marquis de Saluces tentèrent vainement de leur disputer le passage du Pô. Les landsknechts se répandent dans le Plaisantin, sèment partout l'effroi et dominent Bourbon lui-même par leurs révoltes continuelles. Bourbon est obligé de faire de l'argent de toutes mains. Il vend la liberté et la vie à Morone, au prix de 20,000 ducats; il extorque de nouvelles sommes aux Milanais, à force de tourments et d'estrapades: puis, l'insatiable cupidité de ces barbares n'étant jamais satisfaite, il les pousse vers la Romagne. « Mes enfants, leur disait-il, je suis un pauvre cavalier; je n'ai pas un sou non plus que vous; » et les soldats chantaient en marchant les hauts faits de leur général. Bourbon les saluait,

les applaudissait. « Laissez faire, compagnons, patientez un peu, criait-il; je vous mène en un lieu que vous ne savez pas et où je vous ferai tous riches. » Et, disant cela, il traverse le Ferrarais, la Toscane, et prend la route de Rome. L'armée de la ligue suivait d'étape en étape cette multitude effrénée dont elle ne pouvait s'expliquer l'invasion au milieu de contrées boisées, de chemins impraticables, et sans aucune des ressources de la guerre. Elle faisait de la petite guerre, tandis que Bourbon marchait à l'aventure au-devant du succès.

Le pape avait cru prévenir l'orage en capitulant avec Lannoy; mais la voix de Lannoy est impuissante sur ces hordes aventurières : celle de Bourbon lui-même, s'il commandait la paix, ne serait pas respectée. On marche donc, on se presse, et, le 5 mai 1527, Bourbon, montrant à ses soldats la grande ville, leur promet toutes ses grandeurs et ses richesses. A eux son peuple, ses seigneurs et leurs femmes, ses prélats, ses cardinaux et son pape!

Rome n'était défendue que par une ceinture de vieilles murailles; mais Bourbon n'avait pas d'artillerie et l'armée de la ligue approchait : il fallait donc mettre à profit la première ardeur des troupes et le premier effroi d'une population qui croyait à la paix. Dès le matin du 6 mai, la charge sonne; Bourbon saisit une claie de jardin et monte lui-même à l'assaut. Mais à peine a-t-il atteint le sommet du rempart, qu'il tombe renversé d'un coup de feu. « Couvrez-moi, s'écrie-t-il, de peur qu'à la vue de mon cadavre les soldats ne perdent courage. » Mais le bruit de sa mort, loin d'affaiblir les landsknechts, exalte leur fureur. Allemands et Espagnols ne connaissent plus d'obstacle; un brouillard épais les favorise; ils s'emparent par surprise d'une des portes de la ville, et l'on

n'entend plus, daus les rues de Rome, que ce cri fatal : *Du sang, du sang, Bourbon !*

Nous ne reproduirons point ici les détails de ce saccagement affreux qui dura six mois. Toutes les saintetés de la religion, tous les droits de la pudeur, toutes les merveilles des arts furent profanés. Les Goths et les Vandales commirent moins de sacriléges, et ne laissèrent pas derrière eux plus de ruines. Clément VII s'était réfugié au château Saint-Ange, et il put suivre de l'œil cette épouvantable catastrophe. Pendant un mois, il résista, du haut de sa citadelle, à tous les efforts de l'ennemi ; puis enfin ses forces fléchireut, et il se soumit aux conditions les plus dures. Les généraux de Charles-Quint ne furent pas plus miséricordieux pour lui que Charles-Quint ne l'avait été lui-même pour François Ier.

Charles reçut la nouvelle de la prise de Rome avec cette même modération hypocrite qu'il avait déjà affectée en apprenant la bataille de Pavie. Il prend le deuil, ordonne des processions et des prières pour obtenir la délivrance du pape. Et de qui donc le pape était-il captif, si ce n'était de lui ? Quel était le geôlier du château Saint-Ange, sinon ce même capitaine Alarcon, qui avait été le geôlier de François Ier à l'alcazar de Madrid? Plus prudents que leur maître, les généraux de l'Empereur avaient stipulé que le pape resterait entre leurs mains jusqu'à l'exécution du traité, et le traité était inexécutable.

L'armée de la ligue joua le plus triste rôle pendant toute cette campagne. Elle ne sut ni barrer le chemin aux troupes impériales lorsqu'elles marchaient sur Rome, ni les en chasser lorsqu'elles s'y livraient à tous les excès de l'indiscipliue, ni sauver le pape qui tenait encore au château Saint-Ange. Le duc d'Urbin vint jusqu'aux

portes de Rome ; il fit flotter ses drapeaux à la vue de Clément VII, puis il se retira lâchement. On l'accusa d'avoir évité toute occasion de victoire par haine des Médicis.

L'inaction du général en chef paralysa nécessairement les opérations du corps d'armée français; mais le moment approchait où de simples auxiliaires les Français allaient devenir acteurs principaux dans cette lutte acharnée que soulevait l'ambition de Charles-Quint. L'Europe entière s'était émue à la nouvelle de la prise de Rome. Ce n'était donc pas assez des couronnes d'Aragon et de Castille, du cercle impérial de Charlemagne et de toutes les royautés du Nouveau-Monde avec leurs inépuisables trésors, pour le fils orgueilleux de Jeanne-la-Folle ! Il lui fallait encore la Bourgogne, le Milanais, le patrimoine de saint Pierre, et Rome, la grande ville pontificale ! Il lui fallait des rois et des papes dans les fers à qui vendre l'air et la liberté au poids de l'or ! Henri VIII est le premier à sonner l'alarme; il envoie Wolsey en France, et un nouveau traité est signé, le 18 août 1527, pour obtenir, par la force des armes, la délivrance du pape et celle des enfants de France qui sont encore comme otages à Madrid. Une armée devait être envoyée, par delà les Alpes, à frais communs, par la France et l'Angleterre. Henri VIII demanda Lautrec pour la commander. Ce nom nous rappelait de douloureux revers; il déplut à François Ier ; Lautrec lui-même hésitait à assumer cette responsabilité nouvelle; mais Henri VIII insista, et Lautrec se mit en campagne. Les Florentins, les Vénitiens et François Sforce, errant alors et sans États, s'associèrent à la ligue. La restitution du duché de Milan à Sforce fut positivement stipulée.

Cette ligue n'était en réalité que le renouvellement de celle de 1526. François Ier et Henri VIII crurent cepen-

dant devoir la notifier à l'Empereur avec toutes les formalités d'une solennelle déclaration de guerre. Guyenne, roi d'armes de France, et Clarence, roi d'armes d'Angleterre, partirent donc pour l'Espagne, et dénoncèrent officiellement à l'Empereur les griefs de leurs maîtres. Charles-Quint leur répondit par des dénégations prononcées d'un certain ton de dignité. Il était étranger, disait-il, à la prise de Rome et à la captivité du pape, et s'il gardait les enfants de France, c'était en vertu des traités. François Ier ne manqua pas de réponses, et il faut convenir que quelques-unes des excuses de l'Empereur lui donnaient beau jeu. Ainsi le pape était prisonnier, depuis six mois, des troupes impériales, malgré l'Empereur! Le fier Charles-Quint avait-il au moins châtié ses généraux? avait-il désavoué le traité par lequel ils avaient rançonné le malheureux pape au point de le réduire à vendre les bénéfices et choses divines? Quant au traité de Madrid, tout homme de guerre sait, disait François Ier, que « prisonnier gardé n'est tenu à nulle foy; » maxime bien différente de celle du roi Jean: « Quand la vérité et la bonne foy seroient éteintes dans le monde, elles devroient se retrouver dans la bouche des rois. »

« Devoir de père et de gentilhomme, ajoutait François Ier, m'oblige à pourchasser la liberté de mes enfants, de toute ma puissance. J'ai faict, pour les ravoir, si grandes et excessives offres, que jamais les rois mes prédécesseurs qui ont esté prisonniers des infidelles, ne furent requis de telles et si déraisonnables sommes, à la quarte partie près. »

Une fois amenée ainsi sur le terrain des récriminations, la discussion dégénéra promptement. De part et d'autre on s'adressa les qualifications les plus violentes et parfois

les plus injustes. Charles-Quint parut s'étonner qu'un héros aussi superbe que François I[er], un gentilhomme aussi jaloux de son honneur, eût laissé passer, sans les entendre, certaines paroles que lui, Charles, avait dites, il y avait deux ans, au président de Calvimont, ambassadeur de France. Calvimont, en ambassadeur discret, avait gardé le propos pour lui; il déclara même n'en avoir pas souvenir, et pria l'Empereur de venir en aide à sa mémoire. « Je vous ay dict, répondit Charles-Quint, que le roy vostre maistre avoit faict laschement et meschamment de non m'avoir gardé la foy que j'ay de luy selon le traité de Madrid; et que, s'il vouloit dire du contraire, je le luy maintiendrois de ma personne à la sienne. »

François répondit à cette provocation par un cartel en forme. Il y déclarait que « si l'Empereur osoit le charger d'avoir jamais faict choses qu'un gentilhomme aimant son honneur ne dût faire, il en avoit menti par la gorge, et qu'autant de fois il le diroit, il mentiroit. Désormais ne nous écrivez aucune chose, ajoutait-il, mais nous assurez le camp, et nous vous porterons les armes... Venant audict combat, c'est la fin de toutes écritures. »

Charles-Quint prétendait bien accepter le défi, mais il n'entendait pas se laisser dicter les termes de l'acceptation; il voulait se battre, mais il voulait aussi répondre. Son roi d'armes, Bourgogne, partit donc pour la France avec trois écrits. L'un d'eux contenait la sûreté du camp; le combat devait avoir lieu sur la Bidassoa, entre les deux royaumes, « à l'endroit où vos fils, disait Charles-Quint, m'ont été remis comme otages du traité que vous avez violé. » Le second écrit était la copie du sixième article du traité de Madrid, par lequel François s'était engagé à retourner en Espagne, si, dans quatre mois, la Bourgogne

n'était pas livrée à l'Empereur. Le troisième enfin était un long discours en réponse à celui du roi.

Bourgogne fut admis à l'audience royale le 10 septembre 1528; son nom seul était une provocation sanglante, car les hérauts ne pouvaient prendre que des noms de provinces appartenantes à leurs maîtres. Dès que François l'aperçut : « Héraut, lui cria-t-il, portes-tu la sûreté du camp tel qu'un assailleur comme l'est ton maître doit bailler à un défendeur tel comme je suis? — Sire, il vous plaira me donner congé de faire mon office, répond Bourgogne. » Mais le roi, impatient, réitère sa demande : « Baille-moy la patente du camp, dit-il, et je te donneray congé de dire après tout ce que tu voudras. » Le héraut, pour toute réponse, commence son discours : « La Très-Sacrée Majesté, dit-il... » Mais le roi l'interrompt : « Montre-moi la patente, s'écrie-t-il; je pense que l'Empereur est gentil prince, ou doit l'estre, et qu'il n'a pu user de si grande hypocrisie que de t'envoyer sans te la donner. » Bourgogne, en grave Espagnol, entendait remplir sa charge gravement; il proteste qu'il porte chose dont le roi sera content, mais qu'il a commandement, avant tout, de parler au nom de son maître. « Ton maître n'a pas de lois à donner en France, réplique vivement François Ier, qui s'irrite de plus en plus; il n'est plus besoin de paroles : donne la sûreté du camp, ou je suis délibéré de ne plus te donner audience. » Bourgogne prit congé, et la grande affaire du duel en resta là.

Personne ne croira sans doute que le vainqueur de Marignan et le futur vainqueur de Tunis craignissent de se rencontrer, l'épée au poing et face à face; mais leur susceptibilité était jalouse et pointilleuse, et ils se détestaient trop pour s'entendre, lors même qu'il s'agissait de se battre.

Pendant que François Ier et Charles-Quint se donnaient ainsi en spectacle au monde avec leurs défis et leurs injures, Lautrec envahissait le Milanais, et poursuivait les Impériaux de ville en ville. Bosco et Alexandrie furent enlevés du premier coup ; Gênes ne tint que quelques jours ; Pavie fut emportée d'assaut et affreusement saccagée, en mémoire de son nom. Lautrec se dirigea de là vers l'Italie méridionale, afin de délivrer le pape.

La position de Clément VII ne s'était point améliorée : ses alliés s'agrandissaient même à ses dépens, tandis que ses ennemis se disputaient encore dans les rues désertes les débris des richesses romaines ; mais, à l'approche des drapeaux de Lautrec, tout le monde changea de conduite et de langage : la plupart des villes usurpées furent rendues, et Charles-Quint s'empressa d'alléger les sacrifices que son armée avait imposés au pape. Il ne le fit toutefois qu'à regret et le moins qu'il put ; ce fut une nouvelle édition du traité de Madrid.

Cinq semaines après la conclusion de ce traité, le 9 décembre 1527, Clément s'évada du château Saint-Ange, sous un costume de marchand, et se retira à Orvietto, où il recouvra aussitôt tout son pouvoir ; « preuve sensible, fait remarquer Guichardin, du respect des princes chrétiens et de la vénération des peuples pour la majesté pontificale. »

Lautrec était alors dans les environs de Bologne. Au lieu de se porter sur Rome, il pousse ses bataillons vers les Abbruzzes, envahit tout le royaume de Naples, et se présente, à la mi-avril 1528, sur les hauteurs de Poggio-Réale, qui dominent la capitale napolitaine. L'intention du général français était de bloquer la ville, où le désordre était extrême depuis que les brigands qui avaient saccagé Rome y étaient accourus. Les habitants fuyaient, la dis-

corde était entre les chefs, et dans la plupart des escarmouches nous eûmes l'avantage. Hugues de Moncade et le marquis du Guast, ayant même cherché à surprendre la flotte française, aux ordres de Filippino Doria, qui fermait l'entrée du golfe, furent battus et pris dans une sanglante rencontre.

Cette glorieuse victoire et l'arrivée de la flotte vénitienne portèrent les plus rudes coups aux assiégés. La famine et la peste les menaçaient; il fallait se rendre ou mourir; un événement imprévu vint les sauver.

Depuis quelque temps, André Doria nourrissait un ressentiment mal dissimulé contre la France. Il reprochait à François Ier d'avoir accordé la liberté sans rançon, en 1525 et 1526, à Hugues de Moncade et à Philibert d'Orange, qui lui appartenaient, à lui Doria, comme ses prisonniers. A ces premiers griefs vinrent bientôt se joindre de plus respectables douleurs. Doria avait contribué à soumettre Gênes, sa patrie, à la domination du roi; mais il n'avait pas entendu en faire une esclave; il n'avait pas entendu porter un coup funeste à sa prospérité et à son industrie. Or, le conseil du roi, afin de tenir les Génois en plus grande obéissance, semblait avoir pris à tâche d'abaisser et de ruiner Gênes. On résolut de creuser un port à Savone et de l'entourer de fortifications afin d'y attirer le commerce; on y transporta la gabelle. Les Génois se plaignirent à Doria même, et André prit en main leur cause. C'était un homme d'un caractère dominant et absolu, qui joignait à la rudesse du marin une certaine fierté républicaine permise à un enfant de Gênes, et un amour de l'argent qui n'était pas étranger non plus aux habitudes de sa patrie Lorsque Filippino, son neveu, arriva de Naples, avec ses galères victorieuses

et ses nombreux prisonniers, parmi lesquels était le marquis du Guast, André jugea l'occasion favorable pour faire accueillir ses réclamations, et il retint les prisonniers comme gage.

Lautrec suivait, avec inquiétude, de son camp de Poggio-Réale, les progrès du mécontentement de Doria, et il envoya Langeay en France, afin de prévenir une collision qui lui semblait imminente. Langeay passa par Gênes; il y vit Doria, il logea même chez lui, et lut au fond de son cœur. Doria demandait le paiement des rançons dont il avait été frustré, et la restitution à Gênes de ses libertés et de son commerce. A ce prix, il s'engageait, au nom du peuple, à fournir au roi douze galères armées. Langeay prend la poste et court à Paris, où il s'empresse de soumettre au conseil les demandes de Doria et les prières de Lautrec. Mais, dans le conseil, ce sont les médiocrités de cour qui dominent; c'est du Prat surtout, qui s'irrite de l'audace du Génois. Vainement Langeay lui représente que Doria tient dans sa main et Gênes, et Naples, et le sort de notre armée d'Italie; tous ces flatteurs à genoux ne voient que la dignité du roi qu'on outrage, et envoient secrètement Barbesieux prendre le commandement de la flotte de Doria.

François de la Rochefoucauld, sire de Barbesieux, était un noble chevalier qui avait fait ses preuves sur les champs de bataille, mais qui ne savait, dit Brantôme, « ce que c'estoit qu'une mer, un port et une galère, non pas même une flûte. » Tel était l'homme qui devait, dans la pensée de du Prat et de ses amis, tenir lieu de Doria. Le souvenir de Bourbon était perdu pour eux; il leur fallait encore un traître.

Doria reçut fièrement Barbesieux à son bord. « Je sais,

lui dit-il, que vous avez reçu l'ordre de vous saisir de mes galères et de ma personne. Quant aux galères du roi, vous les aurez; mais quant à celles de Gênes, j'en ferai à ma volonté; tout mon désir est de servir ma patrie. » Déjà, par l'entremise du marquis du Guast, Doria était entré en pourparlers avec l'Empereur, et l'Empereur avait accepté avec joie son bras et ses douze galères.

Cette défection, qu'il avait prévue, fut le coup de mort de Lautrec. Filippino Doria se retira de devant Naples, lorsqu'elle était réduite à l'extrémité, et les vivres y entrèrent aussitôt à pleines voiles. Des maladies épidémiques ravagèrent en même temps notre camp, et en firent un tombeau.

Lautrec lui-même était souffrant; mais, tout épuisé qu'il fût, il veillait à tout, aux convois, aux escortes, aux malades; il recrutait des troupes dans les Abbruzzes, il soutenait le moral de l'armée de son énergie et de son courage, résolu qu'il était de mourir sur le lieu, nous dit du Bellay, plutôt que de reculer d'un pas. Tant qu'il véeut, pas un ennemi n'osa nous attaquer dans nos lignes.

Mais, à la fin de juillet, le fléau épidémique redoubla d'intensité. Couché sur un lit de douleur, Lautrec interrogeait tout le monde sur l'état de l'armée, et, afin de lui rendre un peu de calme, tout le monde le trompait. Lautrec s'en aperçoit; il appelle deux pages, et les menace de mort s'ils ne lui déclarent la vérité. Les pages disent ce qu'ils ont vu: « Il n'y a plus d'armée, on ne voit partout que des cadavres. » A ces mots, Lautrec se retourne et meurt.

« Notre armée ne put estre vaincue par les hommes, suivant la belle expression de du Bellay; mais Dieu y mist

la main. » On montre encore à Naples le vaste cimetière où la défection de Doria condamna à mourir les soldats de la France. Il a conservé le nom de *champ de Lautrec.*

Le marquis de Saluces, qui succéda à Lautrec, signa une capitulation honteuse, et les débris de notre armée revinrent en France sur les vaisseaux de Barbesieux.

Presque au même moment, une double catastrophe portait le dernier coup à notre puissance en Italie. Gênes se soulevait à la voix de Doria, et le comte de Saint-Pol était surpris, près de Landriano, par Antoine de Lève qui culbutait son arrière-garde et le faisait prisonnier.

Ces revers étaient grands; cependant l'Empereur avait appris, par le danger où s'était trouvée Naples et par les étonnants succès de Lautrec, à nous respecter encore et à nous craindre. Des deux côtés, il y avait épuisement et besoin de la paix. Louise de Savoie et Marguerite d'Autriche profitèrent de ces dispositions réciproques. Elles se virent à Cambrai, au printemps de 1529, et conclurent, en peu de jours, un traité qui mit fin à la guerre [1].

L'Empereur cessait de revendiquer la Bourgogne, et, par ce traité, consentait à rendre les enfants de France. François Ier s'engageait, de son côté, à payer deux millions d'écus d'or pour sa rançon, dont 400,000 à Henri VIII pour le rembourser de pareille somme qui lui était due par Charles-Quint. François renonçait en outre à toute prétention sur l'Italie, et à tout droit de souveraineté sur l'Artois et la Flandre. Il cédait Tournay, qui était depuis quelques années entre les mains des Impériaux, et s'obligeait à employer ses bons offices, et au besoin ses armes, pour faire rendre à l'Empereur les places dont les Véni-

[1] Ce traité est connu sous le nom de *Paix des Dames.*

tiens s'étaient emparés au royaume de Naples. Enfin le procès du connétable de Bourbon devait être revu, et sa mémoire réhabilitée. Ses biens devaient être rendus à ses héritiers, et toutes les confiscations de la dernière guerre annulées (5 août 1529).

Ces conditions étaient dures; mais, en définitive, elles l'étaient moins que celles du traité de Madrid : elles nous rendaient les fils du roi et nous donnaient la paix. Le mariage de François Ier avec Éléonore d'Autriche, veuve d'Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, avait été de nouveau stipulé; il fut célébré dans le courant de l'été de 1530. Par une clause expresse du traité de Cambrai, Éléonore était censée apporter la Bourgogne en dot, et la propriété en était assurée aux enfants qu'elle pourrait avoir de son mariage. C'était là encore une éventualité de sacrifice.

La France n'en accueillit pas moins avec joie la nouvelle du traité; mais il ne pouvait en être ainsi de nos alliés, à l'insu desquels avait été conduite la négociation. Deux fois en vingt-un ans, les Vénitiens furent trompés à Cambrai. « Cette ville est le purgatoire de Venise, disait André Gritti; c'est là que les empereurs et les rois font expier à la république la faute qu'elle fait toujours de rechercher leur alliance. »

François Ier sentait que ces reproches étaient fondés; il évita, pendant quelques jours, les ambassadeurs italiens; puis il chercha une excuse dans la cruelle position d'un père réduit à acheter le bonheur de revoir ses enfants. Que pouvaient faire, dans cette pénible extrémité, les débris de la ligue? Charles-Quint débarqua à Gênes, le 12 août 1529, accompagné d'infanterie et de cavalerie, et annonçant l'intention de les écraser. Charles se rendait à

Bologne, où il devait rencontrer le pape : les représentants des diverses puissances italiennes vinrent s'y jeter à ses pieds, et y obtinrent leur pardon au prix des plus rudes sacrifices. Seuls, les Florentins ne craignirent pas de tenir tête à l'Empereur; pendant onze mois, ils résistèrent aux forces impériales avec une énergie toute républicaine, et il fallut que les Impériaux souscrivissent à une capitulation dictée par eux, pour que les Médicis, dont ils avaient secoué le joug, pussent rentrer à Florence.

Ce fut là le dernier événement de la guerre. Si maintenant nous reportons nos regards en arrière, qu'y voyons-nous? Depuis quinze ans, l'Italie gémit sous le poids des armées qui l'ont prise pour champ de bataille. Les trésors de la France, de l'Espagne et de l'Allemagne sont venus s'engloutir, avec toute une génération d'hommes, dans ce malheureux pays; et quelles ont été les conséquences de tant de luttes et de ruines? La France est revenue à ses limites de 1515; la maison de Sforce règne à Milan comme elle y régnait à l'avénement de François Ier; les Vénitiens n'ont perdu ni acquis un pouce de territoire; le duc de Ferrare règne toujours à Modène; les Médicis règnent toujours à Florence; le pape a recouvré ses États qu'un jour d'orage lui avait enlevés, et Charles-Quint a vu grandir son nom sans voir grandir ses domaines. Le flot des passions et des peuples a passé sur le monde, sans y laisser plus de traces que celui de la mer sur le rivage qu'il semblait devoir submerger.

CHAPITRE XI.

Mœurs de la cour. — Chevalerie. — Caractère de François Ier.

La cour de France s'était presque entièrement renouvelée depuis les jours où nous l'avons vue dominée par l'influence de Louise de Savoie et la beauté de la comtesse de Châteaubriand. Qu'était devenu Bonnivet, le héros des salons de Blois et d'Amboise, et Lautrec, et Lescun, et le beau Gruffy, et Bourbon, cet homme si grand, ce prince si fier? Tous morts; et tous, sauf Bourbon, morts au champ d'honneur. Le peuple reprochait quelquefois ses favoris à François Ier.— Sire, disaient les poëtes du temps,

Si vous donnez pour tous
A trois ou quatre,
Il faut donc que pour tous
Vous les fassiez combattre.

Et les favoris versaient leur sang à flots pour toute réponse.

Louise de Savoie allait quitter, elle aussi, cette cour qu'elle avait animée de son esprit et pervertie par ses intrigues. Elle n'avait que cinquante-cinq ans; elle se croyait jeune encore peut-être, et cependant la pensée de la mort la faisait tressaillir comme si elle l'eût vue

prochaine. Elle ne pardonnait pas aux prédicateurs de la rappeler dans leurs discours. « Apparemment, disait-elle, qu'ils ne savent que dire, puisqu'ils répètent sans cesse ce que personne n'ignore. » Louise était au château de Grès, en Gatinois, lorsqu'elle fut atteinte de maladie, au mois de septembre 1531. Un soir, pendant qu'elle reposait, une clarté extraordinaire remplit sa chambre ; elle ouvre ses rideaux, voit une comète : « Ah ! s'écrie-t-elle, ce n'est pas pour le peuple qu'est ce signe menaçant. C'est pour nous autres grands de la terre, il faut franchir ce terrible passage ; il le faut ! » Quelques jours après, elle était morte.

Louise de Savoie n'eut qu'une vertu, son amour de mère ; mais cet amour la rendit propre aux affaires d'État, comme elle l'était naturellement aux intrigues des cours. Sa fermeté sauva la France après Pavie ; ajoutons que sans sa jalousie et sa cupidité la bataille de Pavie n'eût peut-être pas été nécessaire.

Ce fut enfin Louise de Savoie qui donna à la cour l'exemple de cette légèreté de mœurs dont l'habitude produisit, sous les règnes de François Ier et de ses successeurs, tant de hontes et de désordres. La pensée qui naît à chaque page de l'histoire de cette époque, c'est que dans une société ainsi faite, le sens moral est perdu. Marot proposait d'appeler Mlle de Lestrange, la maîtresse du dauphin, *Mademoiselle Qui-est-un-ange*. Ne se trouva-t-il pas un poëte pour écrire sur le tombeau de la comtesse de Châteaubriand : « Tant qu'elle vécut, on ne vit, dans les Gaules, femme meilleure, ni plus belle, ni plus religieuse. »

. . . . Nec pulcrior
In Galliis mulier, nec religiosior.

La morale du temps, du moins à la cour, semble se résumer dans cette maxime tout épicurienne : — ce qui est bien, c'est de plaire; ce qui est mal, c'est d'être maladroit ou ridicule. — Les œuvres de Brantôme, les contes de Bonaventure des Perriers et de Marguerite de Navarre, ne sont que le développement, sous mille formes gracieuses et nues, de cette étrange théorie.

L'introduction des femmes à la cour par Anne de Bretagne fut un coup mortel porté aux mœurs de la haute société française. Anne les formait à la vertu; mais, après elle, l'air de la cour les forma de lui-même au vice. La cour devint une école de cette galanterie spirituelle et légère qui propage d'autant plus sûrement la corruption qu'elle sait en voiler la laideur. « Une cour sans femmes, disait François Ier, c'est une année sans printemps, un printemps sans roses.— C'est un jardin sans fleurs, ajoute Brantôme, et ressemble mieux une cour d'un satrape ou d'un Turc, que non pas d'un grand roi chrétien. »

Le règne de la comtesse de Châteaubriand avait passé comme celui de toutes ces fleurs qui comptent sur leur beauté d'un jour. Réduite à retourner, pendant la captivité du roi, près d'un mari outragé, dans la solitude d'un vieux château breton, elle y demeura pour toujours ensevelie dans sa tristesse. Le roi lui-même l'avait oubliée : il avait été frappé, à son retour d'Espagne, de l'esprit et de la beauté de Mlle de Pisseleu d'Heilly, l'une de ces jeunes filles qui entouraient la régente, et dont elle redoutait moins l'influence que celle de la fière comtesse de Châteaubriand. Toutes les faveurs et tous les hommages furent dès lors pour Mlle d'Heilly. Le roi lui fit épouser René de Brosse, de la maison ducale de Bretagne, qu'il créa duc d'Étampes, chevalier de l'ordre, et combla

de dignités et d'honneurs, pour prix de cette déshonorante union. « Ah! que vous voudriez bien avoir cet ordre pendu au col aussi bien comme moi, disait un jour à La Châtaigneraie un des seigneurs de la cour qui était sans doute le duc d'Étampes. — Oui, répondait La Châtaigneraie; mais j'aimerais mieux être mort que de l'avoir eu par le même moyen que vous. »

Dans cette cour imprégnée de volupté, chacun la respirait avec la vie; et si la pudeur se révélait encore sur quelques fronts, elle devenait aussitôt l'objet de toutes les attaques. Lorsque le jeune dauphin mourut en 1536, à l'âge de dix-sept ans, on eût dit déjà d'un vieillard, à voir sa belle figure étiolée par la débauche. Son frère, le duc d'Orléans, à peine marié à la célèbre Catherine de Médicis, se lia publiquement à la non moins célèbre Diane de Poitiers, qui avait le double de son âge. On vit alors la maîtresse du fils et la maîtresse du père lutter à la cour de crédit et d'impudence, se disputer le présent et l'avenir, et l'une d'elles (on l'en accusa du moins) chercher des protecteurs jusque dans les rangs de nos ennemis, en trahissant la France.

Que devenait la religion avec de telles habitudes, cette religion qui avait donné un si haut caractère de dignité à la cour d'Anne de Bretagne? On en trouvait le nom partout; on trouvait même partout quelques-unes de ces pratiques qui sont comme la fleur de la piété et semblent réservées aux âmes saintes. Après la bataille de Marignan, le roi partit de Lyon, à pied, pour aller en pèlerinage au Saint-Suaire de Chambéry. D'autres fois, nous le voyons, lui et sa mère, aller à pied d'Amboise à Saint-Martin de Tours ou à Notre-Dame de Fontaine. Louise de Savoie, qui craignait les comètes, craignait

aussi un peu le bon Dieu, bien que son orthodoxie ait été parfois vacillante; mais cette foi était stérile. Nous ne voyons point alors la religion telle qu'elle nous apparait au milieu même des désordres de la cour de Louis-le-Grand, présente partout et toujours à la pensée de ceux qui voudraient l'oublier, les ramenant au pied de l'autel par des habitudes réglées et précises, les touchant par des conversions sublimes, les effrayant dans l'abîme de leurs joies par le spectacle de mortifications inouïes que ne peuvent cacher à tous les yeux la soie et le velours, faisant entendre, à chaque faute, la grande voix de ses anathèmes, et, à chaque désillusion, la douce voix de ses espérances. Les sentiments religieux du XVIIe siècle prirent, avec les enseignements si lumineux de Bossuet, si précis de Bourdaloue, si touchants de Fénelon, un caractère positif et pratique qui ne laissa dans l'ombre aucune vérité, aucun devoir; ce n'était plus l'élan désordonné du XVIe siècle, allant parfois à l'enthousiasme, parfois à l'indifférence. Le XVIe siècle, dans sa première moitié du moins, tient peu, sous le rapport religieux, soit des siècles qui le précédèrent, soit du siècle qui le suivit : il n'avait plus la foi sainte et forte du moyen âge; il n'avait pas davantage ce calme dans l'action qui caractérisa l'âge suivant. Le XVIe siècle semble un enfant, dont l'intelligence s'est nourrie au hasard de mille traditions. Il a pris au culte catholique ses grandes et imposantes cérémonies, ses processions, ses pèlerinages; à la chevalerie, ses mœurs galantes; à l'antiquité, vers laquelle le reportent ses études, l'enivrement de ses beaux-arts, le sensualisme de sa pensée et les vagues aspirations de sa philosophie. Il a pris au passé quelques-unes de ses habitudes de violence; à l'avenir, quelques-uns des raffi-

nements de sa civilisation. C'est une éducation mal faite où il y a de tout, de la foi et du doute, de l'esprit de soumission et de l'esprit de révolte. La réforme luthérienne en est sortie; la grande réforme catholique en sortira; mais quel que soit le germe qui s'y développe, soyez sûr qu'il poussera un jet vigoureux, car c'est le siècle de l'activité et du génie.

La cour de François Ier a produit un livre mystique, chose assez rare à la cour pour être remarquée. Ce livre est *le Miroir de l'âme pècheresse*, par la belle Marguerite, sœur bien-aimée du roi. Marguerite, mariée d'abord au duc d'Alençon, avait épousé en secondes noces Henri d'Albret, roi de Navarre. Charmes de l'esprit, grâces du visage, instruction variée, caractère facile et bienveillant, elle possédait tout cela; c'étaient à peu près les mêmes qualités que celles de son frère, mais avec une délicatesse qui en augmentait le prix. Marguerite aimait surtout, comme François Ier, les lettres et les hommes de lettres. Sa cour était une académie où l'on faisait de la poésie, de la philosophie, de la religion, avec cette indépendance de pensée qui conduit facilement à l'erreur. On eût dit une de ces petites cours italiennes des Este et des Médicis, dans lesquelles se succédaient pêle-mêle les chants d'amour et les dissertations philosophiques, les contes grivois et les saintes prières; une cour où la science elle-même et la religion, la vertu et le plaisir, n'apparaissaient tour à tour que sous la forme d'harmonies vagues et mystérieuses. La vérité, pour ces cercles mondains et sensuels, c'était, avant tout, ce qui était beau, ce qui élevait la pensée vers le dieu inconnu qu'on nommait *la Providence*. La vérité, c'étaient les beaux-arts, les belles-lettres, les rêves enchanteurs de la philo-

sophie platonicienne et la poétique gaieté d'Anacréon.

Confidente des plaisirs de son frère et des aventures quelque peu licencieuses de la cour, Marguerite en composa, en allant par pays, dans sa litière, un livre de nouvelles, dont le style *doux et fluant*, pour parler comme Brantôme, était employé à mettre en relief des sentences d'amour dans le genre de Boccace. Nous citerons celle-ci entre autres : « Il n'est point d'avocat si malin, ou de moine si fin, qu'on ne puisse tromper quand on aime bien. » Telle était l'atmosphère de pensées au milieu de laquelle vivait Marguerite. On se demande donc de quelle nature pouvait être son *Miroir de l'âme pécheresse*. Ce qu'il y a de plus singulier, c'est que ce livre était précisément la paraphrase de cette pieuse parole de l'Écriture : *Cor mundum crea in me, Deus!* (Mon Dieu, créez en moi un cœur pur.) Il n'y avait pas longtemps que la voix de Laurent-le-Magnifique retentissait encore sous les pins d'Italie du val d'Arno, chantant tour à tour les louanges de la Vierge et les grossières *canzoni* du carnaval. Ces anomalies peignent une époque.

Le livre de la reine de Navarre est une suite d'aspirations et de méditations pieuses où le dogme se montre le moins qu'il peut. On y reconnaît l'influence de la philosophie antique : rien de positif dans la croyance, nulle assurance dans la pensée, quelque chose de vague dont les formes fuient l'œil. On voudrait faire disparaître le prêtre et l'autel derrière les nuages d'encens qu'on fait monter vers les cieux. Brantôme raconte que Marguerite voulut assister à la mort d'une de ses *filles de chambre qu'elle aymoit fort*; et pourquoi? pour voir comment se faisait ce *deslogement de l'âme*, dont elle avait tant ouï discourir aux savants, et « s'il sortiroit quelque vent,

ou bruit, ou le moindre raisonnement du monde. » Mais elle déclara bientôt qu'elle n'avait rien aperçu, et que, si elle n'était bien ferme en sa foi, elle ne saurait que penser.

Vous le voyez, c'est le doute qui se cache encore, mais qui ose cependant déjà faire dépendre, en quelque sorte, la vérité de la religion d'un léger bruit ou du *moindre raisonnement du monde*. Les esprits qui en sont là, et ils commencent à être nombreux, seront les protecteurs-nés de toutes les hérésies nouvelles, non qu'ils croient plus aux nouveaux dogmes qu'aux vieux, mais parce qu'ils sont tentés de ne plus rien croire, et que cependant traditions et habitudes leur font encore une obligation d'une foi quelconque.

Vis-à-vis de cette société de libres penseurs se trouvaient les vieux représentants de la féodalité; ils ont peu de lettres, peu de flexibilité de caractère; on dirait quelque chose de rude comme une cuirasse et de violent comme un coup d'épée. Ces grands seigneurs avaient, au fond du cœur, un profond respect pour le principe d'autorité qui leur rappelait leur antique puissance; mais l'hérésie avait bien des séductions diverses. Nous avons vu qu'en Allemagne un grand nombre se firent luthériens par intérêt et par convoitise. En France, ils se divisèrent et portèrent des deux côtés leur ignorance et leur force souvent brutale. Comme type de ces hommes de fer, nous pourrions citer l'illustre connétable Anne de Montmorency, homme rare d'ailleurs, et par sa haute intelligence et par la sincérité de ses convictions. « Tous les matins, dit Brantôme, il ne failloit de dire et entretenir ses patenostres, fust qu'il ne bougeast du logis, ou fust qu'il montast à cheval et allast parmy les champs aux

armées; parmy lesquelles on disoit qu'il se falloit garder des patenostres de monsieur le connétable; car, en les disant ou marmottant, lorsque les occasions se présentoient, comme force débordements et désordres y arrivent, maintenant il disoit : « Allez-moy pendre un tel; attachez celuy-là à un arbre; faictes passer celuy-là par les picques, » et ainsy tels ou semblables mots de justice et police de guerre proféroit-il, selon les occurrences, sans se desbaucher nullement de ses *pater*, tant il estoit consciencieux. » Lorsque le roi se présenta devant Pavie en 1524, Montmorency, ayant été obligé de battre en brèche une tour qui défendait le pont du Tésin, fit pendre tous ceux qui étaient dedans, « pour avoir esté si outrageux d'avoir voulu garder un tel pouiller à l'encontre d'une armée françoise. »

Voilà bien la fière rudesse de la féodalité. Sa foi est d'ailleurs simple et profonde; elle l'accompagne partout sans pouvoir dompter ses violentes passions. Il y a toutefois quelque chose de candide et de touchant dans ces humbles prières marmottées par un vieux guerrier qui n'a jamais tremblé dans les batailles.

Robertson attribue au fameux cartel, échangé entre François Ier et Charles-Quint, la déplorable introduction du duel privé dans les mœurs européennes. Avait-il donc oublié les chevaliers de la Table-Ronde et leurs luttes romanesques? avait-il oublié Bayard appelant au combat Alonzo de Soto-Major pour avoir dit que lui, Bayard, ne l'avait pas traité en gentilhomme, et avoir refusé de *rabiller ses paroles devant ceux qui les avoient ouies?* Montmorency menace le connétable de Castille de l'appeler en lieu où il *luy fera confesser avoir failly de sa foi.* François Ier et Charles-Quint parlent le même langage, dont

toutes les formes semblent dès lors reçues etconsacrées.

Mais à côté du duel, à côté de ces tournois dans lesquels il y avait des gens tués ou affolés, et au milieu des exactions et des violences, désordres inhérents à un état social où la guerre avait été longtemps permanente, se révélaient à chaque instant de rares vertus et des dévouements sublimes. Le caractère chevaleresque, qui jeta tant d'éclat sur le règne de François Ier, était complétement inconnu de la société antique. Bayard ne rappelle ni Achille laissant périr ses frères d'armes par fol orgueil; ni Ajax, ni Diomède, héros farouches, qui n'avaient de l'honneur que les passions violentes sans en avoir les douces vertus. Les héros de Virgile, il est vrai, le doux Euryale, le jeune Pallas, le beau Turnus, ont un caractère empreint d'une sensibilité touchante : ils aiment leur patrie; ils ne peuvent voir couler les larmes de leur mère; *nequeam lacrymas perferre parentis.* L'histoire antique nous offre des citoyens justes et désintéressés, comme Aristide; simples et bons, comme Épaminondas, qui ne se réjouissait de ses victoires que par la joie qu'elles causeraient à son père et à sa mère; mais nulle part vous n'y trouverez cette magnaninité journalière et naturelle, qui se dissimule sous le voile de la courtoisie; vous n'y trouverez pas davantage cette gaieté sous les armes, et ce sentiment de l'honneur, qui font de la vie du chevalier une suite merveilleuse de joyeuses prouesses. Les fêtes, pour lui, sont des combats, et les combats sont des fêtes qu'anime la pensée constante de l'honneur, de l'amour et du devoir. « Pierre, mon amy, disait à Bayard sa pieuse mère,... d'autant que mère peut commander à son enfant, je vous commande trois choses tant que je puis, et si vous les faictes, soyez assuré que vous vivrez

triomphamment en ce monde. La première, c'est que, devant toutes choses, vous aymez, servez et craignez Dieu... Tous les soirs et tous les matins, recommandez-vous à luy, et il vous aydera. La seconde, c'est que vous soyez doux et courtois à tout gentilhomme, en ostant de vous tout orgueil. Soyez humble et serviable à toutes gens; ne soyez maldisant ne menteur; maintenez-vous sobrement quant au boire et au manger; fuyez envie,... soyez loyal en faicts et dicts; tenez votre parole; soyez secourable aux povres veuves et orphelins, et Dieu vous le guerdonnera; car, donner pour l'amour de luy n'apovrit onc homme. Et sachez, mon enfant, que telle aumône que vous pourrez faire vous prouffitera grandement au corps et à l'âme. »

Suivez maintenant Bayard partant d'un visage assuré sur *un bon petit roussin* avec sept écus d'or dans sa *bourcette*, et vous retrouverez dans toutes les actions de sa vie ces nobles enseignements de la chevalerie que lui a transmis sa pieuse mère. Partout vous le verrez, *le cœur nect comme la perle*, suivant la naïve expression de son historien. S'il fait quelque bonne prise, ses compagnons en ont leur part; de toute la magnifique rançon que lui offre une pauvre mère à genoux pour sa famille, il n'accepte que deux *jolis et mignons bracelets* faicts de beaux cheveux de fil d'or et d'argent subtilement ouvrés par les deux belles filles du logis, parce qu'il les portera pour l'amour d'elles. Il lutte seul sur un pont, comme Horatius Coclès; il entre le premier dans Milan, dans Brescia; il sauve Mezières, et, frappé à mort à Romagnano, sa première pensée est pour sa *povre âme*; sa seconde pensée, pour qu'on le tourne, une dernière fois, le visage contre les ennemis.

Et Bayard n'est pas le seul homme de cette trempe. Voyez autour de lui Chabannes, Pontdormy, Imbercourt, La Trémouille. Tous unissent le désintéressement et la courtoisie à la bravoure la plus héroïque. En 1525, un gentilhomme, du nom de d'Étrées, fait prisonnier le seigneur de Liques, son rival en amour près de M[lle] de Fourquerolles, et qui, le soir même, devait l'épouser. M[lle] de Fourquerolles demande sa grâce, et aussitôt d'Étrées le lui renvoie sans rançon. Lorsque Montalembert d'Essé, l'un des plus experts chevaliers de son temps au fait des armes, revenait couvert de gloire du siége de Landrecy ou de la guerre d'Écosse, on le voyait refuser de s'asseoir à la table de la sénéchale de Poitou, « ne voulant point oublier, dit Brantôme, l'honneur qu'il lui devoit pour avoir été nourri page en sa maison. » Ainsi la délicatesse du sentiment s'alliait à la plus indomptable énergie. Le même Montalembert, tourmenté par la jaunisse, maudissait cent fois le jour la vie, d'être réduit à mourir daus un lit *comme un cagnardier.* Tout à coup le roi lui ordonne d'aller se jeter dans Thérouenne. « Mes amis, s'écrie Montalembert, car il estoit fort visité, dit Brantôme, voilà le comble de mes souhaits arrivé; car je ne souhaittois rien tant que d'aller mourir en un honorable lieu. Or, je m'en vais, et vous jure bien que madame la jaunisse n'aura point cet honneur de me faire mourir. » Dès le lendemain, il monte à cheval, et va se faire tuer sur la brèche.

La vérité semble souvent près de la fiction, dans l'histoire de la chevalerie. On dirait une création fantastique où tout est poésie : prouesses des guerriers, pinacles aériens des châteaux, souvenirs d'amour et de gloire. C'est l'âge de l'imagination sous toutes ses formes, sous



la forme du courage, comme sous celle des arts; vous la retrouvez partout, à Marignan comme à Chambord.

François Ier était l'homme qu'il fallait pour présider à cette société d'imagination et de féerie. Brave comme Bayard, adroit aux armes comme d'Essé, confiant avec ses amis, généreux avec ses adversaires, courtois envers les dames, franc et ouvert avec tout le monde, il avait, de plus, certains autres avantages toujours précieux : bonne grâce, beau maintien, belle parole. S'il n'avait pas toutes les qualités du roi, il lui en manquait peu du moins de celles qui, dans les idées du temps, formaient un chevalier accompli. Aussi tenait-il beaucoup plus à son titre de chevalier qu'à son titre de roi. Son jurement était : *Foi de gentilhomme!* « Nous sommes quatre gentilshommes de la Guyenne, disait-il, qui combattons en lice et courons la bague contre tous allans et venans de France : moi, Sansac, d'Essé et la Châteigneraye. »

Les défauts de François Ier, comme roi, étaient souvent ses plus brillantes qualités comme gentilhomme. Ainsi ce qu'on pouvait surtout lui reprocher, c'était trop de confiance, trop de bravoure, trop de franchise, trop d'entraînement dans les plaisirs et dans les fêtes. A Marignan, il dort sur un affût de canon, au milieu des ennemis; à Pavie, il est le dernier à se rendre; mais à Fontainebleau et à Chambord, il ne songe plus qu'à la joie, à l'amour et aux beaux-arts. Il oublie ses armées, qui luttent au loin contre la faim et la maladie, les seuls ennemis qu'elles ne puissent vaincre. S'il leur envoie de l'argent, c'est avec une parcimonie ruineuse; s'il leur envoie des secours, c'est le plus souvent trop tard. Son gouvernement flotte au milieu des intrigues de cour. Il se laisse tromper par Charles-Quint, qui tient surtout à être roi. Il se laisse

piller par les *passe-volants* et *griveleurs;* injures du temps, dont la signification s'appliquait au capitaine qui bénéficiait sur la paye du soldat, au commissaire qui fraudait les vivres, à toutes ces sangsues qui sont si promptes à profiter de l'inapplication du prince, pour s'engraisser à ses dépens. François I[er] eut un dernier malheur : ce fut de croire, comme on le disait autour de lui, qu'il suffisait d'être roi pour être obéi. Il laissa son conseil braver l'illustration de Bourbon et la puissance de Doria, et Bourbon et Doria l'abandonnèrent. Plus habile, Charles-Quint s'enrichit de nos pertes. Mais que la générosité de François I[er] soit mise en jeu, qu'on provoque sa franchise ou son courage, vous le retrouverez grand, plus grand que Charles-Quint[1].

[1] Marguerite de Navarre raconte, dans l'*Heptameron*, qu'un seigneur allemand ayant voulu assassiner François I[er], celui-ci l'emmena seul à la chasse; puis, tirant tout à coup son épée et lui en faisant admirer la trempe : « Comte, lui dit-il, ne croyez-vous pas que quelqu'un qui voudrait m'ôter la vie, s'il connaissait mon cœur, mon bras et mon épée, y regarderait à deux fois? Eh bien! je le tiendrais néanmoins pour un lâche, si, se trouvant seul à seul avec moi, il se sentait retenu par la peur. — La seule pensée d'une telle action serait un crime affreux,» s'écria le comte. François I[er] remit son épée dans le fourreau, et le lendemain le comte quitta la France. « Vous m'engagiez à le chasser, dit alors le roi à ceux qui l'entouraient; vous le voyez, il se chasse lui-même. »

CHAPITRE XII.

Gouvernement, finances, justice, guerre, marine, commerce, agriculture.

Il y a deux périodes bien distinctes dans le règne de François Ier. La première s'étend de 1515 à 1525, ou même à 1531. C'est l'époque de ses ambitions de jeune homme et de ses illusions chevaleresques. Il ne songe alors qu'à la guerre et aux plaisirs, et abandonne les affaires d'État à l'influence de sa mère. Mais à partir de la bataille de Pavie, et, plus encore, de la mort de la duchesse d'Angoulême, si l'on retrouve encore quelque passion en lui, c'est moins l'ambition que le ressentiment. Il ne peut oublier l'alcazar de Madrid. Ce ressentiment l'aveuglera; il lui fera renouveler la guerre et chercher des alliés parmi les anciens et parmi les nouveaux ennemis de la grande civilisation catholique; mais, quelles que soient les fautes de sa politique, on y reconnaîtra en même temps un ensemble de vues qui lui avait manqué jusque alors. François Ier avait fait son apprentissage à une dure école; il lui en resta une certaine habileté diplomatique, et un sentiment tout nouveau de la nécessité de l'ordre, de l'application et de l'économie, dans le gouvernement de l'État. Pour juger son administration aux diverses époques de son règne, il faut d'ailleurs en apprécier les difficultés. Lorsque François monta sur le trône au bruit des pleurs

qui accompagnaient le convoi de Louis XII, il trouva le trésor vide, et le royaume grevé d'une dette de 1,800,000 écus. Louis XII s'était toujours refusé à augmenter les impôts, et c'était surtout par là qu'il s'était acquis cette popularité qui l'avait suivi dans la tombe. François Ier pouvait-il, du premier coup, compromettre l'avenir de son règne, en adoptant des mesures qui avaient effrayé la prudente sagesse de son prédécesseur? Pouvait-il rompre avec les traditions d'un gouvernement qui avait valu à son chef le glorieux titre de *Père du peuple?* Et cependant il fallait de l'argent pour l'administration, pour les conquêtes, pour les plaisirs. Les ministres eurent recours à une mesure extrême, qui fut la création et l'aliénation d'un certain nombre d'offices de judicature. On déguisa, il est vrai, cette aliénation sous la forme d'un prêt remboursable à volonté. Mais personne ne s'y trompa, ni les magistrats, ni le peuple. Les magistrats résistèrent longtemps, et le peuple, entendant parler de charges vénales, fut tenté de croire à la vénalité de la justice.

Le produit que le trésor retira de la vente des vingt-une charges de conseillers créées par l'édit de 1522 fut loin, au reste, de répondre à l'attente de du Prat; il fallut renouveler quelques légers impôts supprimés par Louis XII, et le souvenir de Louis XII revint à tous les esprits; le nom de Louis XII se reproduisit dans toutes les plaintes comme un amer reproche.

François Ier était sensible à ces reproches; il recommandait l'économie à ses ministres; mais sa faiblesse vis-à-vis de ses amis et de sa mère paralysait bientôt l'effet de cette bonne volonté. Alors il fallait recourir à tous les moyens pour avoir de l'argent; on faisait por-

ter à la Monnaie, malgré la vive opposition du sentiment national, la splendide balustrade d'argent du tombeau de saint Martin; on imposait des subsides au clergé, qui ne cédait qu'à la force; on mettait en ferme les greffes du Châtelet; on empruntait à tout le monde, au chapitre de Notre-Dame, au collége des secrétaires du roi, au parlement, à la chambre des comptes, au Châtelet, aux généraux des Monnaie, aux maîtres des requêtes. A défaut d'argent comptant, on prenait de la vaisselle. Enfin, plusieurs domaines royaux furent aliénés dans le Dauphiné et le Valentinois; et, par un édit du 10 octobre 1522, des rentes furent créées sur la ville au denier douze.

De toutes les mesures fiscales de du Prat et de Semblançay, celle-ci est la seule qui sorte de la routine. C'est un des premiers essais de cette dangereuse puissance du crédit, qui doit prendre tant de développement avec les siècles. L'essai fut heureux; on n'avait d'abord créé que 16,668 livres 13 sols 4 deniers de rentes au capital de 200,000 livres; mais bientôt l'argent vint de lui-même audevant de créations nouvelles, et l'ordre sévère qui présida à l'administration, pendant la seconde période du règne de François Ier, doubla les forces du crédit, par la confiance qu'il inspira au peuple. Durant les quinze premières années de son règne, François Ier dépense comme un jeune homme, sans rien créer qui doive lui survivre; il épuise toutes ses ressources, et le trésor est toujours vide. Pendant les quinze dernières, il lui faut solder un arriéré énorme, soutenir deux guerres, dont l'une surtout, celle de 1544, fut désastreuse; il lui faut payer la guerre et payer la paix; et, non-seulement le peuple n'est pas grevé de nouveaux impôts, mais les anciens sont réduits,

les emprunts sont remboursés, les domaines engagés sont retirés; et lorsque François Ier mourut, on trouva 400,000 écus dans ses coffres. De nouvelles fortifications s'étaient cependant élevées sur nos frontières; le commerce, la marine, l'industrie s'étaient développés, et les arts, ainsi que les lettres, avaient reproduit, au sein de notre patrie, quelques-unes des merveilles du siècle d'Auguste.

Les ordonnances de Louis XII avaient introduit d'importantes améliorations dans l'administration de la justice. François Ier suivit ce noble élan. Je citerai d'abord le serment que prêta le chancelier du Prat en entrant en charge, serment dans lequel revit l'esprit de Louis XII : « Vous jurez, dit le roi au chancelier, que quand on vous apportera quelque lettre à sceller, signée par le commandement du roy, si elle n'est de justice, ne la scellerez point, encore que ledit seigneur le commandât par une ou deux fois; mais viendrez par devant iceluy seigneur, et luy remontrerez tous les points pour lesquels ladite lettre n'est raisonnable; et, après que aura entendu lesdits points, s'il vous commande la sceller, la scellerez, et lors le péché en sera sur ledit seigneur et non sur vous. »

Ainsi le ministre ne doit pas être un serviteur obéissant, mais un conseiller intelligent et sincère; les remontrances ne lui sont pas seulement permises, elles lui sont imposées comme un devoir.

Le parlement jouissait, lui aussi, par un long usage, du droit de remontrance; mais, le plus souvent, il l'exerçait d'une manière impérieuse, qui blessait au vif la fierté altière de François Ier. Nous nous rappelons les longues querelles du concordat. « Je n'entends pas estre roy à demy, » disait un jour François au parlement. Et

le président Ollivier lui répondait avec une gravité magistrale digne de Matthieu Molé : « Sire, tout roy que vous estes, vous ne ferez jamais qu'un acte inique devienne juste parce que vous luy aurez donné le titre de loy. »

Parmi les ordonnances législatives de François Ier, il en est une surtout qui est demeurée célèbre; c'est celle de Villers-Cotterets, du mois d'août 1539. Jusqu'à cette époque, les actes et arrêts avaient été rédigés en latin de palais plus ou moins grotesque. Qu'eussent dit Ulpien et Papinien, ces jurisconsultes de la vieille Rome, qui n'eurent jamais cependant le secret du beau langage, s'ils eussent entendu nos barbares formules, celle-ci, par exemple : « *Dicta curia debotavit et debotat de suâ demandâ.* »

Or, il arriva qu'un savant de la cour, qui avait perdu un procès, se vengea de ses juges en riant de leurs barbarismes. Ses plaisanteries portèrent coup, et il fut décidé que le français serait désormais la langue des tribunaux, comme elle était celle de tout le monde.

L'ordonnance de Villers-Cotterets s'attacha en même temps à réduire les frais de justice. Une autre ordonnance soumit à des règles fixes la tenue des registres baptistaires; une troisième exempta définitivement les ecclésiastiques du service personnel dans les armées, auquel, par une étrange anomalie, ils étaient astreints comme possesseurs de fiefs.

Le respect de François Ier pour la justice était tel, au dire du grave chancelier de l'Hôpital, que, lorsqu'il apercevait quelques-uns des dignes magistrats du parlement, Baillet, de Selve, on le voyait toujours prêt à se lever.

Assolitum dubitare prior ne assurgeret illis.

Il donna à Cujas, le grand jurisconsulte, droit de séance à vie au parlement de Dauphiné. Il appela Alciat en France, et il allait entendre ses leçons à l'université de Bourges. Ses ambassadeurs étaient le plus souvent des érudits ou des légistes, « car il avoit toujours en opinion ces gens savants, » nous dit Brantôme, qui ne lui pardonnait pas cette préférence.

Plusieurs des prédécesseurs de François Ier avaient institué de nouveaux tribunaux, afin de rendre plus prompte et plus générale l'action de la justice. François Ier fit peu de créations de ce genre [1]; mais il renouvela l'usage des *grands jours*, assises solennelles que des magistrats du parlement allaient tenir dans quelques villes lointaines de leur ressort, afin que nulle part il n'y eût *nonchaloir à entretenir les ordonnances*. Il les présida lui-même plusieurs fois. Malheureusement ce zèle ardent pour la justice ne fut pas toujours éclairé, et l'on a reproché avec raison à François Ier les cruelles rigueurs de sa législation criminelle. Les peines de la hart, des verges, des galères, des oreilles coupées, de la langue percée d'un fer chaud, y reviennent sans cesse, et souvent à l'occasion de délits sans proportion aucune avec ces peines. Ainsi ce sera pour des braconniers qui prennent *bêtes rousses et noires, en commettant larcin et nous frustrant*, dit l'ordonnance, *du déduit et passe-temps que nous prenons à la chasse*. Ce sera pour les moindres fautes disciplinaires qui se commettent aux armées. François Ier renouvela même le supplice de la roue, souvenir affreux des temps de barbarie. Ce supplice dut être appliqué aux voleurs de grand chemin, triste indice des désordres qui

[1] On lui doit cependant l'institution de la tournelle perpétuelle pour l'instruction des procès.

entravaient les communications et troublaient chaque jour la sécurité publique. Ces voleurs de grand chemin parcouraient le pays en bandes armées; quelquefois même ils avaient des canons, ils assiégeaient les châteaux, les petites villes, et commettaient en tous lieux des déprédations, des assassinats, et, pour nous servir de l'expression même de François Ier, des *effroïances*. François crut remédier à tout en opposant à l'horreur du crime l'horreur de la peine.

Mais le mal avait des racines profondes qu'il fallait surtout attaquer. Il tenait en grande partie à la constitution défectueuse de notre état militaire, et il est juste de dire que François Ier fit tous ses efforts pour y introduire de sages réformes. Dès les premiers jours de son règne, il défend aux gens d'armes *d'aller fourrager et vivre sur le povre peuple des champs*. A la place des aventuriers qu'on enrôlait pour chaque campagne, et qui retournaient ensuite faire métier de leur épée sur les grands chemins, il voulut avoir et il créa une infanterie nationale et permanente. Cette nouvelle base d'organisation militaire intéressait à la fois et notre sécurité et notre grandeur. Nous avons vu, en effet, par l'histoire des guerres d'Italie, de quels éléments hétérogènes se composait notre armée. Nos hommes d'armes sont les plus braves de l'Europe; nos généraux ne manquent ni d'habileté, ni de courage; mais l'infanterie devient chaque jour davantage le nerf de la guerre, et nous n'en avons point.

On ne peut, en effet, honorer de ce nom ces aventuriers que Brantôme nous peint « tels qu'il les avoit vus représentés dans les vieilles tapisseries et vitres des maisons anciennes, et Dieu sait comment représentés et habillés, plus à la pendarde vraiment, dit-il, qu'à la

propreté, portant des chemises à longues et grandes manches, comme Bohêmes et Mores, qui leur duroient vestus, plus de deux ou trois mois sans changer, montrant leurs poitrines velues, les chausses bigarrées et déchiquetées. » Ces aventuriers vivaient de la guerre et ne recevaient aucune solde.

A diverses époques on avait tenté de former une infanterie nationale; mais la facilité d'avoir des Suisses avait fait avorter tous ces essais, et le faible noyau d'infanterie française, qui était demeuré sous les drapeaux, n'était composé (je cite encore Brantôme) « que de marauds, belitres, mal armés, mal complexionnés, fainéants, pilleurs et mangeurs de peuple. »

Notre grande, disons mieux, notre seule ressource était donc d'acheter des landsknechts ou des Suisses, soldats capricieux, qui nous tenaient à merci. « C'est un bon mestier d'estre Suisse en France, écrivait le maréchal de Tavannes; ne vont aux assauts, ne combattent leur nation, affamment les armées, les appesantissent, les retardent par harangues, menaces, plaintes et traités continuels;... hors de leur pays sont des ours qui ne luttent si on ne les embrasse... Il ne se faut servir de plus de 3,000 d'iceux en une armée, afin de leur donner la loy, et de les faire courre et marcher par force selon la nécessité. Mais on a des 12,000, des 15,000 Suisses. »

L'une des premières pensées de François Ier, dans les loisirs que lui donna la paix de Cambrai, fut de porter remède à un tel mal, en *se fortifiant de sa nation*, pour parler le beau langage de du Bellay. Il lut les anciens, se pénétra de leurs principes, rédigea même un traité sur *la Discipline militaire*, qui fut loué et admiré avant et après sa mort, et mit, en 1533, ses idées en pratique,



par la formation de huit légions, chacune de 6,000 hommes. C'était l'ancienne légion romaine. Ces légions devaient être levées une par province. De grands priviléges furent accordés aux légionnaires, qui continuèrent à résider dans leur pays, mais furent astreints à des *montres* générales, et durent toujours se tenir prêts à marcher au premier ordre.

La plupart des armes anciennes, les haches d'armes, les flèches, les arbalètes, étaient encore en usage sous le règne de François Ier. Le chevalier portait toujours le corselet à longues tassettes, les manches de maille, le gantelet d'acier ; et ses luttes corps à corps conservaient encore quelque chose de la physionomie des combats d'Homère. François Ier à Pavie rappelle Hector et Diomède. Mais, chaque jour, ce reste de physionomie antique s'efface : aux canons et aux longues coulevrines viennent se joindre les arquebuses à croc et les terribles *pistoles*, dont les Allemands nous firent connaître l'usage dans la campagne de 1544. Toute la tactique se trouve ainsi changée. L'architecture militaire se modifie à son tour, mais lentement. Les redans aigus commencent à détrôner les hautes tours, pour faire place bientôt eux-mêmes au bastion moderne, élevant à peine au-dessus des glacis sa crête gazonnée.

La marine suivait également une voie de progrès. Elle s'était illustrée, pendant les dernières années du règne de Louis XII, par de grands noms et de glorieux combats; mais elle n'avait point encore de constitution fixe. La plupart des galions de Prégent-le-Bidoulx et des vaisseaux de haut bord de Primanguet étaient des navires de commerce armés en guerre. Comines nous dit, en parlant de la superbe galéace que montait le duc d'Or-

léans à la bataille de Rapallo : « Une grosse galéace qui estoit mienne. » Ainsi la flotte, toute belle qu'elle pût être, n'était qu'une flotte d'emprunt. Mais, après nos longues guerrés avec l'Angleterre et avec l'Espagne, nous finîmes par comprendre l'importance d'une puissante force maritime. François fit construire, dans les ports de Bretagne, des galions qui pussent se mouvoir, soit à la voile, soit à la rame. Il augmenta en même temps le nombre de ses galères, et, tant que Doria les commanda, elles furent sans rivales dans la Méditerranée; on les vit même, après la défection de Doria, et sous le commandement de ce Barbésieux, qui ne savait ce que c'était qu'*une mer, un port, une flûte*, tenir tête parfois à ce même Doria, et lui couler à fond une galère, à la hauteur de Nice, quelques jours avant la paix de Cambrai.

Nos principaux ports de commerce étaient alors Marseille, Bordeaux, Brest, Saint-Malo, Honfleur et Dieppe. Harfleur, si puissant autrefois, et qui s'intitulait *le souverain port de la Normandie*, avait été détruit par les Anglais vers le milieu du xve siècle. Sa position près de l'embouchure d'une petite rivière qui n'offrait qu'un difficile accès aux gros navires, consomma sa ruine. Louis XII jeta, en 1509, à quelques lieues de Harfleur, les fondements du Hâvre, au milieu des marais salans qui occupaient l'angle formé par la rive droite de la Seine et la côte de la mer. Mais, si le Hâvre-de-Grâce dut ses premiers commencements à Louis XII, ce fut surtout à François Ier qu'il dut les éléments de sa fortune. Avec François, le Hâvre devint une ville forte, un port commerçant et riche, et le rendez-vous habituel de nos escadres.

Le commerce avait pris, depuis le commencement du xvie siècle, des allures entreprenantes, et s'était mis à

courir les aventures comme la chevalerie. La découverte du Nouveau-Monde avait, en effet, répandu chez tous les peuples une ambition de richesse et de découvertes, qui chaque jour était excitée par les brillants récits des voyageurs. On ne rêvait que mines d'or, que forêts vierges, que villes merveilleuses. Vasco de Gama doublait le cap de Bonne-Espérance; Alvarez Cabral abordait aux rives enchantées du Brésil; Ponce de Léon s'établissait dans la Floride; Fernand Cortez entrait en vainqueur à Mexico; Pizarre régnait au Pérou; les Portugais fondaient Goa; Magellan faisait le tour du monde. Il n'était pas une nation qui ne mît une expédition en mer, et, quand ce n'étaient pas des nations, c'étaient de simples pilotes qui, au lieu de suivre la route battue du Levant, mettaient le cap à l'ouest et voguaient à la recherche de contrées inconnues. Dès 1504, les hardis navigateurs de Honfleur et de Saint-Malo allaient pêcher la morue à Terre-Neuve et exploraient les côtes de l'Amérique septentrionale. En 1506, Jean Denys, de Honfleur, traçait une carte du golfe Saint-Laurent. En 1508, Thomas Aubert, de Dieppe, formait des établissements sur les rives canadiennes. Ces établissements n'eurent, il est vrai, ni importance, ni durée; mais la voie était tracée, et le drapeau français avait flotté par delà les mers.

François Ier donna une nouvelle impulsion à ce mouvement des esprits, par l'envoi de plusieurs expéditions en Amérique. La première partit de France, en 1524, sous le commandement du Florentin Jean Verazzani. Le but de Verazzani semble avoir été de chercher au nord un passage pour aller aux Indes orientales. Il reconnut de nouveau Terre-Neuve et le Canada; mais, dans un second

voyage, il fut, si nous en croyons Ramusio, tué et dévoré par les sauvages. L'incertitude qui, dans tous les cas, plana sur son sort, ralentit pendant quelque temps le zèle de nos navigateurs. Mais, en 1534, Jacques Cartier, de Saint-Malo, proposa à François Ier de fonder une colonie dans les lointains parages où, chaque année, nos pêcheurs allaient chercher fortune. François accepta les services du pilote malouin, et Cartier mit à la voile, le 20 avril, avec deux navires de soixante tonneaux et cent vingt-deux hommes d'équipage. Le 10 août, il entra dans le large golfe dont Denys de Honfleur avait dressé la carte, et le salua du nom de Saint-Laurent, dont ce jour-là on célébrait la fête. Le 15, il découvrit une île à laquelle il donna le nom de *l'Assomption* (Anticosti). Cartier fit trois voyages successifs au Canada, il remonta le Saint-Laurent jusqu'à Montréal, et prit possession de tout le pays au nom de la France.

Le commerce fut d'ailleurs peu favorisé sous le règne de François Ier, si nous en croyons Gaillard. « On craignait, dit-il, qu'il n'affaiblît l'esprit militaire. » Mais comment donc expliquer ces colonisations lointaines? Comment expliquer cette importance des riches marchands qui se révèle si grande, si singulière, dans la vie de Jean Ango, le marchand de Dieppe? Jean Ango naquit à Dieppe, en 1481, de parents pauvres. A peine âgé de seize ans, il s'embarque pour la Méditerranée; puis, au bruit des merveilles du Nouveau-Monde, il y vole; ses spéculations sont heureuses; il devient riche; alors il laisse la mer pour le comptoir et expédie des navires à l'est, à l'ouest, jusqu'à Java, jusqu'à Ceylan. Les Portugais ayant entravé son commerce dans les Indes, il déclare la guerre à Emmanuel-le-Grand, roi de Portugal, bloque le Tage,

et il faut qu'Emmanuel-le-Grand lui envoie un ambassadeur dans sa maison de Dieppe, pour obtenir la paix. Cette maison de marchand ne tarda pas, au reste, à devenir un riche palais que Jean Ango fit construire et décorer par les plus brillants artistes de France et d'Italie. La façade était en bois de chêne, orné de sculptures représentant les fables d'Ésope et divers combats de mer entre Anglais et Normands. De hautes lucarnes à pignon aigu, de larges balcons ouvragés, et, dans les cours, des statues, des vases de fleurs, des fontaines jaillissantes, complétaient cette élégante et riche ornementation. A l'intérieur, vous ne voyiez que tableaux d'Italie et lambris recouverts de lames d'or et d'argent. Mais ce n'était pas assez pour Ango de ce splendide palais dominant fièrement le port, la mer et la riche vallée d'Arques. Il lui fallait encore une villa comme aux grands seigneurs de Rome; et les artistes accourent à sa voix, et la gracieuse villa s'élève à Varangéville, toute parée des mille fleurs de la Renaissance.

Lorsque François Ier vint à Dieppe, en 1534, Ango se chargea seul de le festoyer et de l'héberger; et François demeura ébloui de la magnificence du marchand, de ses étoffes brochées d'or, de ses tapisseries de l'Inde, de la recherche de sa table que couvraient les fruits des deux mondes, et de sa riche vaisselle dont les ciselures rappelaient l'Italie. François Ier ayant désiré faire une promenade en mer, Ango fit aussitôt approcher six nefs sculptées et dorées, et les offrit à son royal hôte avec leur armement et leur équipage. Tout grand seigneur qu'il parût être, Ango n'était cependant encore qu'un simple marchand, contrôleur du grenier à sel et fermier général de quelques grandes seigneuries; mais, ce jour-là, Fran-

çois Ier le créa vicomte et le nomma gouverneur de Dieppe.

Les documents nous manquent d'ailleurs pour apprécier exactement l'état du commerce, de l'industrie et de l'agriculture, sous le règne de François Ier. Nous savons seulement, par les récits des ambassadeurs vénitiens qui résidaient à la cour de France, que le mouvement des affaires était considérable, et que les revenus habituels du royaume excédaient les dépenses de plus de 100,000 écus. Nos blés, toujours suffisants pour la consommation nationale, se répandaient en outre sur les marchés de l'Espagne, de l'Angleterre et de la Suisse. Nos vins, *bien que les Français boivent pas mal*, écrivait Marino Cavalli, allaient en Angleterre, en Écosse, en Flandre, dans le Luxembourg, la Lorraine et une partie de l'Allemagne. On les payait plus cher que ceux d'Espagne et de Chypre, car, « s'ils étaient moins forts, dit toujours Cavalli, on les trouvait plus délicats. » Nos toiles, moins fines, il est vrai, mais aussi moins chères que les toiles de Hollande, se vendaient par toute l'Europe et jusque dans les pays barbaresques. La Bretagne exportait au loin ses sels et ses poissons salés; le Languedoc devait à ses récoltes d'huile, de vin, de safran et de pastel, une richesse qui étonnait ces riches commerçants de Venise. Navagero cite avec admiration les orfèvres de Paris; Giustiniani dit avoir vu quelquefois jusqu'à deux cents voiles dans le port de Rouen. Marino Cavalli ne peut traverser sans respect nos splendides forêts de chênes et de hêtres, qui couvrent la sixième partie du sol et offrent des ressources inappréciables pour les constructions. Nous apprenons, par ces studieux observateurs, que le seul droit dont était frappée l'exportation des prunes sèches rapportait annuellement au trésor 10,000 écus. Nos laines, de qualité commune,

ne produisaient d'étoffe un peu remarquable que le camelot de Rouen; mais nous demandions des laines fines à l'Angleterre et à l'Espagne, et nos métiers les convertissaient en fines étoffes. Nous demandions aussi une grande quantité de draps à Gênes et à la Toscane. « Le travail des Italiens est tout à fait du goût des Français, écrivait Cavalli, c'est-à-dire qu'ils font des draps qui ont peu de prix et encore moins de durée. C'est justement, ajoute-t-il malignement, ce qu'il faut aux Français, qui s'ennuieraient de porter trop longtemps le même habit. »

Lyon était l'entrepôt de ces échanges : c'était la ville la plus commerçante du royaume, la plus riche en banquiers et en numéraire. Toutes les monnaies y avaient cours : doublons d'Espagne, ducats d'Italie, florins d'Autriche, angelots, écus, sols d'or. « Les sommes qui y passent sont énormes, » écrivait Navagero. Ce qui avait imprimé ce mouvement à la prospérité de Lyon, c'étaient ses quatre foires annuelles où l'on accourait de toute l'Europe. Cette grande ville n'avait point d'ailleurs acquis encore le renom d'industrie que lui ont valu depuis lors ses fabriques. Les riches soieries nous venaient d'Espagne et de Gênes, et la manufacture de Tours, créée par Louis XI, était réduite encore à s'approvisionner de soie à l'étranger. Cavalli remarquait cependant avec peine que la culture du mûrier se propageait chaque jour dans la vallée de la Loire, et que les fabriques de Tours, grâce à la protection de Louise de Savoie, étaient dans une voie de progrès toujours croissants. « On comptait, dit-il, en 1545, huit mille métiers à Tours. »

François Ier, toujours obligé de faire face à des guerres ruineuses, eut le tort d'entraver quelquefois cet essor du commerce. Ainsi, il frappa d'un droit, en 1539, la sortie

des blés de province à province. Ayant reconnu bientôt les fâcheux effets de cette mesure, il tâcha de les adoucir en proclamant sa ferme volonté de maintenir la liberté du commerce intérieur, sans que ses sujets fussent *empêchés*, *travaillés* ni *mulctés*, et sans qu'il leur fût nécessaire d'avoir, pour le transport de leurs grains, aucuuc lettre de traite, permission ou sauf-conduit. Ceux qui se soumettront aux exactions des agents du fisc, ajoutait l'édit, seront *mulctés et punis de cette faulte par amendes arbitraires*. Peut-être eût-il suffi de punir les coupables sans punir les victimes.

C'est à François Ier que remonte la division du royaume en *généralités*, division qui servit de base à notre système administratif jusqu'à la révolution.

Nous vondrions maintenant pouvoir nous représenter notre patrie telle qu'elle était à cette glorieuse époque où Navagero, Giustiniani, Tiepolo, Cavalli, des ambassadeurs vénitiens, c'est-à-dire les hommes les plus riches, les plus industrieux et les plus civilisés de l'Europe, nous appelaient, après nous avoir visités, la première nation du monde. Nous voudrions revoir ces *nobles maisons* que Navagero trouvait semées sur sa route; ces danses, ces jeux, ces fêtes continuelles qui lui donnaient une si heureuse idée de notre caractère; cette ville de Paris, pour laquelle il accumule les superlatifs: *bellissima*, *grandissima*, *ricchissima, abundantissima, populosissima*; cette ville de tant de bruit, de tant de mouvement, de tant d'étude; où tout le monde, hommes et femmes, semble vivre dans la rue; où il n'y a personne, pour pauvre qu'il soit, qui n'apprenne à lire et à écrire; cette ville que Cavalli appelle *le cœur de la chrétienté*, dont il écrit qu'on ne peut rien dire qui en approche, et que des Vénitiens

du XVIe siècle n'hésitent pas à mettre au-dessus de Venise[1] !

Nous voudrions nous figurer l'aspect de nos provinces, avec leurs majestueuses forêts, leurs monastères crénelés, leurs châteaux flanqués de tours, leurs villes fortes sur la porte desquelles se dessine fièrement le blason de la commune, et leurs milliers de clochers, sveltes pyramides de pierre, autour desquels se pressent les populations, comme les soldats autour du drapeau. Le clocher était le symbole de l'ordre, du travail, du devoir, de l'espérance. Les brigands avaient peur de lui; le seigneur, quel que fût son fol orgueil, respectait son domaine; l'ouvrier allait chercher à son ombre force et noblesse; car, si le seigneur avait son écu d'azur ou d'or, chargé du chevron ou du sautoir qui rappelaient ses prouesses, l'ouvrier n'avait-il pas le sien, lui aussi, peint en vives couleurs sur l'étendard de sa confrérie et rappelant à chacun la dignité du travail et le respect auquel il a droit? Au lieu d'une grande société réglée et uniforme, vous aviez mille petites sociétés vivant de leur vie propre, se protégeant elles-mêmes, et mettant leurs droits et leur honneur sous la garde de Dieu. L'esprit de corps, qui animait ces petites sociétés, opérait des prodiges. Nulle part vous n'eussiez trouvé une plus vive séve de liberté, de plus nobles émulations et un plus patriotique courage.

Les fêtes de ce temps avaient un caractère de naturelle et religieuse gaieté, dont l'expression sublime se retrouve dans le cri national de *Noël! Noël!* qui semblait unir les joies du ciel et celles de la terre. Une certaine simplicité

[1] Voir les relations des ambassadeurs vénitiens parmi les *Documents relatifs à l'histoire de France*, publiés par ordre de M. le Ministre de l'instruction publique.

de pensée s'unissait dans ces fêtes à toutes les recherches du luxe, et la joie comme l'espérance y prenait ordinairement le poétique langage des livres saints. Lorsque François Ier arriva à Poitiers, en 1529, il rencontra, à la porte Saint-Ladre, une belle jeune fille représentant la France, vêtue d'azur et de fleurs de lis. Elle avait la tête appuyée sur la main et semblait dormir. Près d'elle, on lisait ces paroles de la Sunamite : « Je vous adjure, ô filles de Jérusalem ! n'éveillez pas ma bien-aimée pendant qu'elle repose. » Autour d'une fontaine qui jetait du vin, avait été inscrit ce verset de l'*Ecclésiastique* : « J'arroserai le jardin que j'ai planté et j'enivrerai *mes amis*. » Les bonnes gens de Poitiers s'étaient permis ici un petit changement à l'Écriture. L'*Ecclésiastique* dit un peu plus canoniquement : « J'enivrerai l'herbe de mon pré. » Ailleurs vous lisiez : « Leur nation est tout amour et obéissance. » Ailleurs : « Le zèle de ta maison m'a dévoré. » Je ne sais si nos inscriptions en style lapidaire ont la poétique énergie de ces simples réminiscences bibliques.

Si maintenant nous considérons l'ensemble de ces fêtes, nous les trouverons et plus variées et plus magnifiques que les nôtres. Les vêtements surtout ont une richesse et une dignité que nous ne connaissons plus. Ici, c'est un chevalier qui s'avance, pesamment couvert de son manteau d'orfèvrerie, sur un coursier caparaçonné d'acier ; là, une noble châtelaine qui éblouit les yeux de sa robe de drap d'or et des pierreries qui étincellent sur ses épaules ; plus loin, c'est un page qui caracole sur un petit roussin, comme Bayard, et porte fièrement l'aigrette de plumes et la hongreline d'écarlate. Remarquez au milieu d'eux les hommes des communes, le drapier ou le mercier avec sa casaque de satin pers, l'officier municipal avec

sa robe de velours. L'égalité se retrouvait ainsi dans la fière rivalité des droits et des costumes, comme elle se retrouve aujourd'hui dans leur sévère uniformité. Les plaisirs aussi étaient différents ; mais tous semblaient lutter de splendeur et d'entrain. A la chevalerie, les joutes à pied, à cheval, à la hache, à jet de pertuisane, à la barrière ou à pouls de lance ; à elle, les somptueux festins au bruit du cor. Mais le manant avait, de son côté, sa fontaine de vin clairet, qu'ornaient, aux grands jours, des chœurs de nymphes ou d'angelots, chantant mottets et bergerettes; et le grave bourgeois avait ses *mystères*, mot religieux qui avait fini par comprendre toute espèce de représentations scéniques. On disait le *mystère de la mort de César*, comme le *mystère de la Passion* ou *de Saint-Nicolas*. Ces drames populaires étaient l'expression mouvante de la société avec ses passions religieuses et mondaines; tragédie, comédie, satire, ils embrassaient tout à la fois, et portaient sur le théâtre cette liberté de parole qui accompagnait partout l'homme du peuple, sous la bannière de la confrérie comme dans la grande salle de la commune. C'était la liberté de la presse du temps avec toutes ses hardiesses.

Cette liberté s'attaqua souvent, avec une audace qui nous étonne, aux mœurs et à l'Église ; mais, chose étrange, à de bien rares exceptions près, elle respecta la politique. On eût dit que la politique demeurait complétement étrangère aux préoccupations nationales. Les ambassadeurs vénitiens en témoignent tous leur surprise. « Plus on grève d'impôts les Français, et plus ils sont contents, écrivait malicieusement Cavalli. Il y a des pays plus fertiles, écrivait-il encore; il y en a de plus considérables, mais il n'y en a point de plus unis et de plus obéissants; c'est là,

à mon avis, le secret de sa force. » Giustiniani fait la même remarque : « Le roi de France, dit-il, n'a pas seulement la puissance des armes, il a encore celle de l'argent et celle de l'obéissance. » Nous avons déjà indiqué, au commencement de cet ouvrage, l'une des causes de ce sommeil politique de la nation. Le peuple avait ses libertés à lui, il avait ses assemblées délibérantes, il avait ses armes, son drapeau, son beffroi municipal; et le besoin d'action qui était en lui trouvait à se répandre dans ce cercle de droits sacrés. Mais il en est encore une autre cause qui n'a pas échappé à l'observation des étrangers qui nous visitaient : c'est que jamais peuple, suivant l'expression de Davila, n'eut une plus religieuse vénération pour la majesté royale. On entendait bien çà et là quelques murmures; mais ces murmures étaient isolés, et il est remarquable que, pendant la captivité du roi, personne ne songea à réclamer la convocation des États du royaume.

Une observation peut-être indifférente, mais que cependant nous nous reprocherions d'omettre, c'est que le mot de *patrie* date à peu près du règne de François I[er]. Il était encore tellement nouveau en 1550, que Fontaine reprochait à du Bellay de l'employer dans ses vers [1]. Il voulait encore qu'on dit le *pays*, mot purement matériel et qui est loin de comprendre, dans un même sentiment d'amour, comme celui de *patrie*, et les institutions et les souvenirs, et le sol qui nous a vus naitre. Faut-il ne voir dans l'introduction de ce mot nouveau qu'un simple progrès de la langue, ou plutôt n'y verrons-nous pas une idée nouvelle qui se fait jour tout à coup au sortir de la féodalité? La féodalité avait consacré le dévouement de l'homme à

[1] Voir l'*Essai sur la poésie française au* XVI[e] *siècle*, par Sainte-Beuve.

l'homme, et ce n'est qu'après elle que vous voyez paraitre le dévouement de l'homme à la chose publique. De ce dernier moment seul date le mot de *patrie*. La patrie au XVIe siècle, c'était le roi, c'étaient les institutions du pays, les souvenirs de la famille, les impressions sacrées de la terre natale; c'était aussi, et avant tout, la religion; et lorsqu'elle sera attaquée, vous la verrez même devenir, à elle seule, toute la patrie.



CHAPITRE XIII.

Littérature et hommes de lettres. — Marot, Rabelais, Postel, Amyot, Budée, etc. — Fondation du collége de France.

Depuis le milieu du xve siècle, un mouvement fécond agitait les esprits. Partout on ne rêvait que science et étude; partout on oubliait le monde réel pour l'enivrement des beaux-arts et de la poésie. Ce mouvement partait de l'Italie. Là, à l'ombre du trône pontifical, le flambeau sacré de l'intelligence n'avait jamais cessé de jeter quelques lueurs. Dès le xie siècle, on avait vu les moines de la Cava et du Mont-Cassin appeler des artistes de Byzance pour orner leurs chapelles, et copier des manuscrits antiques de la main dont ils soignaient les malades et défrichaient la terre. Grâce à ces infatigables travailleurs, le monde avait conservé plusieurs de ses plus beaux titres de gloire. Il les revit avec amour, et bientôt chacun se mit à interroger les ruines; on épela les inscriptions, on creusa la terre pour lui redemander les richesses enfouies des civilisations grecque et romaine. Cette fièvre d'investigations et d'études produisit deux choses: elle donna naissance en Italie à une littérature complète et féconde qui, dès l'abord, se révéla par des chefs-d'œuvre, et devança de plus de deux siècles toutes les autres littératures de l'Europe; mais elle raviva en même temps les souvenirs païens et le sensualisme de la pensée païenne.

L'admiration de l'antiquité devint un culte; on se passionna pour les belles formes de la statuaire grecque, pour l'harmonieuse pureté de la poésie latine ; on crut renaître à la vie en retrouvant tant de merveilles oubliées, et le nouvel âge fut salué du nom de *renaissance*, comme si la pensée humaine avait dormi, de longs siècles, dans le tombeau.

Et cependant cette pensée n'avait pas été complétement stérile. Le génie chrétien s'était tracé sa voie; il avait trouvé une source féconde d'inspirations sacrées, lorsque la Renaissance vint tout à coup l'arrêter dans son essor pour lui faire recommencer son œuvre avec des éléments païens. Si elle altéra toutefois le caractère de notre civilisation, elle hâta en même temps son développement en lui offrant des modèles; elle éveilla dans le monde la soif de l'étude, le goût des arts et un sentiment profondément sympathique pour toutes les créations du génie.

La France avait produit, pendant les siècles qu'on s'est plu à traiter de barbares, d'étonnants chefs-d'œuvre d'esthétique chrétienne ; mais, à côté de ces merveilles architecturales qui ne devaient pas être dépassées, on eût dit que les sciences et les lettres étaient frappées d'impuissance. « Le roi Robert me demanda un jour, raconte Pétrarque, si j'avais jamais vu la cour du roi de France. Je lui répondis que cela ne m'était point venu en pensée; et comme il souriait et m'en demandait la raison : C'est que, lui dis-je, je n'ai pas voulu être inutile et à charge à un roi non lettré (Philippe de Valois); et il me plaît infiniment mieux de vivre joyeux dans ma pauvreté, que de mettre le pied sur le seuil des palais, lorsque je n'y comprendrais rien et que je n'y serais compris par personne. »

Trois siècles après, le Tasse écrivait de France à ses

amis de Ferrare : « Une coutume que je ne puis louer ici, c'est que les lettres, et surtout la science, soient délaissées des nobles et tombent entre les mains du peuple. Ainsi la philosophie, comme une fille de roi mariée à un vilain, perd sa beauté native. »

Le Tasse écrivait cela en 1572, vingt-cinq ans après la mort de François Ier. Nous avons entendu les mêmes plaintes sortir de la bouche de Castiglione, sous Louis XII. La France offrait en effet un singulier contraste avec l'Italie. Dans la péninsule, il n'était pas de souverain, pas de chevalier couvert de l'acier des batailles qui ne dissertât de philosophie et de belles-lettres dans ces brillantes cours de Mantoue, d'Urbin et de Ferrare, qui étaient autant de spirituelles et savantes académies. Le mouvement venait d'en haut, et se propageait rapidement avec le luxe et les recherches de la civilisation la plus avancée. En France, au contraire, la plupart des seigneurs avaient conservé les habitudes de la vie féodale. Ils vivaient solitaires dans leurs donjons, ne se réunissaient, à de rares intervalles, que pour briller dans des passes d'armes, et ne connaissaient d'autre littérature que les fabliaux dont la franche et libre gaieté récréait parfois les longues soirées au coin de l'âtre.

Le Tasse nous représente les demeures des gentilshommes de Ferrare, ornées de cartes de géographie, de boules de cristal faites à l'image du monde, et de livres soigneusement reliés qui traitaient de toutes sciences. Il est curieux de rapprocher ce tableau de celui que les chroniqueurs nous ont tracé de nos vieilles habitations féodales. La première chose qui frappait les yeux, c'était, disent-ils, derrière la porte, « force longues et grandes gaules de gibier, » puis dans la grande salle, « la corne

de cerf à laquelle pendoient bonnets, chapeaux, gresliers, couples de lesses pour les chiens et le gros chapelet de patenostres. » Sur la cheminée vous aperceviez l'épée de combat entourée d'arbalètes, de piques et de hacquebutes. Un coffret plein de son contenait les corselets et cottes de mailles; les engins de chasse, tels que rets, tonnelles et pannetières, figuraient non loin des engins de guerre; les chiens dormaient dans un coin sur « de belle paille fresche; » enfin quelques livres, disposés sur les rayons d'un dressoir, complétaient cet ameublement seigneurial. Ces livres étaient la sainte Bible, le Calendrier des bergers, le Légende dorée, Ogier le Danois, Melusine, les Quatre fils Aymon et le roman de la Rose. C'était là à peu près la somme des richesses littéraires de la France.

On comprend, d'après ce tableau, ce que devait être la vie du gentilhomme. La guerre, la chasse, l'oisiveté et l'amour l'occupaient tout entière, et, s'il recherchait parfois les lettres, c'était comme un gai passe-temps qui devait avant tout éveiller en lui d'amoureuses et joyeuses pensées.

Ainsi, à côté de la séve religieuse qui se répandait en légendes, en cantiques, en sublimes cathédrales, se développait, au coin du foyer seigneurial et plus tard dans le carrefour de la cité, la séve licencieuse et facilement impie des conteurs de fabliaux et des poëtes. Il y avait là deux courants contraires: d'un côté, l'enthousiasme religieux, qui malheureusement perdait chaque jour de sa force; de l'autre, la vieille gaieté gauloise avec toutes ses libertés, qui chaque jour gagnait du terrain dans les palais et les carrefours. Entre ces deux courants, qui tous les deux prenaient leur source dans la vieille France, apparaissait la veine classique dont le point de départ était le siècle

d'Auguste. Elle coula obscurément d'abord dans les universités, puis grossit tout à coup comme un torrent, lorsque l'imprimerie et la dispersion des Grecs eurent répandu par tout pays les grandes œuvres de la civilisation antique.

Ces détails étaient nécessaires pour comprendre l'action réelle de la Renaissance parmi nous. Au lieu d'un seul principe et d'un seul système, elle en trouva deux. Étrangère à l'inspiration religieuse de l'un, mais effrayée de la liberté parfois cynique de l'autre, elle lutta contre eux pendant tout le XVIe siècle, et se les assimila lentement. Ce fut ce travail d'assimilation qui produisit ce que l'on appelle le style de la Renaissance, expression brillante d'un ordre de pensées, où la gracieuse harmonie du génie antique ne répudiait pas encore complétement les fleurs librement épanouies du génie moderne.

On conçoit combien, dans cet état des idées et des écoles, les guerres d'Italie durent exercer d'influence pour le triomphe définitif des théories classiques. La vue de l'Italie exerça une sorte de fascination sur l'esprit de nos guerriers. Au sortir de nos rues étroites et des maisons de bois de nos villes, ils ne rencontrent partout que des cités élégantes, que des maisons de pierre ou de marbre. L'escalier à limaçon de la tourelle féodale y est remplacé par de larges rampes habilement dessinées. Si les noms de *Déduit*, de *Doulx-regard*, de *Franc-accueil*, ces héros fantastiques du roman de la Rose, ne viennent plus frapper leurs oreilles, ils entendent, à chaque instant, ceux non moins connus de Roland et d'Amadis, ou bien ceux d'Achille, d'Hector, d'Enée, de tous ces héros à demi oubliés du Scamandre et du Tibre, dont la mémoire revêt ce charme mystérieux qui s'attache aux grands et loin-

tains souvenirs. Il n'est pas une case de marchand, pas un palais de grand seigneur qui n'offre à leurs yeux des camées, des médailles, des figurines antiques. C'est un monde tout nouveau pour eux, un monde de statues, de tableaux, d'études ardentes, de mœurs polies et faciles, un monde où la beauté quelque peu sensuelle des formes et de la poésie antique maintient l'imagination dans une atmosphère tout idéale. Et la capitale de ce monde est Rome, la ville de Pompée et de César, de Grégoire VII et de Jules II ! Puissance de la force et de l'intelligence, grandeur de l'homme, merveilles de la civilisation à toutes les époques : voilà ce que comprend, à lui seul, ce nom sacré !

Charles VIII fut le premier à ressentir ces impressions. Il amena d'Italie des artistes à Amboise ; Louis XII demanda à son tour à l'Italie son savant architecte Fra Giocondo, son éloquent humaniste Aléandre ; il lui enleva le grec Lascaris, et se laissa entraîner par l'enthousiasme jusqu'à lui demander des historiens pour écrire nos histoires, comme si la patrie de Froissart et de Comines avait besoin de bouches étrangères pour célébrer les gloires nationales.

Mais en dehors, quoique sous l'influence de ce mouvement classique italien, se développait le mouvement classique français qui, depuis les vieilles traductions de Salluste et de César, commandées par Jean II, n'avait pas cessé d'agir progressivement sur notre littérature. Fichet écrivait une *Rhétorique* ; Martin Delphe, un *Traité de l'Art oratoire* ; Guillaume Tardif donnait des leçons d'éloquence ; Jean de la Pierre devenait célèbre par son goût éclairé et sa science critique dans l'explication des Écritures ; enfin le cardinal d'Amboise instituait à Paris des cours publics de lettres grecques et latines.

Ce fut au milieu de ces œuvres et de cet enthousiasme littéraire que grandit et que régna François Ier. Né pour la gloire, la recherchant avec un cœur de chevalier et une imagination de poëte, on le vit protéger avec amour la chevalerie, les sciences, les lettres, les arts, comme autant de brillantes fleurs de la couronne poétique de la France. Encore enfant, il distingue Castiglione, et Castiglione salue en lui l'aurore de notre grandeur littéraire. A peine âgé de quatorze ans, les savants lui dédient leurs livres, et son avénement au trône est accueilli par une explosion de chants royaux et de ballades. Une voix surtout se fit remarquer, c'était celle d'un jeune page de vingt ans, fils d'un des poëtes d'Anne de Bretagne, qui, au lieu d'emboucher la trompette héroïque, comme les autres, s'avisa d'adresser au nouveau roi, pour souhait de bienvenue, un traité de galanterie intitulé *le Temple de Cupido*. Marot avait deviné François Ier. Ce premier essai de la muse de celui qui allait devenir *le prince des poëtes* étincelait de facilité et de verve. C'était un riche bouquet dans lequel les fleurs les plus fraîches se mêlaient aux fleurs artificielles du roman de la Rose. *Bel-accueil* habillé de vert servait de portier au temple. Les très-glorieux saints qu'on y révérait étaient *Beau-parler*, *Bien-aimer*, *Bien-servir*. Cupido se tenait au milieu du sanctuaire, portant sur son écu : *de gueules à deux traits.* N'oublions pas que nous sommes à l'âge d'or de la chevalerie. Marot décrit ensuite les reliques, puis le missel et le bréviaire, pour la rédaction desquels Ovide et Alain Chartier ont tenu la plume.

Et les saints mots que l'on dit pour les âmes,
Comme *Pater* et *Ave Maria*,
C'est le babil et le caquet des dames.

N'y a-t-il pas là quelque chose de l'esprit irréligieux et narquois de Voltaire? Voltaire semble en effet avoir repris le vieil esprit gaulois et la poésie française au point où Marot les avait laissés. Il a retrouvé cette antique veine licencieuse et sceptique qui passa de Villon à Marot, et fut absorbée quelque temps par le courant de la Renaissance.

Les écrivains du XVIe siècle ont tous loué à l'envi la fluidité du vers de Marot, sa grâce vive et naturelle. Pasquier parle même du *sens fort bon* du poëte, ce qu'il faut prendre du point de vue purement poétique. On se tromperait en effet beaucoup, si l'on espérait trouver, dans la vie et les œuvres de Marot, ce bon sens élevé qui fut la qualité distinctive des grandes œuvres et des grandes existences littéraires du XVIIe siècle. Marot est partout et toujours le fils des trouvères. Bien qu'il vive à l'époque de la Renaissance, et qu'il y prenne part, lui et ses amis, par leurs études et leurs traductions classiques, il n'en conserve pas moins, pour lui et pour son école, le caractère fortement marqué de son pays. Sa vie est aventureuse comme celle d'un chevalier, quoique dans une sphère infiniment moins haute; il hante tour à tour les palais, les mauvais lieux et les combats; il fait, par deux fois, connaissance avec les verrous; il chante Cupidon, il traduit les psaumes; et, chassé de ville en ville, il finit par aller mendier au loin un abri et un tombeau.

Ce qui fait le mérite de la poésie de Marot, c'est qu'elle est l'expression la plus vive de l'esprit de la conversation française avec son aisance naturelle, sa gaieté rieuse et volontiers mordante, son trait imprévu et fin. Autour de lui se forma une école, dont les disciples les plus célèbres sont devenus fort obscurs aujourd'hui. Qui connaît

maintenant Victor Brodeau, que Marot appelait *son fils*; La Borderie, *son mignon*; Lyon, Fontaine, Salel, Heroët, Sévin? Mellin de Saint-Gelais a seul conservé un peu de son ancienne renommée, qui ne le céda jadis qu'à celle de Marot. L'un et l'autre « se rendirent recommandables par diverses voies, dit Pasquier, Marot par *beaucoup* et *fluidement*, Saint-Gelais par *peu* et *gracieusement* écrire. Saint-Gelais, ajoute-t-il, produisait petites fleurs, et non fruits d'aucune durée [1]. »

Peut-être faudrait-il joindre à ces noms celui de François Ier, car François avait quelque peu hérité de la verve de Charles d'Orléans, son grand-oncle. S'il était d'ailleurs de mauvais ton d'être savant parmi les gentilshommes, il avait toujours été d'assez bon ton d'être poëte parmi les princes. On eût dit que le souvenir de Thibaut de Champagne avait ennobli la lyre. François Ier rima donc quelques vers d'une facture parfois heureuse. On en cite quelques-uns sur Laure, quelques autres fort connus sur Agnès Sorel. Il aimait à lutter, avec Saint-Gelais, d'esprit et de verve. Montant à cheval, un jour, il laissa tomber ces vers :

> Joli, gentil petit cheval,
> Bon à monter, bon à descendre.

Saint-Gelais poursuivit aussitôt :

> Sans que tu sois un Bucéphal,
> Tu portes plus grand qu'Alexandre.

La flatterie, pour toucher ici à l'hyperbole, n'en était pas moins de bon aloi. Marot avait dit avec plus de finesse

[1] J'emprunte ces citations et quelques-unes de ces idées au *Tableau* si remarquable *de la poésie française au* XVIe *siècle*, par M. Sainte-Beuve.

encore, en demandant un secours d'argent à François Ier, qu'il le lui rendrait

Lorsque son los et renom cesseroient.

C'est à un certain nombre de traits spirituels comme ceux-ci, que se borne l'importance de la poésie de cette époque. Nous n'en prenons d'ailleurs ici que le bon côté, car il nous serait difficile de faire comprendre jusqu'où allait le cynisme prétendu naïf de notre école nationale. Saint-Gelais, qui devait être aumônier de Henri II, et Rabelais, le curé de Meudon, ne reculent devant aucune plaisanterie, quelque sacrilége qu'elle puisse être. Boccace, Pulci, l'Arioste sont de la même famille. Partout où la chevalerie a existé vous rencontrerez de ces gais conteurs. Leur verve est née de la galanterie, et elle a partout abouti au scepticisme.

Jamais, au reste, la poésie ne se façonna plus fidèlement sur la chevalerie qu'à l'époque de François Ier. On eût dit un tournoi poétique bien plus qu'une école de poëtes. Chaque jouteur avait son blason et sa devise; celui-ci se nommait *l'Humble Espérant*; cet autre, *le Banni de Liesse*; un troisième, *le Dépourvu*; un quatrième, *le Traverseur des voies périlleuses*. Marot s'était avisé de donner un blason à l'amour; ses amis rédigèrent à leur tour le blason de chacune des parties du corps humain, du nez, de la bouche, etc. La récompense ordinaire de nos poétiques paladins était de servir le roi ou sa sœur, la spirituelle reine de Navarre, en qualité de valet de chambre. On finit aussi par leur donner des abbayes, faveur lucrative qui pouvait bien quelquefois scandaliser le peuple, mais qui avait l'avantage de ne rien coûter au roi. Ce fut là un des fâcheux effets du concordat. Entre

le clergé et les fidèles, il se forma une classe d'abbés mondains et parfois incrédules, à laquelle appartinrent successivement Saint-Gelais, Ronsard, Brantôme, Chaulieu, Voisenon et Latteignant, c'est-à-dire les plus célèbres épicuriens de notre littérature. Faut-il le dire, au reste? le mal, au XVI[e] siècle, avait gagné jusqu'au clergé. On ne peut se figurer, de nos jours, l'auteur de *Gargantua* et de *Pantagruel* jouissant publiquement de la faveur d'un cardinal. On a besoin de croire que Rabelais fut hypocrite, et qu'il cacha soigneusement, dans ses habitudes de vie, les ordures de sa pensée. Mais ce qui peut en faire douter, c'est que le génie de Rabelais n'eut rien d'imprévu; il vint à son heure. Lorsque la société eut savouré à son aise toutes les émanations de libertinage qu'exhalaient les contes et les fabliaux; lorsqu'elle en eut assez de Villon, qu'elle eut bien ri de toute pudeur avec Marot et Saint-Gelais, et que les récits grivois de la reine de Navarre et de Bonaventure Desperriers, son *amuseur*, eurent encore éveillé son goût de cynisme par un certain sel attique, il fallut, pour clore dignement cette littérature que menaçait la Renaissance, une éloquente épopée, qui fût comme le résumé de toutes ses hardiesses. Rabelais se chargea de l'écrire; et, lorsqu'il la publia, tout clerc qu'il fût, il n'étonna personne[1].

Il ne peut entrer dans notre pensée d'analyser ce livre monstrueux que Voltaire n'a pas hésité à qualifier d'extravagant et inintelligible. Ce livre fut cependant le chef-d'œuvre littéraire du règne de François I[er], et peut-être de son siècle. Jamais l'érudition n'avait été plus pro-

[1] Rabelais fut deux fois moine; il fut ensuite curé titulaire de Meudon; mais il ne remplit jamais les fonctions curiales. Il est même douteux qu'il ait été prêtre. Voir Dulaure, *Histoire des environs de Paris*, t. 1[er], p. 79.

digue, l'éloquence plus vive, le comique plus soutenu; mais, en le lisant, vous entendez toujours un éclat de rire qui semble se moquer à la fois et du livre et de vous. On a cherché longtemps à pénétrer l'énigme de la pensée de Rabelais; voilà peut-être sa seule explication sérieuse. Quant à la philosophie du curé de Meudon, elle se résume en deux mots qu'il a donnés pour règle de conduite aux moines de l'abbaye de Thelème : « Fais ce que voudras. » La classe épicurienne et peu dévote l'a bien comprise; aussi eut-elle toujours Rabelais en grand honneur. Pour nous, contentons-nous de le plaindre, lui et son siècle; le génie est chose trop divine à nos yeux pour que nous puissions le chercher dans la fange [1].

Depuis le règne de Louis XII, l'imitation de l'antique envahissait progressivement les beaux-arts, tandis que la littérature conservait, on le voit, son caractère propre et indigène. Ce ne fut qu'après la mort de François Ier que les lettres se transformèrent à leur tour, sous la vive impulsion de la pléiade poétique à laquelle présida Ronsard. Ce travail de transformation avait d'ailleurs été lentement préparé par l'étude de plus en plus passionnée des anciens monuments de Rome et de la Grèce. Les traduc-

[1] M. Gerusez, professeur à la Faculté des lettres, apprécie en ces termes l'œuvre de Rabelais : « L'impiété de Rabelais, dit-il, s'étale sous la bouffonnerie. La généalogie de Gargantua n'est-elle pas une parodie de la généalogie du Sauveur des hommes? et la naissance de Pantagruel ne découvre-t-elle pas le même dessein contre le mystère de l'Incarnation? Le plus terrible et le plus salutaire des dogmes du christianisme, la sanction de toute morale, le châtiment des coupables dans une autre vie, n'est-il pas tourné en dérision par ces nouvelles qu'Epistémon ressuscité rapporte de l'autre monde? La chasteté et l'abstinence, toutes les vertus qui purifient, ne sont-elles pas exposées au sarcasme? La plus sainte des institutions humaines, le fondement de toute société, le mariage, n'est-il pas criblé de plaisanteries sans cesse renaissantes? Que voulez-vous donc, ô Rabelais? Vous attaquez les vœux monastiques et vous ruinez le mariage. Que voulez-vous donc? »

tions furent nombreuses sous le règne de François Ier. Hugues Salel traduisit l'*Iliade*; Antoine Heroët, l'*Androgyne* de Platon; François Habert, les *Métamorphoses* d'Ovide. Les littératures contemporaines étaient en même temps mises à profit. Le *Philocope* de Boccace, traduit par Adrien Sévin, faisait les délices de Fontainebleau et de Chambord, et l'*Amadis* espagnol obtenait, dans la version d'Herberay des Essars, un touchant et rapide succès qui se liait au souvenir de l'alcazar de Madrid et de la prison du roi. Encore quelques jours, et les belles traductions de Le Roy et d'Amyot vont paraître. « Je t'adverty, écrivait Thomas Sebillet dans son *Art poétique*, que la version ou traduction est aujourd'huy le poëme le plus fréquent et le mieux reçu des estimés poëtes et des doctes lecteurs. » Faut-il s'en étonner? quelque enthousiastes qu'eussent été les acclamations qui accueillirent Marot et Rabelais, il était impossible à tout homme, dont le goût n'était pas encore émoussé par l'odeur des mauvais lieux, de pénétrer dans le monde antique, sans être frappé de la dignité calme et de la poétique beauté de sa littérature. Si le sensualisme était au fond des lettres païennes, du moins il s'y cachait le plus souvent derrière une harmonieuse convenance de langage, et mieux valait sans doute l'ambroisie de Virgile que la parole avinée du curé de Meudon. Loin donc de s'opposer à la Renaissance, la réaction religieuse lui prêta des forces. Tout ce qui se sentait un peu de recueillement dans l'âme, chercha un refuge contre le bruit des tavernes, dans ces Champs-Élysées des vieux siècles, où la pensée humaine se révélait comme une douce mélodie. Les imaginations blasées y trouvèrent elles-mêmes quelque charme, et enfin les esprits sérieux revirent avec bonheur

toutes ces œuvres sérieuses de l'antiquité, qui, malgré leurs erreurs, n'en étaient pas moins des pages immortelles de l'histoire du génie de l'homme. Qu'avions-nous d'ailleurs à leur opposer? Le roman de la Rose, Gargantua, *l'avocat Patelin*, Villon, Marot, Saint-Gelais : voilà toutes nos richesses, toutes nos forces, pour lutter contre une invasion de chefs-d'œuvre qui embrassaient tous les genres et toutes les gloires, depuis le masque d'Aristophane jusqu'à la coupe d'or du banquet de Platon.

C'est en partie à cette invasion, nous ne pouvons l'oublier, et à ces graves études de la Renaissance, que nous devons notre forte littérature du XVIIe siècle. Rien ne la faisait pressentir aux jours de Marot et de Rabelais. Le génie de la France était alors engagé dans une voie étroite où il fût allé loin sans doute, mais d'où il n'eût jamais aperçu qu'une faible partie de l'horizon. L'étude du passé élargit son domaine; elle éveilla en lui des facultés qui dormaient. A l'éloquence du rire, qui lui était propre, vinrent se joindre d'autres éloquences que l'on n'avait pas jusque alors soupçonnées en lui, l'éloquence de la douleur, de la raison, de la science et des hautes pensées religieuses. A côté de Molière et de La Fontaine, en qui se perpétua la verve primitive et nationale, s'élevèrent tous ces hommes demi-antiques que l'on nomme Corneille, Racine, Bossuet.

Dans cet aperçu de la littérature des premières années du XVIe siècle, nous n'avons rien dit encore des *Mémoires*, qui furent cependant la partie la plus brillante ou tout au moins la plus riche de cette littérature. C'est qu'en effet les *Mémoires* ne furent pas publiés, pour la plupart, à l'époque où ils furent écrits, et qu'ils ne tiennent d'ailleurs par aucun point au caractère général

des lettres contemporaines. Autant il y a de gaieté cynique dans la poésie, autant il y a de gravité douce, et, je dirai même, religieuse dans les chroniques.

« Me trouvant, écrivait Ollivier de la Marche, tanné et ennuyé de la compagnie de mes vices, et désirant de réveiller vertus lentes et endormies,... pour louer mon Créateur du passé, luy recommander le surplus et me submettre à son bon plaisir et grâce... ay entrepris le faix et labeur de faire et compiler aulcuns volumes où sera contenu tout ce que j'ai vu de mon temps digne d'estre escript et ramentu. »

Ce retour sur soi-même et ce pieux langage, qui vous frappent dans tous les *Mémoires*, partent d'un sentiment profond qui ne se trouve plus que là. C'est un souvenir des légendes, auxquelles il semble que les chroniques fassent suite. Aussi n'hésiterai-je pas à les comprendre parmi les productions de la veine religieuse dont elles étaient restées, dans les lettres, la seule expression.

L'éloquence de la chaire n'existait point encore, ou du moins n'avait existé qu'un instant avec Gerson. On aime encore à entendre, à travers quatre siècles, la douce voix du grave chancelier reprenant ceux qui sont *yreulx*, qui ne veulent souffrir *une durette parole*; oui, c'est bien là le pieux accent de l'*Imitation*. Mais, depuis Gerson, la chaire avait été envahie par des prédicateurs d'une tout autre nature, tribuns sacrés qui, dans des jours de liberté sans frein, furent hardis jusqu'à l'audace, et ne craignirent pas de se servir contre le vice du langage énergiquement populaire dont le vice se servait contre la vertu. Ollivier Maillard envoyait à *trente mille diables* toute la corruption de son temps Rabelais : n'eût pas mieux dit. Maillard trouva des imitateurs dans Michel Menot et Ro-

bert Messier, qui, tous deux, acquirent un certain renom vers la fin du xve siècle; mais, sous le règne de François Ier, la chaire devint muette; elle attendait la Ligue.

C'est donc dans les *Mémoires*, je le répète, qu'il faut chercher le côté religieux de la littérature du temps. C'est là que se montre à nous, sous son beau jour, ce monde de chevalerie dont les conteurs de fabliaux et les poëtes ne nous laissent apercevoir que les vices. Gracieux détails, vivants tableaux, fleurs toutes fraîches de sentiment et d'ingénuité, voilà ce que vous y rencontrerez à chaque page. Jamais le style du xvie siècle, ce style si plein d'imagination, ne revêtit des couleurs plus vives et plus délicates que dans les *Mémoires*. Il y a plus de poésie dans la chronique de Bayard, que dans tout Marot et Saint-Gelais pris ensemble [1].

Depuis près d'un siècle, le théâtre se perdait dans la licence et ne se distinguait plus que par la trivialité du dialogue et le luxe de la mise en scène. Louis XII avait accordé une pleine liberté aux comédiens; François Ier se montra plus sévère. Les confrères de la Passion obtinrent cependant d'abord la confirmation de leurs priviléges, et nous les voyons représenter successivement à Paris, avec grand apparat et grand succès, le *Mystère de l'Apocalypse*, de Louis Choquet, et le mystère, beaucoup plus célèbre, des *Actes des Apôtres*. Ce dernier fut également joué à Bourges, en 1536, dans l'amphithéâtre des Arènes; sa représentation dura quatre jours. Mais le moment approchait où ces drames mi-religieux et mi-profanes allaient être définitivement proscrits. Le procureur général près

[1] Les principaux *Mémoires* qui datent du règne de François Ier sont: 1° les deux chroniques de Bayard par *Le loyal serviteur* et par Symphorien Champier; 2° les *Mémoires* de Fleuranges; 3° ceux des du Bellay.



le parlement de Paris lança contre les confrères, en 1542, un ardent réquisitoire. Il leur reprochait les *momeries et farces lascives* par lesquelles ils allongeaient indéterminément leur jeu, « d'où sont advenus et adviennent, disait-il, cessation du service divin, refroidissement de charités et aumosnes, adultères et fornications infinies, scandales, dérisions et moqueries... » Les confrères firent d'abord tête à l'orage; mais, en 1548, intervint un arrêt qui leur interdit tout sujet religieux et ne leur permit que les sujets *profanes, licites et honnêtes*.

Les antiques priviléges des *enfants sans-souci* et des *clercs de la Bazoche* ne furent guère plus respectés. Ni le souvenir de *l'avocat Patelin*, éclair de génie comique, qui, dès le xve siècle, fit pressentir Molière; ni les suppliques rimées de Marot, qui promettait à François Ier de le reconnaître pour *père de la Bazoche*, ne purent les sauver. François ordonna que les pièces fussent soumises à un examen sévère, et défendit de jouer les passages supprimés, sous peine de la hart.

Ainsi, là encore, la Renaissance ne se manifeste que de loin, sous le règne de François Ier. Octavien de Saint-Gelais traduit Térence; Lazare de Baïf, Thomas Sebillet et Guillaume Bouchetal nous font connaître Sophocle et Euripide; mais il faut attendre le règne de Henri II pour voir paraître l'école classique de Jodelle.

François Ier marque donc la fin du moyen âge, et son action royale pousse le monde vers un avenir inconnu. Amoureux de gloire, il la prodigue à tous ceux qui se font remarquer dans la lutte des intelligences : à eux les distinctions, les places de cour, les abbayes, les ambassades, après les froides nuits et les longues études.

Étienne Poncher, le savant ministre de Louis XII,

l'ami dévoué des savants, *litteratorum hominum evocator et amplexator*, est nommé archevèque de Sens. Guillaume Petit, érudit passionné, est maintenu dans la charge de confesseur du roi. Guillaume Cop, le traducteur d'Hippocrate, devient premier médecin. Pierre du Châtel, un enfant du peuple, qui parle la langue d'Athènes comme un Grec de l'Aréopage, et dont la vive et inépuisable éloquence fait l'admiration des salons de Chambord, aura successivement les évèchés de Tulle et de Màcon. Guillaume Pelissier ira en ambassade à Venise et en rapportera une collection de manuscrits grecs, hébreux et syriaques, qui feront l'ornement de la bibliothèque royale. A la tête du collége des Bons-Enfants était un poëte qui avait bu à longs traits *au ruisseau cristallin*, pour parler comme Marot; on le nommait Jacques Colin. François Ier va le chercher sur les bancs, il le fait son lecteur, son aumônier, et met le comble à sa fortune en le pourvoyant de bonnes abbayes. Devenu riche, Colin se fait protecteur à son tour. Il rencontre à Bourges, en 1534, un étudiant qui vivait péniblement du pain que sa mère lui envoyait chaque semaine et de quelques légers salaires qu'il gagnait en servant les écoliers. La nuit venue, l'enfant répara le temps perdu, en travaillant à la lueur de quelques charbons ardents qu'il attisait avec grand soin dans le chauffoir du collége. Son esprit était vif, son imagination brillante, ses connaissances déjà étendues. Colin se l'attache; il obtient pour lui une chaire de grec, et, quelques jours après, le jeune professeur dédiait à François Ier une élégante traduction du roman de Théagène et de quelques vies de Plutarque. Cet étudiant, ce professeur se nommait Jacques Amyot.

Mais voici toute une famille illustre à la fois par la guerre

et par les lettres. L'un d'eux est revêtu de la pourpre; les autres portent l'armure de chevalier. Ce sont les du Bellay. Souples d'esprit, bienveillants de forme, prudents et habiles, ils fonderont, en quelque sorte, la diplomatie moderne, et porteront en même temps dans les lettres une instruction variée, avec toute la verve que peuvent avoir des diplomates.

Quelque éclatantes que fussent ces renommées, il en était cependant une autre plus éclatante encore; c'était celle de Budée, l'oracle des savants, l'ami d'Érasme, le *prodige de la France*, ainsi que le proclamait avec enthousiasme le monde littéraire. Budée avait passé dans le plaisir les premières années de sa vie, mais aux folles joies avaient succédé d'ardents travaux. Érasme entretenait avec lui une correspondance intime dans laquelle il épuise pour lui le trésor de la latinité en formules d'affection et d'éloges. « La France a un Budée, lui écrivait-il, mais elle n'en a qu'un ! O heureuse Gaule ! quel beau fleuron pour sa couronne, si elle en connaissait le prix ! Si elle m'en croyait, elle placerait tes statues dans les basiliques, ô le plus savant des amis et le plus aimé des savants, quoique d'autres statues te soient déjà consacrées à jamais dans le cœur des hommes de lettres.» François Ier appela Budée à la cour, et Budée devint successivement maître des requêtes, ambassadeur, prévôt des marchands, et intendant de la librairie. Il devint plus encore; lui, homme de cinquante ans, il devint l'ami d'un roi qui en avait vingt. Ce jeune roi, aux allures chevaleresques, aimait à se retrouver au milieu de ces vieux savants. Au lieu de parler de victoires, il prenait plaisir à parler de science. A table, en voyage, en promenade, vous le rencontriez partout avec son savant cortége. On

dissertait gravement, à la manière antique, de beaux-arts, de belles-lettres, d'histoire naturelle. Un écrivain allemand qui parcourait alors l'Europe n'avait rien vu qui l'eût autant frappé que la table de François Ier.

Un jour que l'on causait ainsi de littérature au palais, le roi, « inspiré tout à coup par Minerve, (c'est Budée qui parle), le roi s'écria qu'il était résolu d'appeler de toutes parts les hommes les plus instruits, et de former, en quelque sorte, un séminaire d'érudits dans son royaume. Aussitôt Petit et Rochefort prononcent le nom d'Érasme; Budée tressaille de joie. « Érasme, s'écrie-t-il, connait et aime la France comme si elle était sa patrie. » François Ier ordonne qu'on écrive à Érasme; il le laisse maître des conditions; ses grandeurs, ses trésors, il lui offre tout. Budée ne peut maîtriser son bonheur; il saisit la plume et écrit à son ami, moitié en latin, moitié en grec : « C'est un grand roi, lui dit-il, c'est la nation des Guillaumes qui t'appelle! » Ces Guillaumes étaient Guillaume Petit, Guillaume Cop et Guillaume Budée. Guillaume Cop écrit, de son côté, à Érasme. « Le roi lui fera de telles conditions, lui dit-il, qu'il ne se repentira jamais de son voyage. »

On se disputait, on se volait alors les savants. Deux fois nous avions pris Lascaris à l'Italie, et deux fois les Italiens nous le reprirent; mais c'était bien autre chose encore pour Érasme : il n'était pas une université, pas un prince qui ne cherchât à se l'approprier par les offres les plus magnifiques. Charles-Quint, Henri VIII, Frédéric de Saxe, Sigismond de Pologne, Christiern de Danemark étaient à ses genoux. Louvain, Ingolstald, Wittemberg lui offraient la direction de leurs études. L'Espagne voulait faire de lui un évêque, Rome peut-être un cardinal. Quant à François Ier, il désirait placer l'illustre Batave à



la tête d'un collége qui propagerait l'étude des langues latine, grecque et hébraïque dans le royaume, et serait pour la France ce que la Sapience était pour Rome. Ce projet de fondation que l'on a souvent attribué à Budée avait été conçu par le roi lui-même. « Autant qu'on peut le conjecturer, écrivait Budée à Érasme, il a résolu de fonder un institut qui répande à toujours l'étude des arts libéraux et des lettres. C'est à cela surtout qu'il attache la gloire de son règne. »

La réponse d'Érasme était attendue avec anxiété. François I[er], apercevant un jour Budée, lui cria du plus loin qu'il le vit : « Avez-vous des nouvelles d'Érasme ? » Budée en apportait en effet ; la réponse d'Érasme était pleine d'expressions de reconnaissance pour le roi et pour chacun de ceux qui lui avaient adressé leurs prières ; il les exaltait, les aimait (*totum totus amo*); mais ces lettres ne contenaient aucune promesse. Le roi écrit alors lui-même; Érasme faillit céder à de telles instances; mais l'ambassadeur anglais, Tunstall, l'ambitionnait pour Henri VIII; il lui fit peur des théologiens français, et Érasme refusa.

A défaut du savant hollandais, ce fut Budée qui se chargea de l'accomplissement de la pensée royale; mais des obstacles de tout genre l'attendaient. Les courtisans se moquaient de lui, les théologiens n'étaient pas sans inquiétude sur les principes de cette nuée d'érudits qui affluaient à la cour et cachaient souvent derrière la science un désir imprudent d'innovations. François I[er] lui-même semblait découragé. Budée obtint cependant que Lascaris serait envoyé à Venise, avec mission d'amener en France de jeunes Grecs qui se mêleraient dans les colléges à la jeunesse française, afin de populariser au milieu de nous

la langue d'Homère. Plus tard, en 1529, il rappela au roi l'institut dont il avait conçu la pensée. « Les lettres ont reçu vos serments, lui dit-il, et François Ier ne sait pas manquer à sa parole. » François Ier traça alors le plan du *collége royal des trois langues*, qui devait devenir célèbre sous le nom de *collége de France*. Ce plan magnifique ne reçut pas, du vivant de son auteur, sa complète exécution; les bâtiments ne furent pas construits; mais les professeurs furent nommés et commencèrent leurs cours, malgré l'opposition de l'Université qui s'effrayait de la concurrence.

Ces professeurs avaient été choisis parmi les hommes célèbres de toute l'Europe. L'hébreu fut d'abord enseigné par Paul Paradis, dit le Canosse, et par Agathio Guidacerio, tous les deux Italiens. Le Canosse, Juif converti, joignait à une science profonde une éloquence naturelle et expressive; il faisait des vers latins comme Alciat, comme Budée, comme la plupart des savants de la Renaissance. La reine de Navarre avait été son élève, et elle était devenue sa muse. Guidacerio avait acquis une haute célébrité par sa *Grammaire hébraïque*; il avait quitté Rome à la suite du sac de 1527, et il avait trouvé à Paris une autre Rome qui lui avait fait oublier l'ancienne. A ces étrangers succéda Vatable, pauvre prêtre de Picardie, qui avait péniblement conquis la science, et était devenu le plus célèbre hébraïsant de l'Europe. Les Juifs entouraient sa chaire avec amour; il leur semblait entendre un écho lointain de la grande voix de Sion.

A la tête des professeurs de langue grecque était Danès, dont la renommée éclipsait celle même de Budée. « Budée est grand, disait-on; mais Danès est plus grand; celui-là connaît les Grecs, celui-ci en connaît bien d'au-

tres. » Danès était grand orateur, grand philosophe, bon mathématicien; il était versé à la fois en théologie et en médecine, et le seul reproche qu'on lui fit, fut de trop vivre de la vie antique, qui lui faisait dédaigner la littérature de sa patrie.

Cur non tam Gallo gallica lingua placet?

L'éloquence latine était représentée par Barthélemy Latomus et par Pierre Galland. Latomus était poëte; il fut plus tard théologien; comme professeur, il écrivit de savantes notes sur Cicéron et sur Térence; comme catholique, il ne craignit pas de lutter en champ clos avec Martin Bucer. Galland est demeuré célèbre par son oraison funèbre de François I[er]. Nous savons, par ses contemporains, que la foule se pressait à ses leçons et que le plus doux miel coulait de ses lèvres.

Motis blanda putes spargere mella labris.

En créant des chaires de mathématiques, François I[er] avait devancé son siècle. Les mathématiques étaient en effet une science trop positive pour être facilement appréciées dans un siècle d'imagination et d'enthousiasme; aussi l'imagination y joua-t-elle son rôle. Oronce Finé, le plus célèbre des mathématiciens du *collége royal*, s'imagina avoir trouvé la quadrature du cercle. Joseph Scaliger eut les mêmes prétentions et obtint les mêmes succès. Finé avait d'ailleurs un génie naturellement inventif, et on lui dut la création de diverses machines.

Le second professeur de mathématiques était Guillaume Postel, dont les *Mémoires* du temps se sont plu à célébrer les louanges. « Mithridate ne possédait pas plus de

langues, disait Bressieu : philosophie, théologie, mathématiques, il sait tout; c'est l'homme de toutes les langues, de tous les arts, de toutes les sciences, de toutes les vertus! » Postel occupa à la fois deux chaires au collége royal, il fut envoyé dans le Levant pour y chercher des manuscrits, et il composa de nombreux ouvrages. Malheureusement les agitations de sa pensée furent égales à celles de sa vie. Parvenu, après une jeunesse calamiteuse, au faîte de la science et des honneurs, il se laissa tout à coup égarer par l'imagination, et tomba dans les rêveries d'un illuminisme insensé.

La philosophie ne fut représentée au collége royal que par un seul professeur, l'Italien Vicomercato, ardent fauteur d'Aristote; et la médecine, par le Florentin Vidus-Vidius, que le Prussien Knobelsdorf comparait dans son enthousiasme à Apollon et à Podalyre.

La médecine et la chirurgie firent des progrès rapides sous le règne de François Ier. Grâce à Jean Gonthier, l'étude de l'anatomie fut mise en honneur, des amphithéâtres publics s'élevèrent pour la dissection des cadavres, et les praticiens commencèrent à s'aventurer dans le champ des opérations chirurgicales.

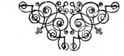
Autour des savants maîtres que nous venons de voir passer devant nous, se pressait une foule ardente de rivaux et de disciples. Génébrard, Cinq-Arbres, Palma Cayet, perpétueront parmi nous la science hébraïque. Turnèbe, Le Roy, Dorat, marchent déjà à grands pas sur les traces des Budée et des Danès. L'éloquence latine aura du Chesne et Passerat; les mathématiques auront Pena, Forcadel, Bressieu, Monantheuil; la médecine, Paré, Fernel, Dubois, Goupyl, Duret. Oublierons-nous maintenant Le Fèvre d'Etaples et toute cette famille

des Estienne, Henri surtout et Robert, qui rivalisaient d'érudition classique avec Budée et Érasme? Oublierons-nous Alamanni, le poëte florentin, dont la muse quitta les bords enchantés de l'Arno pour les rives de la Seine; et Scaliger, le savant véronais, qui vint demander des lettres de naturalité à la France? Médecin, philosophe, érudit, poëte enthousiaste, Scaliger ambitionna toutes les gloires; et, si la postérité ne les lui a pas toutes accordées, ses contemporains furent moins sévères. Juste-Lipse ne disait-il pas que les quatre plus grands hommes, qui eussent paru dans le monde, étaient Homère, Hippocrate, Aristote et Scaliger?

Il est enfin un dernier nom que nous ne pouvons passer sous silence, bien qu'il appartienne surtout à la seconde moitié du XVIe siècle; c'est le nom de Ramus. Né dans la pauvre cabane d'un charbonnier du Vermandois, Ramus n'acquit la science, comme Amyot et Postel, qu'en se faisant valet dans une maison d'étude et profitant, aux heures de nuit, de la bonne volonté des maîtres. Il avait un génie brillant et frondeur; et, dès ses plus jeunes ans, il jeta publiquement le gant à Aristote. La dispute fut solennelle; elle dura un jour entier, et souleva toutes les tempêtes universitaires. On accusa Ramus d'être un barbare, d'en vouloir surtout à cette belle antiquité grecque vers laquelle le monde littéraire se reportait avec amour; et un ordre royal le condamna au silence. Il ne reparut dans les chaires de l'Université que sous le règne de Henri II, et alors commença pour lui une nouvelle carrière de luttes perpétuelles qui soulevèrent des jalousies, blessèrent des amours-propres, et aboutirent à un coup de poignard dirigé par un des professeurs, ses rivaux, le jour de la Saint-Barthélemy.

Nous venons de nommer des hommes; voyez maintenant les choses. D'un bout de la France à l'autre, les salles des universités sont pleines. Les ambassadeurs vénitiens écrivent avec admiration à leur gouvernement qu'à Poitiers on compte quatre mille élèves; à Orléans, mille, *tous hommes faits*; à Paris, vingt-cinq mille; ils écrivent cette phrase que nous avons déjà citée : « Il n'est personne à Paris, pour pauvre qu'il soit, qui n'apprenne à lire et à écrire. » François Ier interdisait le passage des troupes dans les villes universitaires, afin de ne pas troubler le studieux repos des écoliers. Il fondait l'imprimerie royale; il plaçait Budée et Lascaris à la tête de la bibliothèque de Fontainebleau, qui devenait, par le nombre de ses livres et la rareté de ses manuscrits, une des bibliothèques les plus riches de l'Europe. Budée commençait en même temps une collection de médailles; les Estienne publiaient des éditions qui allaient, sur tous les marchés de l'Europe, disputer la préférence aux éditions de Froben et des Alde. Entrez dans cette boutique des Estienne, qui est à elle seule une académie, et vous y trouverez réunies toutes les richesses littéraires de la France et du monde. Voici le traité *de Asse*, qui a commencé la gloire de Budée, et qu'on s'imaginerait avoir été écrit dans la voie *Suburra* par quelque Romain de la vieille Rome. Cet énorme in-folio, ce sont les savants commentaires du même Budée sur la langue grecque. Près de là, sont entassés les joyeuses poésies de Marot, les thèses de Ramus, le traité de *l'Ambassadeur* de Danès, les traductions du grec d'Amyot, les traductions de l'espagnol d'Herberay des Essars, le poëme de *l'Agriculture* d'Alamanni, le *Lexique* de Toussain, la grammaire et le dictionnaire grecs de Cherédame, et les livres sans nombre de Postel,

et les in-folios de Vidus-Vidius. Il est impossible de rappeler tous les noms et toutes les œuvres qui font une auréole de leur gloire à la tête de François Ier, et qui lui ont valu cette noble qualification de *père et restaurateur des lettres*, que la postérité lui a confirmée comme son plus beau titre.



CHAPITRE XIV.

Beaux-arts. — Esthétique chrétienne. — Renaissance, Chambord, Madrid, Fontainebleau. — Tombeaux de François II, du cardinal d'Amboise, de Louis XII. — Vitraux. — Emaux de Limoges. — Musique.

Lorsque la Renaissance se fit jour parmi nous, les lettres ne pouvaient lui opposer ni chefs-d'œuvre, ni école; il n'en était pas ainsi des arts et surtout de l'architecture. Celle-ci avait, depuis plusieurs siècles, son esthétique grandiose, et le pays était couvert de ses merveilles. Nos cathédrales sont non-seulement des œuvres incomparables d'architecture, qui nous prouvent que les sciences mathématiques et les arts du dessin étaient parvenus, dès le XIIe siècle, à une haute perfection; ce sont encore de vivantes émanations de la pensée chrétienne qui animait ces siècles de foi. La pensée chrétienne ressort de l'ensemble comme de chacun des détails de nos grands édifices gothiques. Elle vous saisit dès que vous les apercevez dominant nos villes de leurs formes gigantesques qui n'empruntent rien à l'ordre ni au rhythme de nos modestes habitations. Elle vous saisit bien plus encore lorsque vous franchissez le seuil qui les sépare du bruit du monde. Là tout est grave, solennel, infini. Dès que vous entrez, votre imagination s'égare dans ces longues nefs qui, tournant autour du sanctuaire, dans l'obscurité mystérieuse des vitraux, semblent se perdre dans une

étendue sans limites. Les hautes colonnes, les nervures, les ogives, tous ces élancements de l'art vers le ciel l'emportent au delà du temps et de l'espace; et, si la grande voix de l'orgue vient à retentir sous ces voûtes auxquelles leur mode de construction donne une étonnante sonorité; si les chants du peuple éclatent à l'unisson, graves et uniformes comme tout ce qui doit être étranger aux agitations de la vie, vos sens se taisent, et votre âme demeure plongée dans la méditation et la prière.

L'art païen s'était surtout attaché à la beauté matérielle. Ne voyant que le temps et ses plaisirs, il avait construit des monuments de formes harmonieuses, comme ces fêtes de la Grèce qui vous berçaient de leurs enivrements et de leur poésie. La ligne horizontale qui planait sur vos têtes semblait vous attacher à la terre; l'accord de toutes les proportions architectoniques semblait exclure en vous toute pensée de désir; mais le génie chrétien ne tarde pas à détruire ces proportions et à briser ces lignes. Il veut des coupoles qui montent vers le ciel avec la prière; il veut de sublimes disproportions qui lui rappellent sans cesse la petitesse de l'homme en face de la grandeur de Dieu. Aux plates-bandes grecques succède un système général de voûtes et d'arcades; puis l'arcade s'allonge elle-même en ogive. L'ogive était le dernier terme du symbolisme de l'art. Ses deux courbes, non finies, qui se perdaient dans l'espace, laissèrent l'esprit s'égarer au milieu de toutes ces pensées sans terme qu'éveillent les infinis mystères de la providence de Dieu. Toutes les formes de l'architecture prirent dès lors un élancement inouï; et de splendides décorations, des vitraux symboliques, des roses diaprées de mille couleurs, des galeries découpées à jour, des bas-reliefs dorés, des

voûtes peintes, unirent leurs richesses, afin d'être comme une émanation de tous les talents, de tous les efforts de la créature, s'élevant comme l'encens vers le créateur.

Pendant trois siècles, l'art ogival sema les merveilles sur le sol de la France. D'abord sobre dans ses moyens, conservant quelque chose de l'austérité du style roman qui l'avait précédé, il se montre d'une simplicité imposante à Saint-Denis; d'une richesse féconde, mais cependant toujours réservée et majestueuse, à Notre-Dame de Paris et à Notre-Dame de Chartres. Puis l'inspiration chrétienne s'épand en un luxe tout nouveau d'ornementation et d'audace; les édifices acquièrent, dans leurs immenses proportions, une plus grande légèreté, s'il est possible : Notre-Dame d'Amiens et Notre-Dame de Reims apparaissent comme de sublimes idéalisations de la poésie chrétienne.

Arrivé à cette hauteur, l'art chrétien pouvait-il s'élever encore? Il y a une marche que l'on pourrait croire forcée dans le travail de l'esprit humain. Ses productions sont d'abord sobres et naïves, puis elles deviennent abondantes et d'une remarquable beauté, puis elles finissent par tomber dans une sorte de coquetterie qui peut ne pas être toujours de mauvais goût, mais qui nuit toujours à la noblesse du style par la superfluité des ornements. Ainsi, dès que l'art eut atteint les dernières limites de la dignité et de la hardiesse, il chercha à se distinguer par le fini du travail et par la richesse de l'ornementation. Partout les *maîtres de l'œuvre* s'épuisèrent en efforts pour rendre avec plus de délicatesse les feuilles et les fleurs des chapiteaux, les dessins capricieux des galeries et des roses, les pinacles, les dais et les guirlandes des façades; la pierre se façonna en broderie et en dentelle; les clo-

chetons et les aiguilles se multiplièrent. Ce fut bientôt une profusion d'ornements et une somptuosité de décors qu'on n'ose condamner, tant il y a de richesse et d'élégance dans ses mondres détails, mais qui s'éloignait cependant chaque jour davantage de la sévère gravité des premiers types.

Voilà où en était l'art religieux à la fin du XV[e] siècle. Les voûtes et les arcades n'avaient plus l'élancement des premiers âges; l'ogive s'abaissait insensiblement, quelquefois elle prenait la forme d'une accolade, quelquefois même elle disparaissait complétement derrière les clefs pendantes. Ainsi, le principe chrétien de l'art était remis en question; l'art semblait répudier cette aspiration vers le ciel, qui était l'élément de sa vie comme expression religieuse; et il était facile de prévoir qu'en cédant au courant du siècle que dominait déjà de loin l'influence de la Renaissance italienne, il finirait par perdre toute originalité pour devenir l'humble disciple des théories païennes.

Chaque jour, en effet, l'esprit de foi faisait place à une sorte d'incrédulité, parfois irréfléchie, parfois railleuse. On ne rencontrait plus de ces confréries de *maîtres maçons* et de *tailleurs d'images*, qui parcouraient jadis nos provinces et bâtissaient de superbes monuments pour l'amour de Dieu. On ne voyait plus les populations mettre la main à l'œuvre avec une pieuse ferveur.

Ajoutons que les habitudes changeantes des peuples contribuaient, pour leur part, à amener une transformation dans les principes constitutifs de l'architecture. Aux XIII[e] et XIV[e] siècles, on ne connaissait d'autres besoins sociaux que celui de la défense contre l'ennemi et celui de la prière. De là les remparts crénelés et les fortes

tours qui protégeaient la demeure du bourgeois et le castel du suzerain; de là les longs cloîtres des abbayes et les profondes nefs des cathédrales. Mais lorsque les institutions municipales se furent développées, on vit paraître l'hôtel de ville avec sa grande salle pour les délibérations et son hardi beffroi pour la cloche de la commune. Lorsque les tribunaux devinrent permanents, il fallut élever des palais de justice. Enfin, avec la paix et l'ordre, les fortifications des manoirs seigneuriaux disparurent peu à peu; les tours furent employées pour l'ornement plus que pour la défense; et lorsque nos chevaliers revinrent d'Italie, ils voulurent tous avoir, au lieu de donjons, de splendides villas italiennes, avec vastes galeries, riches sculptures et fraîches nymphées.

L'architecture civile allait donc devenir dominante, tandis qu'autrefois c'était l'architecture religieuse qui dominait. Autrefois on construisait d'étonnantes cathédrales, et l'on ne savait construire ni un pont, ni un aqueduc; aujourd'hui on construira des ponts, des aqueducs, et l'on ne saura plus construire une cathédrale.

Charles VIII avait amené des artistes d'Italie; mais, chose remarquable, ces artistes construisirent, à Amboise, une délicieuse chapelle gothique. Fra Giocondo, qui fut appelé par Louis XII, fit également usage de l'ogive dans le dessin du palais de la chambre des Comptes, le seul monument français qui, avec le pont Notre-Dame, puisse lui être attribué avec certitude. Ainsi le génie italien se laissait dominer par le génie de la France. A mesure cependant que les communications se multiplient entre la France et l'Italie, le style ogival, déjà en voie de décadence, se modifie de plus en plus dans le sens des théories grecques.

La lutte avait commencé avec les premières années du xvie siècle. Nous voyons alors nos vieux artistes se signaler par de nouveaux chefs-d'œuvre. Ils élèvent le splendide portail de la cathédrale de Rouen; ils creusent de larges douves autour du château de Vigny, comme s'il devait soutenir un siége, et le flanquent çà et là de hautes tours surmontées de machicoulis, à l'instar des anciennes demeures féodales. A Chaumont nous retrouvons les tours; au palais de justice de Rouen, les ogives, les clochetons, les pinacles; mais à côté de ces splendides ou délicates fantaisies de l'art du xve siècle, apparaissent tout à coup Gaillon et Blois, où se révèle, brillante de poésie, l'influence italienne.

Gaillon est un souvenir de Frascati et de Tibur, qui s'est empreint à son insu de quelques-uns des charmes de nos souvenirs de France. Là, plus de tours, plus de créneaux, plus de vastes salles nues et sombres; mais vous y trouverez d'élégantes galeries qui dominent le cours sinueux de la Seine, des colonnes sculptées ou évidées, de splendides salons communiquant tantôt à une orangerie, tantôt à des terrasses d'où l'on descend par des rampes douces à des grottes, des pavillons, de fertiles vergers. Vous y trouverez l'ogive du nord à côté du plein cintre du midi, les clefs pendantes et la richesse d'ornementation du xve siècle à côté des chapiteaux antiques et des riches médaillons qui rappellent l'Italie. Le château de Blois est conçu dans un ordre de pensées analogue. Son portique, ses arcades en segment de cercle et ses colonnes couvertes d'arabesques, appartiennent au même style et furent peut-être l'œuvre des mêmes artistes.

Gaillon et Blois décidèrent de l'avenir de l'art parmi nous. On chercha à les imiter, à reproduire l'élégance

de leurs proportions et la richesse de leurs décors. L'art purement religieux résista néanmoins encore longtemps et avec courage. Au moment où s'élevait Gaillon, s'élevait aussi la cathédrale d'Orléans ; au moment où Michel-Ange construisait Saint-Pierre de Rome, Jean Waast et François Maréchal construisaient les portails latéraux et le dôme aérien de Saint-Pierre de Beauvais. Puis l'art religieux fléchit à son tour sous le poids du despotisme que les traditions de l'antiquité exerçaient sur les plus nobles intelligences ; mais, avant de courber complétement la tête, il édifiera encore ces jolies églises de la Renaissance, dernières fleurs de la couronne poétique du moyen âge. Vous verrez également l'architecture civile produire encore Chambord, dernier et magnifique souvenir des demeures féodales, puis Fontainebleau, Villers-Cotterets, Madrid, Ecouen, élégants et riches palais, avant de s'affaisser elle-même sous le joug des froides théories qui doivent présider à l'érection de Versailles.

Cette transformation de l'art fut loin de s'opérer par la seule action des étrangers. Il est même remarquable que c'est à des artistes français que nous devons les monuments les plus justement célèbres de la Renaissance. C'est Pierre Valence, de Tours, qui dirige les travaux de Gaillon ; c'est Pierre Fain, de Rouen, qui en construit le portique. Les sculptures sont de Jehan Juste ; les décors, de Richard du Hay et de Léonard Feschel. Oublierons-nous maintenant les noms des *ymagiers* Desaubaulx et Michel Columb, de Pierre et de Toussaint Delorme, de Roullant le Roulx, d'André le Flament, tous nés sur le sol de la France ? Ainsi c'était dans les ateliers de Rouen et de Tours que le cardinal d'Amboise, qui avait connu Raphaël et Michel-Ange, allait chercher la plupart de ses artistes.

François Ier suivit une voie moins nationale; les Italiens firent irruption, sous son règne, à la cour de France; et cependant c'est encore à des artistes français que nous devons cette merveille de Chambord, dont, par un anachronisme de dix années, on a voulu faire honneur à Primatice.

Chambord avec ses tours massives, son splendide donjon, et les pinacles aériens de ses combles, rappelle nos vieilles traditions françaises. Toutes les ressources de l'art y ont été d'ailleurs épuisées, et son grand escalier à double rampe est demeuré sans rival dans l'histoire de l'architecture. Madrid et Fontainebleau sont, au contraire, enfants de l'Italie. La façade de Madrid était entièrement recouverte de terres cuites, vernies et émaillées. On eût dit un de ces palais de Rome sur les murs desquels Polydore de Caravage dessinait des scènes de bataille ou des arabesques.

Fontainebleau avait été, de tout temps, une des demeures favorites des princes français. Philippe-Auguste, saint Louis, Charles V aimaient ce séjour paisible, et vinrent souvent chercher, à l'ombre de ses grands arbres, la solitude et le repos qui fuient les rois. François Ier y vint à son tour; il y appela les artistes français d'abord, puis les artistes italiens; et l'antique castel féodal de saint Louis fit place à un vaste palais de la Renaissance. On retrouve à Fontainebleau la plupart des parties caractéristiques des architectures grecque et italienne, les colonnades, les arcades, les grandes galeries. Fontainebleau aura sa *loggia*, comme le palais Farnèse; sa galerie d'Ulysse, comme le palais Doria sa galerie d'Énée; il aura ses grandes fresques, ses statues, ses tableaux, comme tous les palais de la Péninsule! Et cependant dans l'ordonnance de ce dédale de construc-

tions où chaque âge a laissé son empreinte, se révèle encore, quoique s'affaiblissant de jour en jour, l'antique indépendance du génie français.

Ce que François Ier demandait surtout aux Italiens, c'étaient des travaux d'intérieur, des stucs, des bas-reliefs, des peintures. « Envoyez-moi, écrivait-il au marquis de Mantoue, un jeune homme qui sache travailler la peinture et le stuc. » Et le marquis de Mantoue lui envoyait le Primatice.

La statuaire et la peinture n'avaient pas fourni parmi nous une carrière aussi brillante que l'architecture; le mépris de la forme y était plus sensible, et le caractère spiritualiste et souvent symbolique qu'elles avaient revêtu ne dissimulait qu'imparfaitement des incorrections grossières. La piété eut néanmoins aussi quelques inspirations heureuses. Si les figures de la statuaire gothique étaient disproportionnées; si le cou était court, la tête énorme, ou si elles avaient quelquefois une longueur démesurée qui semble avoir eu pour but de leur imprimer un caractère surhumain, vous admiriez, d'un autre côté, leur expression grave et religieuse, leur beauté souvent exquise et leur placidité céleste.

La sculpture jetait en même temps mille fleurs variées sur le frontispice des cathédrales. Les consoles, les archivoltes, les voussures se paraient de plantes et de fruits; des monstres s'y tenaient accrochés, vous y aperceviez les ricanements de figures sataniques. « Tout fleurit, tout s'épanouit au soleil de la foi; les ferrures des portes saintes elles-mêmes ont germé, et les petits oiseaux y chantent l'auteur de la vie, sans craindre la gueule béante des monstres qui voudraient bien les dévorer[1]. »

[1] *Histoire de la Sculpture en France*, par l'abbé Texier.



Eug. Charpentier del. ... sc.

Fontainebleau l'antique castel féodal de Saint Louis, fit place à un vaste palais de la renaissance



Cette séve du génie chrétien commença à s'altérer dès le xve siècle. Les types perdent dès lors de leur pureté; le symbolisme devient un jeu, parfois même une raillerie. On sculptera sur les stalles des églises des ânes encapuchonnés, des renards prêchant des dindons, des lièvres jouant de la musette. Les détails d'ornementation sont aussi plus maigres; des feuilles aux pointes aiguës succèdent aux guirlandes de fleurs. Mais, dans le même moment, le travail technique se perfectionne. Le tombeau de Philippe-le-Hardi à Dijon, la statue d'Agnès Sorel à Loches, le mausolée de Regnault de Bréhan à Corbeil, annoncent de loin la Renaissance.

La Renaissance produisit, pour la statuaire comme pour l'architecture, un style de transition. Nos artistes ne pouvaient passer, d'un bond, de la sculpture spiritualiste du moyen âge à l'art sensualiste de la Grèce, de l'inspiration à l'imitation. Il y eut donc un moment où la forme fut plus étudiée et où la pensée garda néanmoins encore sa fraîcheur. Ce moment embrasse les deux règnes de Louis XII et de François Ier. Trois tombeaux, celui de François II de Bretagne, celui du cardinal d'Amboise et celui de Louis XII, suffiraient pour l'illustrer.

Nulle part le symbolisme chrétien n'a revêtu des formes plus gracieuses que dans le tombeau de François II. Trois anges, les anges de la bonne mort sans doute, soutiennent les oreillers sur lesquels reposent les têtes du duc et de la duchesse, et protègent leur sommeil. L'écu du duc est soutenu par un lion, image de la grandeur et de la force; celui de la duchesse, par une levrette, image de la fidélité. L'expression des deux statues couchées est d'une placidité qui n'appartient plus à la terre. Debout, autour du mausolée, sont les statues de *la Justice,* tenant le livre

de la loi et un glaive; de *la Prudence*, à deux visages, jeune et vieille tout ensemble, portant un compas et un miroir, et ayant un serpent à ses pieds; de *la Tempérance*, vêtue du costume du cloître, armée d'un mors de bride et comptant les heures avec un sablier; de *la Force*, couverte de l'armure des chevaliers, et écrasant le monstre du mal. Le dessin de toutes ces figures est d'un fini et d'une élégance qui atteignent aux dernières limites de l'art; mais ce qui frappe surtout en elles, c'est moins peut-être leur beauté physique que leur beauté morale: c'est leur expression profondément sentie. Ces statues sont calmes, et recueillies comme on doit l'être près d'un tombeau; les draperies elles-mêmes semblent participer du repos de la tombe; mais chaque physionomie a ses traits distincts où la pensée est vivante. Ici, c'est une bienveillante dignité; là, une gravité sévère; *la Force* est représentée par une femme qui a beaucoup vu sans vieillir. Autour du mausolée vous apercevez, dans des niches, de charmantes statuettes d'Apôtres qu'encadrent de délicieuses arabesques [1].

Le tombeau de François II, chef-d'œuvre de Michel Columb, date de 1507; celui du cardinal d'Amboise, de 1522 ou 1525. Le chapitre de la cathédrale de Rouen avait voulu en charger Pierre Valence, de Tours; mais, sur son refus, ce fut Roullant le Roulx, *maître-maçon* de la métropole, qui entreprit l'œuvre au prix de quarante écus d'or au soleil pour honoraires. Roullant s'associa les plus habiles maçons et *ymagiers* de la ville de Rouen, de sorte que le monument qu'il éleva est, comme celui de

[1] Le tombeau de François II a été souvent dessiné et décrit. Voir, entre autres, la belle *Histoire de Nantes* de M. Guépin. M. Guépin fait remarquer que les figures reproduisent toutes d'une manière frappante le type breton.

Michel Columb, une œuvre toute nationale. Aussi n'y retrouve-t-on pas plus qu'au mausolée de Nantes les types de la Grèce et la manière antique. Ce qui frappe, au premier abord, c'est son extrême richesse. Partout des arabesques, des figurines, des tourelles, des clochetons. Sur une largeur de six mètres et une hauteur de huit, « il n'est pas une place, dit M. Deville, où le ciseau ne se soit arrêté; c'est le luxe de l'art [1]. »

L'ensemble du monument présente un vaste soubassement orné de statuettes et de pilastres couverts d'arabesques. Sur ce soubassement repose une table de marbre qui supporte deux statues de cardinaux à genoux, plus grandes que nature; ce sont celles de Georges Ier et de Georges II d'Amboise. La première, celle du ministre, est pleine d'expression et de dignité. Elle se détache sur un fond richement orné de sculptures, parmi lesquelles on remarque un joli bas-relief en albâtre représentant saint Georges à cheval terrassant le Dragon. Une femme le regarde en joignant les mains; un berger garde, près de là, ses brebis sur le flanc d'une montagne. Au-dessus de la tête des deux cardinaux s'élève un dais en voussure, terminé par des pendentifs à jour. Sur la frise sont dessinés des rinceaux et des génies; dans l'attique sont assis deux à deux des Apôtres, séparés par des Prophètes debout dans des niches; puis enfin au-dessus de l'attique pyramident des tourelles, des pinacles découpés à jour et accompagnés d'enfants qui soutiennent des guirlandes.

Il serait impossible de décrire toutes les jolies statuettes qui décorent ce somptueux tombeau. Vous y retrouvez *la Justice, la Prudence, la Tempérance, la Force,* comme

[1] *Tombeaux de la cathédrale de Rouen*, par M. Deville.

au tombeau de François de Bretagne. Vous y trouvez de plus *la Foi*, tenant un calice ; *la Charité*, une croix et un cœur. La plupart de ces figures se font remarquer par la délicatesse du travail et la pureté du style. Ailleurs, ce sont des images d'évêques, de moines en prières; c'est Jésus portant l'agneau; c'est saint Romain conduisant le Dragon en laisse; c'est *l'Espérance*, c'est la délicieuse figure de *la Virginité*. Toutes ces statues et le mausolée entier étaient rehaussés de couleurs et de dorures.

Le tombeau de Louis XII a été longtemps attribué à Paul-Ponce Trebati, sculpteur florentin; mais aujourd'hui il demeure authentiquement prouvé, par le témoignage des contemporains et par une lettre de François Ier, que ce tombeau est l'œuvre de Jehan Juste, de Tours. Il fut placé à Saint-Denis en 1517 ou 1518. C'est un petit édifice, en marbre d'Italie, d'une rare élégance. Il est soutenu par des pilastres couverts d'arabesques et percé d'arcades, à travers lesquelles on aperçoit le sarcophage, qui y est placé comme dans un temple. Sur le sarcophage sont les statues couchées et nues de Louis XII et d'Anne de Bretagne, dans toute l'effrayante vérité de la mort physique. Les mêmes personnages sont reproduits sur l'édicule, mais vêtus du manteau royal, et en prières. Les statues des douze Apôtres sont sculptées assises dans les arcades, et aux angles du monument étaient autrefois les statues en bronze des vertus cardinales. L'exécution des détails est d'une grande délicatesse de travail; mais qu'il y a loin de ces deux cadavres de roi et de reine, sur lesquels l'art du sculpteur s'est étudié à rendre jusqu'aux traces de l'embaumement ou de la putréfaction, à ce duc et à cette duchesse de Bretagne, ensevelis dans la sérénité de leur sommeil ! C'est l'inva-

sion du naturalisme païen jusque dans les œuvres les plus essentiellement chrétiennes.

Mais c'est à Fontainebleau surtout que cette invasion se manifeste. A Fontainebleau, tout est grec et païen dans les décors. Les cheminées sont supportées par des satyres, et sur les murs se promènent mille folles divinités, Vénus, l'Amour, les Lapithes, les Centaures; c'est déjà comme à Versailles : nous nous retrouvons en pleine mythologie. Les artistes qui ornèrent l'intérieur de Fontainebleau étaient tous Italiens. C'étaient Rosso, Primatice, Cellini, Niccolo del Abbate, Domenico del Barbiere, Paul-Ponce Trebati, etc.; sculptures, peintures, détails d'ornementation, tout y fut l'œuvre de leur génie. A Chambord, François I[er] représentait encore le roi chevalier des vieux âges; et, à la vue des douves profondes, des pinacles aigus et des grosses tours, on pouvait rêver encore de féerie, d'amour et de batailles.

A Madrid, François I[er] représente le savant et l'érudit de la Renaissance. C'est là qu'il aime à s'enfermer avec Budée, avec Danès, derrière ces murailles émaillées d'arabesques, qui en font un palais des *Mille et une Nuits*. Les courtisans viennent vainement y frapper à sa porte ; ce n'est ni devant l'armure étincelante du chevalier, ni devant le léger palefroi et le corsage de velours de la grande dame que cette porte s'ouvre; mais elle s'ouvrira devant la mule de l'abbé de Rochefort, devant la longue robe noire de Latomus, ou la figure narquoise de Marot. On murmure à la cour de cette scientifique solitude où quelques érudits semblent tenir captive la majesté royale, et on lui donnera par ironie le nom de Madrid, en souvenir de la prison du roi.

Mais, à Fontainebleau, vous retrouvez le prince splen-

dide; il a laissé la plume d'or, il a laissé la cotte de mailles et les pesants brassards pour les chausses de satin et le mantel de velours. Entouré de gentilshommes, d'artistes, de femmes gracieuses et élégantes, on dirait Laurent de Médicis dans son riche palais de la *Via larga*, ou Alphonse d'Este au château de Ferrare. Suivez de l'œil ceux qui l'entourent. Ce cardinal, à la conversation si vive, à l'instruction si poétique et si variée, c'est du Bellay; ce guerrier, jeune encore, mais vieilli par les blessures, dont la parole a un entrain si expressif, si original, c'est Fleuranges; ce modeste costume de prévôt des marchands, autour duquel se pressent les plus brillants costumes, c'est Budée qui le porte. Plus loin, vous apercevez la figure austère de Montmorency, l'attitude hautaine et étudiée de du Prat; vous entendez la gracieuse causerie de la reine de Navarre, le rire de Marot, le trait fin et prompt de du Châtel. Primatice raconte les merveilles de Mantoue; André del Sarto les merveilles de Florence; Benvenuto Cellini raconte les siennes avec cette verve de fierté dédaigneuse devant laquelle se taisent nos grands artistes, les artistes de Gaillon et de Chambord. Enfin, dans un coin, joue Marie Dareille, la petite naine de la reine; et partout, derrière les groupes, à l'affût de toutes les paroles, se glisse un petit être difforme :

> Chacun contrefaisoit, chanta, dansa, prêcha,
> Et de tout si plaisant qu'onc homme ne fâcha.

Ce petit monstre est Triboulet, qui partage avec Caillette et Polite le singulier office de fou du roi. Triboulet est de la famille de Thévenin de Saint-Legier, le fou de Charles V, et de l'Angeli, qui le sera un jour du grand

Condé. C'est la même verve de bon sens narquois et populaire, qui se fait pardonner sa sincérité à force d'apparente bêtise.

François Ier, au milieu de sa cour, rappelle Louis XIV. C'est la même splendeur de luxe, la même généreuse hospitalité. Dès les premiers jours de son règne, il accueille avec bonheur Léonard de Vinci, qui fuyait l'Italie où il venait de trouver un rival, et Léonard meurt dans ses bras [1]. A Léonard succède Rosso; à Rosso, Primatice. Des émissaires royaux parcourent l'Italie et les Flandres, faisant moisson de chefs-d'œuvre qui viennent prendre place dans les immenses galeries de Fontainebleau et de Madrid. C'est la *Joconde*, du Vinci, que le roi a payée 4,000 écus; c'est l'*Io*, du Corrège; la *Léda*, de Michel-Ange; la *Belle jardinière*, de Raphaël; la *Résurrection de Lazare*, de Pontorme. Ce sont des tentures d'or et de soie représentant le *Triomphe de Scipion* et la *Vie de saint Paul*, qu'il a fallu payer 40,000 florins aux fabricants d'Arras. Primatice apporta, après un seul voyage en Italie, cent vingt-cinq morceaux antiques, tels que les moules du Laocoon, de l'Apollon, de la Vénus, du Tibre, de la Cléopâtre, et les creux de la colonne Trajane. Un plâtre du cheval de Marc-Aurèle, qu'il avait fait mouler par Vignole, fut placé dans une des cours de Fontainebleau, qui prit dès lors le nom de *Cour du Cheval blanc*.

Ce mouvement a incontestablement de la grandeur; mais, d'un autre côté, il achève d'enlever toute originalité à l'esprit national. Les arts se modèlent de plus en

[1] Quelques historiens racontent que, certains courtisans paraissant surpris des marques d'intérêt que le roi donnait à l'artiste, François leur dit: « Dieu seul peut faire des hommes tels que lui; les rois en font de tels que vous. »



plus sur l'antique, et telle devient l'humilité de notre admiration pour les étrangers, que la postérité leur attribuera nos propres chefs-d'œuvre comme si le génie n'eût pu germer sur la terre de France.

La peinture se transforma au XVIe siècle, comme l'architecture et la statuaire. De mystique qu'elle avait été dans les vitraux des cathédrales et les miniatures des manuscrits, elle se fit sensualiste avec cette exagération de formes particulière à l'école florentine. La peinture sur verre, que nous enviait l'Italie, ne tarda même pas à être abandonnée comme barbare; mais du moins, avant de tomber dans l'oubli, elle nous légua encore de grands noms et de grandes œuvres. C'est à la Renaissance qu'appartiennent et Jean de Molles, le verrier sublime de la cathédrale d'Auch, et Robert Pinaigrier et Jean Cousin, dont les riches vitraux ont toujours été cités parmi les merveilles du XVIe siècle.

Les vitraux peints ornaient alors les plus humbles manoirs. « Je te prie, cher lecteur, écrivait Bernard Palissy, considère un peu les verres, lesquels, pour avoir esté trop communs entre les hommes, sont devenus à un si vil prix, que la plupart de ceux qui les font vivent plus méchaniquement que ne le font les crocheteurs de Paris. Ils sont vendus et criés par les villages, par ceux mêmes qui crient les vieils drapeaux et ferrailles, tellement que ceux qui les font et ceux qui les vendent travaillent beaucoup à vivre. » Cet état précaire et nécessiteux des artistes hâta la décadence de l'art.

La peinture sur émaux prit, au contraire, à partir de la Renaissance, une vie nouvelle. La réputation de nos émaux de Limoges datait des époques les plus reculées du moyen âge. Dès le IXe siècle, il n'y avait pas en Europe un

reliquaire de couvent, une châsse de saint, un hanap de prince, une agrafe de châtelaine ou une poignée d'épée de chevalier, qui ne fût orné d'incrustations émaillées représentant des personnages religieux ou chevaleresques. Les émaux de Limoges avaient brillé tour à tour sur la couronne d'or du roi Agilulfe, sur le cercle impérial de Charlemagne, et sur la croix pectorale des évêques de Monza; mais, depuis les guerres des Anglais, cet art était devenu stérile; les manufactures limousines, ou n'existaient plus, ou végétaient misérablement; et ce fut à l'Italie, où Luc de la Robbia venait d'acquérir une haute célébrité par ses poteries peintes, que François Ier demanda des émaux pour le château de Madrid. Une féconde rivalité s'éveilla alors au cœur des ouvriers de Limoges. Une fabrique nouvelle fut fondée sous la direction de Léonard, auquel François Ier donna le surnom de *limousin*, afin de le distinguer du Vinci. La supposition d'une erreur possible n'était-elle pas, à elle seule, de la gloire? Deux autres émailleurs, Jehan Courtois et Pierre Raymond, se distinguèrent par leur talent vers la même époque; et Bernard Palissy jetait la toise d'arpenteur pour chercher, au milieu de toutes les angoisses du génie, le secret de ces *rustiques figulines* qui allaient, dans quelques jours, faire l'admiration de l'Europe.

Dans une société ainsi faite, il n'est pas une étincelle de génie qui demeure perdue. De charbonnier, Ramus devient l'oracle du collége de France; d'arpenteur, Palissy devient peintre; d'enfant de chœur, Josquin-des-Prez devient un harmonieux maître de chapelle.

François Ier aimait la musique comme tous les arts. Il est sans cesse question de sa chapelle dans ses comptes de dépenses. Nous y lisons les noms d'Antoine de la Haye, son organiste, et de son petit organiste Roger Pathié,

ceux des chanteurs Johannot, Bouchefort et Gabriel de Laistre. François avait dans sa chambre une épinette qu'il avait achetée au prix de 99 livres 10 sols, et « trois caisses de bois couvertes de cuyr esquelles estoient assemblés plusieurs flûtes, cornets, cors et hautbois... pour son passe-temps et plaisir. » Quant au caractère de la musique, elle avait renoncé depuis longtemps aux inspirations religieuses pour se faire l'écho des passions mondaines, et, lorsqu'elle pénétrait dans les temples, ce n'était que pour y reproduire ces folles mélodies qui charmaient dans les fêtes. Chacun les reconnaissait; le musicien lui-même désignait son œuvre par le nom du chant populaire qui lui avait servi de thème. Il y avait la messe de *mon ami Baudichon*, la messe de *Adieu, mes amours :* telle autre était connue sous le titre de *A l'ombre d'un buissonnet,* ou de *O Vénus, la belle!* L'école belge-française eut d'ailleurs, pendant le xve siècle, un certain renom. Elle cherchait avant tout le principe de l'art dans l'arithmétique. « Sans elle, écrivait Job Tinctor, quelque habile que soit un musicien, il ne saurait devenir éminent et fameux, car c'est des entrailles de cette science que se tire toute proportion. » On calculait donc, on combinait les proportions harmoniques de Pythagore. Parmi les artistes célèbres de cette époque, nous connaissons surtout Binchois, du Fay, Caron, Okenheim, la Rue, Bromel, Isaac, puis enfin Josquin-des-Prez. Rabelais nous les représente « en un jardin secret, sous belle feuillade, chantans autour d'un rempart de flacons, jambons, pâtés et diverses cailles coiphées mignonnement. »

Ce tableau peut nous donner une idée du caractère de leur musique. Josquin-des-Prez, le plus célèbre de tous, était premier musicien et maître de chapelle de François Ier.

Nul n'avait plus approfondi la partie scientifique de l'art, nul n'avait un génie plus fécond en mélodies neuves et brillantes; et sa phrase harmonique se faisait toujours remarquer par une vivacité piquante et originale.

Ainsi, dans toutes les branches de l'esprit humain, une activité fébrile agite les intelligences. Tandis que Roullant le Roulx et Jehan Juste dessinent paisiblement dans leurs ateliers de Rouen et de Tours, Rosso et Primatice réalisent à Fontainebleau toutes les merveilles de l'art italien[1]; Matthieu del Nasaro rend célèbres nos monnaies et médailles, Marot chante, du Bellay écrit, Bayard combat comme un paladin de l'Arioste. En même temps, des centaines de statues nous arrivent de Rome; des tentures de soie et des tableaux flamands nous arrivent de Bruxelles et d'Anvers. Les épaules des dames sont couvertes d'orfèvrerie émaillée et de pierres précieuses gravées par Regnault Duret; les livres sont ornés de rubis, la cuirasse des chevaliers est recouverte de toile d'argent, leur casque est ombragé de plumes. C'est une vie d'illusion et de travail, où l'on passe gaiement des plaisirs à la science; où l'on entend, avec la même ivresse, le bruit retentissant des armes et la douce harmonie de l'épinette royale modulant les cantilènes de Josquin-des-Prez.

[1] Nous n'avons pu indiquer dans ce chapitre que les principaux ouvrages d'art qui datent du règne de François Ier. Il en est cependant quelques autres que nous ne pouvons passer complètement sous silence, bien qu'ils n'appartiennent qu'en partie à ce règne. Tels sont, entre autres, à Paris, les églises de Saint-Merri, Saint-Etienne-du-Mont, Saint-Eustache, et la tour de Saint-Jacques de la Boucherie. Tels sont encore le Louvre, commencé par Lescot en 1541, et l'hôtel de ville de Paris, dont la première pierre fut posée en 1533, mais dont, il est vrai, le plan fut plus tard modifié par Dominique de Cortone. On peut suivre, pas à pas, dans l'étude de ces divers monuments, la marche successive de l'art, depuis Saint-Merri, la religieuse église ogivale, jusqu'au Louvre, le plus élégant palais de la Renaissance.

CHAPITRE XV.

Progrès de l'hérésie.

(1523 – 1534)

C'est une triste habitude de la vie, de nous présenter des revers à côté des succès, et des scènes de deuil au sortir des fêtes. Nous venons de suivre l'intelligence si vive de notre nation dans toutes ses joies et tous ses triomphes, il nous reste à la suivre maintenant dans tous ses égarements et ses désordres. La transition n'est malheureusement que trop naturelle; car si l'anarchie fit irruption, au XVI[e] siècle, dans le domaine de la pensée, ce fut trop souvent par ces hommes d'étude que nous venons de voir si fiers de leurs œuvres. Luther a poussé le premier cri de révolte; seul avec sa raison dont il s'est fait un dieu, il s'égare chaque jour davantage dans un désert, où à chaque pas il rencontre un abîme. Hier, il croyait encore à la transsubstantiation; aujourd'hui le dogme de la transsubstantiation n'est plus à ses yeux qu'impiété et blasphème. Plus de culte des saints, plus de prières pour les morts, plus de confession, plus de libre arbitre. « Le libre arbitre n'est qu'un mot sans réalité, écrit-il dès 1524; Dieu fait en nous le mal comme le bien [1]. » Et c'était pour arriver à cette théorie du désespoir qu'on avait brûlé les canons des

[1] Lutheri opera. — *De serv. arbitrio.*

conciles, les décrétales des papes, et qu'on avait appelé Rome un *ramassis de niais, un nid de chauves-souris et de vautours!* C'était pour faire de l'homme un automate, que l'on avait secoué le joug! Luther, ce grand ennemi de l'autorité, ne parle sans cesse que du respect que l'on doit à la sienne. On dirait, à l'entendre, que le diable est avec tous ceux qui ne s'inclinent pas devant son infaillibilité de fraîche date. Si Œcolampade meurt, soyez sûr que c'est le diable qui lui a tordu le cou; si Léon X fulmine l'anathème contre le moine saxon, c'est le diable qui a dicté la bulle; si Henri VIII prend la défense des sacrements de l'Église, c'est encore le diable qui tient la plume; le diable est avec Munzer; il est avec Zwingli. « Oui, s'écrie Luther, leurs poitrines sont satanisées, persatanisées, supersatanisées. » *Habet enim insatanasiatum, persatanasiatum, supersatanasiatum pectus.*

Mais que pouvaient contre le torrent débordé ces explosions d'un orgueil despotique? Carlostad a repoussé l'eucharistie du même droit que s'était attribué Luther de repousser le pape; et du haut des montagnes de l'Albis, du fond de la riche bibliothèque de Bâle, la voix de Zwingli et celle d'Œcolampade lui ont répondu : Zwingli, homme hardi, qui avait plus de feu que de savoir, dit Bossuet, mais dont la parole toujours nette et précise allait droit au but; Œcolampade, âme douce et tendre, que le flot de l'erreur avait submergée comme tant d'autres, et chez qui Érasme cherchait vainement après sa chute cette paisible candeur des années qu'il avait passées dans le cloître. A seize ans, Œcolampade priait comme un ange. « Je répands mes faibles prières, écrivait-il, aux pieds de mon Jésus crucifié (*Crucifixo meo Jesu preculas effundo*); et, six ans après, ses disciples brisaient les

crucifix dans les rues de Bâle. Carlostad s'était marié; Œcolampade l'imita. « Vous vous mortifiez, lui écrivait Érasme; vous verrez, ajoutait-il, que la Réforme aboutira à défroquer des moines et à marier des religieuses. Cette grande tragédie finira comme les comédies, par un mariage. »

Voilà où en était l'Allemagne en 1524. « Les uns disent ceci, écrivait Luther, les autres disent cela; il y a presque autant de sectes et de croyances que de têtes. » Si vous voulez compléter le tableau, ajoutez que les moines se marient, que les seigneurs trinquent avec des calices, et que de nouveaux iconoclastes se répandent dans les églises pour y briser les statues et y déchirer les tableaux : ajoutez que partout la guerre éclate; les ordres de l'empire la déclarent à l'empereur, les seigneurs aux moines, les paysans aux seigneurs. Deux cent mille paysans teignent de leur sang les champs de Frankenhausen, et sur cet immense désastre retentit la voix de Luther, criant : *Point de miséricorde* [1] !

Il était difficile que le cours du Rhin et que les profondeurs de la Forêt-Noire fussent une barrière impénétrable à l'erreur. De toutes parts, les novateurs avaient les yeux fixés sur la France. Depuis surtout que Charles-Quint s'était prononcé contre eux à la diète de Worms, ils plaçaient leurs plus chères espérances dans son jeune rival. Luther s'étudiait à flatter son orgueil de roi instruit et lettré; il lui envoyait ses œuvres; il lui recommandait les hommes de lettres qu'il savait être incertains dans leurs croyances, et s'efforçait, en désespoir de cause, de faire pénétrer ses doctrines dans le royaume à l'aide de la

[1] Sleidan.— *Comment*, lib. v.

faveur qui y était accordée aux érudits. L'opposition de la Sorbonne rendait en effet dangereuse toute lutte ouverte : mais ne pouvait-on pas se cacher derrière de hautes piles de livres grecs et latins, ne laisser voir que le savant, et hasarder de temps en temps quelques timides hardiesses? De cette manière, on affaiblissait la foi sans péril, et l'on avait la ressource de crier sur les toits, en cas d'attaque : « C'est à la science qu'on en veut! » Lisez en effet l'histoire telle que la philosophie voltairienne l'a faite; on croirait qu'aux yeux des catholiques tous ceux qui savaient le grec étaient des hérétiques, tous ceux qui savaient l'hébreu étaient des Juifs. Mais qui donc avait répandu la connaissance des langues grecque et hébraïque parmi nous? N'était-ce pas Aléandre, un cardinal, Danès, un évêque, que les luthériens ont même accusés d'intolérance? N'était-ce pas Vatable, un savant prêtre? N'était-ce pas Budée, un des juges du luthérien Berquin?

Mais il est vrai que dans les rangs inférieurs des lettres s'agitaient mille orgueilleux désirs de liberté et d'indépendance. Ce fut là que la Réforme alla chercher ses apôtres. Leurs premières tentatives se révélèrent au grand jour dans le diocèse de Meaux, où l'évêque Guillaume Briçonnet avait appelé un grand nombre de sectaires, croyant n'appeler que des lettrés. Ces sectaires étaient, entre autres, Guillaume Farel, Gérard Roussel et Lefèvre d'Etaples. Ils s'étaient mis à l'œuvre parmi le peuple et dans les fabriques, lorsque le parlement et la Sorbonne vinrent tout à coup leur demander compte de leurs doctrines. Lefèvre et Roussel furent exilés. L'évêque, de son côté, ferma sa porte à Farel; mais alors une sédition éclata dans les rues de Meaux; les églises furent profanées, les statues saintes furent mises en pièces. Pour

prix de ces excès, Jean Leclerc, jeune cardeur de laine, qui avait poussé le premier cri de révolte, fut battu de verges, marqué d'un fer chaud et banni du royaume. Mais à peine eut-il passé les frontières, qu'il les repassa et courut briser de nouveau les statues dans les églises de Metz. Il fut pris et brûlé sur la place publique. Un autre hérétique, Jean Châtelain, fut brûlé vers le même temps à quelques lieues de Metz. Mathurin Saulnier, docteur de Meaux, le fut également à Paris. Le parlement et la Sorbonne portaient à la garde de la foi la même âpreté de caractère qu'ils avaient portée naguère à la garde de leurs priviléges. C'était de leur part esprit de corps, c'était aussi l'esprit du temps. On montait alors à l'échafaud pour une conspiration religieuse, comme aujourd'hui on y monte pour une conspiration politique; un pamphlet irréligieux était pour nos pères ce qu'est pour nous un pamphlet républicain. Fortement unis par la foi, les peuples de l'Europe ne formaient qu'une grande famille, et repoussaient énergiquement de leur sein tous ceux qui tentaient de briser cette puissante unité chrétienne. La vie n'était rien, la foi était tout; personne n'avait oublié que c'était cette foi qui avait civilisé le monde.

Mais ceux qui, au nom de la liberté de la pensée, étaient venus jeter l'anarchie parmi les intelligences, ceux qui croyaient à une lumière intérieure et proclamaient la souveraineté de la raison individuelle, de quel droit imposaient-ils leurs doctrines à la pointe de l'épée? Et cependant c'était Luther qui écrivait dans son Commentaire sur les psaumes : « Quand l'ange Gabriel descendrait lui-même du ciel, livrez-le au bourreau comme un séditieux et un polisson, s'il prêche un autre évangile que le mien. *Carnifici committendum, velut nebulonem qui seditionem*

machinatur[1]. Et Calvin : « Ne faictes faute, écrivait-il au grand chambellan de la cour de Navarre, de défaire le pays des faquins qui excitent le peuple contre nous. De pareils monstres doivent être exécutés, comme Michel Servet l'Espagnol[2]. »

Lisez le code que Calvin donna à Genève; tous les crimes y sont punis de mort : mort pour le blasphémateur ; mort pour le criminel de lèse-majesté humaine ou divine; mort au fils qui maudit son père; mort à l'adultère; mort à l'hérétique. Un jour enfin les habitants de Genève aperçurent à leur réveil des potences dressées sur les places, avec cette inscription : *Pour qui dira du mal de M. Calvin*[3].

Le parlement et la Sorbonne ne furent pas aussi habiles à inventer des crimes. Ils se contentèrent d'appliquer à des crimes prévus les lois existantes, et cependant nous leur reprocherons sans difficulté de s'être écartés quelquefois de cette modération que recommande Bossuet. Mais l'Allemagne était en feu, les champs de Frankenhausen étaient rouges de sang; lorsqu'on bannissait les hérétiques, ils rentraient; lorsqu'on les condamnait à des amendes, ils les payaient et recommençaient avec plus d'ardeur leur œuvre de désordre; et ces hérétiques s'attaquaient à tout, à Dieu, au roi, aux tribunaux, aux objets les plus sacrés de la vénération des peuples. Chaque jour le mal croissait. La plupart des docteurs de Meaux étaient corrompus; les libelles hérétiques sortaient en foule des presses des Estienne; c'était toujours sous la

[1] *Comment. Luther. in Psalm.*, 71. — Voyez Audin.

[2] Cité par Audin, *Hist. de Calvin*, t. II, p. 115.

[3] Voyez Galiffe, historien génevois et protestant, *Notices généalogiques*. — Cité par Audin, *Vie de Calvin*, t. II, p. 182.

forme érudite que se cachait le poison. On répandait des versions altérées de l'Écriture en langue vulgaire; on publiait des livres mystiques où les prières à la Vierge et aux saints étaient soigneusement omises; des colporteurs affidés promenaient de côté et d'autre ces livres bien dorés et reliés. « Leur seule joliveté, dit Florimond de Rémond, conviait les dames à la lecture. » On les leur donnait d'ailleurs à la dérobée, comme chose rare, pour en rendre le goût meilleur.

Le parlement, de son côté, redoublait de surveillance; il prêchait sans cesse la vigilance aux évêques, et, dans l'ardeur de son zèle, il finit par attaquer non plus seulement les novateurs déclarés, mais tous les hommes de doute et d'indifférence, érudits, humanistes, poëtes, qui s'étaient fait un Élysée du Parnasse, et portaient dans les questions religieuses une liberté de pensée voisine de la Réforme. Mais à la tête de ce parti de lettrés était Érasme, et attaquer Érasme c'était déclarer la guerre au monde scientifique qui l'admirait à genoux, à Budée, à Cop, à Guillaume Postel, à toutes les habitudes de la cour et aux tendances littéraires et peu dévotes du roi. François Ier interposa plusieurs fois son autorité entre le zèle irritable des parlementaires et l'éclectisme frondeur des hommes de lettres. François n'aimait pas l'hérésie; un certain attachement chevaleresque à la foi de ses pères s'unissait en lui à une prévision instinctive des dangers que courait l'autorité sociale au milieu de ces incessantes rébellions. Ces deux sentiments le retinrent sur le bord de l'abîme; ils lui firent repousser la tentation si vive pour un rival de se fortifier de toutes les forces que la Réforme avait enlevées à Charles-Quint. Ils lui firent supporter patiemment l'opposition de Rome à quelques-uns

de ses plans politiques. Un jour, cependant, si nous en croyons Brantôme, il menaça le nonce d'ouvrir la France à Luther. « Franchement, Sire, vous en seriez marri le premier, répondit le nonce, et vous en prendroit très-mal et y perdriez plus que le pape; car une nouvelle religion mise parmi un peuple ne demande après que le changement du prince. » François I[er] embrassa le nonce, et convint qu'il avait raison.

Mais si François I[er] n'aimait pas l'hérésie, il n'aimait guère plus les rigueurs intraitables du parlement et les thèses ardues de la Sorbonne. Il pensait, comme Marot, qu'*on doit lâcher la bride longue au poëte*, et, content de sévir lorsque la révolte se montrait au grand jour, il fermait volontiers les yeux lorsqu'elle travaillait à l'ombre. Louise de Savoie fut à demi gagnée; Renée de France, sœur de la pieuse reine Claude, eut ses prédicants et ses ministres; la duchesse d'Étampes et M[mes] de Pisseleu et de Cani firent de la théologie de boudoir, assaisonnée de railleries à l'adresse des catholiques. Ce fut dans les salons de la reine de Navarre que se forma cette opposition de femmes élégantes et précieuses qui s'étudièrent à circonvenir le roi par toutes ses affections de fils, d'amant et de frère. La reine de Navarre aimait sincèrement son frère et en était sincèrement aimée. François l'appelait sa *mignonne*, et se laissait facilement dominer par ses cajoleries toujours spirituelles. Marguerite le prenait, d'ailleurs, par son faible : c'était au nom des lettres et des arts qu'elle lui demandait un peu de protection pour les littérateurs et les artistes, contre les *corneilles croassantes* du parlement et de la Sorbonne. François I[er] ne pouvait repousser une pareille demande; il étendait son sceptre sur Lefèvre d'Étaples,

il acceptait l'hommage des *Psaumes* de Marot, et en prenait hautement la défense contre la Sorbonne. Les *Psaumes* quelque peu hérétiques du valet de chambre firent dès lors les délices de la cour. Le duc d'Orléans chantait : *Ainsi qu'on voit un cerf braire*, sur un air de chasse. Mme de Valentinois avait mis en volte : *Du fond de ma pensée*. La reine et le roi de Navarre dansaient une branle de Poitou, en fredonnant : *Revenge-moi ; prends ta querelle* [1].

Le parlement s'irritait, il menaçait. Lorsque l'orage devenait trop fort, la reine de Navarre partait pour le Midi, suivie d'un grand nombre de sectaires qui étaient toujours sûrs de trouver un refuge derrière les hautes murailles de son royal château de Nérac. Lefèvre d'Étaples y fut reçu comme un martyr ; Gérard Roussel y trouva des dignités et des honneurs. A Nérac, on avait la parole libre ; on faisait bon marché des scrupules de bienséance qui retenaient encore la hardiesse des pensées en présence du roi. Au lieu de rire simplement, comme à la cour, des *hypocrites blancs, noirs, gris, enfumés et de toutes couleurs*, c'est-à-dire des moines, on faisait de la théologie dogmatique, et l'on s'édifiait par la lecture des livres pieux composés par la reine de Navarre. Il n'était question, bien entendu, dans ces livres, ni des saints, ni des sacrements, ni de l'enfer. Le petit concile de Nérac alla plus loin. Il fit une liturgie qu'il nomma la *Messe à sept points*, liturgie qui devait détrôner l'antique sacrifice catholique. La Messe à sept points ne devait avoir ni élévation, ni adoration de l'hostie, ni commémoration de la Vierge et des saints. Les espèces

1 Florimond de Rémond. — V. Audin, *Hist. de Calvin*, t. I, p. 102.

devaient être simplement offertes; puis le pain était rompu à l'autel, d'abord pour le prêtre et ensuite pour les fidèles. Cette messe se terminait par une communion publique; enfin, et c'était le dernier point, elle était célébrée par un prêtre marié.

De pareilles nouveautés ne pouvaient rester mystérieusement enfouies à l'ombre du château de Nérac. Elles transpirèrent, des plaintes furent adressées au roi; le parlement n'était pas disposé à avoir plus de respect pour la couronne qui ceignait le front de Marguerite, qu'il n'en avait eu pour l'auréole de gloire qui entourait Érasme. Le roi se porta garant de sa sœur. « Elle m'aime trop, dit-il un jour à Montmorency; elle ne croira jamais que ce que je croirai. » Mais les plaintes devinrent plus vives; Marguerite ne se montra pas plus prudente, et François Ier la manda à Paris. Marguerite vint, accompagnée de Gérard Roussel. Elle demanda que Roussel et deux augustins défroqués, Coraud et Berthaud, fussent entendus par le roi. François consentit à tout. Chacun des nouveaux apôtres prêcha à son tour devant le roi et la Sorbonne; mais, à la sortie de l'église, ordre fut donné de les arrêter. Roussel se sauva à Nérac, Berthaud se convertit, et Coraud courut à Genève, où il rencontra Farel, séduisit une jeune fille, et se fit ministre.

Le mauvais succès de cette première tentative ne découragea pas la reine de Navarre. Elle mena le roi à Saint-Eustache, où l'éloquence populaire et colorée du curé Le Coq attirait chaque jour un nombreux auditoire. Le Coq penchait vers la Réforme. Il saisit l'occasion de faire pénétrer le doute dans l'esprit du roi; et, prenant pour sujet de son discours le sacrement de l'autel, il s'écria qu'il ne fallait pas s'arrêter aux espèces qui frap-

paient les yeux, mais élever sa pensée vers le pain de vie dont elles étaient l'image. *Sursùm corda*, dit-il, *sursùm corda!* Marguerite et la duchesse d'Étampes triomphaient; mais le cardinal du Bellay s'avisa de troubler leur triomphe. Le Coq fut mandé à la cour, et, après quelques essais de discussion, il se rétracta. On essaya alors d'un autre curé, nommé Landri, qui ne croyait pas au purgatoire; mais Landri ne fut pas plus heureux que Le Coq.

Marguerite et son parti résolurent alors de frapper un grand coup; ce fut d'inspirer au roi le désir de voir Mélanchthon, l'ami d'Érasme, le second de Luther dans la lutte de la Réforme, l'orateur plein d'onction, l'humaniste célèbre qui écrivait en grec à Œcolampade, l'auteur admiré de la confession d'Augsbourg. La pensée était habile. Comment le roi pourrait-il refuser de mettre en contact les lumières de la Sorbonne et l'une des plus pures lumières de la Réforme? Le roi refusa cependant, puis il hésita, et il finit par traiter lui-même avec Mélanchthon. « Mais, au mois de novembre 1534, raconte Théodore de Bèze, l'historien officiel de la Réforme, tout cela fut rompu par le zèle indiscret de quelques-uns, lesquels, ayant fait dresser et imprimer certains articles en style fort aigre et violent contre la messe, en forme de placards, à Neuchâtel en Suisse, non-seulement les plantèrent et semèrent par les carrefours et autres endroits de la ville de Paris, contre l'avis des plus sages, mais en affichèrent un à la porte du roi estant alors à Blois; ce qui le mit en telle furie, ne laissant passer cette occasion ceux qui l'épioient depuis longtemps, et qui avoient son oreille, comme le grand-maître et le cardinal de Tournon, qu'il se délibéra de tout exterminer s'il eust esté en sa puissance. »

Quel apôtre, après tout, était-ce que Mélanchthon, pour venir s'attaquer à la foi séculaire de la France? Un sectaire qui tremblait devant son œuvre, et n'avait de foi qu'en son amitié pour Luther; un homme qui pleurait comme une femme à la vue des maux dont il avait contribué à accabler le monde, et qui, au lieu de chercher à les guérir, rêvait la solitude et la mort. « Bon Dieu! s'écriait-il parfois, quelles tragédies verra la postérité! Je voudrais pouvoir étouffer toutes mes pensées... Heureux ceux qui ne se mêlent point des affaires publiques! que de plaies incurables!... *La vérité nous échappe par trop de disputes.* » Et c'était cet homme, avec toutes ses incertitudes et ses faiblesses, qui allait venir raviver en France l'esprit de dispute, et y semer le germe de tragédies nouvelles! C'était lui qui allait soulever de nouveau ces tempêtes, dont Luther disait : « Elles ne cesseront pas avant que tous les adversaires de la parole de Dieu soient devenus comme la boue de nos carrefours [1]! » Les catholiques ne le permirent pas.

Un jour, le cardinal de Tournon entra chez le roi, un livre à la main. «Quel est ce livre? dit François Ier. — Ce sont les œuvres de saint Irénée, répondit le cardinal; j'étais tombé sur un endroit où Irénée raconte que l'Apôtre saint Jean, entrant dans les bains et y voyant l'hérétique Cérinthe, se retira soudain : Fuyons, dit-il, de peur que l'eau où se trouve cet ennemi de la vérité ne nous souille et salisse.»

François comprit la pensée du cardinal, et le passe-port donné à Mélanchthon fut retiré, au moment même où l'électeur de Saxe, patron dévoué de la Réforme, défendait,

[1] Luther, *de serv. arbitrio.*

de son côté, à Mélanchthon de mettre le pied sur le sol de France.

Cependant, tandis que la reine de Navarre ourdissait adroitement les mille réseaux de ses intrigues, le parlement et la Sorbonne marchaient d'un pas chaque jour plus ferme dans la voie d'une inflexible sévérité. Nous nous rappelons les attaques qu'ils avaient dirigées contre Érasme, et en général contre ces hommes d'incertitude qui croyaient tout savoir parce qu'ils parlaient à volonté le beau langage grec ou latin, et qui demeuraient catholiques tout en riant du catholicisme. Érasme, homme de plaisanterie et de paix, faillit en perdre la tête. « Je n'ai jamais été en guerre avec personne, s'écriait-il, je n'aime point la sédition; j'ai horreur de toute impiété et de tout ce qui peut troubler la concorde dans la famille chrétienne. Ceux qui, d'une âme dévote, conspirent contre moi, contre qui donc s'élèvent-ils, sinon contre un compagnon d'armes? » Puis il maudissait la gloire : « Oui, j'ai aimé dans mes jeunes ans à être loué par des personnes qu'environnait la louange; mais quand j'ai vu combien la gloire était un pesant fardeau, je n'ai pas formé de vœux plus ardents que de m'en dépouiller, s'il était possible, de la même manière que les cerfs, dit-on, se dépouillent de leurs bois. » Il se rappelait avec douleur les temps calmes qui précédèrent la levée de boucliers du moine de Wittemberg : « Jours heureux où fleurissaient les études et les lettres, où je pouvais jouir à l'aise de l'amitié de tant d'hommes instruits, et m'entendre proclamer le prince des lettres, l'astre du ciel germanique. » Érasme écrivit au parlement, à la Sorbonne; il écrivit au roi, prisonnier à l'alcazar, et invoqua pour lui la générosité de Charles-Quint. La poursuite dirigée contre ses œuvres n'en sui-

vit pas moins son cours ; elle était fondée en droit, elle fut acerbe dans la forme.

Érasme était *chose légère*, pour parler le langage de Luther. Rieur comme Lucien, il n'avait sur rien des convictions profondes, et il ne pouvait être difficile de trouver dans ses volumineux écrits des propositions quelque peu éloignées de la rigueur théologique. C'est ce que fit avec véhémence Noël Beda, syndic de l'Université de Paris. Érasme répondit à Beda ; il prétendit trouver dans son écrit cent quatre-vingt-un mensonges simples, trois cent dix calomnies, et quarante-sept blasphèmes. François I[er] vint à l'aide d'Érasme : il ordonna au parlement d'arrêter le débit des livres de Beda, et déféra même l'un de ces livres à la censure de l'Université. « On m'a assuré, écrivait-il, que ce livre était rempli d'erreurs, et je suis sûr qu'il est plein de calomnies, ce qui vaut bien des erreurs. »

Cette habile diversion ne sauva pas Érasme. Ses ouvrages furent solennellement censurés par arrêt du 16 novembre 1527.

Le roi était donc à peu près en lutte ouverte avec les théologiens et les parlementaires. C'était une bonne fortune pour les novateurs ; aussi ne négligeaient-ils aucun moyen d'envenimer la querelle, et peut-être y fussent-ils parvenus sans le bruit lointain des désordres de l'Allemagne. « Ces troubles scandaleux font bien du tort à l'évangile, écrivait Luther ; un espion français me disait expressément que son roi était informé de tout cela, qu'il avait appris que nous ne respections plus ni la religion ni l'autorité politique, pas même le mariage, et qu'il en allait chez nous comme chez les bêtes [1]. »

[1] Tisch-Reden, 417—422.



François Ier recula devant ces excès. Tant que la Réforme se cacha dans des théories, il y prit peu garde; mais quand elle s'avisa de briser un à un tous les liens sociaux, quand elle descendit des chaires dans la rue, qu'elle se fit iconoclaste et sacrilége, alors il se souvint du *Credo* de son enfance, du *Credo* de saint Louis et des hardis chevaliers de la Massoure, et il s'en fit le champion dévoué. Ce fut surtout à partir de 1528, qu'une modification sensible se manifesta dans les sentiments du roi. En 1528, une statue de la Vierge fut percée de coups de poignard dans sa niche, au coin de la rue des Rosiers et de la rue des Juifs, au faubourg Saint-Antoine. François Ier en ressentit une irritation extrême, et, loin de retenir le parlement, il excita dès lors son zèle. Le parlement avait décrété de prise de corps, en 1523, un gentilhomme de l'Artois, Louis Berquin, grand ami d'Érasme, grand admirateur de Luther, un de ces catholiques qui ne voulaient plus ni de la confession, ni du culte des saints, ni du purgatoire. Quelque grave que fût l'accusation qui pesait sur lui, François Ier le fit relâcher. Berquin n'en eut que plus d'audace; à peine sorti des cachots du parlement, il se mit à traduire et à exalter Érasme. « Prenez garde, lui criait Érasme, supprimez les éloges, ils nous seront funestes à vous et à moi. » Mais Berquin n'entendait aucun avis dans son enthousiasme. A Paris, à Amiens, il prêchait le *serf arbitre* de Luther; il colportait les élucubrations de la Réforme; il écrivait, il séduisait. L'évêque d'Amiens porta plainte; Berquin fut arrêté de nouveau; mais, du fond de l'alcazar, François Ier prit encore sa défense, et Berquin fut de nouveau remis en liberté. Vint alors le tour d'Érasme, dont nous avons raconté les angoisses. Berquin se fit son avocat; et, lorsque Érasme eut été censuré, il

s'emporta, il attaqua la faculté de théologie, il déféra au roi les livres de Beda. « Le temps est venu d'abaisser les scolastiques, écrivait-il à Érasme. — Le temps est venu de ménager tout le monde, » lui répondait Érasme; mais Berquin ne comprenait rien à ce langage. L'attentat de la rue des Rosiers, expression outrageante des doctrines nouvelles, ne lui ouvrit même pas les yeux sur le danger qu'il courait. Au lieu de s'effacer, il fatigua le roi de ses accusations contre Beda et la Sorbonne. Le roi avait fait interrompre son procès; il le fit reprendre, et nomma pour le juger douze commissaires, au nombre desquels était Budée. Berquin fut condamné à faire abjuration et amende honorable en place de Grève, puis à avoir la langue percée d'un fer chaud, et à être enfermé pour le reste de ses jours. On ne put obtenir l'abjuration; Berquin fit appel de la sentence au roi et au pape. Cette inflexibilité de caractère le fit traiter comme hérétique relaps, et un second arrêt le condamna au feu. « Si Berquin eût trouvé dans François Ier un Frédéric de Saxe, a dit Théodore de Bèze, il aurait pu être le Luther de la France. »

La mort de Berquin n'arrêta pas le cours des profanations, et les supplices se multiplièrent. La Réforme, telle qu'elle s'introduisait en France, n'était pas le luthéranisme pur; peut-être eût-il moins effrayé le roi. C'était le luthéranisme et le zwinglianisme unis ensemble; or on sait que Zwingli s'attaquait à tout ce que les catholiques ont de plus sacré, à leurs saintes images, à leurs dévotions pieuses, à leur divin sacrement de l'autel. C'était une révolution complète dont la seule pensée était de nature à éveiller les sentiments les plus assoupis au fond des cœurs. Les hostilités devinrent donc acharnées, et les

représailles violentes. Le fanatisme appelait la persécution et la persécution appelait de nouveau le fanatisme. Tandis que de nombreux conciles provinciaux suppliaient le roi de porter le fer et le feu dans la plaie qui gangrenait la société, Nicolas Cop, recteur de l'Université de Paris, ne craignait pas de prononcer en pleine chaire, le jour de la Toussaint 1533, un sermon que lui avait dicté Calvin; et Farel expédiait, de sa paisible retraite de Neuchâtel, des ballots de pamphlets hérétiques, que ses disciples semaient partout. Le roi en trouvait sur ses meubles, sur sa table. Sortait-il de son palais, il voyait la foule attroupée à la porte, autour d'immenses placards nuitamment apposés, où les catholiques étaient traités de *papolâtres* et de *théophages;* leurs prêtres et évêques, de *loups, apostats, larrons et renonceurs de Jésus-Christ, plus détestables que des diables;* leur Dieu enfin, de *Dieu de paste qui se laisse manger aux rats, araignées et vermine.*

Dans la nuit du 18 octobre 1534, Paris fut inondé de ces placards; il y en eut d'affichés à tous les carrefours et aux murs même de la Sorbonne. Le peuple murmurait; les savants, et Budée à leur tête, jetaient les hauts cris. Ce n'était plus là en effet de l'érudition grecque et latine qui pouvait faire illusion à la foi: c'était le coup de marteau des démolisseurs, qui s'abattait sur chaque conscience et s'efforçait d'y entasser les ruines. Une procession expiatoire eut lieu le 21 janvier 1535. Le roi y assista, la tête nue, une torche de cire vierge à la main, au milieu de toute la cour, des ambassadeurs étrangers et de flots de peuple. Les reliques les plus vénérées y furent portées comme aux jours des invasions des Normands; la divine eucharistie, objet de tant d'outrages, y fut entourée de nouveaux respects. Elle s'avançait majestueusement entre

les mains de Jean du Bellay, évêque de Paris, sous un dais soutenu par les trois fils du roi et par le duc de Vendôme, premier prince du sang. Après la cérémonie, François I[er] harangua l'assistance dans la grande salle de l'évêché. Il rappela la foi de ses prédécesseurs, le titre de *très-chrétien* qu'ils avaient glorieusement porté, et qu'il prétendait porter, lui aussi, dans toute sa vérité et toute sa gloire; puis, s'élevant contre la *méchanceté et acerbe peste* de ceux qui voulaient *molester et détruire la monarchie française*, il supplia ceux qui l'écoutaient d'instruire et de surveiller leurs familiers et parents. « Quant à moy qui suis vostre roy, s'écria-t-il, si je sçavois l'un de mes membres maculé ou infecté de ce détestable erreur, non seulement vous le baillerois à couper; mais davantage, si j'apercevois aucun de mes enfants entaché, je le voudrois moi-même sacrifier. »

Les paroles royales furent accueillies par des larmes et par des protestations répétées de vivre et de mourir dans la foi catholique. On se répand de nouveau au pied des autels, puis on court vers la montagne Sainte-Geneviève, vers la place qui, depuis lors, a conservé le douloureux nom d'Estrapade, afin d'y assister au supplice de six hérétiques opiniâtres qui, par ordre du parlement et du roi, y sont brûlés à petit feu.

Tristes victimes d'une folle erreur et d'un zèle aveugle! Les catholiques les brûlent, les sacramentaires recueillent pieusement leurs cendres, et les luthériens les proclament, par la bouche de Westphal, *les martyrs du diable* [1].

Le peuple était tellement ému contre eux, si nous en croyons Théodore de Bèze, qu'il voulait les enlever de

[1] Westphal, *Contra Lascium*.— Florimond de Rémond, *Histoire de l'hérésie*.

l'échafaud pour les déchirer à belles mains. Ces cruelles passions nous effraient, sans doute; et cependant, faut-il le dire, elles se retrouvent chez tous les partis aux époques de convictions profondes. N'oublions pas d'ailleurs que la première patrie de l'homme jusqu'à ces derniers siècles, c'était la religion. Celui qui l'abandonnait était un déserteur, et l'on ressentait, à sa vue, toutes les émotions fébriles qu'éveille encore aujourd'hui dans nos âmes, si facilement indifférentes, le seul mot de *traître à la patrie*.

Dès lors, cependant, dès le XVIe siècle, il y avait de fervents catholiques qui résistaient aux entraînements de la foule, et s'éloignaient des bûchers avec anxiété et avec douleur. Florimond de Rémond, le vieux ligueur, s'est fait leur éloquent interprète. « Quelques-uns en avoient compassion, dit-il; marris de les voir ainsy persécutés, et contemplant dans les places publiques ces noires carcasses suspendues en l'air avec des chaînes vilaines, reste des supplices, ils ne pouvoient contenir leurs larmes, les cœurs mesmes pleuroient avec les yeux [1]. »

[1] *Histoire de l'hérésie de ce siècle*, ch. VI, liv. VII.



CHAPITRE XVI.

Alliance avec les protestants. — Entrevue de Marseille. — Renouvellement de la guerre. — Mort de François Sforce.

(1530-1535)

Ainsi François Ier se plaçait hautement chez lui à la tête de la réaction catholique; mais au dehors ses intérêts politiques semblaient exiger une attitude toute différente, et la pensée religieuse ne pouvait triompher en lui des souvenirs cruels et des sentiments de rivalité qu'éveillait dans son âme le seul nom de Charles-Quint. Il eût été beau sans doute d'oublier ces sentiments et ces souvenirs pour serrer la main de son rival dans la tourmente et sauver du naufrage la grande civilisation catholique. François Ier et Charles-Quint étaient les deux plus fortes épées de l'Europe. Ils étaient, avec le pape, les représentants les plus élevés de tout ce qu'il y avait de grand dans les lettres, dans les arts, dans toutes les œuvres de la pensée humaine. Leur union eût sauvé l'Europe, leur division la perdit. Du côté de l'Empereur comme du côté du roi, on n'écouta que la haine, et cette haine entraîna François Ier dans une suite de contradictions dont il nous reste à tracer l'histoire. Catholique jusqu'à l'aveuglement sur la place de l'Estrapade, il fut tolérant jusqu'à l'indifférence à Smalkalde; et ce fut en grande partie à son épée et à ses intrigues que les luthériens durent la constitution légale

de leur croyance dans la Germanie. François brûlait les hérétiques, et il appelait le Turc : tristes effets d'une politique toute d'ambition et d'égoïsme.

Nous avons laissé François Ier au lendemain du traité de Cambrai. Accablé par ce traité qui semblait annihiler pour longtemps son influence politique, François a cherché, dans les réformes intérieures et dans les arts de la paix, cette puissance que donnent, même aux vaincus, le règne de l'ordre et l'élan dominateur du génie national. Au moment où son épée se brise, la France saisit le ciseau et la plume, et l'âge de Léon X devient l'âge de François Ier. François, arrivé au milieu de son règne, n'est plus le jeune batailleur de Marignan, le roi prodigue, le chevalier aux illusions poétiques ; c'est aujourd'hui un homme de calcul et de réflexion. Aux folles dépenses vont succéder les dépenses fructueuses ; à la prodigalité, l'économie ; mais aussi aux grandes batailles, les luttes politiques ; au téméraire courage des preux, les combinaisons prudentes de la diplomatie.

Le traité de Cambrai nous enlevait, sinon des provinces, du moins des prétentions fondées sur quelques provinces. François chercha une compensation à ces pertes dans la prise de possession définitive de la Bretagne, déjà unie depuis trente ans à la France, mais qui allait prochainement en être séparée. L'esprit indépendant des Bretons résistait à cette pensée d'incorporation, qui entraînait avec elle la ruine de la nationalité bretonne. Le contrat de mariage d'Anne de Bretagne et de Louis XII s'y opposait également. Il eût été imprudent de heurter de front ces volontés sacrées. Du Prat chercha des expédients, rédigea des mémoires. François Ier fit mieux : il partit pour la Bretagne, et, de Châteaubriand, où il s'établit dans le

féodal manoir de son ancienne maîtresse[1], il dirigea les fils d'une négociation dont sa bonne grâce, au milieu de populations avides de le voir, facilita le succès. Plusieurs magistrats, le président des Déserts entre autres, furent gagnés. Du Prat leur soumit ses plans; des Déserts les repoussa comme blessant la fierté bretonne; mais il insinua qu'on pourrait peut-être décider les États à demander eux-mêmes la réunion. C'était couper court à toute difficulté. Les États furent donc convoqués à Vannes; Montejan y assista au nom du roi. La discussion fut vive : les bourgcois, ayant à leur tête Le Bosech, député de Nantes, s'indignaient de l'humiliation qu'on voulait leur faire subir. « Quoi ! s'écriait Le Bosech, nous demanderons la servitude comme une grâce ! » Montcjan, soldat brutal, se lève, et veut frapper le député. Les États, irrités, menacent de se séparer aussitôt; mais quelques têtes froides parvinrent à dominer le tumulte : la réunion fut demandée, et le roi s'empressa de l'accorder par une charte du mois d'août 1532, qui maintint d'ailleurs la Bretagne dans la pleine jouissance de ses antiques priviléges.

La mort de Louise de Savoie avait laissé François I[er] héritier de 1,400,000 ou 1,500,000 écus, somme énorme qui rappelait cruellement les 400,000 écus de Lautrec. François eu employa une partie à libérer quelques terres des Pays-Bas qu'il avait engagées pour sa rançon, et il se trouva encore, avec ce qui lui restait, un des princes les mieux fournis d'argent comptant de

[1] La comtesse de Châteaubriand vivait encore, ainsi que cela résulte clairement de divers passages de Brantôme. L'histoire de la mort tragique que, au dire de Varillas, lui fit subir son mari, à l'époque de la captivité du roi, n'est donc qu'une fable.

l'Europe. Peut-être cette aisance subite contribua-t-elle à réveiller les velléités d'ambition au fond de son cœur. La France, isolée depuis le traité de Cambrai, avait besoin d'alliances, et du choix de ces alliances dépendait sa politique future. Nous n'étions plus à ces époques de repos moral, où il est permis de ne calculer dans ce choix que ses intérêts privés. La Réforme avait bouleversé tous les rapports internationaux. De la chaire de Tous-les Saints, elle était passée sur la plupart des trônes du nord de l'Europe. Christiern et le Danemark avaient secoué l'autorité de Rome en 1526, Gustave Wasa et la Suède en 1529; Henri VIII d'Angleterre commençait à hésiter entre sa maîtresse et sa foi. En Allemagne, la cause de la Réforme gagnait chaque jour des adhérents par l'abolition du célibat ecclésiastique et l'invasion des propriétés monacales. Ce n'était, du Danube au Rhin, que confusion et que ruine. La diète de Spire s'efforça, en 1529, de mettre un peu d'ordre dans ce chaos. Elle interdit le luthéranisme dans les États où il n'avait pas encore pénétré, et le toléra dans les autres. Les électeurs et les villes libres se divisèrent alors en deux partis nettement prononcés : les uns adoptèrent le décret de la diète, ce furent les catholiques; les autres protestèrent contre le décret : on les appela dès lors protestants. Cette dissolution du corps germanique servait trop bien les intérêts de la France, pour qu'on pût espérer que François Ier, malgré l'ardeur apparente de son catholicisme, y demeurât complétement étranger. Les protestants entrèrent en négociation avec lui; ils reçurent des encouragements, de l'argent peut-être.

Charles-Quint, de son côté, était résolu à jeter son épée dans la balance. Tout nouvellement sacré Empereur

à Bologne par Clément VII, il lui avait promis de suivre un système de répression modérée, mais ferme et invariable, à l'égard des tendances envahissantes de la Réforme. Une nouvelle diète est donc convoquée à Augsbourg, pour l'été de 1530. Les princes et les docteurs protestants y accourent avec leurs cinq ou six confessions de foi, toutes opposées et contradictoires; mais ils sont mal reçus à Augsbourg, ville toute catholique, et se trouvent quelque peu interdits en présence de Charles-Quint. Mélanchthon, le grand docteur de la Réforme, se faisait petit, afin de n'effrayer personne. « Nous ne repoussons aucune condition de paix, disait-il, nous ne différons par aucun dogme de l'Église romaine; nous sommes prêts à lui obéir, pourvu qu'elle use avec nous de cette clémence qu'elle a toujours montrée à tous les hommes. Nous révérons l'autorité, la police universelle et ecclésiastique du pape; mais qu'il ne nous rejette pas. » Mélanchthon se serait contenté de la communion sous les deux espèces, et du mariage des prêtres.

Luther n'était pas à Augsbourg : ses disciples avaient craint les emportements de son caractère; mais il se tenait près de là, au château de Cobourg, comme sur son Sinaï. « De ce Sinaï je ferai une Sion, criait-il, et devant la parole de Dieu on verra trembler toutes ces harpies qui sont là criant et romanisant à Augsbourg. » Chaque nouvelle concession de Mélanchthon le faisait bondir. « Tu veux gouverner toutes choses avec ta raison, lui écrivait-il, c'est-à-dire déraisonner avec ta raison. Va, continue à te tuer à ce labeur, sans voir que ta main et ton esprit s'agitent dans le vide [1]. » Paroles remarquables, et qui seront à jamais la condamnation de la Réforme.

[1] *Mémoires de Luther*, par Michelet, t. II, p. 15.

Mélanchthon n'en continuait pas moins de travailler, d'hésiter et de pleurer. « Je changeais tous les jours, raconte-t-il, et rechangeais quelque chose, et j'en aurais changé beaucoup davantage si mes compagnons me l'avaient permis. » Les catholiques ne comprenaient rien à ce travail de menuiserie que l'on prétendait faire subir à la vérité; les sacramentaires ne se montraient guère plus dociles. « C'est la boîte de Pandore, disaient-ils, une chaussure à tous pieds, un vaste manteau sous lequel Jésus-Christ et le diable pourraient également trouver place. » Et Mélanchthon se consolait de ces mille traverses en songeant que l'on approchait de l'automne, saison *où les astres devaient être plus propices aux disputes ecclésiastiques.*

En définitive, les luthériens mitigés et les indifférents finirent par former, au sein de la Réforme, une majorité qui se rallia à cette célèbre confession d'Augsbourg, si laborieusement préparée par Mélanchthon. Les Suisses demeurèrent fidèles à la confession de Zwingli, les villes du Rhin à celle de Bucer; mais aucune de ces confessions ne fut reconnue par la diète, et injonction fut faite aux protestants de rentrer, avant le 15 août 1531, dans le sein de l'Église catholique. Une ligue fut en même temps formée entre l'Empereur et les princes catholiques, pour faire respecter l'arrêt de la diète.

Les protestants répondirent à la ligue d'Augsbourg par la ligue de Smalkalde, qui se plaça, dès l'abord, sous la protection d'Henri VIII et de François Ier. François pouvait choisir entre trois partis : se tenir en dehors des mouvements de l'Europe, s'unir étroitement à Charles-Quint dans l'intérêt de la cause catholique, ou bien enfin mettre à profit les divisions de l'Allemagne pour affaiblir

son rival, souffler le feu de l'incendie et se grandir sur des ruines. Ce dernier parti était le moins digne; il violait d'ailleurs l'article 27 du traité de Cambrai, article par lequel nous nous étions engagés à ne nous immiscer en rien dans les affaires de l'Italie et de l'Allemagne; mais l'orgueil blessé du roi et les conseils des hommes politiques qui l'entouraient, des du Bellay surtout, l'engagèrent dans une voie de ruses et d'intrigues, dont l'effet devait être d'aider les protestants en secret, et de nier toute coopération avec eux en public. Les du Bellay n'en étaient pas à leurs premiers essais dans ce genre de luttes sournoises et diplomatiques. Déjà Guillaume du Bellay-Langeay avait su tirer parti de l'amour adultérin d'Henri VIII, pour l'attirer dans la sphère de la France, en lui faisant espérer l'appui du roi contre Charles-Quint et près de Rome. Les du Bellay obtinrent même de l'Université de Paris, et de diverses autres universités de France et d'Allemagne, des consultations favorables à la nullité du mariage du monarque anglais. Plus tard, il est vrai, Jean du Bellay employa tous ses efforts à empêcher une rupture définitive entre Clément VII et Henri VIII; il courut à Londres, il courut à Rome, disputant les jours un à un aux passions du tyran et à la sévérité du chef de l'Église: mais la lutte était trop engagée alors pour qu'il fût possible de la terminer par un compromis. Henri VIII épousa Anne de Boleyn en 1535; le pape le sépara de la communion des fidèles, et l'Angleterre, le pays des saints, fut perdue pour la cause catholique.

Mais revenons à 1532. De quelque côté que nous jetions les yeux, nous nous trouvons partout à la remorque des dissidents. Charles-Quint a contre lui non-seulement

une partie des États de l'Empire, mais tous ses anciens rivaux, François Ier, Henri VIII, Soliman. Soliman se tenait toujours en armes sur les frontières de la Hongrie, et chaque jour on pouvait craindre de sa part des invasions nouvelles. François Ier ne perdait pas cette position de vue. Le Turc était sans doute l'ennemi invétéré de la civilisation, le type traditionnel et persévérant de la barbarie. A son nom se rattachaient mille souvenirs d'envahissements et de profanations, qui faisaient frémir le monde. François avait partagé ces sentiments de répulsion chrétienne; mais l'ambition les attiédit peu à peu; elle lui fit apercevoir que si le Turc était l'ennemi de la civilisation, il était aussi l'ennemi de Charles-Quint, et que nul mieux que lui ne pouvait mettre en danger la puissance du grand Empereur en attaquant ses frontières de l'est, tandis que la ligue de Smalkalde occuperait ses forces à l'intérieur, et que la France le menacerait du haut des Alpes. Ainsi, la doctrine des intérêts matériels se faisait jour de plus en plus; François finit par se dire que les croyances, étant choses toutes spirituelles, ne devaient regarder que la vie future, et que la politique, bornant son action à la vie terrestre, ne devait se laisser guider que par les intérêts de la terre. Ce ne fut pas cependant sans honte qu'il s'engagea dans cette voie, dont le terme devait être en définitive le triomphe de la barbarie et de l'erreur. Ses négociations avec Soliman II furent tellement secrètes, qu'il est impossible de déterminer l'époque précise à laquelle elles commencèrent; mais Charles-Quint les devina, par la raison peut-être qu'il eût fait comme François Ier à sa place, et les éclats de son indignation retentirent bruyamment dans toute l'Europe. Le nom français éveilla dès lors quelque

chose de cette sainte horreur qu'éveillait celui du Turc; et lorsque du Bellay-Langeay fut envoyé, en 1531, à la ligue de Smalkalde, il lui fallut braver les plus grands dangers et déployer toutes les ressources de l'habileté la plus consommée pour réussir dans sa mission. Cette mission eut pour effet de resserrer les liens qui s'étaient formés instinctivement entre le roi et la ligue protestante. La question religieuse se cachait alors, tant bien que mal, derrière une haute question de droit politique, celle de la succession à l'Empire. Charles-Quint avait fait élire Ferdinand, son frère, roi des Romains par les catholiques; mais cette élection était repoussée par les protestants comme contraire à la bulle d'or, et tendante à établir l'hérédité dans la famille impériale. Langeay, avec une rare adresse de diplomate, ne s'attacha qu'à ce dernier côté du différend, et sut donner à son maître l'austère apparence d'un conservateur désintéressé, ne prenant fait et cause que pour le maintien des lois en tout pays, tandis qu'en réalité il prêtait main forte à l'esprit d'anarchie et d'indépendance.

Dans le même moment, François Ier contracta alliance avec Jean de Zapols, vayvode de Transylvanie, qui s'était rendu tributaire des Turcs, et disputait le trône de Hongrie à Ferdinand d'Autriche. Cette alliance fut un nouveau motif pour Charles-Quint de nous supposer, probablement à l'avance, des relations intimes avec les Turcs; et, dans son impatience, il envoya sommer François Ier de lui fournir son contingent d'argent et de troupes contre les infidèles, conformément au traité de Madrid. François refusa l'argent : il en avait assez donné à l'Empereur, répondit-il, pour que celui-ci ne lui en demandât plus. Quant aux troupes, il offrait de se

charger de la défense de l'Italie à la tête de 50,000 hommes. L'offre était un peu trop intéressée pour être du goût de Charles-Quint. Il cria à la trahison, et marcha à la tête de toutes les forces de la Germanie contre le Turc. Cette grande lutte contre l'islamisme avait, en effet, fait taire momentanément toutes les disputes intestines. L'Empereur s'était départi de la sévérité des décrets d'Augsbourg, et les protestants, de leur côté, avaient reconnu Ferdinand pour roi des Romains, et s'étaient engagés à marcher sous les drapeaux de l'Empire.

Ce fut un grand spectacle que celui de ces deux peuples, s'avançant l'un contre l'autre, sous la conduite de deux hommes dont la renommée dominait l'Europe. Charles-Quint s'était mis, pour la première fois, à la tête de ses troupes. « Il parcouroit les rangs, racontent les historiens, chevauchant tout armé, disant qu'il tueroit ce chien de Turc; et n'y a personne, ajoutait-il, qui me sçust garder que je me trouve en personne à la bataille. » Luc Gaurico, son astrologue, lui avait indiqué les quinze premiers jours d'octobre, et particulièrement le 5, comme des jours favorables pour combattre le Turc; mais Soliman se borna à ravager les frontières, puis battit prudemment en retraite. Les Impériaux n'eurent pas l'idée de le poursuivre.

Pendant que ces opérations attiraient l'attention de l'Europe, François Ier et Henri VIII resserraient leur alliance, et se donnaient rendez-vous à Boulogne pour conférer amicalement de leurs intérêts. Il fut convenu cette fois que l'entrevue aurait lieu sans *drap d'or ni d'argent;* on se souvenait des folles dépenses d'Ardres et de Guines. Les deux souverains se rencontrèrent le 20 octobre 1532, et le 28 ils signèrent un traité par lequel

ils s'engageaient à mettre sur pied 30,000 hommes, afin de marcher contre le Turc, *comme bons zélateurs du bien et augmentation de la chrétienté*. Il se faisait peu de traités, depuis les croisades, qui ne continssent quelque clause semblable. Elle était d'ailleurs à peu près obligée, dans la circonstance présente, afin de répondre aux accusations de Charles-Quint. Mais ce qui occupa surtout François et Henri, ce fut l'attitude du pape vis-à-vis de l'Empereur. Charles-Quint, tout fier de la facile victoire que venait de lui donner la retraite de Soliman, se dirigeait vers Bologne, où l'attendait Clément VII. Henri VIII avait tout à redouter de cette entrevue pour la question de son mariage; François Ier n'avait guère moins de raisons d'être inquiet de l'influence qu'elle allait exercer sur l'avenir de l'Italie. Tournon, archevêque d'Embrun, et Gramont, évêque de Tarbes, furent envoyés à Bologne, et la roideur de leurs instructions suffirait pour révéler toutes les terreurs qui agitèrent alors la cour de France. François Ier avait besoin du pape, et comme catholique et comme se tenant toujours pour intéressé dans les questions italiennes. Le ressort de sa politique vis-à-vis de Rome était l'éventualité d'un mariage entre Henri, duc d'Orléans, son second fils, et Catherine de Médicis, fille du feu duc d'Urbin, et nièce du pape. L'éclat brillant de cette alliance éveillait au fond du cœur du vieux Clément VII cet orgueil de race et cet esprit de famille qui étaient inhérents aux Médicis; mais on sent que l'entrevue de Bologne pouvait tout compromettre. Tournon et Gramont reçurent donc l'ordre de parler haut et ferme: ils durent se plaindre des abus qui se commettaient dans la perception des revenus pontificaux, et plaider énergiquement la cause du roi d'Angleterre.

Clément VII, placé ainsi entre des rivaux exigeants et acharnés, était fort décidé à ne les offenser ni les uns ni les autres. Il eut donc des paroles de félicitation et de cordialité pour Charles-Quint; mais il en eut en même temps de tellement bienveillantes pour les cardinaux français, que ceux-ci crurent devoir manquer à la lettre de leurs instructions, et commencèrent par la douceur au lieu de commencer par la menace. Charles-Quint demandait deux choses : la convocation d'un concile, et la formation d'une ligue italienne pour la défense de la Péninsule. La première de ces demandes entrait dans les vues de la France; de graves motifs la firent néanmoins repousser par Clément. A quoi servirait un concile? Y admettrait-on les hérétiques? Mais alors il faudrait donc remettre en question, un à un, tous les dogmes et toutes les décisions des précédents conciles. Les exclurait-on? Mais alors, loin d'être une mesure de conciliation, ce serait un acte de séparation définitif et solennel. Quant à la ligue italienne, elle contrariait toutes les prétentions, toutes les espérances de la France. Il était difficile cependant à Clément VII de s'y opposer en présence de ce traité de Cambrai qui nous enlevait nos droits sur l'Italie. La ligue fut donc signée le 25 février 1533; mais Clément repoussa le projet d'un armement perpétuel qui seul pouvait la rendre efficace. « Mieux vaut, disait-il aux ambassadeurs français, une ligue sur le papier qu'une armée espagnole toujours sous les armes. » Le mariage du duc d'Orléans et de la nièce du pape fut de nouveau arrêté dans ces conférences, malgré la vive opposition de Charles-Quint, qui voulait faire épouser à Catherine le duc de Milan, François Sforce.

Charles-Quint ne s'était pas moins vivement opposé à un projet d'entrevue dont il avait été question entre Fran-

çois Ier et Clément VII, et il ne doutait pas, lorsqu'il quitta Bologne, que ce projet ne fût délaissé; mais le pape y tenait pour le moins autant que le roi. Les secours que François donnait aux protestants d'Allemagne, l'appui qu'il prêtait au roi d'Angleterre, les griefs personnels qu'il articulait contre la cour de Rome, étaient autant de motifs pour Clément de désirer une conférence amiable, où il ne doutait pas que l'orgueil du prince ne se laissât influencer par le pieux respect que les rois de France avaient de tout temps témoigné au chef sacré de l'Église. Le vicomte Hannaert, ambassadeur impérial à Paris, ne tarda pas à mander à son maître que l'entrevue était décidée. A cette nouvelle, Charles-Quint ne peut retenir l'expression de ses inquiétudes. « N'espérons aucun bien de la diete vue, répond-il à Hannaert... Soyez très-soigneux d'avoir bon regard, sondez la reine, écoutez, et mandez-moi tout par chiffres. » Tout, en effet, devait sembler de mauvais augure à Charles-Quint. Il savait que Tournon avait laissé échapper quelques mots du duché de Milan aux conférences de Bologne; il craignait que le pape ne voulût conserver des droits à sa nièce, soit sur le duché d'Urbin, soit sur la Toscane, ce qui donnerait pied aux Français en Italie. Il n'y avait pas enfin jusqu'à la présence de sa sœur, la reine Éléonore, à l'entrevue de Marseille, qui ne le préoccupât vivement. « Le voyage est long et pénible pour des dames, écrivait-il à Hannaert; Marseille a peu de logis pour grosse assemblée; la vue de Sa Sainteté devoit être de soy peu curieuse pour la reine. Nous sommes en soupçon, ajoutait-il, que l'on ne la veut faire entrevenir à la diete assemblée que pour bailler couleur à ce que l'on y voudroit pratiquer au préjudice des choses traictées entre le dict seigneur roy et moy. » Et il recommandait à sa sœur,

dans le cas où l'on voudrait lui faire jouer ce rôle, de s'en *démêler gracieusement.*

Charles-Quint fit naître des difficultés, suscita des obstacles; mais en vain. Clément partit de Cività-Vecchia sur les galères françaises, et arriva le 12 octobre 1533 à Marseille. François Ier y fit son entrée le lendemain. Le président Poyet avait préparé pour Sa Sainteté une longue harangue latine; mais François Ier y trouva à redire, et la latinité du président étant ainsi prise au dépourvu, ce fut l'évêque de Paris, Jean du Bellay, lequel, dit Mezeray, avait l'éloquence et la langue latine fort présentes, qui porta la parole. Martin du Bellay n'a pas oublié ce petit triomphe de famille dans ses Mémoires.

Les deux palais qui avaient été préparés pour Clément et pour François étaient face à face, des deux côtés d'une rue, et sur cette rue avait été édifiée une grande salle qui unissait les deux palais, et devait servir pour le consistoire. Les deux princes profitèrent de cette facilité de communication pour se voir sans témoins, et rester souvent ensemble jusqu'à une heure avancée de la nuit. L'affaire qui préoccupait le plus vivement Clément VII était le schisme d'Angleterre. Clément craignait que François ne continuât de se porter le champion de son plus intime allié, de celui qui, suivant ses paroles, ne faisait qu'un avec lui, et dont les choses ne faisaient qu'une avec les siennes. Ces longs entretiens contribuèrent sans doute à modifier à cet égard les premières résolutions du roi, et lorsque Edmond Bonner vint signifier au pape, de la part d'Henri VIII, que son maître appelait de sa sentence au futur concile, François, choqué de cette rudesse, déclara qu'il ne s'unirait jamais à personne pour tout ce qui serait contraire à la religion.

L'entrevue de Marseille ne produisit d'ailleurs aucun résultat politique. On parla de l'Italie, on parla de la convocation d'un concile, mais en termes généraux que Clément eut l'habileté de ne jamais laisser dégénérer en projets compromettants et arrêtés. Le mariage du duc d'Orléans avec sa nièce comblait ses vœux ; il ne voulait rien de plus. Ce mariage fut célébré, le 27 octobre, avec une grande magnificence. Le pape fit lui-même la cérémonie. Il est remarquable qu'il ne donna à Catherine ni Parme, ni Plaisance, ni Modène, bien qu'il s'y fût à demi engagé. Le contrat de mariage stipula même une renonciation expresse à la succession de son père de la part de la future duchesse d'Orléans, et l'abandon de tous droits sur le duché d'Urbin pour une somme de 30,000 écus. Peut-être y eut-il un traité secret; une lettre de Tournon et de Gramont pourrait le faire croire.

La constitution dotale de Catherine, telle qu'elle fut portée au contrat, était de 100,000 écus; il fallait y joindre les biens de sa mère, qui avaient une valeur à peu près égale. On trouvait en France et en Europe que c'était un bien petit mariage pour un fils de saint Louis « Oui, répondait Strozzi; mais il faut considérer que Catherine apporte, de plus, trois bagues d'un prix inestimable, la seigneurie de Gênes, le duché de Milan et le royaume de Naples. » Ce propos alla aux oreilles de Charles-Quint, et accrut ses inquiétudes.

Clément VII partit de Marseille le 20 novembre pour retourner à Rome, où il mourut neuf mois après. François Ier reprit, de son côté, la route de Paris. Il rencontra en chemin le jeune Christophe de Wurtemberg, qui venait solliciter son appui pour se remettre en possession des États dont la ligue de Souabe avait dépouillé son père.

La ligue de Souabe datait de soixante-dix ans; elle avait été un des plus hauts échelons de la grandeur de la maison d'Autriche. Travailler à sa dissolution, s'employer par tous les moyens diplomatiques à faire rendre le Wurtemberg à la famille qu'elle en avait frustrée, et à en frustrer Ferdinand d'Autriche, à qui elle l'avait donné, entrait trop bien dans les intérêts et dans les sentiments du roi, pour qu'il manquât cette occasion de faire la guerre sous main à l'Empereur. Il refusa néanmoins de se porter assistant du jeune duc Christophe, parce que, dans les coutumes allemandes, le rôle d'assistant obligeait à soutenir, même par les armes, la cause de celui qu'on assistait; mais il se fit son avocat, et il envoya, dans ce but, Langeay, le plus adroit de ses diplomates, à la diète d'Augsbourg. Langeay parla à la diète avec toute l'habileté et l'éloquence qui étaient familières aux du Bellay ; puis il intrigua sourdement auprès des princes et des villes, il fit naître entre eux des défiances; et la ligue de Souabe, dont la durée touchait à son terme, ne fut pas renouvelée. C'était déjà un succès. Restaient les prétentions du duc de Wurtemberg; la diète d'Augsbourg s'abstint de prononcer une sentence définitive; mais alors les assistants du prince, et de ce nombre étaient tous les confédérés de Smalkalde, prirent les armes. Ils suppliaient François Ier de les aider d'hommes et d'argent. Langeay refusait; il avait pour instruction de ne rien faire qui pût être considéré comme un acte flagrant d'hostilité. Mais Langeay était fécond en ressources, et il finit par avancer 120,000 écus, comme prix de la principauté de Montbéliard, que le duc de Wurtemberg vendait au roi de France avec faculté de rachat. Vis-à-vis de Charles-Quint, ce devait être un acte de vente ordinaire; vis-à-vis des confédérés, c'était tout

simplement un prêt sur gage. Les princes de la ligue se mirent aussitôt en campagne; le Wurtemberg fut conquis, et les droits de l'ancienne famille ducale ne tardèrent même pas à être reconnus par l'Empereur.

Dans cette circonstance encore, François I[er] avait sacrifié les intérêts de la religion à ses intérêts politiques. Avec Ferdinand d'Autriche, la Souabe demeurait acquise à la cause du catholicisme; avec Christophe de Wurtemberg, élevé dans le luthéranisme, elle fut acquise à la Réforme. François avait un allié de plus en Allemagne; mais la foi de la France avait un ennemi de plus aux frontières.

C'est assurément une chose étrange pour deux princes tels que François I[er] et Charles-Quint, que cette guerre de plume dans laquelle nous les voyons engagés pendant les quatre années qui suivirent le traité de Cambrai. On se craint réciproquement, on dissimule ses coups, on commente longuement les traités pour faire tout ce qu'ils permettent et un peu au delà, sans pouvoir être accusé néanmoins de manquer à sa parole. Cette guerre d'avocat ne pouvait durer toujours; et, dans les dispositions où l'on était de part et d'autre, il devait arriver un instant où la plume céderait la place à l'épée. Un événement fortuit précipita la crise.

François I[er] avait accrédité, comme agent secret, près du duc de Milan, et sur sa demande, un Italien du nom de Maraviglia, qui avait longtemps habité la France, s'y était enrichi et était retourné depuis lors jouir fièrement de son opulence à Milan sa patrie. La hauteur de Maraviglia et sa nombreuse suite firent ombrage à quelques seigneurs milanais; sa qualité de plénipotentiaire de France qu'il mit un peu d'affectation à laisser deviner,

ne fit pas moins d'ombrage à Charles-Quint. Charles était toujours en crainte des négociations que François Ier cherchait à nouer en Italie, et la mission mystérieuse de Maraviglia augmentait ses craintes. Il se plaignit à Sforce, qui protesta aussitôt de son éloignement pour la France et crut nécessaire peut-être d'en donner des preuves. Maraviglia avait été insulté en pleine rue par le comte Castiglione; il y eut rixe entre les gens de l'un et de l'autre, et, dans cette rixe, Castiglione fut tué. Le lendemain, 4 juillet 1533, Maraviglia fut arrêté, et, le lundi matin, avant le jour, son corps était exposé sans tête, sur l'une des places les plus fréquentées de Milan.

La précipitation de cette procédure, cette exécution du représentant d'une puissance amie, faite en secret, un jour de fête, sans jugement préalable, sans formes de justice, violait toutes les habitudes et toutes les lois. François Ier ressentit cruellement l'outrage; il le dénonça à tous les gouvernements de l'Europe, et demanda une réparation immédiate au duc de Milan.

Le duc répondit qu'il n'avait jamais tenu Maraviglia pour ambassadeur, que celui-ci n'en avait jamais occupé le rang, et qu'il n'eût pu dès lors en invoquer les priviléges. Le chancelier de Sforce vint à Paris et ajouta que Maraviglia était « homme vicieux, séditieux, scandaleux, receptateur ordinaire d'homicidiaires et autres gens mal vivans et mesmement d'aucuns lesquels avoient conspiré en la mort du duc son maître. » Mais pourquoi cette rapidité de procédure ? pourquoi cette exécution nocturne et clandestine? « Par respect pour le grand roi dont il étoit le ministre, répondit le chancelier. Mon maître n'auroit voulu faire cette honte au roi d'exécuter son agent publiquement. » A ce mot on l'interrompit : le chan-

celier s'était trahi lui-même en reconnaissant cette qualité de plénipotentiaire qu'il avait jusque alors refusée à Maraviglia. François I[er] le fit mettre à la porte.

La guerre était imminente, et la guerre non-seulement avec Sforce, mais avec l'Empereur. A peine Maraviglia était-il mort, que Charles-Quint s'était empressé de couvrir le duc de Milan de sa protection et de lui faire épouser Christine de Danemark, sa nièce. On négocia cependant encore. Toute l'année 1534 fut employée en préparatifs secrets et en négociations impossibles. Chacun des deux souverains semblait reculer, au dernier moment, devant la responsabilité d'événements qui pouvaient compromettre pour de longues années la paix de l'Europe. Charles-Quint renouvelait, avec une effusion toute nouvelle, ses assurances d'amitié et de bon vouloir. « Que toutes choses passées avec syndérèse ou descontentement, écrivait-il au vicomte Hannaert le 31 juillet 1534, soient obblyées et effacées pour toujours. » Il ne se plaignait qu'à demi-voix de l'affaire du Wurtemberg; il renonçait à contester la vente du comté de Montbéliard, bien qu'il la trouvât périlleuse et suspecte de fraude. Il faisait proposer par ses ambassadeurs un projet de mariage entre la jeune Marie d'Angleterre, héritière présomptive des trois royaumes, et le duc d'Angoulême, troisième fils du roi. Enfin, dès qu'un Flamand quittait Madrid pour retourner en Flandre, le comte de Nassau, par exemple, le sire de Noircarme, Charles-Quint le chargeait de voir en passant la cour de France, et là, de sonder le terrain, de bien voir, bien écouter et de hasarder, comme de son chef, quelque proposition peu compromettante qui permît de deviner les intentions du roi. Il lui recommandait en même temps d'éviter toute ouverture sur le duché de

18

Milan, de se dire à cet égard sans instructions, de *rebouter* discrètement les propos, et, avec toute la dextérité possible, de *desmouvoir* le roi de ses prétentions sur l'Italie.

Or, c'était là précisément le nœud de la politique. François Ier se reprochait amèrement le sacrifice qu'il avait fait de Milan et d'Asti au traité de Cambrai. Cependant, tant que François Sforce avait vécu en paix avec lui, il l'avait reconnu comme duc légitime; mais aujourd'hui que Sforce faisait trancher la tête à son ambassadeur, ne pouvait-il lui demander compte, non-seulement du sang versé, mais encore de cet héritage de Valentine, que lui, petit-fils d'un aventurier et d'une bâtarde, n'avait pu posséder que par la tolérance de l'Europe? François Ier s'expliqua nettement sur ce point avec Charles-Quint. Charles insistant toujours pour qu'ils resserrassent leur alliance, François lui demanda Gênes, Milan et Asti, soit actuellement avec indemnités pour Sforce, dans le Montferrat, soit à la mort de Sforce, mais avec trois places, Alexandrie, Asti et Gênes, données sur-le-champ comme gages à la France. Charles-Quint repoussa ces demandes avec colère : « C'est la guerre que l'on veut, s'écria-t-il, la ruine de la foi, la domination de l'hérésie et du Turc. Dès que François Ier aura mis le pied en Italie, il voudra Naples, Florence, Parme, Modène. N'est-ce pas pour cela qu'il a fait épouser à son fils une Médicis? Ne l'entendez-vous pas parler aujourd'hui du Montferrat? Il convoite tout dans son ambition; tout, jusqu'au duché de Savoie, qui lui ouvrira les défilés des Alpes. Voilà ce que sont devenus les *grands et exécrables serments* de Madrid, ceux *plus exécrables* encore de Cambrai. François veut la paix, mais à la condition de rentrer dans toutes ses usurpations, de conserver tous ses amis, même les *dévoyés de la*



foi, même le roi d'Angleterre; ***Dieu sait à quelle bonne fin!*** » Charles-Quint avait grand soin de ne rien dire ni de Maraviglia, ni du droit des gens violé, ni des intrigues impériales en Suisse pour détacher les cantons de l'alliance française.

Des deux côtés, on se préparait à la guerre. Charles-Quint marcha d'abord contre Tunis, dont les galères, commandées par Barberousse, infestaient la Méditerranée et promenaient la désolation et la mort sur les côtes italiennes. Cette expédition intéressait la chrétienté tout entière, et, tant qu'elle dura, François Ier respecta en Sforce le protégé de l'Empereur. Il mit d'ailleurs le temps à profit pour réformer son état militaire et visiter les provinces du royaume. La France se remettait alors des longues calamités que la guerre et le dérangement des saisons lui avaient successivement fait subir. Depuis 1528 jusqu'à 1533, elle avait souffert d'une sécheresse continue qui faisait avorter les fruits dans leurs germes, et finit par amener la plus cruelle famine. On vécut d'herbages et de farine de gland, si nous en croyons Mezeray; çà et là vous rencontriez des malheureux, décharnés comme des *fantômes des sépulchres.* Les mères n'avaient plus de lait pour leurs enfants; les enfants arrachaient les miettes de la bouche de leurs mères; enfin tant de misère avait produit des maladies nouvelles. Mais il ne fallut que quelques jours d'un ciel plus clément, pour rendre la fertilité à la terre : lorsque François Ier parcourut le royaume en 1534, il trouva partout l'ordre et la prospérité; il fit en même temps respecter partout, avec une inflexible sévérité, les lois et l'autorité royale, et, un petit seigneur champenois lui ayant fermé ses portes, François les fit enfoncer à coups de canon.

Cependant Charles-Quint avait vaincu Tunis, et il revenait par l'Italie, entouré des esclaves chrétiens dont il avait brisé les fers, et salué d'acclamations universelles. Aucun motif de convenance ne pouvait plus retenir François Ier, et, dès les premiers jours de 1535, il somma le duc de Savoie de lui livrer passage. Le duc de Savoie nous avait abandonnés depuis dix ans; il refusa ce qu'il avait longtemps souffert, et mit son refus sous la garde de Charles-Quint. François réclama alors au duc le comté de Nice, comme faisant partie de la Provence, et l'hommage de la baronnie de Faucigny, comme relevant du Dauphiné. La guerre se trouvait ainsi arrêtée au pied des Alpes. François envoya Chabot prendre le commandement de ses troupes, et Chabot s'empara de la Bresse, du Bugey, de Montmélian, de Chambéry; il culbuta l'ennemi dans les montagnes de la Tarentaise, et déjà il dominait, du haut du mont Cenis, la longue plaine au milieu de laquelle s'élève Milan, lorsque la mort de François Sforce vint tout à coup changer les divers points de vue de la politique.



CHAPITRE XVII.

Campagnes de 1536 et 1537. — Mort du dauphin. — Trêve de Nice. — Entrevue d'Aigues-Mortes.

François Sforce ne laissait ni enfants ni héritiers de son duché. A qui donc allait appartenir le Milanais? François I[er] déclarait n'y avoir renoncé qu'en faveur de Sforce; la mort de Sforce lui rendait donc tous ses droits. L'Italie redoutait, il est vrai, la domination française; mais elle ne redoutait guère moins la domination espagnole qui, embrassant à la fois Milan et Naples, eût asservi complétement la Péninsule. François faisait d'ailleurs mille concessions, afin de calmer les susceptibilités italiennes. Il ne revendiquait le Milanais ni pour lui, ni même pour le dauphin, mais pour le duc d'Orléans, son second fils, qui avait peu de chances de porter jamais la couronne royale. Le duc d'Orléans avait, du chef de Catherine de Médicis, sa femme, quelques droits, ou, si l'on veut, quelques prétentions sur le duché d'Urbin et la Toscane; François I[er] s'engageait à l'y faire renoncer.

Charles-Quint avait peu de foi dans ces renonciations, il était d'ailleurs parfaitement résolu à garder le Milanais pour lui; mais une pareille détermination ne pouvait être avouée qu'à la longue. « Temporisons, écrivait son chancelier Granvelle au vicomte Hannaert; ne désespérons pas le roy de France; il est vif de sa personne; il se compro-

mettra. » Mais cette politique de dissimulation était souvent mise en défaut par l'énergique insistance de Claude Dodieu, seigneur de Velly, ambassadeur de France. Depuis longtemps, le réservé Granvelle redoutait fort de traiter et communiquer avec lui. « Je ne luy dy un mot, écrivait-il à Hannaert, que je n'y pense plus de dix fois, ayant aperçu qu'il ne cherche que de esguillonner pour faire parler les gens plus qu'il ne conviendroit, et en faire son proufit pour rapporter; et use souvent de mots cuysans et insupportables, et voudroit journellement parler, pour (comme j'entends bien) avoir matière d'écrire, et gloser, et interpréter, et, qui plus est, estendre le propos à son appétit; et toutefois dit toujours de plein sault, qu'il n'a rien quelconque du costé de delà, et espie-t-il si déshontement tout ce qui se fait à cette cour, ayant toujours ses gens devant la porte de la chambre de l'Empereur, et au logis de Covos et au mien[1]. »

Ne pouvant, avec un négociateur si habile à faire parler et à tout entendre, se maintenir dans une politique complétement négative, Charles-Quint finit par offrir l'investiture du duché, non pas pour le duc d'Orléans, ainsi que le demandait le roi, mais pour le jeune duc d'Angoulême, à la condition qu'il épouserait Christine de Danemark, veuve de Sforce. Charles savait bien que certaines raisons de politique intérieure, et la crainte surtout de faire naître de fâcheuses jalousies entre ses enfants, empêcheraient François Ier d'accéder au change. Prévoyant néanmoins le cas où il finirait par y consentir, Charles recommandait au vicomte Hannaert de traîner la négociation en longueur, de manière à pouvoir se dé-

[1] *Papiers d'État de Granvelle*, parmi les *Documents relatifs à l'histoire de France*.

cider plus tard, « selon les termes que ledit roi de France tiendrait. »

Et cependant quelles magnifiques assurances ne donnait pas François Ier pour obtenir l'investiture ? Il s'obligeait à faire renoncer son fils au duché d'Urbin et à la Toscane ; à assister l'Empereur contre le Turc, de ses forces, et, si besoin était, de sa personne ; à presser la convocation du concile, et à délaisser ce qu'on appelait les *pratiques d'Allemagne*. Charles-Quint ne trouvait plus de réponse ; il consentit un instant à accorder l'investiture au duc d'Orléans, mais à certaines conditions ; puis il remit toute discussion à l'époque d'un voyage qu'il se proposait de faire à Rome. Chaque souverain pourrait alors faire valoir ses raisons en présence du pape.

François Ier ne se laissa pas endormir par ce système habile de délais. Depuis quatre mois, il avait suspendu les hostilités ; il avait même contremandé ses levées de troupes ; mais, apprenant d'Allemagne et d'Espagne que l'Empereur poursuivait ses préparatifs de guerre, il donna l'ordre à Chabot, vers le printemps de 1536, de marcher sur Turin. A peine cet ordre fut-il donné, que Turin nous ouvrit ses portes. Le duc de Savoie se retira avec son armée et sa famille derrière la grande Doire ; mais Chabot l'y suivit ; les troupes françaises passèrent la rivière à la nage, en face de l'ennemi ; et celui-ci, effrayé de notre audace, prit, aux grandes allures, le chemin de Verceil.

Cette rapidité de succès fut tout à coup arrêtée par la position équivoque que prit Antoine de Lève, général de l'Empereur. Il n'y avait point encore de guerre déclarée entre François Ier et Charles-Quint ; mais, de part et d'autre, on devait se tenir en garde contre une agression subite. Antoine de Lève se porta donc sur la Sessia, afin

de couvrir le Milanais. C'était là son seul but, disait-il; mais Chabot doutait de la sincérité de de Lève. Cette incertitude jeta de l'hésitation dans ses manœuvres, et les paralysa.

Pendant ce temps-là, Charles-Quint quittait le royaume de Naples, où il avait séjourné depuis son expédition d'Afrique, pour se rendre à Rome. Un illustre plénipotentiaire, le cardinal François de Lorraine, s'y rendait, de son côté, par ordre du roi. La chaire apostolique était alors occupée par Paul III, vieillard d'un esprit facile et pénétrant, et dont tous les vœux étaient pour une union solide entre les deux grands princes qu'il considérait comme le soutien et l'espoir de l'Europe catholique; mais Charles-Quint sentait grandir son ambition, au bruit des acclamations de l'Europe, qui saluait en lui le vainqueur des Barbares. Les victoires récentes des Français blessaient d'ailleurs son orgueil. Velly, qui ne le quittait pas, s'était laissé abuser par de vaines paroles. Il arrivait à Rome plein d'espoir, il le disait au pape, et le pape, qui n'avait encore vu qu'une fois l'Empereur, branlait la tête : « Non, disait-il, jamais l'Empereur ne se condescendra de bailler Milan au duc d'Orléans. » Velly se taisait par respect, mais n'en demeurait pas moins ferme dans sa confiance. Il se croyait seul dans le secret de l'Empereur : illusion vaniteuse qui allait être cruellement déçue.

Pressé par Velly, Charles se retranche d'abord derrière des récriminations et des prétextes. On ne lui a pas envoyé Chabot, qu'il avait demandé pour plénipotentiaire. On a attaqué sans motifs, et malgré les stipulations du traité de Cambrai, son parent et vassal, le duc de Savoie. Velly, insistant sur la question de l'investiture à

accorder au duc d'Orléans, et rappelant à l'Empereur ses promesses : « Lorsque je l'ai promise, votre maître ne l'a pas acceptée, répond Charles-Quint; je ne la promettais d'ailleurs que sous condition. — Mon maître l'a acceptée, reprend vivement Velly; et, quant aux conditions, il s'en est remis à cette parole de Votre Majesté, qu'elles seraient raisonnables. » Velly s'échauffait, « Comme celuy, dit du Bellay, auquel il grevoit jusques au cœur avoir si avant assuré son maître de choses qu'il voyoit lors aller à rebours. » Charles-Quint, de son côté, se montrait piqué au jeu. « Mais avez-vous le pouvoir de traiter? s'écria t-il. — Non, répondit Velly (le cardinal de Lorraine n'était pas encore arrivé). — Donc, reprit l'Empereur, puisque vous n'avez pouvoir, ne pouvez-vous dire que je vous donne parole? »

Le lendemain de cette explication, il y eut un consistoire solennel auquel assistèrent l'Empereur et les ambassadeurs de France, Claude de Velly et l'évêque de Mâcon. Charles-Quint y prit la parole, et ce fut pour dresser un long acte d'accusation contre la France. Il remonta jusqu'à l'année 1506, jusqu'à ces célèbres États de Tours, qui avaient fait rompre le traité de mariage imprudemment conclu entre la fille de Louis XII et le jeune prince qui devait être un jour Charles-Quint. Il développa ensuite, avec aigreur, l'histoire de ses relations et de ses guerres, et finit par proposer trois partis au choix du roi.

Premièrement, il offrait l'investiture du duché de Milan à l'un des jeunes princes français, pourvu que cet arrangement donnât à l'Italie des garanties d'une paix durable. Or, il lui semblait que cette paix serait incessamment compromise, si le Milanais appartenait à l'époux

d'une Médicis, de la fille du duc d'Urbin, de la seule descendante légitime des anciens seigneurs de la Toscane. Les renonciations dont on parlait n'étaient à ses yeux qu'un leurre. François Ier n'avait-il pas déjà renoncé à la Bourgogne? Charles exigeait, en outre, que François Ier précisât par quels moyens et quelles forces il lui viendrait en aide contre les hérétiques et les infidèles, et qu'il retirât, avant toute signature, son armée du Piémont.

Si ces conditions n'étaient pas acceptées dans un délai de vingt jours, Charles renouvelait la proposition du duel, afin d'éviter une plus grande effusion de sang. « Estant raisonnable, disait-il, que ceux-là se missent en danger pour lesquels estoit excitée cette tempête; car, encore qu'ils fussent roys, ils n'estoient toutefoys autres qu'hommes, combien qu'ils fussent un peu plus polys et mieux équippés que les autres. » Quant aux conditions du combat, il devait être facile de s'entendre. On pouvait se battre dans une île entre les deux États, sur un pont, dans un bateau, à l'épée ou au poignard, couvert ou en chemise. L'enjeu serait d'un côté le duché de Milan, de l'autre le duché de Bourgogne.

Enfin, le troisième parti était la guerre, une guerre acharnée, jusqu'à ce que l'un ou l'autre demeurât le plus pauvre gentilhomme de son pays.

Paul III n'entendit pas, sans une gêne visible, la harangue de l'Empereur. Il se prononça, comme père commun des fidèles, pour une stricte neutralité, et supplia, au sortir de l'audience, les ambassadeurs français d'adoucir les termes de leurs dépêches, de songer, avant tout, au bien de la paix, et d'éviter ce qui pourrait la rendre impossible.

Charles-Quint ne tarda pas lui-même à sentir l'impru-

dence de ses paroles ; aussi s'étudia-t-il le lendemain à paraître modéré tout en restant inflexible. Mais Velly tenait, pour couvrir sa responsabilité d'ambassadeur, à obtenir un aveu formel de l'offre qui lui avait été faite de l'investiture pour le duc d'Orléans. Charles-Quint hésita d'abord, puis il se décida à avouer ; mais il ne voyait plus de sûreté, dit-il, dans cette combinaison, qui d'ailleurs n'avait pas été acceptée à temps. Il donnerait, si on voulait, l'investiture au duc d'Angoulême ; mais au duc d'Orléans, non. Velly voulait renouveler le débat ; Charles-Quint l'interrompit. « Est-il pas beau, s'écria-t-il, qu'il faut que je prie le roi de France d'accepter le duché de Milan pour l'un de ses enfants? »

François Ier ne sut pas tout ce qu'il y avait eu de rude et de blessant dans le discours de l'Empereur. Ses ambassadeurs le lui cachèrent, et la copie de ce discours, que Charles-Quint leur fit remettre, était singulièrement adoucie. Sa réponse fut digne et modérée. Les traités de Madrid et de Cambrai étaient toujours le point difficile de la question. De l'un, François Ier disait : « Je n'étais pas libre ; » de l'autre : « J'étais père, et mes enfants étaient prisonniers. » Quant à la proposition du duel : « Nos épées sont trop courtes, répondit-il, pour nous combattre de si loin ; mais si l'occasion nous fait approcher (comme il est croyable, si nous rentrons à la guerre), je suis content, s'il trouve que je refuse de satisfaire à mon honneur, d'être condamné par tous gens de bien ; ce que je crains plus que le combat. »

A peine Charles-Quint eut-il quitté Rome, qu'il rencontra le cardinal de Lorraine ; mais les instructions du cardinal ne concernaient que le duc d'Orléans : tout accord était donc impossible. On ne parlait plus d'ailleurs,

dans les antichambres de l'Empereur, que de reconquérir le Piémont et d'envahir la France. Le cardinal supplia Charles-Quint d'être un peu maître de ses passions, de ne se laisser entièrement conduire *à courroux et espérance, les deux plus mal sûrs et mal fiables auteurs du monde.* « Il faut que vous entendiez, Sire, ajouta-t-il, que le Français a toute autre façon de faire à défendre un pays de conqueste, qu'à défendre son propre pays, ses villes, ses champs, ses possessions, ses foyers, églises et autels, et les ont bien peu de gens assaillys sans prompte ruyne.

— Dieu ne vous fasse tant de grâce, répondit l'Empereur, que vous ayez été véritable prophète. »

Le sort en était jeté. François Ier avait donné l'ordre à Chabot de fortifier en toute hâte les citadelles du Piémont, et il avait envoyé Langeay en Allemagne afin d'y répondre, près de chacun de ses anciens alliés, aux accusations de l'Empereur. La position de Langeay était des plus critiques; il y avait quelques jours à peine qu'avait eu lieu le cruel drame de la place de l'Estrapade, et c'était précisément à la cour de princes hérétiques pour la plupart qu'il allait négocier. Ces princes avaient fini par s'associer aux ressentiments de l'Empereur, et la liberté, la vie même de Langeay étaient loin d'être en sûreté sur ces chemins d'Allemagne infestés d'espions. Langeay ne se rebute pas pourtant; il se cache le jour, parle à la dérobée à quelques électeurs, leur propose de les faire juges, dans une diète solennelle, des causes du différend survenu entre Charles-Quint et François Ier. Puis il s'étudie à réveiller, au fond du cœur des ligués de Smalkalde, cette ancienne verve d'indépendance qui semble amortie par le joug engourdissant de Charles-

Quint. L'effet de ces menées habiles fut de rendre à peu près insignifiantes les levées de troupes que Charles-Quint parvint à effectuer en Allemagne, et à attirer en même temps plusieurs corps de landsknechts sous nos drapeaux.

Mais si Langeay était actif, les ministres de l'Empereur ne l'étaient guère moins. De la main qui agitait l'Allemagne ils agitaient également l'Italie. « Des pratiques de France en Italie il n'en sortira pas gros fruit, écrivait Granvelle; car nous sommes bien assurés des Vénitiens, et nommément qu'ils entreront dans la danse avec nous. »

C'était Granvelle qui avait proposé, dès le premier moment, l'invasion de la France comme pouvant d'un seul coup nous atteindre et dans notre grandeur et dans nos ressources. François Ier craignait peu cette invasion; il la voyait même avec un certain plaisir, parce qu'il se sentait plus fort chez lui que chez les autres; mais, en attendant que les nombreuses troupes de Charles-Quint fussent assemblées au nord, au sud, à l'est, la fortune des armes passait et repassait d'un camp à l'autre dans les États du duc de Savoie. Chabot y avait laissé quelques garnisons sous le commandement supérieur du marquis de Saluces. Ces garnisons ne tardèrent pas à être menacées par Antoine de Lève, qui avait franchi la Sessia dès le 8 mai 1536, c'est-à-dire un mois après la belliqueuse harangue de Charles-Quint dans le consistoire pontifical. A l'approche du danger, Saluces trembla; les astrologues impériaux prophétisaient par toute l'Europe que l'année 1536 renouvellerait Pavie, que l'alcazar de Madrid reverrait son prisonnier, et que le vieil Antoine de Lève serait enterré à Saint-Denis, la sépulture des rois et des héros français. Ces prédictions sinistres firent

oublier au marquis de Saluces les serments et les bienfaits qui le liaient à la France. Il nous trahit lentement et lâchement. La plupart des officiers français voulaient sauver à la fois Turin, Coni et Fossano; c'était le seul moyen, disaient-ils, de fermer à l'ennemi la route de France. Saluces insistait, au contraire, pour que l'on concentrât tous les moyens de défense dans la seule place de Turin; mais il avait affaire à des officiers peu endurants, lorsqu'il s'agissait du service du roi. Obligé de céder à leur ardeur, le marquis leur suscite mille difficultés odieuses; les boulets qu'il leur envoie ne sont pas de calibre; les pionniers dont ils eussent pu se servir sont éloignés à prix d'argent. Un jour, fatigués de tant de traverses, d'où commençait à percer un évident mauvais vouloir, les officiers français interpellent Saluces en plein conseil sur les relations fréquentes qu'il entretient avec l'ennemi. « Ces allées et venues n'ont d'autre objet que mes réclamations pour le marquisat de Montferrat, répond Saluces. — Mais un chevaucheur d'escuyrie du roy a vu en passant à Asti, s'écrie Martin du Bellay, votre logis marqué à côté de celui de l'Empereur. » Saluces hausse les épaules. « Vous ne le croyez pas? » dit-il. Et tous ces braves, ne pouvant croire en effet à cet excès de perfidie, répondent sans hésiter : « Nous ne le croyons pas. »

La défense de Fossano avait été résolue; elle fut confiée à Montpezat et à La Roche-du-Maine, deux braves de la race des Pontdormy et des Imbercourt. Fossano n'avait pas de bastions, les moulins manquaient, on ne pouvait s'y approvisionner d'eau qu'à la pointe de l'épée. Antoine de Lève ne pouvait croire à une résistance impossible, et cependant la petite garnison de Fossano ne se laissa intimider ni par les menaces ni par le canon.

De Lève nous suppliait de nous rendre. Voyant toutes ses instances repoussées, il s'adresse à La Roche-du-Maine, son ancien prisonnier de Pavie, et lui envoie, chaque matin, un panier de fruits, politesse de guerre à laquelle La Roche-du-Maine répond par quelques flacons de vin, afin qu'on ne pût croire qu'il fût réduit à boire de l'eau. Mais de Lève avait entre ses mains l'état de la garnison et des vivres de la place, état malheureusement trop vrai, que lui avait livré le marquis de Saluces. Toute dissimulation avec lui était donc vaine; et cependant telle est la puissance du courage, que ce fut La Roche-du-Maine qui dicta lui-même les termes de la capitulation. Il fut convenu que la ville se rendrait au bout de vingt-six jours, avec tous les honneurs de la guerre, si elle n'était secourue avant ce terme. Ainsi, pendant vingt-six jours, l'armée de l'Empereur se trouva arrêtée autour d'une place qui ne se défendait plus, obligée de lui fournir des vivres à prix d'argent, et entravée par cette glorieuse capitulation dans toutes ses opérations militaires.

Le marquis de Saluces avait fini par lever le masque, et il était déjà depuis quelques jours au camp des Impériaux, auxquels il avait livré Coni; mais Turin résistait toujours. D'Annebaut, qui y commandait, faisait même de lointaines et brillantes sorties. Assiégé dans Turin, il assiégeait lui-même des places, telles que Rivoli et Vegliano, et les emportait de vive force. Le marquisat de Saluces fut même conquis, digne châtiment de la perfidie de son maître.

Lorsque ces derniers événements se passaient en Piémont, l'aigle impérial avait déjà franchi les Alpes. Dès le 30 juin 1536, Antoine de Lève avait tenté de se

frayer un chemin par la vallée de la Stura ; mais cette vallée était dominée par les forts de Roque-Sparvière et de Château-Dauphin, et les officiers qui y commandaient répondirent à toutes les sommations comme eût fait à leur place La Roche-du-Maine. Il fallait donc, ou perdre un temps précieux, ou chercher passage ailleurs. Charles-Quint, les yeux constamment fixés sur la carte des Basses-Alpes que lui avait donnée le marquis de Saluces, avait fini par posséder tellement la topographie de cette contrée montagneuse, qu'il « présumoit, dit du Bellay, avoir le pays en son bandon, ainsy comme il en avoit la carte. » Ses généraux ne partageaient pas tous cette orgueilleuse confiance : quelques-uns insistaient pour qu'on s'emparât du Piémont avant de s'emparer de la Gaule. Le vieil Antoine de Lève se jeta même, tout goutteux qu'il fût, aux pieds de son maître, le suppliant de se laisser convaincre par ses bons, loyaux et anciens serviteurs.

Charles-Quint demeura inflexible. « S'il s'agissait d'un ennemi ordinaire, j'hésiterais peut-être, dit-il ; mais c'est un infracteur de foi, un violateur des traités que nous allons combattre, et Dieu combattra avec nous ; c'est un ennemi que nous avons vaincu cent fois. Si nous pouvions l'oublier, Milan, que nous lui avons pris, nous le rappellerait encore. L'Italie a été jusqu'à ce jour assez vexée et travaillée; c'est aujourd'hui à Paris et à la couronne de France à servir de prix à la victoire. » Puis il se présente à la tête de ses troupes; il les harangue fièrement et familièrement à la manière de César :

« Je ne vois, compagnons, à l'entour de moy, s'écrie-t-il, sinon tous bons visages; je vois une armée florissante et composée de gens tous eslus et comme choisis

l'un après l'autre. A mon advis, nous n'aurons faute que d'ennemy qui ose nous attendre. Ils estoient icy advolés comme une volée d'oiseaux au pillage d'un champ, et à votre arrivée ils se sont retirés comme la même volée d'oiseaux au premier coup de traict qu'elle a ouy. Reste à savoir si vous estes ceux que vous avez esté, si vous avez délibéré de faire ainsy que vous avez appris et accoutumé, c'est-à-dire si vous avez assez de cœur pour passer les monts et aller accepter la victoire et conquête de France qui se présente à vous? — Oui, oui, s'écrient les soldats avec transport. — Ma bonne fortune, compagnons, reprend alors Charles-Quint, sera celle qui accompagnera ceste vostre acclamation et prospèrera ce que nous entreprendrons. Et certainement, si le roy de France avoit telles gens comme vous estes, et si je les avois telles qu'il les a, je me ferois lier les mains derrière pour m'aller rendre prisonnier et lui demander miséricorde [1]. »

Fières paroles que ne répètera pas toujours Charles-Quint.

Son armée se composait de 22,000 Allemands, de 10,000 Espagnols, de 12,000 Italiens, et de 2,500 hommes d'armes de toutes nations. Le marquis du Guast, le duc d'Albe, Ferrant-Gonzague et Antoine de Lève commandaient cette armée sous ses ordres.

Quelques jours après la capitulation de Fossano, la Roche-du-Maine se trouvant comme otage au camp impérial, Charles-Quint le fit promener dans les rangs de cette brillante armée. « C'est bien le rebours de me faire plaisir, dit la Roche-du-Maine; si cette armée estoit

[1] Du Bellay, liv. VI.

piètre et ruinée, plus de plaisir y prendrois-je; mais, quelque belle qu'elle soit, croyez que le roi vous en présentera en barbe une aussi belle. — Combien peut-il y avoir de journées d'ici jusqu'à Paris? reprit alors l'Empereur. — Si par journées Votre Majesté entend batailles, répondit la Roche-du-Maine, il peut y en avoir une douzaine pour le moins, sinon que l'agresseur ait la tête rompue dès la première. »

Ce fut le 25 juillet 1536, jour de la fête de saint Jacques, patron de l'Espagne, que l'armée impériale passa le Var, et mit le pied sur le sol sacré de la France. Charles-Quint triomphait; il se croyait déjà à Paris; il distribuait à ses officiers les capitaineries, les villes. « Préparez plume et encre, disait-il à l'historien Paul Jove, je vais vous tailler de la besogne. »

François Ier était à Valence avec une nombreuse armée. Montmorency commandait sous ses ordres. Le plan de campagne qu'ils s'étaient tracé avait pour but de vaincre l'ennemi plutôt par l'épuisement que par de grandes batailles. Charles-Quint comptait sur le caractère *bouillant et précipitant des Français;* cette fois du moins il s'était trompé. Les troupes impériales pénétrèrent donc sans obstacle par les Alpes maritimes; les vivres, l'artillerie et les bagages les suivaient par mer. Leur projet était de se diriger sur Avignon; mais les Français les y prévinrent, et Montmorency y établit un vaste camp retranché, qui s'appuya sur le Rhône et sur la Durance. Tout l'espace compris entre la Méditerranée et ces deux rivières, c'est-à-dire toute la Provence, fut abandonné à l'ennemi; et, afin qu'il n'y trouvât aucune ressource, ordre fut donné de rassembler dans les villes fortes « tout ce qui pouvoit ou se porter, ou se chasser avant; » le reste devait être

brûlé. Cet ordre fut exécuté avec une rigueur impitoyable. Quelquefois, il est vrai, les habitants étaient les premiers à démolir leurs moulins, incendier leurs granges, et donner l'exemple des plus généreux sacrifices ; mais quelquefois aussi ils résistaient ; alors la force armée saccageait tout, maisons, églises, et c'était à la pointe du fer que le dégât s'accomplissait. Aix elle-même, la capitale de la Provence, fut saccagée, et l'on ne songea à défendre que Marseille. Mais à Marseille s'était renfermée la fleur de la chevalerie française : Barbesieux, Chandenier, d'Aubijoux, et avec eux les héros de Fossano, Villebon, Montpezat, la Roche-du-Maine.

Cependant Charles-Quint ne s'avançait qu'à petites journées dans ce désert de la Provence. Il commençait à s'apercevoir qu'avant de vaincre il fallait vivre. De leur côté, les braves du camp d'Avignon rongeaient leur frein. Montejan surtout voulait chaque jour courir à la recherche du terrible Empereur. Fatigué de ses instances, Montmorency finit par céder à son désir, lui recommandant, toutefois, de se garder d'être surpris en voulant surprendre. Montejan part au galop, n'écoutant que sa *gaillardise de cœur*. Vainement Bonneval qu'il rencontre en route veut modérer son fougueux élan ; il passe outre, et court avec Boisy et 500 hommes se jeter, près de Brignoles, sur l'avant-garde impériale. L'alarme fut chaude ; mais la partie n'était pas égale : Montejan croyait n'avoir à faire qu'à des coureurs, et c'était un corps d'armée entier qui l'enveloppait de ses mille bras. Montejan et Boisy furent pris après quatre heures du plus ardent combat.

Cette escarmouche insignifiante fut transformée en victoire signalée par l'Empereur, qui la fit publier à son de

trompe par toute l'Europe. Au camp français, on savait mieux les choses, et cependant, à la nouvelle de la déconfiture de Briguoles, chacun se sentit frappé au cœur : c'était un échec, et un échec semble toujours de mauvais augure au début d'une campagne. Malheureusement ce n'était pas le seul coup qui dût nous atteindre : on apprenait, presque au même moment, que le comte de Nassau ravageait la Picardie et triomphait à Guise. D'autres bruits plus sinistres encore circulaient dans le camp. Chacun y attendait le jeune dauphin, qui avait dû s'embarquer sur le Rhône pour venir rejoindre son père à Valence. François, duc de Bretagne et dauphin du Viennois, était alors âgé de dix-huit ans. « Ne vistes onc homme, écrivait Montmorency, à qui le harnois fust plus séant, ni qui l'aimast mieux qu'il fait. » D'un caractère naturellement bienveillant et doux, d'une distinction de figure qui rappelait son père, François s'était concilié l'affection des petits comme des grands ; et des trois fils du roi, c'était celui que le roi aimait de préférence. Tout à coup on apprend qu'il est mort, lui si jeune, si plein d'espérance et d'avenir ! Personne ne veut croire d'abord à un tel malheur ; puis on parle de poison ; on soupçonne tout le monde.

Chacun savait déjà la fatale nouvelle autour du roi, et le roi l'ignorait encore. Le cardinal de Lorraine se dévoue ; mais à peine a-t-il mis le pied dans la chambre royale, que la voix lui manque. Un cruel pressentiment traverse le cœur du roi : « Mon fils ! s'écrie-t-il ; avez-vous des nouvelles de mon fils ? — Il faut avoir en Dieu l'espérance de sa guérison, » dit en bégayant le cardinal. Le cœur du père ne se laissa pas tromper. « J'entends, dit le roi ; il est mort ! » Et lors, raconte du Bellay, n'eussiez vu

sinon larmes, n'eussiez entendu sinon soupirs et sanglots des assistants. Le roy, poussant un hault soupir qui fut ouy des autres chambres, se tira sur une fenestre, seul et sans mot dire, avec le cœur pressé de deuil... Et tendant la teste nue, les yeux, les mains, et la pensée au ciel : « Mon Dieu, déjà tu m'as affligé par diminution de seigneurie et de réputation de mes forces. Tu m'as adjousté maintenant ceste perte de mon fils : que reste plus à présent sinon que tu me deffasses du tout? Et quand ton plaisir seroit d'ainsy le faire, enseigne-moy au moins et me fais connoitre ta volonté, affin que je n'y résiste, et me confirme en ceste patience, toy qui seul es puissant de ce faire. »

Cette prière achevée, François Ier retrouva tout son courage; il assembla son conseil, dépêcha des courriers, et pourvut à toutes les difficultés de sa position.

Le jeune dauphin descendait le Rhône par les jours les plus brûlants de l'été; il s'était arrêté à Tarascon, y avait joué longtemps à la paume, et avait bu avec avidité de l'eau à la glace, que lui avait présentée, dans un vase de terre rouge, Sébastien de Montecuculli, son échanson. Une maladie s'était aussitôt déclarée, et, au bout de quatre jours, le dauphin était mort. Rien dans cet événement ne pouvait surprendre. La complexion du prince était depuis longtemps énervée par les plaisirs, et il ne fallait qu'un faible coup pour en briser le débile ressort; mais, à cette époque, on voulait voir du poison dans toutes les morts prématurées lorsqu'elles frappaient haut, et l'échanson du prince fut arrêté. Le comte Sébastien de Montecuculli était venu en France avec Catherine de Médicis. Il avait des connaissances étendues en médecine, il s'était même occupé de poisons, et l'on trouva chez lui

de la poudre d'arsenic, et un traité des matières vénéneuses écrit de sa main. Montecuculli fut appliqué à la question, et il déclara, dans les tourments, avoir versé du sublimé dans le vase de terre rouge, à l'instigation des généraux de l'Empereur. « La mort, disait-il, devait frapper coup sur coup le roi et ses trois fils. » Mais Montecuculli accusait aussi un gentilhomme, du nom de Dinteville d'Eschenais, et l'innocence de Dinteville fut reconnue. Que penser de ces déclarations, dont une partie a été trouvée mensongère? Que penser d'aveux arrachés par la torture? Le jugement de Montecuculli fut d'ailleurs environné des formes les plus solennelles. Le roi, les princes, les cardinaux et plusieurs souverains étrangers y assistèrent. Montecuculli fut condamné à être tiré à quatre chevaux, après avoir été traîné sur la claie au lieu du supplice, et avoir fait amende honorable à Dinteville du faux témoignage porté contre lui. Cet arrêt fut exécuté à Lyon, au mois d'octobre 1536, au milieu d'un nombreux concours de peuple que le regret et l'irritation portèrent aux plus honteuses extrémités. On s'acharna sur le cadavre du supplicié, on le brisa *en petites pièces*, ce sont les expressions des registres, et sa tête fut traînée dans la boue comme *une pelotte*.

L'arrêt de mort de Montecuculli s'était tu sur les accusations que celui-ci avait fait planer sur l'Empereur; mais la voix publique s'en était emparée, et les haines nationales, envenimées par l'envahissement de la Provence, saisirent avec bonheur cette occasion de flétrir un odieux ennemi. De leur côté, les Impériaux rejetèrent les soupçons sur Catherine de Médicis, sur cette Italienne venue de la patrie de Machiavel, et que le dauphin seul séparait du trône. Mais Catherine de Médicis n'avait que

dix-sept ans. Est-ce donc à cet âge que l'on médite froidement un crime? En France, personne ne le crut. La culpabilité de l'Empereur était, au reste, encore moins vraisemblable. De quelle utilité eût été pour lui un rameau de moins à cet arbre royal de France, si riche en jeunes et vigoureux rejetons? Admît-on même un quadruple crime; admît-on la mort frappant à coups redoublés sur le roi et ses fils, sans pouvoir être arrêtée jamais, il eût fallu qu'elle frappât, en outre, le duc de Vendôme, le comte de Saint-Pol, le prince de la Roche-sur-Yon, pour tarir jusque dans sa dernière veine le sang de saint Louis. Tuer le dauphin, tuer le roi lui-même, c'était donc tuer sans but. François Ier fut le premier à ne pas ajouter foi à une aussi stupide perversité. Nous n'en voudrions pour preuve que l'accueil affectueux qu'il fit à Charles-Quint en 1540. Eût-il reçu comme un frère l'assassin de son fils?

Au moment où la nouvelle de la mort du dauphin était venue frapper de stupeur le camp français, Charles-Quint était en pleine marche vers la capitale de la Provence. Cette marche fut pénible : les paysans, embusqués dans les sinuosités des montagnes, harcelaient l'armée à chaque pas, puis ils disparaissaient par chemins *obliques et inconnus*[1].

Charles arriva à Aix fatigué, découragé. D'un côté, il apprenait que d'Annebaut se répandait autour de Turin et faisait de nouvelles conquêtes; de l'autre, que le comte de Nassau avait échoué devant Saint-Quentin et s'éternisait devant Péronne. Pendant ce temps-là, les Suisses

[1] Cinquante de ces paysans s'enfermèrent dans une tourelle qui dominait la route, espérant pouvoir, de là, tuer Charles-Quint. « Et s'en faillit bien peu qu'ils n'exécutassent leur intention, raconte du Bellay; car ils en tuèrent un qu'ils pensoient estre l'Empereur. » Ces cinquante braves furent pendus.



affluaient au camp du roi; les Italiens eux-mêmes venaient à son aide, et les galères françaises parcouraient fièrement la Méditerranée, sous les ordres de Saint-Blancard, menaçant de s'unir au Turc pour ravager les côtes napolitaines.

Charles avait demandé des secours à la ligue italienne et au pape, mais sans succès. « Que la guerre se fasse en France ou en Italie, avait répondu Paul III, c'est toujours le sang chrétien qui coule, c'est toujours l'amoindrissement et la débilitation des principales forces de la chrétienté qui en est la suite. » N'ayant rien à attendre de ses alliés, l'Empereur s'adressa, en désespoir de cause, aux marchands d'Anvers qui lui prêtaient de l'argent, afin d'en obtenir une prolongation de terme. « Et n'y obmit moyens quelconques de persuasion, dit du Bellay, entrelaçant ensemble prières, promesses, récompenses et crainte de plus long retardement, s'il arrivoit par mal aventure que son armée vinst à se deffaire faute de paiement. »

Deux pensées surtout obsédaient l'Empereur : le souvenir de ses folles bravades, et celui non moins cuisant des victoires remportées sur les Français par ses généraux. Ferait-il donc moins que n'avaient fait Bourbon et Pescaire? Le 16 août, avant jour, il fait sonner le boute-selle et prend la route de Marseille à la tête de 12,000 hommes. Arrivé au lever du soleil sur la plage, il laisse ses hommes dans un pli de terrain; et, accompagné seulement de deux arquebusiers, il s'approche de la ville pour la reconnaître. Bien qu'il suivit un chemin creux, il fut aperçu. Une masure, derrière laquelle il avait cherché un abri, fut démolie par les boulets; et Charles se sauva à toute bride. Il rentra sain et sauf à

Aix ; mais son armée fut moins heureuse. Attaquée à l'improviste par un détachement de la garnison de Marseille, elle s'imagina avoir à dos tout le camp français, et prit la fuite en laissant sur la plage grand nombre des siens, et parmi eux le comte de Horn.

Le marquis du Guast ne réussit pas mieux aux portes d'Arles. Les Français ne s'étaient décidés à défendre Arles que depuis peu de jours, et du Guast espérait n'y trouver que des fortifications insignifiantes. Il traverse donc la vallée pierreuse de la Crau, et gravit un tertre, « lequel, dit du Bellay, on lui avoit dit estre moult propice pour tenir la ville en subjection. » Mais de ce tertre, où il se tint caché derrière deux moulins, du Guast aperçut avec surprise six grands boulevards garnis d'artillerie et deux pièces de canon dominant la campagne du haut des Arènes ; il aperçut même tout à coup l'une de ces deux pièces des Arènes diriger sa gueule béante vers les moulins. « Et si le marquis ne se fust tiré de costé, dit du Bellay, il n'eust failly d'arriver à la fin de sa vie. » Son cheval, effrayé, prit la fuite à fond de train.

A tous ces insuccès vint se joindre une affreuse disette. Charles-Quint avait espéré tirer des vivres du Languedoc ; mais ses galères ne purent forcer les bouches du Rhône. Ses convois étaient enlevés, ses fourrageurs repoussés, et lui, captif dans son camp d'Aix, voyait son armée s'amoindrir chaque jour par la maladie et par la faim. Cependant, André Doria lui fit parvenir, vers la fin d'août, de l'argent et des vivres. Tout prend alors une vie nouvelle dans le camp ; les troupes sont passées en revue, les soldes sont payées, l'artillerie, qui avait été dirigée vers Marseille, est ramenée à Aix, et ordre

est donné à chaque capitaine de se fournir de vivres pour huit jours. Nul doute qu'on n'aille définitivement attaquer les Français. La nouvelle en court jusqu'à Valence, et François Ier annonce l'intention d'aller lui-même se mettre à la tête de son camp d'Avignon ; mais la plupart des officiers qui l'entourent s'efforcent de le dissuader de ses pensées de gloire. Ils se souviennent de Pavie, ils ne peuvent écarter de leur esprit les prédictions sinistres qui courent l'Europe sur les désastres de l'année 1536, année qui renouvellera, dit-on, 1525. Le camp d'Avignon députe Langeay à Valence, pour remontrer à François Ier qu'une guerre défensive n'est point le fait d'un roi. L'éloquence si habituellement persuasive de Langeay demeura cette fois sans effet. « Quand l'Empereur vient en personne m'assaillir, lui répondit François Ier, vous voudriez que je restasse sur les derrières à faire métier de providadour (pourvoyeur)? Roi très-chrétien, je ne veux ni ne dois ajouter foi à de folles prognostications ; mais j'espère que Dieu, Seigneur et maître des exercites, me donnera l'heureuse victoire pour subvertir et faire apparaître mensongers tous les devins et tels superstitieux et réprouvables prognosticateurs. »

Et, le lendemain, il s'embarque sur le Rhône. Une lutte solennelle allait donc s'engager. C'était la première fois que les deux rivaux allaient se trouver en présence; et, après tant de défis, tant de récriminations, aucun d'eux, sans doute, ne refuserait le combat. Chaque jour donc on interrogeait de l'œil la route d'Aix, espérant y voir briller les armures impériales; chaque jour des éclaireurs battaient la campagne; mais un jour ces éclaireurs annoncent que les Impériaux ont disparu. Leur camp d'Aix est désert ; on n'y trouve plus que des morts et des

malades; les morts y sont en tel nombre, que l'air en est corrompu. Quelle terreur subite avait donc saisi l'Empereur? Avait-il été effrayé, en passant la revue de ses troupes, de ne plus trouver, au lieu des 50,000 combattants qu'il avait harangués sur les bords du Var, que 25 ou 30,000 hommes en état de porter les armes? Avait-il redouté la bouillante ardeur que la présence du roi devait exciter dans le camp d'Avignon, au moment où l'armée impériale venait de perdre Antoine de Lève, son plus habile capitaine? Chacun se perdait en conjectures; mais une chose était certaine, c'était que Charles-Quint avait précipitamment repris la route des montagnes, en semant les cadavres. Du Bellay compare cette retraite, sans cesse inquiétée par les paysans, à la désolation, décrite par Josèphe lors de la ruine de Jérusalem, et par Thucydide, en la guerre du Péloponèse. « Je dis ce que j'ai vu, ajoute-t-il, c'estoit un spectacle si horrible et piteux, qu'il estoit misérable même pour les plus obstinés et pertinax ennemis. » Ainsi, deux fois l'aigle de l'Empire s'était abattu sur la Provence, et deux fois il l'avait fuie à tire-d'aile, sans avoir pu trouver une seule pointe de rocher pour y bâtir son aire.

François Ier eut d'abord la pensée de suivre l'armée impériale; mais d'inquiétantes nouvelles lui étant venues de Picardie, il se contenta de lancer à ses trousses quelques compagnies d'hommes d'armes, et donna l'ordre au reste de ses troupes de marcher sur Lyon. Les nouvelles de Picardie étaient, en effet, des plus graves. Péronne, assiégée depuis trois semaines, résistait encore, mais épuisée par quatre assauts et par la faim : avec elle allait tomber la dernière barrière qui séparait l'ennemi des riches vallées de la Seine. Paris était frappé de stu-

peur. Le cardinal du Bellay avait profité de cette disposition d'esprit pour décider les bourgeois à fortifier la ville, et à lever, à leurs frais, 10,000 hommes, qui marcheraient au secours de Péronne. De leur côté, les ducs de Vendôme et de Guise ne perdaient pas de vue la position de la ville assiégée; ils parvinrent, dans les premiers jours de septembre, à y faire entrer des vivres, et Péronne fut sauvée.

François Ier n'avait pas encore quitté Avignon, lorsque le bruit de cet heureux succès s'y répandit; mais une partie de ses troupes était déjà partie pour Lyon, et l'Empereur, de son côté, avait déjà atteint Fréjus. François se détermina à rester en observation sur le Rhône, et à se tenir prudemment en garde contre un retour offensif de l'Empereur. Il coûtait, en effet, à Charles-Quint de repasser comme un vaincu le Var, qui avait été pour lui le Rubicon. Aussi s'arrêtait-il sans cesse, et ses ambassadeurs publiaient-ils par toute l'Europe que sa retraite n'était qu'un stratagème. Le jour vint cependant où il fallut repasser le Var, repasser les Alpes. Charles-Quint parlait encore, à Nice, de conquérir la Provence et le Languedoc, et d'en faire la grande route de ses États du midi à ses États de l'est et du nord. Une armée espagnole avait même, dans ce but, envahi le Languedoc; mais les paysans languedociens la repoussèrent « d'une telle ardeur et furie, dit du Bellay, qu'aussitôt fut adverty le roy de leur défaicte comme de leur descente. »

Voyant toutes ses espérances déçues, Charles-Quint fit voile pour l'Espagne, où il lui tardait, disaient les beaux esprits du temps, d'aller enterrer son honneur qui était mort en France. Deux galères de sa suite som-

brèrent dans la traversée; et, au même moment, sa riche flotte du Pérou était enlevée par nos matelots normands sur une autre mer.

Ce fut sous ces auspices que finit l'année 1536. L'année suivante fut inaugurée par une solennelle cérémonie renouvelée du moyen âge, qui fut comme une nouvelle déclaration de guerre à l'Empereur. François Ier le fit citer, à son de trompe, à comparaître devant le parlement comme détenteur de la Flandre, de l'Artois, du Charolais, et autres pays mouvants de la couronne de France, pour répondre aux accusations de rébellion et félonie contre son seigneur. A défaut par lui de se présenter ou d'envoyer *gens instruits des mérites de sa cause*, lesdits pays étaient déclarés confisqués et réunis à la couronne. « Mais les ennemis, dit du Bellay, au lieu d'envoyer à Paris alléguer leurs raisons, firent leur compte d'entrer ès pays du roi. »

La guerre recommença donc, ou, pour mieux dire, se perpétua sur deux points, dans le Piémont et sur nos frontières du Nord. François Ier se mit lui même à la tête de l'armée qui devait envahir l'Artois. Les Impériaux étaient sous les ordres d'Adrien de Croy, comte de Rœux. On se fit de part et d'autre, dès les premiers jours de février, une guerre de garnisons et d'avant-postes, dont l'avantage resta aux Français. Le comte de Rœux avait compté s'emparer de Thérouanne; mais Martin du Bellay y pénétra avec 800 chevaux, par une nuit de verglas et de tourmente, action hardie qui nous conserva la ville. Auchy-le-Château se rendit à Montmorency; Hesdin fut emporté par le roi, après un siége qui nécessita l'emploi de toutes les ressources de la guerre. La jeune noblesse, animée par la présence de son chef, bra-

vait le danger avec cette première ardeur de l'âge qui n'est pas encore guidée par l'expérience. Un assaut pour elle était une fête. Le comte de Sancerre, le seigneur d'Haraucourt, et quelques autres, furent frappés de mort dans ces imprudentes mêlées, et le roi fut obligé de menacer de la peine capitale ceux qui monteraient sans ordre à l'assaut.

D'Hesdin, François Ier se dirigea sur Pernes, où il établit un camp retranché, tandis que d'Annebant et Montmorency, rayonnant à l'entour, soumettaient Saint-Pol, Saint-Venant et Lillers. On ne trouva à Lillers que quelques religieuses dans un couvent; le reste de la population avait pris la fuite. Saint-Venant fut emporté de vive force, et les soldats s'y livrèrent à d'affreux désordres. Hommes et femmes furent passés au fil de l'épée, et, quand on eut tout tué, tout pillé, on mit le feu partout. Cette malheureuse ville fut reprise dès le lendemain par les Impériaux; puis trois jours après les Français y rentrèrent; on se battait sur des ruines.

Le résultat de cette première partie de la campagne, pendant laquelle il se passa peu de jours où, suivant l'expression énergique de du Bellay, les jeunes seigneurs n'eussent du *passe-temps*, fut l'établissement d'une nouvelle ligne d'opération, s'appuyant sur Hesdin et Saint-Pol. Saint-Pol allait devenir surtout une place d'une haute importance, puissamment fortifiée, abondamment pourvue de vivres, et menaçant sans cesse de sa nombreuse garnison les riches vallées de la Conche et de la Scarpe. Mais François Ier quitta la partie avant de l'avoir complétement gagnée : las de cette guerre de siéges, préoccupé de son armée de Piémont, qui demandait du secours, il se hâta de disloquer ses troupes avant que les

fortifications de Saint-Pol fussent à l'abri de toute attaque. « Encore vingt jours, écrivait le chef des pionniers, et la place méritera bien de faire recevoir honte à l'ennemi. » Cette lettre fut interceptée; les Impériaux se portèrent en masse contre Saint-Pol; dix-huit cents coups de canon furent tirés sur ses fortifications inachevées, et l'assaut donné avec un plein succès. Enfin, le 30 juillet 1537, on convint de part et d'autre d'une trêve de dix mois, qui assura un peu de repos à ces provinces épuisées.

Cette trêve ne comprit, toutefois, que les Pays-Bas, et la guerre continua de sévir sur l'Italie. Pendant tout le temps que d'Annebaut y commanda, c'est-à-dire pendant les huit derniers mois de l'année 1536, nos armes furent constamment victorieuses; mais après le départ de d'Annebaut, le pouvoir se trouva partagé entre deux Italiens, Guido Rangone et Gaguin-Gonzague, et leur rivalité jalouse paralysa nos moyens d'action. François I[er] leur envoya le diplomate Langeay; mais celui-ci fut tellement frappé de l'état de désorganisation de nos forces, qu'il se hâta de revenir trouver le roi à son camp de Pernes: « L'armée impériale se renforce de jour en jour, lui dit-il, tandis que la nôtre diminue par l'effet des partialités qui existent entre les chefs. » François I[er] lève aussitôt son camp, résolution extrême qui nous coûta Saint-Pol, et dirige d'Humières vers le Piémont avec une partie de ses troupes. Il était temps que ce secours arrivât sur les Alpes. Du Guast nous enlevait, une à une, la plupart des places du marquisat de Saluces. Nous n'en conservâmes bientôt plus que deux, Verulo et Carmagnole. Du Guast et le marquis de Saluces mirent le siége devant cette dernière. Saluces ne respirait que vengeance; mais ayant été aperçu pointant lui-même les

canons, il fut coupé en deux par un boulet parti de la citadelle. Cet heureux coup ne sauva pas Carmagnole. La mort du marquis lui fut cachée, et le lendemain elle capitula. Du Guast fit pendre, contre sa parole, l'artilleur qui avait si bien tiré.

Cependant, Humières était arrivé à Pignerol; du Guast, ne pouvant plus soutenir la lutte, se replie prudemment sur Asti, puis sur Versaglio. Humières le suit de près; il échoue devant Asti, prend sa revanche à Chierasso et à Albe; et l'on vit alors recommencer, en Piémont, la petite guerre qui venait de finir sur les frontières des Flandres.

Turin était toujours à nous; Boutières y commandait paisiblement à l'abri de ses puissants boulevards. Cette possession de la capitale nous donnait sur les Impériaux un avantage qu'ils nous enviaient depuis longtemps. Ayant vainement essayé d'un siége, ils eurent recours aux pratiques secrètes et aux ruses de guerre. César de Naples, gouverneur de Vulpiano, parvint à entretenir des intelligences dans la ville, et il était déjà maître de l'un des boulevards, lorsque tout à coup il se vit chaudement repoussé.

Le danger que venait de courir Turin donna l'éveil à d'Humières. Il renforça la garnison de la capitale, et se dirigea vers le marquisat de Saluces, afin d'aller au-devant de l'argent qu'il attendait de France. La position de d'Humières était difficile; à la tête d'une armée de landsknechts mal payés, il était constamment en butte à leurs caprices. Les landsknechts s'étaient emparés de son artillerie; au lieu d'aller à Saluces, ils le menèrent à Pignerol; puis, quand l'argent fut venu, ils se firent payer sur les anciens rôles, bien qu'ils fussent diminués

de moitié. Et pendant ce temps-là l'ennemi s'emparait de Rivoli et de Vegliano, il dominait le val de Suse du haut de la petite ville de Siria, et enfermait la garnison de Turin dans un cercle de places fortes qui lui coupaient les communications et les vivres. Turin finit par être réduit à une telle famine, « que ses habitants, dit la chronique de Savoie, demeurèrent plusieurs jours comme désespérés de leurs vies. Toutefois, ne se voulurent jamais rendre, aimant mieux mourir là comme chiens attachés, que de perdre une demi-heure d'honneur, et de ne faire le devoir que requéroit leur fidélité. »

François Ier n'avait pas attendu ces dernières nouvelles pour rassembler des troupes à Lyon. Il y arriva lui-même le 6 octobre; Montmorency et le dauphin le précédaient, et l'infatigable Langeay les précédait eux-mêmes, portant, à travers mille dangers, de l'argent et de l'espérance à la brave garnison de Turin. Cependant le marquis du Guast n'était pas resté inactif: il nous avait repris successivement Chieri, Albe, Chierasso, et il investissait Pignerol. A l'approche de l'armée royale, il mit tout à feu dans le Piémont, comme nous avions fait naguère en Provence, et dépêcha un corps de 10,000 hommes dans les montagnes pour nous fermer le Pas de Suse. Braverait-on ces 10,000 hommes? Tenterait-on de franchir cette gorge étroite où quelques landsknechts pouvaient tenir tête à une armée entière? François Ier n'avait osé l'essayer en 1515; Montmorency fut plus audacieux en 1537, et son entreprise fut couronnée de succès. Deux hardis Français, les capitaines Rat et d'Artigue-Dieu, gravirent avec leurs tirailleurs les plus hautes cîmes des montagnes, d'où ils tirèrent de pointe en blanc sur les ennemis, que leurs retranchements ne masquaient

plus. Épouvantés de cette attaque, qui leur venait de la région des aigles, les Impériaux se déconcertent, leurs bastions sont emportés, et ils prennent la fuite. Cette fuite fut si rapide, et Montmorency les suivit de si près, l'épée dans les reins, qu'ils ne s'arrêtèrent même pas à Snse, et nous abandonnèrent, avec la ville, tous leurs bagages.

Du Guast avait eu un instant la pensée de nous disputer la route de Turin; mais, effrayé de notre ardeur, il recule bientôt de ville en ville, et nous nous disposions à le forcer dans Asti, son dernier refuge, lorsque nous apprîmes tout à coup qu'une trêve de trois mois venait d'être signée par les plénipotentiaires français en Espagne. Cette trêve rendait communes au Piémont les stipulations de celle qui avait récemment été conclue pour les Pays-Bas. Chacun des deux partis devait rester provisoirement en possession des places qu'il avait conquises, avec toute liberté de les réparer, ravitailler et fortifier pendant la durée de la trêve. On s'engageait en outre, de part et d'autre, à travailler sincèrement à la paix.

Mais la négociation de cette paix offrait des difficultés presque insurmontables. Depuis deux ans, la guerre nous avait enrichis. Nous possédions une place de plus an nord, la place de Hesdin; nous avions conquis à l'est la Savoie et la plus grande partie du Piémont : c'étaient là d'évidents succès que François Ier prétendait faire entrer en ligne de compte, mais que le fier Charles-Quint se refusait à reconnaître.

D'un autre côté, la diplomatie française avait fait un pas de plus dans ce système d'alliances égoïstes, qui sacrifiait les intérêts généraux de la grande famille catholique aux intérêts matériels et passagers d'nne politique toute personnelle. Il y avait déjà sept ans que Charles-Quint

signalait François Ier à l'animadversion de l'Europe, comme étant l'allié du Turc. Cette accusation, hasardée d'abord, avait fini par devenir vraie. François avait accrédité près de Soliman un agent secret, dès les premiers jours de 1535.

Il serait difficile d'indiquer les phases diverses de la négociation de cet agent; on avait tellement honte d'une alliance avec le Turc qu'on en effaçait soigneusement les traces, afin de pouvoir la nier au besoin. Plus d'une fois François Ier répondit à ceux qui l'accusaient : « Vous en avez menti par la gorge. » Et peut-être croyait-il dire vrai en parlant ainsi. Tant qu'un traité ne fut pas conclu, François Ier recula souvent devant son œuvre, et il fallut l'invasion de la Provence, pour faire taire ses hésitations et ses scrupules. Le traité conclu avec Soliman est des derniers jours de 1536. Le roi s'engageait à ouvrir la campagne de 1537 par une irruption vigoureuse dans le Milanais, tandis que les terribles corsaires de la Porte balaieraient les côtes de Naples, et qu'une armée turque envahirait la Hongrie. Soliman fut fidèle à ses promesses; toute la côte, depuis Castro jusqu'à Brindes, fut saccagée, et les esclaves chrétiens allèrent par milliers peupler les harems de Stamboul. C'est cependant en présence de telles horreurs qu'un grave historien de François Ier n'a pas craint de dire que l'alliance du Turc, étant *utile*, devenait par cela même *nécessaire*. « Car, encore un coup (ce sont ses paroles), dans l'ordre politique, nos alliés nécessaires sont ceux qui ont intérêt de nous servir, et qui font leurs affaires en faisant les nôtres. » Il y a dans ces deux mots une portée d'égoïsme qui effraie.

Soliman ne s'était pas borné à faire ravager l'Italie ; il était entré, de sa personne, en Hongrie, et avait remporté

sur les troupes autrichiennes une victoire signalée à Essek. Ainsi, de sa part, toutes les clauses du traité étaient remplies; François Ier, au contraire, n'avait pas encore menacé sérieusement le Milanais, et il signait une trêve au moment même où la route de Milan semblait s'ouvrir devant lui. Ne pouvait-il pas craindre l'irritation de Soliman? Mais François, tout vainqueur qu'il fût, était las de la guerre. Nous aimons à croire aussi que l'alliance du Turc était pour lui un lourd fardeau dont il lui tardait de se décharger en rendant la paix au monde. Des conférences eurent donc lieu entre les plénipotentiaires de France et d'Espagne, sur les frontières des deux pays. François Ier ne formulait aucune demande nouvelle; il demandait même moins que par le passé, car la mort du dauphin ayant fait passer ses droits et ses titres au duc d'Orléans, ce n'était plus pour celui-ci que François désirait obtenir l'investiture du duché de Milan, mais pour le duc d'Angoulême, son plus jeune fils, auquel Charles l'avait si souvent offerte. Mais l'Empereur n'était jamais à court de prétextes, pour refuser ce qu'il avait promis. Ainsi, il voulait aujourd'hui que le duc d'Angoulême épousât une princesse impériale et tînt le Milanais du chef de sa femme. Il voulait que le jeune prince vînt passer trois ans à sa cour, et lui laissât pendant ce temps la garde du Milanais. Cette dernière clause était d'autant moins acceptable que l'Empereur exigeait en même temps du roi l'abandon de toutes ses conquêtes et de tous ses alliés. Ainsi, plus Charles-Quint avait souffert de la dernière campagne, et plus il s'étudiait à parler en maître.

La seule chose dont il fut possible de convenir, fut une prolongation de trêve de six mois; puis les conférences furent rompues.

Le vieux pape Paul III suivait avec anxiété, du fond du Vatican, ces fluctuations politiques qui compromettaient si gravement la cause de la chrétienté. Voyant toutes les négociations échouer, il se fit lui-même négociateur, et proposa une entrevue comme le meilleur moyen de s'entendre. Les deux princes y consentirent; la ville de Nice fut indiquée comme lieu de rendez-vous, non sans opposition de la part du duc de Savoie, qui, dépouillé de ses plus belles provinces, crut qu'on voulait lui enlever le dernier fleuron de sa couronne. Chacun donc se dirigea vers Nice, dans le courant de mai 1538. Le pape lui-même se mit en route, malgré ses soixante-quinze ans, espérant imposer, de son autorité paternelle, aux passions trop vives. On ne vit bientôt à Nice, dit un historien contemporain, que « ambassades aller, galères trotter, artillerie sonner, se accoller, se festoyer, caresser l'un l'autre. » Le pape habitait une maison *couverte de fleurs à l'antique ;* le roi de France avait pris son logement sur la marine, et Charles-Quint sur ses galères. Chacun d'eux tenait salle ouverte à tous venants, dit le récit que nous avons déjà cité, et l'on *beuvoit frais.* Mais les négociations se ressentirent peu de ces apparences d'union et de concorde. Charles-Quint et François Ier évitèrent de se voir, et Paul III fut réduit à aller sans cesse de l'un à l'autre pour apaiser leur ambition et leur orgueil. Il leur parlait de la chrétienté, lorsqu'ils parlaient de leurs couronnes; des pertes de la foi, lorsqu'ils revenaient sur le chapitre de leurs conquêtes. Ces efforts demeurèrent néanmoins superflus. Le pape proposa, en désespoir de cause, une trêve de dix ans, « espérant que pendant le dict temps les inimitiés enracinées dedans leurs cœurs se pourroient mitiger. » Cette trêve laissait à l'Empereur le

Milanais et quelques places du Piémont; elle laissait au roi de France la plus grande partie du Piémont et la place de Hesdin en Artois; elle fut acceptée. On stipula non-seulement la cessation des hostilités, mais encore le rétablissement du commerce entre les deux États. C'était donc la paix pour dix ans, paix avantageuse pour les Impériaux comme pour nous, mais dont le duc de Savoie payait chèrement les frais. De toutes ses principautés, il ne lui resta que le comté de Nice. Voilà à quoi lui avait servi la protection de Charles-Quint!

Charles et François partirent de Nice sans s'être vus; mais à peine François était-il arrivé à Avignon, qu'un messager de l'Empereur vint lui proposer de communiquer avec son maître à Aigues-Mortes. Quelque étrange que pût paraître cette prière au sortir d'une ville où l'on s'était évité comme ennemis, François Ier avait trop de généreuse confiance dans le caractère pour la repousser. Il tourna donc bride, et courut à Aigues-Mortes, où étaient ancrées les galères impériales. L'Empereur vint dîner avec lui « à grande démonstration d'amitié et fraternité; puis le roy alla dedans les galères de l'Empereur, auquel lieu, dit du Bellay, ils eurent ensemble de grands propos. Quels ils furent, je ne sçais; mais on ne s'est aperçu qu'il en soit sorti aucun effet. »

CHAPITRE XVIII.

Administration du connétable de Montmorency et du cardinal de Tournon. — Passage de Charles-Quint à travers la France. — Assassinat des ambassadeurs Frégose et Rincon. — Disgrâce de Montmorency.

(1536-1542)

L'entrevue d'Aigues-Mortes n'en eut pas moins un résultat politique incontestable, résultat qu'avait bien prévu Charles-Quint. Il suffit de ce cordial échange de protestations fraternelles, pour que François I[er] oubliât toutes ses jalousies et toutes ses haines. Naturellement confiant, il allait au-devant de la confiance des autres. « Durant que nous avons esté ensemble, l'Empereur et moi, écrivait-il au gouverneur de Lyon, il n'a jamais esté question que de faire bonne chère, et de tenir entre nous les meilleurs et plus honnestes propos d'amitié; de sorte que nous nous sommes despartis avec tout aise et contentement; et vous puis dire et affirmer que oncques princes ne furent plus contents l'un de l'autre que nous sommes, et fais bien mon compte que par les effects qui s'en suyvront ci-aprez de ceste nostre entrevue, l'on pourra dire et devra-t-on estimer que les affaires du dict seigneur Empereur et les miennes, ne seront plus qu'une même chose. » Et il ordonnait des processions dans tout le royaume, des feux de joie, des prières. « Que le peuple se mette en bon estat, écrivait-il, affin qu'il plaise à nostre

Créateur continuer envers nous et nos royaulmes et subjects, et généralement envers la dicte chrétienté, grâces et bienfaicts. »

Le peuple ne se fit point prier pour se réjouir. Grevé d'impôts lourds et arbitraires, et effrayé encore de l'invasion de la Provence, il reçut l'annonce de dix ans de paix comme son salut. Le roi fut partout accueilli avec transport. A Laon, la population se porta avec un tel empressement sur son passage, que le chancelier Antoine du Bourg, qui le suivait sur sa mule, fut renversé et écrasé sous les pieds.

Du Bourg avait succédé, en 1535, au célèbre chancelier du Prat, qui s'était douloureusement éteint dans son splendide château de Nantouillet, laissant après lui peu de regrets et grande fortune. On a dit de du Prat qu'il pouvait tout, et qu'il osait tout. Ministre d'un roi absolu, il ne comprenait d'autre droit que la volonté du maître. L'un de ses élèves, Poyet, prétendait que le roi était propriétaire de tous les biens de ses sujets; si du Prat ne l'a pas dit, il le pensait. C'est là l'expression toute nue de cette école de despotisme et de flatterie dont il fut le chef, et qui détourna de plus en plus le gouvernement de la France de ses voies traditionnelles [1].

Le pouvoir dont avait joui du Prat, passa, après lui, à Montmorency et à Tournon : Montmorency, homme d'action et de tête, qui portait le génie de l'administration

[1] Parvenu à tous les honneurs, du Prat ne pouvait plus ambitionner que la tiare. On prétend qu'il l'ambitionna, qu'il parla même à François Ier de 400,000 écus dont il se proposait de disposer pour se faire des partisans dans le conclave. Depuis cette imprudente confidence son étoile avait pâli, et lorsqu'il fut mort, le roi fit un emprunt forcé de 100,000 écus à sa succession. « Les prés ont assez bu, aurait-il dit alors, en faisant allusion au nom du cardinal : *Sat Prata biberunt.* »

jusque dans la conduite de la guerre, et la ferme résolution du guerrier jusque dans la conduite de l'administration. Montmorency était parvenu à tous les succès et à tous les honneurs, sans faire sa cour à personne, et sans se presser jamais. Son courage à la Bicoque lui avait valu le bâton de maréchal; sa fermeté sous les murs de Pavie, la charge de grand-maître; sa campagne de Provence et son passage des Alpes, la dignité de connétable demeurée vacante depuis la félonie de Bourbon. Autant il y avait de complaisance servile chez du Prat, autant il y avait de rigide fierté chez Montmorency : c'était un homme tout d'une pièce avec ses grandes qualités et ses grands défauts, son austérité sévère et sa cruauté farouche, sa science de l'administration et son ignorance des lettres; un de ces hommes de fer des vieux âges dont on implorait le secours, mais que l'on n'aimait pas. Tournon n'était pas sans avoir quelques traits de ressemblance avec le connétable : même rigidité de caractère, même inflexibilité de principes, même habileté dans la direction des affaires. Il avait paru pour la première fois sur la scène politique, à l'époque de la captivité de François Ier. Quoique fort jeune encore, il était dès lors archevêque d'Embrun, et la facilité de son esprit et de sa parole avait frappé la régente. Elle lui confia l'ambassade de Madrid, mission épineuse, car il s'agissait de délivrer le roi. Si Tournon ne réussit pas, c'est qu'en diplomatie on ne réussissait jamais avec Charles-Quint. On tint compte néanmoins à l'archevêque de son habileté et de ses démarches, et aucune négociation ne se fit désormais sans lui. A l'intérieur, il présidait aux finances, qu'il rendit prospères; il créait l'imprimerie royale, et il encourageait l'instruction publique par la fondation de collèges, dont l'un même porta

son nom. Cette ardeur de zèle se fit sentir également à l'hérésie. Tournon ne vit en elle que la ruine de la société chrétienne, et il n'hésita pas à provoquer les supplices : et cependant, telle était la vénération dont il était entouré, que les protestants eux-mêmes et les hommes de modération et de paix n'ont pas osé attaquer sa mémoire. N'est-ce pas de Thou qui a dit de lui, qu'il avait « une prudence, une habileté pour les affaires, et un amour pour la patrie presque au-dessus de tout ce qu'on peut penser ? »

A ces noms on pourrait joindre celui de Guillaume Poyet, qui succéda, en 1538, à Antoine du Bourg, dans les fonctions de chancelier, si le caractère servile et bas de Poyet ne présentait un trop frappant contraste avec la dignité des autres ministres. Poyet illustra du moins son administration par la grande ordonnance de Villers-Cotterets, l'œuvre législative la plus importante du règne de François Ier.

François avait quitté Aigues-Mortes vers la mi-juillet. A peine arrivé à Compiègne, il y fut atteint d'une maladie honteuse dont le germe, fort ancien chez lui, si nous en croyons le journal de sa mère, avait été ravivé par de nouvelles débauches[1]. Pendant un mois, on craignit pour sa vie ; et l'art, en atténuant la violence du mal, ne put arrêter néanmoins son action latente, dont l'influence se révéla souvent par des accès de mélancolie chagrine.

Au moment où le roi se remettait péniblement de cette

[1] Il aima, dit Lacretelle, une bourgeoise que l'on nommait *la belle Feronnière*. On ne sait trop à quel infâme moyen le mari eut recours pour se venger de sa femme et du roi. *La belle Feronnière* mourut, et le roi reçut des soins des médecins une guérison imparfaite.

crise douloureuse, on vit arriver à Compiègne une ambassade, dont le but commença à laisser deviner la pensée secrète des prévenances impériales. Depuis un an, une sourde fermentation agitait les Flandres. Gand surtout, où vivait encore l'esprit d'Arteweld, supportait impatiemment les nouveaux impôts qu'avait nécessités la guerre. Elle se plaignit à Charles-Quint; Charles-Quint lui répondit par l'ordre d'obéir : alors les Gantois se révoltèrent; puis ils offrirent secrètement au roi de se mettre entre ses mains, eux et toutes les bonnes villes de Flandre. Nulle offre ne pouvait être plus agréable à un ennemi de Charles-Quint. Au lieu de cet état de Milan séparé de nous par de longues antipathies et par les Alpes, elle nous donnait de riches provinces unies à nous par les liens étroits des mœurs et du voisinage, et dont l'annexion à la monarchie rejetait jusqu'à l'Escaut les frontières françaises. François I[er] n'hésita pas cependant à répondre par un refus. Sans chercher à approfondir si les dispositions séditieuses des Pays-Bas n'avaient pas été pour beaucoup dans la conclusion de la trêve et dans la cordialité d'Aigues-Mortes, il ne se souvint que de ce récent accord, que de ces épanchements de confiance et d'amitié qui avaient éveillé tout ce qu'il y avait en lui de sentiments chevaleresques. Loin donc d'écouter les propositions des Gantois, il en donna avis à l'Empereur. Charles fut effrayé du danger, et résolut aussitôt d'aller l'étouffer par sa présence. Mais le voyage des Pays-Bas offrait de nombreuses difficultés : la route d'Allemagne pouvait être barrée par les protestants; la voie de mer était incertaine, et un coup de vent pouvait jeter les galères impériales, soit sur les côtes ennemies de l'Angleterre, soit dans les ports révoltés des Flandres.

Le passage n'était sûr que par la France, et Charles-Quint, qui connaissait son rival, n'hésita pas à le demander. Ce fut dans ce but que ses ambassadeurs se présentèrent à Compiègne. Ils étaient chargés d'offrir, en retour du service qu'ils demandaient, l'investiture du duché de Milan.

François Ier accorda tout en vrai chevalier. Le cardinal de Tournon, et avec lui la majorité du conseil, voulaient au moins qu'on ne s'en tînt pas aux paroles sur la question de l'investiture, et qu'on exigeât une promesse écrite. Montmorency insistait, au contraire, pour qu'on se fiât à la parole de l'Empereur, comme l'Empereur se fiait, en passant par la France, à la parole du roi. Cette opinion était plus généreuse; elle fut adoptée par François Ier. François prit aussitôt la plume, et écrivit lui-même à Charles-Quint : « Monsieur mon bon frère, lui disait-il, voyant la saison si advancée comme elle est, et le commencement de l'hyver, il m'a semblé, pour le debvoir de l'entière amytié que je vous porte et pour le regret que j'aurois qu'inconvénient advinst à vostre personne, vous supplier et requérir, tant affectueusement et de bon cœur qu'il m'est possible, ne l'exposer au danger et péril de la mer, mais faire tant pour moy et pour ceste nostre commune et fraternelle amytié, que de prendre vostre chemin et addresse par cestuy vostre et mien royaulme..... Veuillez bien vous assurer, Monsieur mon bon frère, par ceste lettre signée et escripte de ma main, sur mon honneur et foy de prince et de meilleur frère que vous ayez, que, passant par mondict royaulme, il vous y sera faict et porté tout honneur, recueil et bon traictement que faire se pourra, et tel qu'à ma propre personne; et vrai (s'il vous plaist me le faire savoir)

au-devant de vous jusques au milieu de vos pays, pour vous quérir et accompagner, et y mènerai mes enfants, que trouverez prêts à vous obéir, et pareillement tout ce que sera en ma puissance et dans ledict royaulme, duquel vous disposerez entièrement comme du vostre. »

Ce n'étaient point là de vaines paroles. Partout, sur son passage, Charles-Quint fut fêté comme un roi, et agit en roi. A Bayonne et à Bordeaux, on lui fait entrée solennelle en grande *magnificence,* et il donne grâces et rémissions aux prisonniers. A Poitiers, il rencontre à chaque pas des arcs de triomphe chargés d'inscriptions bibliques, et modifie, de sa volonté souveraine, les armoiries du maire [1].

Les fils du roi étaient allés au-devant de Charles jusqu'à Bayonne. Le roi lui-même « se mit à chemin, encore qu'il ne fust bien sain de sa maladie, » et fit un royal accueil à son hôte sur les confins du Poitou. A Amboise, l'entrée eut lieu aux flambeaux, par l'une de ces grosses tours de Charles VIII, dont la rampe était facilement gravie par les chevaux et carrosses. « Mais estant l'Empereur à my-chemin de ladicte tour, quelque mal advisé portant des torches y mit le feu, de sorte que toute la tour fut enflambée ; et, à cause des tapisseries où le feu se mit, la fumée fut si grande, qu'on fut en grand doubte que l'Empereur ne fust étouffé, et chacun taschoit à se sauver pour éviter le danger. » François I[er] voulait faire pendre le maladroit auteur de l'incendie ; Charles-Quint s'y opposa.

Mais tout fortuit qu'eût été cet accident, il ne laissa

1 Ce maire se nommait Pierre Rat; il appartenait à une famille célèbre du barreau poitevin. Charles-Quint parut choqué de lui voir des armes parlantes, et il timbra son écu d'une licorne.



pas de jeter quelques nuages sur le front de l'Empereur; jugeant des autres par lui-même, chaque pas qu'il faisait en France lui semblait unc imprudence grave. Aussi entrevoyait-on à tout instant chez lui une préoccupation inquiète, que le moindre événement imprévu mettait en jeu. Un jour lc jeune duc d'Orléans, l'apercevant à cheval, saute en croupe : « Vous êtes mon prisonnier, » s'écrie-t-il. L'Empereur tressaillit.

Ces craintes involontaires, que réprimaient bien vite le sang-froid et la politesse, n'échappaient cependant pas aux regards des courtisaus, qui les comprenaient à merveille. Plus d'un, en effet, n'approuvait guère la bonne foi du roi, et Triboulet n'avait été que leur écho lorsqu'il avait écrit le nom de Charles-Quint sur son *Journal des fous*, pour s'être aventuré à travers la France. « Mais si je le laisse passer, avait dit le roi à Triboulet: — Alors, Sire, j'effacerai son nom, et mettrai le vôtre à la place. » La duchesse d'Étampes était de l'avis de Triboulet. François Ier ne le cacha pas à l'Empereur. « Voyez-vous, mon frère, cette belle dame? lui dit-il; elle est d'avis que je ne vous laisse point sortir de Paris, que vous n'ayez révoqué le traité de Madrid. — Si l'avis est bon, il faut le suivre, » répondit froidement Charles-Quint; mais en même temps Charles se montra d'une prévenance particulièrement gracieuse pour la duchesse : quand vint l'heure de dîner, il laissa tomber à ses pieds un riche diamant; et la duchesse l'ayant ramassé pour le lui rendre : « Il est en trop belles mains, » répondit-il. Galanterie de souverain que n'oublia pas la maîtressc royale.

Cependant, les fêtes se multipliaient sur la route que parcourait le fier successcur des Césars. Le roi voulut lui

montrer Fontainebleau; il lui donna, dans ce splendide palais consacré *aux déduits et aux chasses*, « tous les plaisirs qui se peuvent inventer, dit du Bellay, comme de chasses royales, tournois, escarmouches, combats à pied et à cheval, et toutes autres sortes d'esbattements. » A Paris, la réception qui fut faite à l'Empereur dépassa tout ce qui s'était encore vu. On eût dit que François Ier prenait plaisir à mettre sa couronne sur le front de son rival. Tous les corps d'états, tous les ordres de la magistrature allèrent au devant du prince, et François évita de paraître, afin que les hommages fussent tous pour Charles-Quint. De Paris, Charles alla visiter le connétable dans sa belle retraite de Chantilly; puis il prit la route de Valenciennes, la première ville de ses États de Flandre. Lorsqu'il y fut arrivé, les ambassadeurs français lui rappelèrent sa parole; mais Charles, qui avait obtenu tout ce qu'il désirait, demanda du temps. Il voulait, disait-il, consulter son conseil sur la forme de l'investiture, il voulait soumettre les Gantois; puis, lorsqu'il eut soumis les Gantois et qu'il se fut assuré de leur docilité par la construction d'une forte citadelle, il changea tout à coup de langage, et prétendit hautement n'avoir rien promis. François Ier demeura muet d'indignation et de surprise; il ne connaissait pas encore Charles-Quint.

Charles s'était étudié non-seulement à le tromper sur la question du Milanais, mais encore à le compromettre auprès de ses alliés par de fausses démarches. Ainsi, la cordialité et la magnificence de l'accueil qu'il reçut en France furent interprétées en Angleterre et en Allemagne comme des signes non équivoques d'un rapprochement intime, et nous ne trouvâmes plus, par delà la Manche et par

delà le Rhin, que de la défiance et de la froideur. Charles-Quint n'avait pas vu sans inquiétude les Vénitiens entrer en négociations avec le Turc; il pria François Ier de s'unir à lui pour entraver les négociations; et aussitôt François Ier, quelque intérêt qu'il eût à détacher Venise de l'alliance impériale et à ménager la Porte, envoya d'Annebaut à Venise pour y seconder les efforts de l'Empereur. Mais Venise fut plus avisée que le roi; elle crut peu à la durée de cette fraternelle intelligence entre deux rivaux peu faits pour s'entendre, et demeura inébranlable dans sa politique.

Forcé enfin d'ouvrir les yeux, François Ier fut obligé de mettre tout en œuvre pour détromper ceux de ses anciens alliés qui commençaient à se détacher de lui. Il lui importait surtout d'envoyer des agents discrets et habiles à Venise et à Constantinople pour y dévoiler toute la perfidie de l'Empereur. César Fregose fut désigné pour l'ambassade de Venise, et Antoine Rincon, gentilhomme de la chambre, pour celle de Constantinople. Fregose et Rincon se proposaient de descendre le Pô jusqu'à l'Adriatique; mais les Impériaux se tenaient aux aguets sur les bords du fleuve; ils savaient que Rincon était gros, qu'il fatiguait à cheval, et ils ne doutaient pas qu'il ne préférât la voie d'eau à celle de terre. Langeay, qui commandait en Piémont et avait des espions partout, prévint les ambassadeurs du danger auquel ils s'exposaient. Il leur proposa de les faire conduire de nuit sur les terres du Plaisantin qui étaient du patrimoine de l'Église; et, pour éviter toute fatigue à Rincon, il lui offrit un cheval d'Espagne fort aisé et allant l'amble.

Rincon aurait volontiers cédé aux remontrances de Langeay; mais Fregose refusa d'admettre que le marquis

du Guast, gouverneur du Milanais, fût homme à violer le traité de Nice dans la personne de deux ambassadeurs, et il insista pour avoir des barques. « Laissez-moi donc au moins vos instructions et lettres de créance, leur dit tristement Langeay; je vous les ferai tenir par voie sûre à Venise. » Les instructions furent laissées, et, le samedi 2 juillet 1541, les ambassadeurs s'embarquèrent avec leur suite. A peine eurent-ils franchi les confins du Milanais, que des bateaux armés les assaillirent. Fregose et Rincon voulurent se défendre; mais ils furent tués sur place.

Il était difficile de ne pas reconnaître dans cette agression prévue la main des autorités impériales, qui avait espéré surprendre sans doute, parmi les effets de nos ambassadeurs, le secret de notre politique. Langeay se plaignit à du Guast: du Guast, de son côté, n'attendit pas la plainte pour protester de son innocence. « L'inconvénient avoit esté faict à son desçu, » écrivait-il. Langeay fit semblant de le croire. « Faictes prompte justice, » se contenta-t-il de lui répondre; puis il commença par devers lui une information secrète destinée à mettre dans tout son jour le crime des agents de l'Empereur. Il sut que les bateliers qui conduisaient Fregose avaient été jetés dans les cachots de la citadelle de Pavie. Aussitôt il met des espions en route, la bourse pleine. Ces espions gagnent un domestique du commandant de la place; les grilles des cachots sont limées, et les prisonniers s'évadent par les soupiraux qui donnent dans les douves. C'était un premier succès; un second plus grand encore fut d'attirer à Turin non plus seulement les bateliers qui avaient conduit les victimes, mais ceux qui avaient conduit les assassins, et quelques-uns des assassins eux-mêmes. Langeay y parvint à force d'argent et d'adresse, et de cette masse de

témoignages irrécusables résultèrent des preuves accablantes contre du Guast. On sut, par exemple, que les barques armées étaient montées par des soldats de la garnison de Pavie qui ne les avaient pas quittées pendant trois jours et trois nuits dans l'attente des ambassadeurs. Ces soldats étaient armés, jusqu'aux dents, d'arquebuses, piques et rondelles. Leur chef était venu de Milan; il avait eu des conférences secrètes avec du Guast, et était en correspondance avec lui. Lorsque toutes ces données eurent été recueillies, et que la vérité fut devenue évidente, Langeay accusa hautement du Guast, et l'accusation fut portée en pleine diète de l'Empire. Du Guast se défendit par un démenti et un défi; Langeay lui répondit par un démenti, un défi, et par des preuves. Ces preuves étaient sans réplique. Si du Guast avait eu, en effet, tant de désir de connaître la vérité, pourquoi avait-il caché dans les souterrains de Pavie les bateliers qui la savaient? Pourquoi avait-il défendu, sous des peines sévères, de parler de l'assassinat, dans toute l'étendue de son gouvernement? Pourquoi avait-il caressé et récompensé ceux qui y avaient pris part, ou qui avaient cherché à tromper l'opinion publique?

Lorsqu'on en est venu à de telles accusations entre souverains (car ici les noms de du Guast et de Langeay n'étaient que des voiles diaphanes dont chacun perçait le mystère), il n'y a guère de réparation possible à espérer que par les armes. François Ier le sentit bien; ce n'était pas de Charles-Quint sans doute qu'il pouvait attendre une amende honorable. « Si un faict aussi détestable demeuroit impuni, s'écria-t-il au milieu de son conseil, qui est celuy qui ne m'estimeroit indigne de porter la couronne de France? Qui est celuy qui désormais au tant

renommé port de ceste couronne voudroit chercher refuge contre les griëves tempestes et oppressions des tyrans?» Charles-Quint était-il, après tout, un adversaire si terrible? « Rome, Allemagne et Espagne ont ouï ses braveries, ajouta en terminant François Ier : Valenciennes et la Provence ont vu et pu témoigner de ses fuites.»

Mais comment entamer les hostilités? Devait-on considérer la trêve comme rompue par l'assassinat des ambassadeurs, et profiter du premier moment de surprise que cause toujours à l'ennemi une irruption subite? Ou bien fallait-il, suivant l'ancien usage, envoyer un héraut dénoncer solennellement les griefs? Ce dernier parti était évidemment le moins avantageux, mais il était le plus loyal; il fut adopté.

Malheureusement ce ne fut pas le seul avantage dont se priva François Ier : au moment où il avait besoin de toutes ses forces, une disgrâce imprévue frappa tout à coup l'amiral Chabot et le connétable de Montmorency. Chabot, ami d'enfance du roi, l'avait quelquefois blessé par sa fierté cavalière, et peut-être aussi par une certaine familiarité de rapports avec la duchesse d'Étampes [1]. Un jour, s'étant pris de querelle : « Je vous ferai faire votre procès, lui dit le roi. — Faictes-le, Sire, je n'ai rien à craindre,» répondit Chabot. La gageure fut acceptée, et le chancelier Poyet, habile procureur, ne tarda pas à découvrir vingt-cinq crimes capitaux dans la conduite de l'amiral. Le plus grand de ces crimes était d'avoir imposé un droit d'amirauté sur la pêche des harengs [2]. François alla voir

[1] Il y eut même alliance entre leurs familles, Guy de Chabot, neveu de l'amiral, ayant épousé Louise de Pisseleu, sœur de la duchesse d'Étampes.

[2] Chabot prétendit en avoir le droit. Dans tous les cas, cette faute, qui était de celles dont malheureusement on se faisait alors peu de scrupule, n'eût pu

Chabot dans la prison de Melun : « Eh bien! lui dit-il, soutiendrez-vous encore votre innocence? — Ma prison m'a appris, répondit l'amiral, que nul ne peut se dire innocent devant son Dieu et devant son roi. »

La justice suivit son cours : des commissaires avaient été nommés, et un arrêt intervint, qui condamna Chabot à 1,500,000 livres d'amende, et au bannissement perpétuel. C'était pour Chabot le déshonneur et la ruine. « Du moins, dit-il au roi, la rage de mes ennemis n'a pu me convaincre d'aucune félonie envers Votre Majesté. » Le trait alla au cœur de François Ier. Il releva l'amiral, lui fit grâce et le rétablit dans tous ses honneurs. Mais Chabot, condamné par un arrêt, voulait être justifié par un arrêt. Son procès fut renvoyé au parlement, et les juges répondirent par une sentence d'absolution à la condamnation prononcée par les commissaires. Cette justification solennelle ne put sauver Chabot. « Depuis, le pauvre homme ne profita de son corps, dit Brantôme, car dès lors son pouls s'arresta et cessa tout à coup par telle véhémence de peur, que oncques puis il ne le pust retrouver ny jamais pust estre trouvé par quelque grand et habile médecin qui fust. » Lorsqu'il fut mort, François Ier lui fit ériger un splendide tombeau [1].

La disgrâce de Chabot fut suivie de près de celle de

motiver la sévérité de l'arrêt. Un des juges fit suivre sa signature du mot *vi* (par force); mais il eut soin de l'écrire en caractères presque imperceptibles.

[1] Chabot n'est pas le seul, dans l'histoire, qui ait eu à se plaindre des rigueurs de François Ier. Les complices du connétable de Bourbon furent poursuivis avec une sévérité à laquelle le parlement n'ayant pas voulu s'associer, François s'emporta par deux fois contre les magistrats jusqu'à la menace. Mais il est faux qu'il ne fit grâce de la vie à Saint-Vallier qu'au prix du déshonneur de Diane de Poitiers, sa fille. C'était Louis de Brézé, mari de Diane, qui avait découvert la conspiration : en fallait-il plus à une fille pour obtenir la grâce de son père?

Montmorency. A quelle cause mystérieuse pouvait-on l'attribuer? Montmorency, l'homme le plus haut placé de France par sa dignité, ses talents militaires, son application au gouvernement de l'État, et une autorité que chacun, à commencer par le roi, s'était habitué à respecter; Montmorency, que le parlement en corps appelait *Monseigneur*, que l'Empereur allait visiter à Chantilly, et avec lequel il n'était pas de roi qui n'entretînt correspondance! Sans doute Montmorency avait de la hauteur, de la dureté même dans le caractère; sa parole envers ses subordonnés était sévère et brève : « Si vous usez de dissimulation, écrivait-il à l'ambassadeur de France à Rome, au lieu de faire le fin seroit faire le sot. » Mais cette sécheresse de formes prenait jusqu'à un certain point sa source dans un profond sentiment de ses devoirs. Exact et laborieux, le connétable exigeait que ceux qui dépendaient de lui possédassent ces qualités comme lui-même. Aussi lui rendait-on généralement justice; et il n'était personne qui, à la veille d'une guerre menaçante, ne fût heureux de voir dans les conseils une tête aussi sage, et sur les champs de bataille un bras aussi fort. La disgrâce de Montmorency fut donc accueillie avec surprise et avec regret. On y vit généralement un fâcheux souvenir de l'avis donné par le connétable en 1539, de se fier pour l'investiture du Milanais à la parole de l'Empereur. Mais cet avis n'avait-il donc pas été aussi celui du roi? Peut-être l'intimité de Montmorency avec le dauphin ne fut-elle pas étrangère à sa perte. Depuis quelque temps, en effet, de vives susceptibilités séparaient le dauphin du roi, et les amis du fils des amis du père. Le dauphin s'était avisé d'avoir une maîtresse comme le roi : il y avait querelle chaque jour entre les deux femmes; la duchesse

d'Étampes avait son parti, la future duchesse de Valentinois avait le sien; Montmorency eut le tort, lui vieux guerrier, homme de fer et de batailles, de se mêler, quoique de loin, à ces viles intrigues. Lié avec le dauphin, on le vit plus souvent chez Diane de Poitiers que chez sa rivale. Il y eut même une alliance entre leurs familles. En fallait-il beaucoup plus pour expliquer sa chute?

Montmorency alla reposer sous les ombrages de Chantilly son front cicatrisé par vingt batailles, car il n'assista jamais à une bataille, dit Brantôme, qu'il n'y fût *ou blessé, ou pris, ou mort*. Il s'y consola avec les beaux-arts et les grands souvenirs; il s'y donna le plaisir de médire tout haut des courtisans et de la duchesse d'Étampes, en même temps qu'il affectait d'inscrire sur la porte de son château d'Écouen ces vers d'Horace: « Souviens-toi de garder une âme égale à travers les difficultés de la vie; »

Æquam [1] memento rebus in arduis
Servare mentem.

[1] Quelques auteurs prétendent que c'est de ce mot qu'est resté au château le nom d'Écouen.



CHAPITRE XIX.

Campagnes de 1542 et 1543. — Bataille de Cérisoles.

La place demeurée vacante au conseil fut donnée à d'Annebaut, qui était déjà parvenu à la dignité de maréchal et allait prochainement succéder à Chabot dans celle d'amiral. D'Annebaut était un homme de probité et de cœur. Il se distingua, comme le cardinal de Tournon, son collègue, par la droiture de ses vues et son amour sincère du bien public; mais ni l'un ni l'autre n'étaient de force à suppléer Montmorency. Arrivé au pouvoir vers le printemps de 1542, d'Annebaut eut à s'occuper sans délai d'un plan de campagne. Le moment et la position étaient favorables. Nous n'avions rien à craindre du côté du Piémont, où nous nous étions fortifiés pendant la paix; et nous pouvions de là inquiéter vivement du Guast, qui avait peu de troupes sous ses ordres dans le Milanais. Charles-Quint, si habituellement victorieux, venait de subir un échec grave. A peine l'Europe avait-elle appris l'assassinat des ambassadeurs français, que le fastueux Empereur s'était empressé, tant pour détourner l'attention publique, que pour faire parade de son dévouement chevaleresque à la cause de la chrétienté, d'entreprendre une coûteuse expédition contre les puissances barbaresques. Mais cette expédition ne fut pas aussi heureuse que celle de Tunis; les temps contraires, la saison

avancée, la furie des Arabes contraignirent, au bout de quelques jours, l'armée impériale à retourner en Espagne, en laissant sur la côte algérienne la plus grande partie de son artillerie et les carcasses délabrées de plus de quatre-vingts vaisseaux. Un revers est toujours de mauvais augure; il ébranle cette audace qui fait si souvent gagner la victoire, et accroît en même temps la confiance de l'ennemi. François Ier se reprenait à croire à sa fortune. Ce qu'il cherchait surtout, ce qu'il voulait, c'était de se trouver face à face avec Charles-Quint. Craignant de ne pas le rencontrer en Italie, il dirigea la guerre du côté des Pyrénées, et résolut de conquérir le Roussillon, quelque difficile que fût l'accès de cette province. Une autre armée devait envahir le Luxembourg et donner la main aux mécontents d'Allemagne.

Ainsi nous allions nous tenir sur la défensive en Italie et en Picardie, où jusque alors avait sévi la guerre, et nous allions entamer des frontières toutes neuves dont les obstacles nous étaient à peu près inconnus. Les vieux guerriers, les amis de Montmorency surtout, blâmaient cette stratégie nouvelle. Pourquoi renoncer à l'Italie, où nous occupions une position si forte? N'était-ce donc pas toujours le duché de Milan qui était en jeu? Là, du moins, nous ne rencontrerions que des chemins connus et des plaines fertiles, au lieu des âpres sentiers et des stériles montagnes de l'Espagne. Mais François Ier se laissa peu toucher par ces raisons. Puisque Charles-Quint se tenait caché derrière les Pyrénées, il voulait, à tout prix, en forcer les portes.

L'armée du Roussillon fut placée sous les ordres du dauphin. D'Annebaut et Montpesat y commandaient en second. Le roi se proposait d'aller la rejoindre. L'armée

du Luxembourg fut également confiée à un prince, au jeune duc d'Angoulême, qui, depuis la mort du premier dauphin, avait pris le titre de duc d'Orléans. Le duc d'Orléans avait autour de lui, pour lieutenants généraux, le duc de Guise, son héroïque fils le comte d'Aumale, le jeune comte d'Enghien et la Roche-du-Maine. Les opérations de cette armée furent rapides et brillantes. Elle se mit en mouvement vers la mi-juin 1542, et emporta en quelques jours Damvilliers, Yvoi, Arlon, Luxembourg, Montmédy, et, de toute la province, ne laissa à l'Empereur que Thionville; mais le bruit s'étant répandu tout à coup qu'une grande bataille allait se livrer sous les murs de Perpignan, le duc d'Orléans quitte son armée sans ordre et court, avec une chevaleresque étourderie, à la recherche de la bataille. Ce ne fut pas là sa seule faute. Au lieu de laisser les mains libres au duc de Guise pendant son absence, il dissémina ses troupes dans des cantonnements, à l'heure même où elles venaient d'être renforcées par 10,000 landsknechts de la Gueldre, et 2,000 chevaux du duché de Clèves, qui, pour nous rejoindre, avaient passé sur le ventre à l'armée impériale du prince d'Orange. L'ardeur de cette armée victorieuse se trouva ainsi paralysée; l'ennemi, de son côté, ne tarda pas à profiter de l'état de dislocation de nos forces; il nous reprit Luxembourg et Montmédy; et le duc de Guise, avec sa brillante valeur, ne put rentrer en possession que de la dernière de ces places.

La nouvelle de ces revers arriva au roi presque en même temps que son fils, et elle aigrit le mécontentement que lui avait déjà causé la légèreté de sa conduite. Le duc d'Orléans avait été en effet fort mal reçu; mais ce qui lui fut plus pénible encore, c'est qu'au lieu de la ba-

taille qu'il cherchait, il trouva l'armée en pleine retraite.

L'armée du Roussillon était cependant une des plus belles qu'eût levées la France; elle était forte de 36 à 40,000 fantassins, de 2,000 chevau-légers, et d'autant d'hommes d'armes; mais le but de son expédition était connu, et l'ennemi s'était mis en mesure de répondre à son attaque. « Il sembloit, dit du Bellay, d'un porc-épic qui de tous costés, estant courroucé, montre ses pointes. » Ce qui rendait encore la position des Français plus difficile, c'est que, pour assiéger Perpignan, capitale de la province, il fallait s'avancer par une plaine rase et exposée de toutes parts aux coups de l'ennemi. Voulait-on creuser des tranchées, la terre sablonneuse s'éboulait à chaque instant. Bientôt l'ennui et le découragement se mêlèrent au travail. L'ennemi s'en aperçut; il fit une sortie vigoureuse, et s'empara de notre artillerie, qu'il traînait déjà vers la place lorsque l'intrépide Brissac parvint à la reprendre. François Ier avait espéré que Charles-Quint viendrait au secours de la ville; mais la ville était forte, et Charles-Quint ne bougeait pas. Les jours s'écoulaient cependant, l'armée se consumait; l'automne, avec ses torrents des montagnes, menaçait de nous couper la retraite. Il fallut, après bien des hésitations, lever le siége, sans avoir tiré aucun profit de cette coûteuse expédition.

Nous avons dit que, d'après le plan de campagne arrêté entre François Ier et d'Annebaut, l'armée ne devait prendre l'offensive ni côté de la Picardie, ni du côté du Piémont. Le duc de Vendôme, gouverneur de la Picardie, tenta néanmoins d'enlever quelques petites places aux Impériaux, et il y réussit. Langeay, gouverneur du Piémont, se mit également en campagne, quoique per-

clus et ne pouvant s'aider, nous dit-il lui-même, que du cerveau et de la langue. On escarmoucha, on se prit réciproquement des places. Langeay, qui était toujours au milieu des troupes, porté dans une chaise, sut adroitement éviter les grandes batailles; mais il affaiblit du Guast par des coups rapides et multipliés. Son habile diplomatie lui ménageait des intelligences partout, dans les villes, les places fortes, et jusque sous la tente du général ennemi. Un jour, il fit tourner casaque, d'un seul coup, à 6,000 hommes de l'armée impériale. Lorsque le siége de Perpignan fut levé, d'Annebaut vint à son aide, avec toutes les forces disponibles de l'armée de Roussillon; mais les deux généraux s'entendirent mal, et n'exécutèrent rien. Langeay, que l'espoir de servir utilement sa patrie avait seul soutenu pendant les fatigues d'une rude campagne, demanda alors son congé et l'obtint. Il partit de Turin, couché dans une litière. Revoir son roi avant de mourir, était son dernier vœu. « Mais il ne luy fut possible d'y parvenir; car, le neuvième jour de janvier 1543, raconte son frère, il trespassa à Saint-Symphorien, sur le mont de Tarare, au grand regret de plusieurs gens de bien, de savoir et d'expérience. »

Charles-Quint se chargea de l'oraison funèbre de Langeay : « Cet homme, dit-il, m'a fait plus de mal à lui seul que tous les Français ensemble. »

D'Annebaut resta peu de temps en Piémont après le départ de Langeay. Il s'y empara de quelques petites places qui pouvaient compromettre la garnison de Turin, et, l'hiver venu, il rentra en France. François Ier revenait alors, au bruit des plus joyeuses acclamations, d'une expédition qui est restée l'un des plus beaux sou-

venirs de son règne. Pour faire face aux frais de la guerre et peut-être aussi, disait-on, à la splendeur de la cour, le conseil avait étendu à toutes les provinces l'impôt dont était frappé le sel. La ville de La Rochelle refusa de se soumettre à cette nouvelle exigence du fisc; elle invoqua ses priviléges et *fit effort*, suivant le langage du temps, contre les officiers de la gabelle. François Ier marcha aussitôt contre la ville insurgée; mais au lieu de rebelles il n'y trouva que des suppliants; tous les habitants se jetèrent à ses genoux, et l'avocat de la commune implora en termes pathétiques la clémence royale. « Je ne suis venu icy, répondit le roi les larmes aux yeux, pour vous dire l'ennuy que je reçus, quand, moy estant empesché en personne et mes enfants, pour l'augmentation et tuition de mou honneur et de mon royaulme, les nouvelles me furent apportées de la misérable rébellion que présentement vous confessez; mais bien pour vous dire, mes amys (car bien amys vous puis-je appeler maintenant), que le mal que vous avez faict est un crime si grand et si nécessaire à punir, qu'il ne pourroit estre plus par les inconvénients qui s'en ensuivent. Mais vous estes enfants de si bons pères, et vous-mêmes jusques ici m'avez esté si bons et si loyaux subjects, que j'aime trop mieux oublier le meffaict récent et nouveau, que vos vieils et anciens bienfaicts. Fassent les autres et exercent rigoureusement leur puissance; je seray toujours, tant qu'il me sera possible, pour la pitié et miséricorde. » A ces mots, les acclamations du peuple l'interrompirent. « Je veux, reprit le roi, que tous les prisonniers soient délivrés présentement et que les clefs de vostre ville vous soient rendues, et vos armes, et que les garnisons de gens tant à pied qu'à cheval s'en aillent, et que vous soyez

réintégrés et restitués totalement en ma grâce, en vostre liberté et vos priviléges, et veux aujourd'huy demeurer en vostre garde : et pour la réjouissance et congratulation, je veux que vous sonniez vos cloches, tiriez vostre artillerie, fassiez feux de joie, en rendant grâces à Dieu et vous et moy, pour ceste bonne estraine. » Cette scène touchante se passait le 1er janvier 1543.

La clémence était peu habituelle aux souverains de l'époque; aussi la conduite de François Ier, dans cette circonstance, lui fait-elle doublement honneur; mais elle lui en eût fait plus encore s'il n'avait cherché à établir une certaine opposition d'apparat entre sa conduite à La Rochelle et celle de Charles-Quint à Gand. Pardonner aux Rochellois était non-seulement faire acte de miséricorde selon son cœur; mais c'était en outre une nouvelle manière de faire la guerre à Charles-Quint.

Pendant toute cette année 1543 les hostilités continuèrent sans grand résultat de part ni d'autre. Le roi et le dauphin dirigèrent les opérations de l'armée du nord, qui s'empara successivement de Landrecies, Émery, Maubeuge, et lança ses escadrons jusqu'à Mons; mais nous échouâmes en même temps devant quelques autres places, telles que Bapaume et Binche. Notre frontière du nord ne s'en trouvait pas moins rejetée à quelques lieues du Hainaut, et Landrecies devenait, entre nos mains, une place imprenable qui dominait le cours de la Sambre. Ayant ainsi assuré sa position, François Ier envoya le duc d'Orléans et d'Annebaut dans le Luxembourg, afin d'y prêter main forte au duc de Clèves, qui luttait péniblement contre toutes les forces impériales. Quant à lui, dit du Bellay, « après s'estre rafraischi aux chasses le long de la montagne de Reims, » il rejoiguit subitement

l'armée, au premier bruit de l'arrivée de l'Empereur dans la Gueldre. François parcourut en maître tout le Luxembourg, il fit son entrée dans la capitale comme souverain, et y tint le chapitre de son ordre. Mais de tristes nouvelles vinrent l'y surprendre; d'Annebaut, qui été allé au secours du duc de Clèves, lui écrivit que le duc, accablé par les forces impériales, n'avait pu l'attendre, et qu'il s'était livré, lui, son pays et sa foi, à l'Empereur. D'Annebaut ajoutait que Charles-Quint et son armée, enhardis par le succès, étaient en pleine marche sur Landrecies et sur Guise.

Depuis que François Ier s'était avancé dans le Luxembourg, Landrecies était devenu le point de mire de toutes les attaques. Le comte de Rœux l'avait investie; Ferrant-Gonzague venait tout récemment d'y arriver avec un puissant renfort pour en presser le siége; mais la garnison avait à sa tête deux hommes d'une rare énergie, Lalande et Montalembert d'Essé, et elle paraissait peu disposée à se rendre. Charles-Quint voulait aller lui-même lui porter le dernier coup. A cette nouvelle, François quitte le Luxembourg; mais, quelque diligence qu'il fît, Charles était déjà sur la Sambre lorsque l'avant-garde française déboucha sur les coteaux qui dominent la ville de Guise. L'armée impériale était forte de 44,000 fantassins de tous pays, Espagnols, Allemands, Wallons et Anglais; car le roi d'Angleterre, le tyrannique époux de Catherine d'Aragon, était redevenu l'ami de Charles-Quint. Cette puissante infanterie était soutenue par 13,000 chevaux du pays de Clèves et de la haute Allemagne. François Ier ne pouvait espérer de forcer cette muraille vivante qui étreignait de ses mille nœuds la chétive enceinte de Landrecies. Son armée, déjà fatiguée par six mois de campagne, venait d'ailleurs d'être encore affaiblie par le départ subit

de 10,000 légionnaires de Normandie et de Champagne qui s'étaient laissés entraîner à l'indiscipline des landsknechts. Il lui fallait donc avant tout rassembler de nouvelles troupes et faire provision de vivres. Dans ce but, il porta son quartier général à la Fère. La garnison de Landrecies se trouva ainsi momentanément abandonnée à ses seules forces, et ce fut un admirable spectacle que celui de cette poignée de braves, tantôt faisant pleuvoir la mort du haut des murailles, tantôt allant chercher l'ennemi par delà la Sambre, et lui enlevant ses coulevrines dans la tranchée. Pendant trois semaines, la brèche fut ouverte, une brèche plus que raisonnable pour assaillir, dit du Bellay, et personne ne monta à l'assaut. Charles-Quint craignait une affreuse boucherie; au moment de donner le signal, il hésitait, et il finit par attendre de la famine un succès que les armes lui feraient trop chèrement payer.

La famine devenait en effet pressante dans la ville. On n'y avait plus de vin; les soldats y étaient réduits à un demi-pain de munition par jour. « Ils n'auront bientôt moyen de lever les armes, » disait Charles-Quint. Et les assiégés, pressentant cette extrémité cruelle, écrivaient à François Ier: « La force ne pourra nous chasser tandis qu'il y aura un homme en vie; mais la faim nous chassera. » Ce ne fut pas sans difficulté que ce message, porté par un des braves de Landrecies, parvint jusqu'à la Fère. Le roi se met aussitôt en marche. A cette nouvelle, Charles-Quint fait recommencer le feu, et quarante-cinq pièces de gros calibre tonnent à la fois contre la place. Le roi y répond, des hauteurs de Saint-Soupplex, par une volée de son artillerie, dont le retentissement à travers les bois est accueilli par des cris de joie dans la ville. Charles-

Quint se croit déjà attaqué, et il se hâte de concentrer ses forces, sans prendre garde que par ce mouvement il laisse libre une des avenues de Landrecies. D'Annebaut et Saint-Pol en profitent pour se jeter dans la place.

Cette opération fut la dernière de la campagne. Les deux armées, les deux rivaux qui s'étaient tant de fois défiés étaient cependant en présence; campés sur deux collines, et n'ayant entre eux que le léger obstacle d'un ruisseau aux bords abrupts et escarpés, ils escarmouchèrent souvent; mais chacun d'eux voulait combattre sur son terrain et se refusait aux provocations de l'autre. Fatigué de cette réserve plus allemande que française, l'impatient Brissac passe un jour le ruisseau, et va engager l'escarmouche jusqu'au pied du camp. Brissac aurait voulu, malgré le désavantage de la position, livrer bataille; plus prudent, le roi demeura immobile devant ses tentes. Brissac recule alors pied à pied, dans l'espoir d'attirer l'ennemi sur l'autre rive. Les landsknechts impériaux le suivirent jusqu'au ruisseau, mais ils ne le passèrent pas.

La campagne se trouvait ainsi terminée de fait; les pluies étaient venues, Landrecies était à l'abri d'un coup de main, et un plus long séjour dans un pays ruiné eût vainement épuisé les troupes. Mais la situation des Impériaux n'était pas meilleure que la nôtre; François Ier le savait, et peut-être eut-il tort, après avoir si souvent cherché l'Empereur, de déloger le premier sans l'avoir combattu. Cette retraite, commencée de nuit, servit de texte aux folles vanteries de Charles-Quint. « François Ier fuyait, disait-il; et il lançait fièrement ses bataillons à notre poursuite à travers les bois qui couvraient la route de Guise. » Les premiers qui uous rencontrèrent ne firent pas grand voyage, « car ils trouvèrent, dit du Bellay, les bois farcis

de nostre arquebouzerie qui les servit, de sorte que la pluspart ne retournèrent dire les nouvelles à leurs compagnons. » Mais Charles-Quint approchait lui-même avec le gros de ses forces. Brissac, qui commandait l'arrière garde, tourne tête aussitôt, résolu de donner bataille. Les Impériaux lui résistèrent à peine, et il suffit de notre cavalerie légère et de nos tirailleurs pour leur faire repasser le bois au pas de course.

Le règne de François I[er] compte deux générations bien distinctes de guerriers illustres. La première, née avec Charles VIII, gagna ses éperons à Fornoue, et tomba d'épuisement autour de son roi, dans les champs de Pavie. A elle appartinrent Bayard, la Palice, Pontdormy, la Roche-du-Maine : c'est l'antique chevalerie dans toute sa gloire. La seconde ne commença à paraître qu'à la reprise des hostilités, en 1536; elle apprit, à l'école de Montmorency, la grande guerre, sans perdre néanmoins complétement les habitudes chevaleresques. Brissac rappelle Pontdormy; le comte d'Aumale ne laisse pas plus de repos à l'ennemi que ne l'eût fait Imbercourt ou Fleuranges. Ce sont des gloires naissantes qui grandissent pour l'avenir.

François avait besoin de ces jeunes gloires pour rajeunir sa fortune. Jeté en dehors de ses alliances naturelles par l'ardente inimitié de Charles-Quint, il avait cherché partout de fragiles appuis. Roi très-chrétien, il s'était allié au Turc; ennemi fougueux de l'hérésie dans son royaume, il s'était fait l'ami d'Henri VIII le bourreau des catholiques, et de ces protestants d'Allemagne, qui ne rêvaient que la mort des cardinaux et du pape. Dernièrement encore, en juillet 1542, François I[er] avait conclu un traité d'alliance offensive et défensive avec Gustave

Wasa, le héros luthérien de la Suède. Mais ces appuis étaient sans force, parce qu'ils ne reposaient sur aucune base solide : Gustave Wasa ne donna pas signe de vie pendant la guerre; les protestants d'Allemagne se tinrent pareillement immobiles, et Henri VIII, qui ne nous avait jamais aidés que de ses vœux, aux jours de notre alliance, envoya 10,000 Anglais contre nous.

Henri ne pardonnait à François Ier ni sa persévérance catholique, ni l'intérêt actif qu'il prenait aux affaires d'Écosse. Souvent il l'avait engagé à se faire, comme lui, chef de l'Église dans son royaume, et à aider de son bras la ligue qui s'était formée contre le pape. « Ami jusqu'à l'autel, » lui avait répondu François Ier. Le mot était devenu populaire. Mais un grief plus cuisant vint bientôt éveiller toutes les jalousies du prince anglais. Lorsque Charles-Quint envahit la Provence, le seul de nos alliés qui songea à nous porter secours fut Jacques V, roi d'Écosse. Jacques s'embarqua avec 16,000 hommes. Séparé de son armée par une tempête, il ne se donna pas le temps de l'attendre sur le rivage, et courut rejoindre le roi. Charles-Quint battait alors en retraite; le secours des Écossais devenait inutile; mais François Ier, touché du dévouement de son allié, ne put lui refuser une de ses filles en mariage. Henri VIII vit cette union avec humeur, et pendant quatre jours il s'abstint de parler à l'ambassadeur de France, de peur, disent les historiens, « de se collérer trop fort contre luy. »

Charles-Quint mit à profit cette naissante mésintelligence. Dès 1534, et avant même la mort de sa malheureuse tante, Catherine d'Aragon, il recommandait à ses agents de multiplier les prévenances près des agents anglais. Ces avances furent d'abord mal accueillies; mais

après le mariage du roi d'Écosse, après sa mort surtout, et lorsque Henri VIII vit François I[er] étendre la protection de son épée sur l'enfant au berceau auquel Jacques V venait de laisser la couronne, il n'hésita plus à rompre l'alliance française, pour s'unir de nouveau à Charles-Quint [1].

Un allié puissant nous restait cependant encore, c'était Soliman II; mais Soliman avait bien quelques motifs pour se plaindre du faible concours que nous lui avions prêté en 1537. François avait cherché à l'apaiser en lui envoyant Rincon; Rincon ayant été tué, François le remplaça par le capitaine Paulin, officier de fortune d'une grande habileté, qui devait un jour arriver aux plus hauts grades sous le nom de baron de La Garde. Paulin fut mal reçu à Constantinople; sa vie même, si nous en croyons quelques historiens, n'y fut pas toujours en sûreté; mais Paulin, racolé enfant dans son village par un caporal d'aventuriers, avait appris de la fortune à ne se rebuter jamais. Il demeure ferme à son poste, continue de voir, malgré leurs dures menaces, les pachas, le vizir, le Sultan lui-même. Il les captive, les domine, et finit par signer avec eux un traité des plus avantageux pour la France. Soliman donna l'ordre à Barberousse de mettre à la voile, et de suivre en tout les instructions du capitaine Paulin.

François I[er] attachait une haute importance à ce dernier article. Il espérait maîtriser ainsi l'humeur farouche des Turcs : illusion candide qui fut promptement déçue.

[1] Jacques V épousa Madeleine de France en 1535. Cette princesse étant morte deux ans après, sans enfant, il se remaria à Marie de Lorraine, fille du duc de Guise, et mourut lui-même en 1542, ne laissant de ce second mariage qu'un seul enfant, la célèbre Marie Stuart.

La flotte turque rallia à Marseille les galères de France, et les deux flottes réunies cinglèrent vers Nice. Doria croisait depuis longtemps dans ces parages : fatigué de notre inaction, il avait cherché récemment à attirer le comte d'Enghien dans un piége qu'avait su éviter la prudence du jeune prince ; mais lorsque la flotte commandée par Enghien apparut, escortée de celle de Barberousse, on n'entendit plus parler de Doria. Nice se rendit ; la citadelle seule ferma obstinément ses portes. « Je me nomme Montfort, répondit le gouverneur, et ma devise est : *Il me faut tenir*. » Français et Turcs perdirent, à ce siége, leurs munitions et leur peine. L'hiver approchait, le marquis du Guast assemblait des troupes : menacés ainsi par les éléments et par les hommes, les assiégeants prirent le parti de remettre à la voile. Barberousse voulait au moins brûler la ville ; le comte d'Enghien l'en empêcha. Le farouche corsaire prit alors sa revanche sur les côtes italiennes et sur l'île de Lipari, d'où il arracha plus de sept mille esclaves.

En Piémont, la guerre continuait avec des chances diverses qui cependant devenaient chaque jour, il faut le dire, plus favorables aux Impériaux. Boutières, qui y commandait pour la France, avait signalé sa jeunesse par de brillants faits d'armes, dont l'estime et l'amitié de Bayard avaient été le prix ; mais, comme général, il n'avait ni la prudente activité de Montmorency, ni la savante diplomatie de Langeay. Fort au moment du péril, il savait rarement le prévoir ; et s'il était difficile de le vaincre, il était facile de le surprendre ; nous l'éprouvâmes souvent. Dans les premiers jours de 1543, du Guast prépara de longue main et habilement une tentative sur Turin. Avis en fut donné à Boutières, mais celui-

ci, « par oubliance ou pour avoir trop d'affaires, ne regarda pas dedans la lettre. » Les ennemis s'avancèrent donc sans obstacle, cachés dans des charrettes de foin. Une première charrette passa ; elle était déjà dans la ville, lorsqu'un capitaine français s'avisa de demander le prix de la charge. On la lui fit une telle somme, qu'estimant aussitôt qu'il y avait là autre chose que foin de prairie, il plongea sa dague dans le foin, et la retira sanglante. A ce coup, les soldats cachés se laissent tomber par une trappe : ils étaient six par charrette, tous armés de cottes de mailles, morion, épée, poignard et rondelle. L'alarme est donnée, le combat s'engage ; mais les Impériaux étaient déjà en si grand nombre aux portes, que peu s'en fallut que la ville ne fût prise. Les ennemis une fois chassés, Boutières regarda dans la lettre.

Vaincu à Turin, du Guast prit sa revanche à Mondovi et à Carignan, où il se fortifia, de manière à dominer les fertiles vallées du Pô et du Tanaro et tout le marquisat de Saluces. François fut vivement contrarié de ces revers ; il envoya des renforts en Piémont, et Boutières se remit en campagne ; mais, au lieu de se porter sur Carignan, il tourna au nord, emporta quelques petites places, et assiégea Ivrée. Il était encore devant cette ville, lorsqu'il apprit son remplacement par le jeune et brillant comte d'Enghien. Le comte était déjà arrivé sur les Alpes, et il demandait une escorte pour rejoindre le camp. Au lieu de détacher quelques troupes à sa rencontre, Boutières, dans un mouvement d'humeur peut-être, leva le siége d'Ivrée, et mena toute l'armée au-devant de lui ; c'était plus qu'on ne lui avait demandé.

Nous étions alors aux premiers jours de 1544, et une nouvelle campagne allait commencer sous de tout nou-

veaux auspices. Autant Boutières inspirait peu de confiance, autant il semblait que l'armée avait foi dans la fortune de son jeune successeur. Le comte d'Enghien avait pour lui l'entrain de l'âge; il savait y joindre cette déférence, si rare quand on est jeune, qui met à profit tous les conseils. Au lieu d'opérer dans le nord comme Boutières, il se reporta sur le Pô, et investit Carignan. La place était imprenable de vive force; mais on pouvait lui couper les vivres. Décidé à la sauver, du Guast marcha sur Carmagnole, afin d'y passer le Pô et de tenir ouverte à la garnison de Carignan toute la riche plaine du marquisat de Saluces, tandis que notre armée acculée à un cercle de places ennemies serait elle-même affamée dans son camp. Le comte d'Enghien devina sa pensée, et le prévint à Carmagnole. Cette manœuvre habile réduisit à l'extrémité la garnison de Carignan. Il fallait de toute nécessité ou que Carignan se rendît, ou que du Guast nous livrât bataille.

Prévoyant cette alternative, Enghien avait envoyé Blaise de Montluc à la cour, afin d'obtenir l'autorisation de livrer bataille. La requête du prince fut discutée en conseil, et l'avis des ministres se résuma en deux mots: « La perte d'une bataille serait la perte de la France. » Montluc, qui était présent, trépignait d'impatience. Ayant obtenu enfin la permission de parler : « Sire, s'écria-t-il, tout ce qui émeut ces messieurs c'est la crainte d'une perte; ils ne disent autre chose, si ce n'est : *Si nous perdons! si nous perdons!* Et n'ay ouy personne d'eux qui ayt jamais dit : *Si nous gagnons! si nous gagnons!* » Montluc trace alors le tableau de la position de l'armée, de son courage, de son ardeur; il énumère les corps, apprécie leurs qualités diverses, et se laissant aller à tout son entrain de jeune

chevalier et de Gascon : « Eussions-nous tous un bras lié, s'écrie-t-il, il ne serait encore en la possession de l'armée ennemie de nous tuer de tout un jour. Ce n'est pas le grand nombre qui vainc, c'est le bon cœur. » Puis, s'adressant au roi : « Pour Dieu, Sire, ajoute-t-il, ne craignez de nous accorder nostre requeste, et que je ne m'en retourne pas avec ceste honte qu'on dist que vous avez peur de mettre le hazard d'une bataille entre nos mains, qui vous offrons volontiers et de bon cœur nostre vie. » Le roi était ébranlé. Joignant tout à coup les mains, et jetant son bonnet sur la table : « Mon Dieu, je te supplye, dit-il, qu'il te playse me donner aujourd'huy le conseil de ce que je doys faire pour la conservation de mon royaulme, et que le tout soit à ton honneur et à ta gloire. » Cette prière achevée : « Qu'ils combattent, s'écrie-t-il, qu'ils combattent ! »

Montluc gagne aussitôt la porte de la salle. « Fol enragé, lui dit en passant le comte de Saint-Pol, tu seras cause du plus grand bien qui puisse venir au royaulme, ou du plus grand mal. — Monsieur, reprend vivement Montluc, ne vous mettez en peine ny crainte, et asseurez-vous que les premières nouvelles que vous entendrez seront que nous les avons tous fricassés, et en mangerons si nous voulons. »

Cependant la porte était assiégée par une foule de jeunes gentilshommes impatients de connaitre le résultat du conseil; car « il n'y a prince au monde, dit Montluc, qui ait la noblesse plus volontaire que le nostre. Un petit souris de leur maistre eschauffe les plus refroidis, sans craindre de changer prés, vignes et moulins en chevaux et armes, et on va mourir au lict que nous appelons le lict d'honneur. » Toute la jeunesse de la cour, toute celle surtout qui entourait le dauphin, se mit en route avec ou sans congé; Saint-André, Dampierre, Jarnac, Coligny,

d'Escars, et La Hunaudaye, fils unique de l'amiral d'Annebaut, et d'Assier, fils unique du grand-maître de l'artillerie, Galiot de Genouillac. Le vieux Galiot avait l'âme trop guerrière pour vouloir retenir son fils, et cependant ses joues sillonnées se mouillaient de larmes: « Pars donc, lui dit-il, mon fils; va chercher la mort en poste; je ne te verrai plus. »

Montluc trouva l'armée française dans la position où il l'avait laissée. Carignan était aux abois, et le marquis du Guast rassemblait des forces pour opérer une puissante diversion dans le val d'Aoste, et peut-être même dans la Bresse et le Bugey. Il ne s'agissait donc plus seulement de l'attendre de pied ferme, il importait avant tout de lui barrer le passage avant qu'il se fût jeté sur l'autre rive du Pô. Le comte d'Enghien se mit en route; et, le jour de Pâques, 10 avril 1544, il aperçut du haut d'un coteau l'armée impériale en pleine marche de Cérisoles sur le petit fort de Sommerive. Les longues colonnes de cette armée se déployaient dans une plaine rase; elle était forte de 9,000 Allemands armés de corselets, de 2,000 Espagnols avec cottes de mailles, de 7,000 Italiens, de 1,300 ou 1,400 chevaux, et de seize pièces d'artillerie. Au milieu des rangs pressés, se faisaient remarquer les landsknechts noirs et la lance dorée du marquis du Guast. Naguère, en quittant Milan, du Guast s'était vu entouré par une nombreuse population qui souhaitait fortune à ses armes. « Ne craignez rien, avait-il répondu; je tiens tous ces Français dans un sac. » Lorsqu'il aperçut toutefois nos fantassins couvrant la crête des coteaux qui dominaient la plaine, et que le bruit de notre artillerie eut commencé à se faire entendre, il craignit d'être obligé de livrer bataille le soir même; et, Sommerive lui

ayant fermé ses portes, il se replia en toute hâte sur Cérisoles.

Le comte d'Enghien n'avait avec lui que son avant-garde; il fallait ou attendre le reste de l'armée, ou aller le rejoindre. Le premier de ces partis nous eût maintenus dans les avantages de notre position. Ce fut néanmoins le second qui prévalut. Le lundi donc, avant jour, nous battons en retraite vers Carmagnole. Du Guast l'apprend, et s'empare des hauteurs que nous venions de quitter. Mais l'armée française n'avait pas compté fuir, et à peine eut-elle rallié ses différents corps qu'elle se prépara bravement au combat. Nous n'avions que 11,000 fantassins à opposer aux 18,000 de l'armée impériale; notre cavalerie montait à 2,000 chevaux, et nous traînions sur affût vingt canons. Le comte d'Enghien forma son aile droite des vieilles bandes françaises, flanquées par la cavalerie légère du comte de Termes. Son aile gauche fut composée d'hommes de pied d'Italie et du comté de Gruyères, soutenus par une partie de la gendarmerie aux ordres de Dampierre. Au centre, furent placés les Suisses; 300 arquebusiers furent lancés en avant avec Montluc, et deux corps de gendarmerie mobile prirent place entre le centre et les deux ailes, de manière à appuyer au besoin toutes les parties de la ligne. Ces deux corps étaient commandés, l'un par le comte d'Enghien, l'autre par Boutières, qui, tout vieux et disgracié qu'il fût, était accouru du Dauphiné, au premier bruit d'une bataille, pour se ranger sous les ordres de son successeur.

La lutte s'engagea, au point du jour, par un violent feu de tirailleurs, à l'aide duquel chacun des généraux se flattait de pouvoir tromper l'ennemi, et le prendre en flanc; mais, leurs manœuvres se trouvant toujours dé-

jouées, ils finirent, après six heures d'escarmouche, par s'attaquer corps à corps. Le choc des landsknechts contre les Suisses fut terrible; ils étaient neuf contre quatre. Il y eut de l'hésitation dans nos rangs, et une batterie nous fut enlevée. Mais les bandes françaises de l'aile droite se replient tout à coup sur le centre, et Boutières, profitant du désordre que ce mouvement imprévu jette parmi les landsknechts, se lance avec quatre-vingts hommes d'armes à travers leurs bataillons, et y fait une large trouée.

Malheureusement l'aile gauche présentait un tout autre spectacle. Cette aile, composée en grande partie de montagnards de Gruyères, que l'on prenait pour des Suisses, et qui ne les valaient pas, se laissa intimider par le premier effort des Allemands. Elle crut la bataille perdue, et s'enfuit à vau-de-route, comme un vol d'oiseaux fuyards, sans avoir même donné un coup de pique. Le comte d'Enghien, resté seul avec un gros de cavalerie sur cette partie du champ de bataille, ne songe plus dès lors qu'à vendre chèrement sa vie. Il culbute un bataillon d'Allemands et d'Espagnols; « tellement, dit du Bellay, qu'il ne demoura une seule enseigne debout. » La multitude des ennemis devenant plus pressante, Enghien charge une seconde et une troisième fois; à ses côtés, tombe d'Assier, le digne fils du vieux Galiot, et l'héroïque colonne s'amoindrit, à chaque pas, sous le fer et le feu. Elle n'était plus que de 100 chevaux, et les Impériaux étaient 4,000. Tout à coup, cependant, les Impériaux reculent; ils ont aperçu les Français de l'aile droite débordant dans la plaine, et ont entendu le cri de *Mondovi! Mondovi!* poussé par les Suisses, cri terrible qui leur rappelle une capitulation violée, et semble empreint de toute la fureur de la vengeance. La déroute fut affreuse, les chevaux étaient jus-

qu'au jarret dans le sang. On craignit un instant que le combat ne fût renouvelé par le corps d'armée du prince de Salerne, que du Guast tenait en réserve; mais à la vue d'un tel désastre, et ne recevant point d'ordre, ce corps prit de lui-même le parti de la retraite.

Le comte d'Enghien rivalisa dans cette glorieuse journée avec les plus braves. Ni la chaleur du jour ni la fatigue d'une lutte acharnée ne firent faiblir son bras, et les Impériaux fuyaient depuis longtemps, qu'à la tête de quelques hommes il les poursuivait encore. Un vieux guerrier l'arrêta : « Souvenez-vous, lui cria-t-il, de Gaston de Foix et de Ravenne. »

Le marquis du Guast s'enfuit jusqu'à Milan sans tourner bride, laissant entre nos mains son camp avec 300,000 livres d'argent, des approvisionnements immenses, un équipage de pont et quinze pièces d'artillerie aux armes d'Aragon et de Castille. On trouva parmi ses bagages, si nous en croyons les récits du temps, plusieurs chars pleins de menottes de fer qui nous étaient destinées. Sa montre, ornée de brillants, fit également partie du butin. La duchesse de Nevers, sœur du comte d'Enghien, l'offrit au roi. « Sire, lui dit-elle, nous ne vous présentons point cette fois le marquis du Guast; il s'est sauvé très-lestement sur un beau cheval d'Espagne; mais voici sa montre qui n'était pas apparemment si bien montée. »

Les conséquences de la victoire de Cérisoles ne furent pas d'ailleurs aussi importantes que nous aurions pu l'espérer. Le comte d'Enghien eût voulu s'attacher aux pas de du Guast et envahir le Milanais; mais François Ier, menacé d'une formidable invasion dans les provinces voisines de la capitale, lui donna l'ordre de renvoyer en

France ses meilleures troupes. Il n'y eut plus, dès lors, que des combats de peu d'importance en Italie; et les deux généraux finirent par conclure une trêve de trois mois, qui fut ratifiée par leurs souverains.



CHAPITRE XX.

Invasion de la France. — Traité de Crespy. — Campagne navale. — Paix avec l'Angleterre.

(1544–1546)

C'était donc dans le nord qu'allaient être portés les plus terribles coups. Deux fois déjà Charles-Quint avait franchi les frontières de France, et deux fois il les avait repassées comme un vaincu. Il vient de les franchir une troisième, mais cette fois il ne marche plus seul comme les précédentes; il ne s'attaque plus surtout à une province éloignée que le roi puisse sacrifier impunément. Ses alliés sont : l'Angleterre, l'Allemagne, toute l'Europe chrétienne, qu'il semble mener à une croisade contre l'ennemi de la chrétienté. Son but, c'est Paris, la grande capitale, sous les murs de laquelle il a donné rendez-vous à tous les peuples qu'il traîne à sa suite. « Il est temps, a-t-il crié à toute l'Europe du milieu de la diète de Spire, que la chrétienté écrase le serpent domestique qui lui ronge le sein; il est temps qu'elle étouffe le traître qui convoque l'ennemi commun à la ruine de la famille chrétienne; » et toute l'Europe s'est émue à ces cris; les ambassadeurs français ont été chassés de Spire, sans avoir pu se faire entendre, et, d'un bout de l'Allemagne à l'autre, protestants et catholiques ont fourni leur contingent à la grande armée. Henri VIII

entrera par la Picardie, Charles-Quint par la Champagne; on passera entre les places fortes, sans leur faire l'honneur d'un coup de canon, et, au bout de quinze jours, 80,000 hommes se déploieront sur les coteaux qui dominent la Seine. Tel est le plan de campagne qui a été arrêté entre les deux souverains, et que sanctionne à l'avance un traité de partage.

Et nous, quels moyens de défense pouvions-nous opposer à une telle attaque? Une armée commandée par le dauphin campa sur la Marne, afin de couvrir les approches de Paris; un corps de cavalerie fut placé à Stenay, un autre à Vitry-en-Perthois, et dans tout le reste du pays nous ne laissâmes que quelques fortes garnisons, commandées par des hommes de cœur. Charles-Quint et Henri VIII s'étaient promis de négliger ces garnisons; mais bientôt, soit crainte de manquer de vivres, soit désir de s'approprier les places le plus à leur convenance, ils manquèrent l'un et l'autre à leurs engagements, et firent de la petite guerre après avoir voulu en faire de la grande. Charles-Quint s'empara de Luxembourg, de Commercy, de Ligny, et mit le siége devant Saint-Dizier. Henri VIII investit simultanément Montreuil et Boulogne. Cette guerre lente et méthodique permit à l'armée française de dissimuler son infériorité numérique par un utile emploi de toutes ses forces; elle fatiguait sans cesse l'ennemi par de hardis coups de main, en même temps qu'elle l'arrêtait à chaque pas par de vigoureuses résistances. Le siége de Saint-Dizier est demeuré surtout célèbre. Cette place mal fortifiée, et n'ayant jamais eu réputation, au dire de du Bellay, que de *ville champêtre*, occupa seule toute l'armée impériale pendant plus de six semaines. Elle était commandée par Louis de Beuil,

comte de Sancerre, d'une famille accoutumée à mourir sur les champs de bataille, et par le capitaine Lalande, le héros de Landrecies. Lalande eut la tête emportée par un coup de canon; Sancerre eut son épée brisée dans la main, par un boulet; trois fois l'Empereur fit monter ses soldats à l'assaut avec casaque de velours et *bourguignotte en tête*, comme s'ils allaient à la noce, et trois fois la garnison française les culbuta dans les fossés. Charles-Quint voulut parlementer ; Sancerre refusa d'écouter ses offres.

Ainsi le fier Empereur commençait à entrevoir des difficultés qu'il n'avait pas prévues. Maître de Luxembourg, il ne se sentait plus d'ailleurs autant d'intérêt à la guerre. Aussi s'efforçait-il sous main d'entamer des négociations : il offrait à François I[er] l'investiture du duché de Milan ou des Pays-Bas pour son second fils, à la condition que le duc d'Orléans épouserait une princesse autrichienne, et que les États dont il serait mis en possession ne seraient jamais unis à la monarchie française. Ces offres étaient de nature à séduire le duc d'Orléans ; il paraît qu'elles séduisirent surtout la duchesse d'Étampes, qui, inquiète de l'état précaire de la santé du roi, eût été heureuse de procurer un brillant établissement au jeune prince, et de s'assurer ainsi sa protection contre la jalousie haineuse du dauphin et de Diane de Poitiers. Mais François I[er] attendait mieux de la lassitude de Charles-Quint.

Tout à coup on apprend la capitulation de Saint-Dizier. Un traître avait livré aux Impériaux le chiffre de la correspondance du comte de Sancerre, et les Impériaux s'en étaient servis pour écrire au comte une lettre apocryphe qui lui annonçait que l'armée du roi était hors

d'état de venir à son secours. Ce traître, s'il faut en croire un grand nombre d'historiens, était un agent de la duchessc d'Étampes.

La prise de Saint-Dizier affecta profondément le roi. Brantôme raconte qu'il s'écria : « Ah! mon Dieu! que tu me vends cher mon royaulme! » Puis dit à la royne de Navarre : « Ma mignonne, car ainsy l'appeloit-il, allez-vous-en à l'église, à complies, et là pour moy faictes prière à Dieu que, puisque son vouloir est tel d'aimer et favoriser l'Empereur plus que moy, qu'il le fasse au moins sans que je le voie campé devant la principale ville de mon royaulme. »

Les craintes du roi n'étaient pas exagérées. Charles-Quint côtoyait la Marne, qui seule le séparait encore des plaines de l'Ile-de-France. Le dauphin l'observait, il est vrai, de l'autre rive, prêt à lui disputer le passage; il donna même l'ordre de rompre le pont d'Épernay; mais cet ordre ne fut pas exécuté: toujours, assure-t-on, par les intrigues de la duchesse d'Étampes. L'Empereur passe la Marne; il s'cmpare des riches approvisionnements qui avaient été formés à Épernay et à Château-Thierry, et se trouve lancé entre l'armée du dauphin et la capitale, à deux journées seulement de cclle-ci.

Le dauphin ne pouvait réparer un tel échec que par des efforts d'activité. Il n'y avait pas surtout un moment à perdre, car l'effroi dans Paris était à son comble. Vainement le roi parcourait les rues pour rassurer les habitants, vainement il leur disait : « Mes amis, je me charge de vous défendre de l'ennemi; que Dieu vous défende de la peur; » les habitants, effarés, fuyaient par troupes sur les routes d'Orléans et de Rouen, portant avec eux

leurs richesses, que des bandes de voleurs se chargeaient de leur enlever.

Cependant le dauphin ne s'était pas oublié sur les bords de la Marne. Par une marche continue de nuit et de jour, il parvient à reprendre les devants, jette une forte garnison dans Meaux, envoie 10,000 hommes de secours aux Parisiens, et campe lui-même, avec le reste de ses troupes, à la Ferté-sous-Jouarre, quatre lieues en avant de l'Empereur. Cette manœuvre hardie déconcertait les projets de Charles-Quint, la disette le menaçait; il ne pouvait espérer ni de forcer le dauphin dans son camp, ni de le contraindre à une bataille. D'un autre côté, Henri VIII, tout entier aux siéges de Boulogne et de Montreuil, refusait de venir à son aide. Ce qu'Henri voyait surtout dans cette guerre de France, c'étaient Montreuil et Boulogne, riches joyaux qu'il lui tardait de joindre au diamant de Calais, sur la couronne d'Angleterre; c'étaient ses affaires personnelles qu'il prétendait faire, et non pas celles de Charles-Quint.

Ainsi déchu de ses espérances, Charles se replia sur Soissons; ce mouvement à droite n'était pas encore une retraite avouée, mais il servit de préliminaire à des négociations nouvelles qui furent promptement couronnées de succès. La paix fut signée à Crespy le 18 septembre 1544; ses principales stipulations furent que des deux côtés on se restituerait les conquêtes faites depuis la trêve de Nice; que l'Empereur donnerait en mariage au duc d'Orléans sa fille aînée avec la souveraineté des Pays-Bas, ou sa nièce avec l'investiture du Milanais. Quatre mois lui étaient accordés pour faire connaître son choix. Dès que le duc d'Orléans serait en possession de son apanage, François I[er] devait remettre au duc de Savoie les places qu'il

lui avait prises, à l'exception du Montmélian et de Pignerol. Il renonçait solennellement au royaume de Naples, et Charles-Quint renonçait solennellement à la Bourgogne. Enfin, les deux princes s'engageaient à réunir leurs forces contre les Turcs.

Ce traité était tout à l'avantage du duc d'Orléans; mais la France, qui en avait fait les frais, y était oubliée. Elle restituait le Piémont, elle restituait Yvoi, Landrecies, Montmédy, Stenay, et n'obtenait en compensation que les trois places de Saint-Dizier, Ligny et Commercy. Mais François venait d'apprendre la prise de Boulogne. « Concluez à tout prix, » écrivit-il à d'Annebaut. La signature fut plus prompte que la nouvelle.

Cette prise de Boulogne comblait un des vœux les plus chers du roi anglais. La place avait été d'ailleurs mal défendue; le gouverneur, Coucy de Vervins, avait eu la lâcheté de signer une capitulation honteuse malgré les bourgeois[1]. Ce succès fut d'ailleurs le seul qu'obtint Henri VIII, et, l'armée du dauphin approchant, il se hâta de regagner Calais.

En 1545, François Ier mit une flotte en mer, afin d'aller chercher les Anglais jusque chez eux. Cette flotte s'assembla dans les ports de Normandie, vers la fin de juin. Elle se composait de cent cinquante gros vaisseaux ronds, de soixante *flouins*, et de vingt-cinq galères, récemment arrivées de la Méditerranée, sous les ordres du capitaine Paulin, qui avait fait son apprentissage de la mer à l'école de Barberousse. On attendait aussi une dizaine de caraques génoises; mais ces caraques se perdirent, faute de pilotes, à l'embouchure de la Seine.

1 Vervins fut condamné à mort sous le règne d'Henri II.

Enfin, le 6 juillet, le roi arriva au Hâvre-de-Grâce, afin d'assister au départ de cette brillante armée. D'Annebaut, qui remplissait pour la première fois ses fonctions d'amiral, l'attendait sur *le Carraquon*, navire de 800 tonneaux et portant cent grosses pièces d'artillerie de bronze, le plus beau navire, disait-on, de la mer du Ponent, et le meilleur à la voile. Le roi, la cour, tout le monde voulut visiter *le Carraquon*. Un splendide festin y fut préparé; mais le feu des cuisines prit au navire, et ce géant de la flotte, qui dominait les flouins et galères comme une citadelle, disparut avec une partie de son équipage au milieu des flammes.

Cette catastrophe était de mauvais augure. La flotte n'en mit pas moins à la voile pour l'île de Wight, où le rendez-vous général avait été donné. On devait de là attaquer la flotte anglaise jusque dans les eaux de Portsmouth. Les Anglais avaient soixante vaisseaux d'élite et un certain nombre de ramberges, longs et étroits navires qui allaient à la voile et à la rame, et dépassaient en vitesse les galères les plus rapides. A peine les galères de Paulin, qui commandait l'avant-garde française, furent-elles signalées au vent, que quatorze vaisseaux sortirent de Portsmouth, et leur donnèrent la chasse. D'Annebaut soutint ses galères, la flotte de Portsmouth en fit autant. On eût dit qu'une action générale allait s'engager : c'était précisément ce que voulait d'Annebaut; mais, après une vive canonnade, les Anglais se réfugièrent, à la faveur de l'obscurité, dans un hâvre étroit, bordé de récifs et défendu par des batteries.

D'Annebaut résolut d'aller les y provoquer. Il divisa son armée en trois corps, qu'il rangea en bataille à l'entrée du canal dont la passe difficile protégeait l'armée

anglaise, et envoya ses galères jusque dans la baie, afin d'attirer l'ennemi à leur poursuite. Une vive canonnade s'engagea de nouveau, canonnade dont les gros navires anglais souffrirent beaucoup plus que nos fines et rapides galères. La *Marie-Rose*, l'un des principaux navires de la flotte anglaise, fut coulé à fond; le *Grand-Henry*, vaisseau amiral, eût eu le même sort, s'il n'eût été promptement soutenu et secouru; mais, au bout d'une heure, s'éleva un vent de terre qui donnait l'avantage aux Anglais. Ils levèrent aussitôt l'ancre, et eussent abordé nos galères, sans la présence d'esprit de nos officiers et l'agilité de nos matelots, qui, en un instant, virèrent de bord, et prirent les devants à force de voiles. Les ramberges anglaises les suivirent de près, et leur artillerie les molesta longtemps sans que nos galères pussent leur répondre, n'étant point armées à la poupe. Ce fut alors que Strozzi, prieur de Capoue, ne pouvant plus, dit un historien, supporter cette indignité, tourna de la poupe à la proue sur les ramberges, au risque d'être coulé dans la manœuvre, et leur fit cesser la poursuite.

D'Annebaut, ne se flattant plus de pouvoir attirer l'ennemi hors de sa ceinture de récifs, résolut de tenter une descente à la vue d'Henri VIII, qui était à Portsmouth, et de saccager le pays sous ses yeux. On débarqua sur trois points différents. On s'empara d'un fort, on mit tout à feu et à sang sur la rive; mais cette cruelle et outrageante provocation n'eut pas plus de succès que les précédentes. La flotte anglaise ne bougea pas.

D'Annebaut mit alors le cap sur la Picardie, où il débarqua une partie de ses troupes, puis il regagna la haute mer, et ne tarda pas à rencontrer les Anglais qui s'étaient enfin décidés à prendre le large. Les deux flottes

se côtoyèrent pendant tout un jour, cherchant l'une et l'autre à gagner le vent. D'Annebaut finit par s'assurer cet avantage; mais la flotte anglaise prit aussitôt la fuite à pleines voiles. Notre avant-garde, aux ordres du capitaine Paulin, parvint à la rejoindre, et la canonna pendant deux heures sans pouvoir la ramener au combat. « Le lendemain, il fut vu sur la mer, dit du Bellay, plusieurs corps morts et force pièces de bois. » On s'était tiré de part et d'autre plus de trois cents coups de canon. D'Annebaut fit reconnaître une dernière fois la position de l'ennemi, elle était inattaquable; il se décida alors à reprendre le chemin du Hâvre.

Si cette campagne navale fut infructueuse, elle prouva du moins que, même sur l'Océan, les Anglais nous craignaient autant et plus que nous ne les craignions. Elle fut d'ailleurs conduite avec habileté et courage. Il n'en fut point malheureusement ainsi de la campagne de terre, dont le but semblait pourtant facile à atteindre. Qu'était-ce, en effet, que Boulogne pour résister à une armée française combattant sur le sol sacré de la patrie? Le seul point important était de dominer la rade, afin de rendre impossible l'entrée des vivres et des secours. François I[er] ordonna dans ce but la construction d'un fort à l'embouchure de la Liane; mais le maréchal du Biez, qui commandait en Picardie, changea l'emplacement du fort, sous prétexte qu'il manquerait d'eau, et le construisit à une distance qui le rendit inefficace. Ce fort fut en outre mal construit; il coûta cher, et ne servit à rien. La conduite du maréchal, pendant toute la durée de ce siége, fut diversement interprétée. On parla de lâcheté, d'inhabileté, de trahison; il était difficile de croire à la lâcheté d'Oudard du Biez, lorsqu'on se rappelait qu'il avait

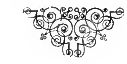
été jugé digne de succéder à Bayard dans le commandement de sa compagnie d'hommes d'armes, et que de tous les braves de France il était celui des mains duquel le dauphin avait voulu recevoir l'ordre de chevalerie. Mais si son courage était incontestable, ses talents ne l'étaient pas. On pouvait lui reprocher surtout d'accorder toute confiance à un ingénieur italien qui, au dire de du Bellay, *ne sçavoit ses mesures*. Enfin, l'opinion publique accusait son ambition : « Le maréchal, disait-on, n'eût pas voulu que Boulogne fût reprise, craignant de perdre son autorité de commander aux princes et à une grande armée[1]. »

La campagne se borna donc à l'enlèvement d'un certain nombre de petites places, et à quelques chaudes escarmouches où nous eûmes presque toujours l'avantage. Ce fut dans un de ces hardis coups de main que le comte d'Aumale reçut, entre le nez et l'œil, ce terrible coup de lance dont la guérison merveilleuse commença l'illustration d'Ambroise Paré. La lance s'était rompue en laissant le fer, la douille et deux doigts du bois dans la tête : « Toutefoys, pour le dict coup, il ne perdit ni les arçons ni l'entendement, » disent les historiens, et, lorsqu'on lui arracha le fer, il ne manifesta pas d'autre émotion que si on lui eût tiré un poil de la tête. Ce François de Guise, comte d'Aumale, était fils de Claude de Guise, le glorieux blessé de Marignan, et il devait être le père d'Henri de Guise, *le Balafré*.

L'hiver de 1545 à 1546 mit enfin un terme aux hosti-

[1] *Mémoires de du Bellay*. — Le maréchal du Biez fut déclaré coupable, sous le règne d'Henri II, et emprisonné au château de Loches. Mais, plus tard, en 1577, sa mémoire et celle de Coucy de Vervins, son gendre, furent réhabilitées, sur la demande de leur famille.

lités. Les finances d'Henri VIII étaient épuisées ; François Ier, de son côté, venait de perdre le duc d'Orléans, son second fils, et cette mort imprévue remettait en question toutes les solutions de Crespy. On avait besoin de la paix de part et d'autre, et on la signa promptement. Boulogne était seule en jeu. François Ier, n'ayant pu la reprendre, l'acheta au prix de 800,000 écus, payables en huit termes, d'année en année.



CHAPITRE XXI.

Naissance et progrès du Calvinisme.

Nous nous sommes étudié à suivre, dans leur développement, les luttes de la politique; il nous faut maintenant remonter quelques années pour embrasser d'un coup d'œil les luttes chaque jour plus douloureuses de la religion. Nous avons vu la Réforme luthérienne végéter d'abord en France comme un fruit exotique, puis s'y greffer sur l'arbre sacramentaire, qui, des montagnes de l'Albis, avait poussé ses racines jusque sous le sol français, et y grandir par les outrages à tout ce qu'il y avait eu de sacré jusque alors pour la foi des peuples. La Réforme gardait cependant encore son caractère étranger, et c'étaient le plus souvent des étrangers qui venaient nous prêcher le nouvel évangile. Mais le moment était venu où la France allait produire, elle aussi, son fruit de mort. Nous nous rappelons cet enfant de onze ans qui arrivait à Paris quelques jours seulement après la condamnation solennelle des doctrines de Luther, enfant au teint plombé, mais aux yeux limpides, qui avait trouvé la foi à l'humble foyer catholique de son père, et qui venait chercher le doute au milieu des orgueilleuses disputes de la science. Recueilli dans la capitale par son oncle, Richard Chauvin, digne serrurier, dont la boutique s'ouvrait sur le parvis de Saint-Germain-l'Auxerrois, l'enfant pouvait entendre,

dès l'aurore, les chants pieux de l'Église; mais au lieu de leur prêter l'oreille, il courait aux leçons des lettrés, leçons trop souvent entremêlées alors de latin, de grec, de philosophie railleuse et sceptique. La grande voix de Luther y résonnait en sons affaiblis, mais persévérants. Catholique dans la forme, on ne s'en moquait pas moins de la confession, du maigre et des prêtres; car c'était à cela, en définitive, que se réduisait, dans l'esprit du plus grand nombre, la symbolique nouvelle. Point de confession, point de maigre et point de prêtres : on croyait faire une religion avec cela !

Jean Chauvin, qui était devenu *Joannes Calvinus*, puis maître Jean Calvin, depuis qu'il était à l'école, sortit de Paris, tout imbu des lettres antiques, et des incertitudes modernes; et cependant le voilà curé de Marteville, puis de Pont-l'Évêque, faveur insigne et peu régulière, car il n'était que tonsuré. Ajoutons qu'il ne savait même pas encore quelle voie il suivrait dans le monde. Tout en vivant *aux dépens du crucifix*, suivant l'expression d'un de ses biographes, il retourne aux universités, et s'y livre spécialement à l'étude du droit, comme s'il voulait porter la robe d'avocat dans quelque bailliage. A Bourges, il rencontre Melchior Wolmar, un de ces Allemands érudits qui portaient par tous pays, avec le goût des lettres, celui des nouveautés qui avaient pris naissance sur la terre allemande. Melchior Wolmar se faisait appeler Melior (*meilleur*), titre ambitieux qu'il justifiait d'ailleurs jusqu'à un certain point par son affection pour ses élèves. Il aimait surtout Calvin à cause de sa ténacité à l'étude, de sa promptitude à recueillir les leçons, de la facilité de son langage et de ses vives saillies. « Se promenant un jour avec luy et l'arraisonnant, dit Florimond de Rémond, sur

le bastiment de sa fortune, il luy conseilla de se jecter à la théologie, la maîtresse science de toutes les sciences, laisser le code Justinian pour prendre l'Évangile de Jésus-Christ, avis infortuné pour la chrétienté... Luther avait seié l'arbre; celuy-cy se vint coucher autour pour le renverser du tout. »

Ce jour décida de la destinée de Calvin. Le voilà donc se lançant à l'aventure dans ce désert de la pensée qu'avait fait la Réforme; le voilà se traçant à son tour sa voie dans ses sables mouvants, où chacun de ceux qui le précédaient avait tracé péniblement la sienne. « Pauvres gens chancelants et douteux, dit un historien du temps, comme ceux qui se trouvent engagés en quelques incognues ténèbres. » A l'abri de quel dogme sauveur se réfugiera-t-il? Croira-t-il à l'ubiquité et au serf-arbitre de Luther? Préfèrera-t-il la justice essentielle d'Osiander, ou le sacramentarisme de Zwingli? Vénèrera-t-il les images comme on les vénère encore à Wittemberg, ou les déchirera-t-il comme on les déchire à Orlamunde? La Bible sera sa loi, s'écrie-t-il; mais n'est-ce donc pas la Bible et la Bible seule que prétendent suivre tous ces novateurs, dont les dogmes se contredisent, et qui se renvoient la menace de l'enfer avec colère et avec injures? Chacun d'eux a commenté la Bible à sa façon, Calvin la commentera à la sienne; il recueillera çà et là d'anciennes erreurs, et il en fera un corps monstrueux qui aura du moins le mérite d'être son œuvre, l'œuvre d'un de ces esprits froids et persévérants qui en imposent à un grand nombre, parce qu'ils sont les premiers à s'en imposer à eux-mêmes. Mais ce qui est remarquable, c'est que plus nous avançons, et plus il semble que la Réforme prenne plaisir à se jeter dans de désespérantes théories. Luther avait fait de l'homme un esclave;

Calvin en fera le jouet d'un pouvoir sans entrailles auquel il ne rougira pas de donner le nom de Dieu. « La volonté de Dieu, dira-t-il, est le seul motif de l'élection ou de la réprobation des hommes. La chute des enfants d'Adam vient de Dieu; pour certaines raisons qui nous sont inconnues, Dieu veut que l'homme tombe. L'inceste d'Absalon était l'œuvre de Dieu. » Hideuse et vieille confusion entre la prescience divine et la prédestination humaine, qui ruine toute idée de justice.

Calvin nia d'ailleurs la présence réelle, comme Zwingli; il fut iconoclaste, comme Carlostad. Luther avait respecté quelques-unes des formes antiques du catholicisme; Calvin les repoussa toutes. Il fonda sa société religieuse sur des bases toutes nouvelles, et c'est ce qui fait peut-être que sa réforme a gardé une individualité plus vivace que toutes les autres. Depuis longtemps, les doctrines de Luther et de Calvin sont mortes. Il n'est pas un de leurs adeptes qui croie encore au serf-arbitre ou au prédestinianisme, funestes rêveries qui soulevèrent autrefois tant de tempêtes; mais la hiérarchie ecclésiastique et la liturgie de Calvin sont restées; ce sont de vieilles parures qui cachent un cadavre.

Florimond de Rémoud a peint d'un trait les deux chefs de la Réforme. « Luther, dit-il, vomissoit tout ce qu'il avoit sur le cœur. Calvin avoit tousiours la haine, la jalousie, l'envie et quelque venin dans l'arrière-boutique. » Aussi Calvin n'ira-t-il point droit à son but, comme Luther; il ne se présenterait pas comme lui à la diète de Worms, en chantant le célèbre refrain : « Mon Dieu est une citadelle. » Son Worms, à lui, ce sont les caves de Saint-Benoît et de Croutelle; sa chaire de Tous-les-Saints, c'est le jardin du lieutenant civil à Poitiers,

rue des Basses-Treilles. Calvin se cache avec autant de soin que Luther en met à paraître. Tant qu'il y a du danger, il fait parler les autres plus qu'il ne parle; mais, le danger passé, sa parole retentit sans fin. Elle n'émeut pas, elle n'entraîne pas; mais elle commande par cette austérité et cette roideur d'apparat qui sont restées particulières à l'école de Genève. C'est le marteau qui frappe sur l'enclume.

L'organisation civile et religieuse de Calvin porte dans ses moindres détails l'empreinte de cette inflexibilité rusée de caractère. Au lieu de s'emparer du pouvoir d'autorité comme Luther, Calvin jette sur la société un réseau habilement tissu, qui la pressure de ses mille nœuds, sans laisser apercevoir la main qui le tient. Au faîte de la hiérarchie, Calvin établit le consistoire, tribunal mi-parti religieux et politique qu'il investit du droit d'admonester, réprimander, excommunier, et bannir même les pécheurs endurcis de la république. Les pécheurs sont dénoncés au consistoire par les anciens, dont les fonctions annuelles sont de veiller sur les membres de la communauté chrétienne. « Je jure, disait l'ancien, de veiller sur tous scandales, empêcher toute idolâtrie, blasphème ou dissolution,... et quand je saurai chose digne d'être rapportée au consistoire, d'en faire mon devoir fidèlement, sans haine ni faveur. » C'était, on le voit, un espionnage de toutes les heures. A côté de l'ancien, était le diacre qui administrait les secours temporels, le ministre qui était spécialement chargé de la direction spirituelle, le docteur qui prêchait et enseignait. Tous relevaient du consistoire, dont ils étaient les bras et les mains. C'était le despotisme oligarchique de Venise, s'appuyant sur une redoutable théocratie.

La vie active de Calvin commença au sortir de l'université de Bourges. Il va alors à Paris, gagne quelques adeptes et souffle au recteur de l'Université, Nicolas Cop, ce fameux sermon de l'église des Mathurins, qui mit en émoi toutes les corporations catholiques. Obligé de fuir à la suite de ce timide coup de main, il court à Angoulême, à Nérac, à Claix, à Poitiers, et poursuit avec une plus vive ardeur son œuvre de prosélytisme. Une petite société de mécontents et de puritains se forma peu à peu autour de lui. Calvin publia, en 1530, le traité *de la Clémence*, de Sénèque, avec de longs et érudits commentaires. C'était l'époque où l'on brûlait les hérétiques, et le futur bourreau de Perrin et de Servet eût volontiers laissé entrevoir la figure de François I[er] derrière celle de Néron, auquel Sénèque adressa jadis son ouvrage. Ce premier essai de sa plume le mit en renom parmi les réformateurs. Bucer, Capito, Œcolampade le félicitèrent ; Calvin alla les visiter à Bâle, cette brillante Athènes du doute et de l'érudition, où Froben éditait à la fois les œuvres de saint Jérôme et les pamphlets de Luther, et qu'Érasme, exilé pour le reste de foi catholique qui lui demeurait au cœur, pleurait avec de si chaudes larmes : « Adieu, Bâle ! adieu, de toutes les villes celle qui m'a été longtemps la plus douce ! »

Érasme était encore à Bâle lorsque Calvin y arriva. Calvin se présenta chez lui avec Bucer. L'entretien fut court, et, lorsque Bucer demanda au philosophe batave ce qu'il pensait de son protégé, on raconte qu'Érasme répondit : « Je vois là une grande peste s'élever dans l'Église contre l'Église. »

De Bâle, Calvin revint en France où il publia en 1534 son premier traité polémique. Il ne faisait cependant encore que s'essayer à la lutte. Polémiste adroit, retors,

mordant, mais sans enthousiasme et sans chaleur, il escarmouchait, si l'on peut dire, autour du catholicisme, sans l'attaquer corps à corps. Ce ne fut qu'après avoir quitté la France, sans esprit de retour, qu'il fit paraître, à Bâle, en 1536, son grand livre de l'*Institution chrétienne*, dédié à François Ier. Le frontispice représentait une épée flamboyante entourée de cette légende : *Non veni mittere pacem, sed gladium*. Ainsi ce livre était comme un cri de guerre. On s'en apercevra bientôt à Genève.

La dédicace de l'*Institution chrétienne* était remarquablement habile par un faux air de science et de religieuse bonhomie. « C'est nous, criait bien haut Calvin, qui avons mis sus l'honneur de Dieu; notre doctrine n'est que la doctrine des Pères et des saints ; » et, pour le prouver, les citations adroitement choisies se multipliaient sous sa plume : on eût dit un disciple de saint Augustin, de saint Ambroise, de saint Jérôme. Le but de Calvin était de calmer l'irritation religieuse de François Ier, peut-être aussi de le capter. Il n'était pas, en effet, un hérésiarque au XVIe siècle, qui ne cherchât à capter François Ier : Luther lui écrivait, Œcolampade lui dédiait ses livres, Zwingli lui promettait place au ciel avec Enoch, Abraham, Moïse, Thésée, Hercule, Socrate. Luther n'était pas tout à fait aussi prodigue du paradis. On sait qu'il n'eût pas donné dix mille gouldes de l'âme de saint Jérôme, que Calvin vénérait, au contraire, à l'égal des prophètes.

Ces contradictions perpétuelles et toujours accompagnées d'injures ne furent pas le moindre préservatif qui sauva le catholicisme de François Ier. De tous ces hommes de bruit qui cherchaient à en imposer à sa conscience, il

n'en était pas un qui, après avoir proclamé la souveraineté de la raison individuelle et sapé l'autorité de Rome, ne damnât impitoyablement ses adversaires comme s'il eût été à lui seul Dieu et l'Église. François écoutera-t-il Luther? Mais Luther, c'est *Oreste furieux*, lui crie Érasme; Luther est *colère comme Achille, emporté comme Hercule*, lui dit Mélanchthon. « La présence réelle que prêche Luther est une détestable erreur, lui dit à son tour Calvin; sa cène est un *banquet de Cyclopes;* il y a chez Luther non-seulement de l'orgueil et de la méchanceté, mais encore de l'ignorance, de l'hallucination, et de la plus crasse (*crassissimâ hallucinatione*). » Admettra-t-il, au contraire, la cène de Calvin avec son pain emblématique? La grande voix de Luther lui criera du fond de la Saxe : « Montrez-nous donc où il est écrit : ceci est le signe de mon corps; vous ne le pourrez : silence donc, niais, paysans! » Prêtera-t-il l'oreille à Œcolampade ou à Zwingli? Mais le diable leur tordra le cou, Luther l'a prédit. Ira-t-il trouver Bucer? « On ne peut rien imaginer, lui dit tout bas Calvin, de *plus obscur* que Bucer, de *plus ambigu* et de *plus tortueux*. » Croira-t-il enfin à la toute-puissance de la raison, cette base même de la Réforme? Mais Luther lui-même n'y croit plus : « Pauvre raison, s'écrie-t-il aujourd'hui; que tu es faible quand tu n'écoutes que tes inspirations!... Voilà comme le démon se joue de nous [1] ! »

François Ier demeura ferme dans le catholicisme, qui seul restait inébranlable comme le roc et immuable comme la vérité; et, en présence de cette anarchie qui

[1] Pour toutes ces citations voir: *Epist. Erasmi.* — *Epistola Melanchthoni Camerario.*—*Calvinus Bucero.*— *Opera Lutheri, Ienâ*, t. VIII, p. 192.—Ces textes se trouvent tous reproduits dans les *Vies de Calvin et de Luther*, par M. Audin.

faisait chaque jour de nouvelles brèches dans l'antique unité de la foi, il continua à faire usage de toutes armes pour repousser l'agression. Les bûchers restèrent donc allumés et les proscriptions se multiplièrent; car le prosélytisme de Calvin était loin d'avoir été stérile. Aux lettrés que l'orgueil de la science conduisait au doute, aux libertins qui ne voulaient pas de la confession, aux gantelets de fer qui avaient peur du pape, s'étaient joints, autour de lui, tous ceux chez qui fermentaient les passions républicaines, et un certain nombre d'hommes à l'austérité superbe, qui, fiers de leurs joues creuses, rendaient grâces à Dieu, comme le pharisien de l'Évangile, de ne les avoir pas faits grossiers et sensuels comme les catholiques. Ces hommes-là ne comprenaient ni les beaux-arts, ni la pompe du culte, ni l'entraînement de l'éloquence. Émotions sensuelles, disaient-ils, pompe sacrilége, coupable idolâtrie! Ce qu'il leur fallait, c'était un temple froid et nu où l'encens ne fumât pas; c'était une chaire où retentit sans cesse la voix sèche et doctorale d'un rhéteur tombant en gouttes de plomb sur l'auditoire. Dès l'année 1534, les calvinistes se sentirent assez forts pour chasser les prêtres catholiques d'une église de Bourges. En peu d'années ils dominèrent à Lyon, à Langres, à Angers, à Poitiers, au Mans, à Rouen, à Troyes. Quatorze d'entre eux furent brûlés à Meaux. Agen, Toulouse, Paris eurent aussi leurs victimes. Les parlements semblaient rivaliser de zèle à punir : tantôt ils surveillaient Scaliger; tantôt ils bannissaient Sarrazin du royaume; tantôt ils condamnaient au dernier supplice, comme impie, Étienne Dolet, le savant humaniste; tantôt enfin ils enveloppaient d'un cercle de feu les ignorantes populations de Cabrières et de Mérindol.

Depuis le XII[e] siècle il existait, dans les vallées des Alpes, un certain nombre de Vaudois qui y avaient trouvé un refuge et les avaient fertilisées. Leur industrie laborieuse finit par attirer l'attention. Quelques-uns de leurs voisins leur envièrent le coin de terre qu'ils avaient arrosé de leurs sueurs; quelques autres leur demandèrent compte de leur foi. Cette foi était obscure. Elle rappelait sur quelques points le donatisme; sur d'autres, et particulièrement sur celui de la nécessité de la pauvreté pour les prêtres, elle rappelait les *insabbatés*, ou *pauvres de Lyon*. Louis XII les fit instruire, et les Vaudois parurent se soumettre; mais lorsque la Réforme vint agiter le monde, le contre-coup s'en fit ressentir dans les vallées des Alpes, et les Vaudois se demandèrent avec bonheur s'ils ne trouveraient pas par hasard des frères parmi ces rebelles d'Allemagne qui brûlaient les bulles de Rome et voyaient dans le pape l'Antechrist des derniers jours. Forts de cette espérance, ils députent quelques-uns de leurs ministres à Genève, et, après d'assez longues conférences, un acte de communion est dressé, qui admet les laboureurs donatistes dans la grande famille protestante. Cette affiliatiou causa leur perte. Tant qu'ils furent isolés dans leurs montagnes, les Vaudois inspirèrent peu d'inquiétude; mais lorsqu'on les vit en relation avec Genève, l'une des capitales de l'hérésie, Genève toute peuplée de réfugiés français, et d'où Calvin jetait le trouble, par ses émissaires et ses écrits, dans toute la France, on se prit à les compter avec crainte. Ils formaient vingt mille ménages, et pouvaient armer 15,000 hommes. De quoi, disait-on, ne serait pas capable une pareille force avec l'appui de l'étranger? Car les Vaudois étaient les alliés de l'étranger; on le savait, et, ne l'eût-on pas su, leur audace

croissante et leurs profanations sacriléges eussent suffi pour révéler chez eux un sentiment de leur puissance qu'ils n'avaient pas naguère. Les évêques de Dauphiné et de Provence jetaient les hauts cris, le parlement d'Aix formulait de rigoureux arrêts dont François Ier retardait de mois en mois l'exécution, n'osant sévir et n'osant non plus rester désarmé devant des populations dont tous les vœux, toutes les forces, étaient pour les ennemis de la France. Le parti de la rigueur finit cependant par l'emporter, et, il faut le dire, les mesures qu'il inspira furent affreuses. Ce fut le capitaine Paulin, le célèbre baron de La Garde, qui fut chargé de leur exécution. On l'avait bien choisi; car il n'avait pas sans doute appris la pitié sur les vaisseaux des Turcs. Paulin et le baron d'Oppède, premier président du parlement de Provence, parcoururent le territoire proscrit, brûlant, saccageant, tuant, n'épargnant ni les vieillards, ni les enfants, ni les femmes en pleurs. Mérindol dans le Dauphiné, Cabrières dans le Comtat, et un grand nombre de villages sur le bord de la Durance furent incendiés et dépeuplés. François Ier approuva la conduite de ses agents par lettres-patentes du 18 août 1545; mais de Thou affirme qu'à l'heure de la mort sa conscience se souleva, et que ce fut sur sa demande qu'Henri II fit réviser les actes de cette sanglante procédure. D'Oppède fut acquitté, La Garde fut condamné à quelques mois de prison; un seul paya de sa vie pour tous: ce fut l'avocat du roi Guérin, qui s'était fait remarquer entre tous par sa sauvage énergie.

Détournons nos regards de ces cruels excès dont n'avait pas besoin la cause catholique. Heureusement pour elle, elle avait d'autres champions que les hommes de

robe et d'épée, que les d'Oppède et les La Garde. Au moment où Calvin commençait à prêcher le prédestinianisme et l'inamissibilité de la grâce, sept jeunes hommes se présentaient, le jour de l'Assomption, à l'église de Montmartre, et, après s'y être nourris du pain de vie, s'y vouaient à la défense de la cause de Dieu par un engagement solennel. Quels étaient-ils ces jeunes hommes? Des étudiants inconnus qui, incertains de l'avenir, s'efforçaient de se tracer un but à travers le chaos de principes soulevés par la Réforme. En sortant de l'église, ils vont prendre un frugal repas au pied de la fontaine de Saint-Denis, puis ils se mettent en route sans trop savoir encore quelle direction donner à leur zèle. La seule chose qui soit arrêtée dans leur esprit, c'est qu'ils veulent être la *Compagnie de Jésus*, c'est-à-dire une troupe d'élite, toujours placée à l'avant-garde et prenant le nom de son général, comme une preuve de dévouement et comme un présage de victoire.

Le concile de Trente fut la première occasion solennelle où parut au grand jour la Compagnie de Jésus, et sa forte influence n'y fut pas sans effet. Jamais on n'avait eu plus besoin d'hommes savants, zélés, et étrangers à tous les abus, pour dominer le mouvement des intelligences et provoquer une réforme sincèrement catholique. Lorsque le concile s'assembla, en 1543, après de longs retards causés en partie par les interminables guerres de François I[er] et de Charles-Quint, les prélats et les ambassadeurs français furent les plus ardents à demander la réforme de la cour romaine. Les prélats italiens souriaient : « C'est le coq [1] qui chante, disaient-ils (*Gallus*

[1] *Gallus* présente ici un double sens : *coq* et *Français*. Il est impossible de rendre ce jeu de mots dans notre langue.

cantat). — Plût à Dieu, répondait Pierre Danès, qu'au chant de ce coq Pierre vînt à résipiscence (*Utinàm ad galli cantum Petrus resipisceret*). » Mais venait-on à parler de réformer à son tour l'épiscopat; ordonnait-on la résidence; condamnait-on la pluralité des bénéfices: aussitôt les prélats français jetaient les hauts cris, comme si on les eût attaqués en personne; et, lorsque le décret fut porté, ils ne rougirent pas d'en demander dispense.

Quant aux protestants, pendant plus de vingt ans ils avaient demandé la convocation d'un concile. « Si nos discussions ne peuvent être vidées à l'amiable, disaient-ils à Augsbourg, que Votre Majesté impériale fasse convoquer un concile. Nous y paraîtrons, nous y plaiderons notre cause. Au nom de Dieu, nous en appelons à un concile. » Puis, lorsque le concile fut convoqué, ils n'en voulurent plus. Luther, sourd, mourant, fatigué de vivre et se disposant à dire un dernier adieu au monde qui, assurait-il, était tout *au malin*, se releva sur sa couche pour vomir de nouvelles injures. Calvin l'imita de sa chaire de Genève. Les Pères du concile n'étaient, pour ces saints hommes, que des *ânes mitrés*, des *pourceaux*, des *enfants de la grande prostituée*. Calvin les appelait même gracieusement des *Tritons*, et le pape *Neptune*, parce que le concile était assemblé à Trente, dont le nom latin signifie *trident*. Si l'un des Pères se nommait par hasard *Soto*, on juge quelle bonne fortune c'était pour le grave théologien de Genève. Si un autre se nommait *Marinier*, sa joie n'était guère moins grande. Ce Père *Marinier* devenait aussitôt pour lui le frère de Vénus, parce que Vénus était sortie de la mer. Et les lettrés de la Réforme s'extasiaient devant ces plates facéties. « Comme

il frotte bien ces révérends Pères! » s'écriait ivre de joie Théodore de Bèze.

Mais Luther ne s'en tenait pas aux injures verbales; il inventait de mordantes et sales caricatures, dont on peut demander la description au protestant Sleidan. C'est de la grosse gaieté de taverne après boire.



CHAPITRE XXII.

Dernières négociations. — Craintes de guerre. — Mort de François Ier.

(1546–1547)

Nous touchons au terme de la vie de François Ier. Minée depuis longtemps par la débauche, sa constitution s'affaissait d'année en année sous le poids d'une souffrance chagrine. Quelquefois il cherchait de courtes distractions dans des voyages; puis, revenu dans ses riches palais, il rêvait encore de beaux-arts et de conquêtes. D'Annebaut et Tournon possédaient toujours sa confiance. Poyet l'avait perdue par le zèle même qu'il avait mis à servir les passions royales contre Chabot. Emprisonné en 1542, accusé de malversations et de concussions, il tendit les mains à tout le monde, même à Chabot, sans pouvoir obtenir un regard de pitié. Le roi ne crut pas déroger à sa dignité, en l'accablant de son témoignage; et lorsque l'arrêt eut été prononcé, arrêt qui condamnait Poyet à cinq ans de prison et 100,000 livres d'amende, le roi se plaignit, dit-on, de la mansuétude des juges. On n'avait pas eu assez d'égard, suivant lui, à la déposition d'un roi.

Poyet fut remplacé à la chancellerie par Montholon, l'ancien avocat du connétable de Bourbon, personnage d'une probité rare, dit Mezeray, et qui, chose remarquable, mérita l'estime du roi en plaidant contre lui. Montholon s'éleva de grade en grade par le seul effort

de son talent et de ses vertus. « Je ne le connois pas, écrivait un jour Montmorency à François Ier, je ne l'ai jamais vu; mais si l'on vous en dit autant de bien qu'à moi, je pense, Sire, que au lieu que pourrez estre importuné de bailler cet office à autre (il s'agissait d'un office d'avocat général), vous aurez envie de prier iceluy Montholon de le prendre. »

La mort surprit malheureusement Montholon peu de jours après qu'il eut pris place au conseil; son successeur, Erraut de Chemans, ne fit également que passer au pouvoir, et les sceaux furent remis à Olivier de Leuville, qui devait parvenir à une haute renommée sous le règne de Henri II.

François Ier avait perdu le duc d'Orléans, son second fils, au mois de septembre 1545. Cette mort imprévue, causée par une maladie épidémique qui ravagea la Picardie pendant la guerre, raviva toutes ses douleurs de père et toutes ses jalousies de souverain. Le traité de Crespy, qui avait été conçu uniquement dans une pensée d'avenir pour le jeune prince, ne se trouvait-il pas, en effet, frappé de nullité, et la France n'avait-elle pas le droit de recueillir quelques-uns des avantages auxquels elle n'avait renoncé qu'en sa faveur? François Ier le comprenait ainsi; mais Charles-Quint n'avait jamais promis les Pays-Bas ou le Milanais qu'à titre de dot pour celle des princesses du sang impérial qui épouserait le duc d'Orléans, et il prétendait que la mort du prince, en rendant le mariage impossible, le dégageait de sa promesse. François Ier lui envoya d'Annebaut et le chancelier Olivier, afin de tâcher d'entamer des négociations nouvelles; mais la réponse de l'Empereur fut brève et sèche : « C'est au roi à savoir, répondit-il, s'il veut recommencer la guerre. »

François tourna alors toutes ses pensées vers les moyens de se rendre inattaquable dans son royaume. Sur toute la ligne de l'est de nouvelles fortifications s'élevèrent. Seurre commanda le cours de la Saône, Villefranche celui de la Meuse, Vitry-le-François [1] la vallée de la Marne. Le roi visita lui-même les travaux; puis il allait de palais en palais, cherchant dans le bruyant plaisir de la chasse une distraction à ses chagrins et à ses souffrances. A peine avait-il perdu son fils, qu'il perdit le comte d'Enghien, le jeune vainqueur de Cérisoles. Le comte fut tué dans un de ces simulacres de combat par lesquels s'égayait si souvent la jeunesse de la cour. On avait commencé par lutter avec des pelotes de neige; mais bientôt un coffre fut lancé par une fenêtre, et le frappa à mort. Fut-ce maladresse, comme le dit du Bellay? fut-ce envie, comme le prétend Brantôme? François Ier évita d'approfondir ce pénible mystère.

Une dernière mort vint encore ajouter ses émotions à celles qui l'accablaient; ce fut celle d'Henri VIII, sur l'alliance duquel il comptait pour résister à l'Empereur. Henri VIII était d'ailleurs à peu près de son âge; leurs complexions se ressemblaient, et sa mort semblait lui prédire la sienne. François Ier, en proie à ces tristes pensées, qu'aggravait une fièvre lente, part pour le château de la Muette : il y retrouve l'ennui qui le dévore; alors il court à Villepreux, puis à Dampierre, puis à Limours; il va jusqu'à Loches demander à l'air pur et aux frais paysages de la Touraine quelques-unes de ces douces impressions qui rattachent à la vie; mais le mal empirant toujours, il revient vers Saint-Germain. En traversant la

[1] Cette ville, à laquelle François Ier voulut donner son nom, s'éleva à une petite distance de Vitry en-Perthois, que les Impériaux avaient brûlé en 1544.

forêt de Rambouillet, la pensée de la chasse semble raviver ses forces éteintes. François s'arrête dans ce beau séjour ; mais la fièvre augmente, d'anciennes souffrances se renouvellent, et, le 31 mars 1547, il rend son âme à Dieu, après avoir réparé autant que possible par une fin chrétienne les longues erreurs de ses jours.

Du règne de François Ier date la solution de la plupart des grands problèmes qui ont agité le monde moderne. Religion, gouvernement intérieur, politique étrangère, mœurs nationales, beaux-arts, belles-lettres; tout alors, en effet, fut ébranlé et remis en question. Grâce à François, le catholicisme fut sauvé en France, inappréciable bienfait dont le souvenir est malheureusement attristé par celui de l'Estrapade. Le gouvernement intérieur commence en même temps à s'empreindre d'un despotisme qu'avaient peu connu nos pères. Avant François Ier la voix de la nation se faisait quelquefois entendre; à partir de son règne, elle devient muette, ou, si l'on veut, elle s'identifie avec la voix du souverain : l'État c'est le roi, comme sous Louis XIV. A l'extérieur, la politique des principes fait place à la politique des intérêts. Si nous étudions maintenant la société dans ses habitudes intimes, nous voyons les mœurs s'adoucir, mais sans se purifier, et l'élégante galanterie de la cour propager et anoblir la corruption. Quant aux arts et aux lettres, ils prennent un essor sublime, mais qui, délaissant chaque jour davantage les traditions de la patrie, tend trop exclusivement, pour les arts surtout, vers l'imitation de l'antiquité païenne. Le règne de Louis XIV se trouve en germe dans le règne de François Ier, avec cette différence toutefois que Louis XIV imprima sa pensée à son siècle, tandis que François Ier se contenta de donner

le mouvement au sien, mais sans le diriger jamais. Prince léger, faible, généreux, brave, loyal, amoureux de plaisir et de gloire, il eut des vices brillants et des qualités brillantes; mais il lui manqua ce qui élève à jamais dans l'estime ou l'admiration des hommes, la vertu et le génie.



APPENDICE[1]

OPINIONS DES ÉCRIVAINS DU XVIe SIÈCLE SUR FRANÇOIS Ier.

Un écrivain du XVIe siècle, cité par Brantôme, disait avec quelque raison de François Ier, qu'il fut *vraiment grand, car il eut de grandes vertus et de grands vices.* Brantôme reconnaissait les vertus, mais ses habitudes légères de mœurs et d'esprit l'empêchaient de voir les vices. Il n'avait jamais ouï dire aux personnes de ce temps-là, assurait-il, que le roi en fût si atteint. « C'estoit un très-bon chrétien, aimant, révérant et craignant son Dieu, sans le jurer ni blasphémer oncques... Jamais il ne fut ni envieux, ni usurpateur du bien d'autrui, ce qui est très-rare en un grand prince... Il fut bon à son peuple, ne le tyrannisant ni exigeant par trop... Mais surtout il fut très-grand justicier, et de son temps la justice a esté en sa vogue par tout le royaume, et disoit souvent que son espée tranchoit autant pour la justice que pour la guerre. »

Brantôme célèbre ensuite avec enthousiasme l'amour de François Ier pour les lettres, et plus encore sa libéralité et ses magnificences. Il décrit complaisamment Cham-

[1] Nous avons réuni sous ce titre un certain nombre de détails qu'il eût été difficile de faire entrer dans le corps de l'ouvrage.

bord, *ce miracle du monde;* Fontainebleau, qui d'un désert était devenu *la plus belle et plaisante demeure de la chrétienté.* Il nous représente François au milieu de son entourage habituel de doctes personnages, s'entretenant avec eux « de discours très-grands et très-savants, leur en baillant, la plupart du temps, les sujets et les thèmes; y estoit reçu qui venoit, ajoute-t-il; mais il ne falloit pas qu'il bronchast, car il estoit bientôt relevé de lui-même. »

La splendeur de la cour, cette splendeur qui étonnait Charles-Quint, est l'objet de toutes les admirations de Brantôme. Il prend plaisir à nous raconter les riches *livrées* que les dames tenaient de la prodigalité du roi et qui emplissaient leurs garde-robes, et ce luxe de chevaux, de meubles, de table, qui suivait partout la cour, aux champs comme aux palais. « Il estoit bien aisé à Lucullus, dit-il, de faire ses dépenses en une bonne ville, mais aux champs tracassans et tous les jours dans les villages, dans des déserts et des bois, et porter tout un attirail de cour, et le voir marcher comme nous l'avons vu, c'est une chose incroyable à qui ne l'a vu. »

François fut le premier de nos rois à faire parade de ces somptuosités ruineuses. « Aucuns l'ont blâmé pour tel gast, » dit ingénument Brantôme. On lui reprochait aussi, Brantôme en convient, d'avoir attiré les dames et les ecclésiastiques à la cour, ce qui leur fit perdre de leurs vertus et contribua à altérer les mœurs publiques. Mais le facile Brantôme n'admettait pas ces reproches. « Ne faisoit-il pas beau voir, dit-il, vingt à vingt-deux cardinaux marcher processionnellement *en leur grand pontifical!* N'étoit-ce pas grande chose que cette *vénérable troupe* auprès d'un tel roi! Le pape bien souvent ne

s'en est vu tant. Hélas! aujourd'hui, lorsque je parle, il n'y en a plus qu'un, qui est l'évêque de Paris. Le loup le pourroit manger, estant ainsy seul. » Quant aux femmes, nous n'avons pas oublié la maxime de Brantôme : « Une cour sans dames c'est un jardin sans fleurs. »

L'opinion de Brantôme représente celle de la cour et de la haute société chevaleresque. L'opinion des hommes d'État était un peu plus sévère; elle a trouvé un austère interprète dans le maréchal de Tavannes.

« Il eust, dit-il, quelques bonnes fortunes et beaucoup de mauvaises. Il élevoit les gens sans sujet, s'en servoit sans considération, leur laissoit mener la guerre et la paix pour se descharger. Les femmes faisoient tout, même les généraux et capitaines, d'où vint la variété des événements de sa vie, mêlée de générosité qui le poussoit à de grandes entreprises d'où les voluptés le retiroient au milieu d'icelles. Trois actes honorables lui donnèrent le nom de *grand :* la bataille de Marignan, la restauration des lettres et la résistance qu'il fit seul à toute l'Europe. L'excellence de l'Empereur Charles-Quint lui donna gloire. Le vainqueur d'Allemagne, d'Asie, d'Afrique, des Gueldres, des Turks, a borné son *plus outre* [1] aux rivières de Marne et Durance, et fist naufrage en France avec deux grandes armées [2]. »

[1] Devise de Charles-Quint.

[2] « François Ier, dit Lacretelle, né dans le siècle le plus fertile en grands hommes, ne fut inférieur à aucun de ses contemporains. Il fut à la fois l'émule de Léon X, celui de Bayard, et le digne rival de Charles-Quint. Il prépara, soit par les grandes qualités de son âme, soit par l'utile splendeur de ses monuments, les deux plus beaux règnes de la France, celui d'Henri IV et celui de Louis XIV. » Jugement exact sous plus d'un rapport, mais qui n'est pas complet. Schœll a dit avec une profonde raison, dans son *Cours d'histoire des États européens :* « Les qualités brillantes de François Ier firent oublier qu'il lui manquait des vertus essentielles. Si son nom n'éveille pas l'idée du meilleur des rois, il en rappelle le plus aimable. »

Qu'on nous permette maintenant de mettre en regard de ces divers jugements, émanés du sein de la France, celui des étrangers qui avaient pu approcher du roi et étudier son caractère. Les dépêches des ambassadeurs de Venise nous fournissent à cet égard quelques renseignements précieux. Personne, en effet, n'avait une pénétration plus vive sous une apparente bonhomie, que ces *gens de bien* d'ambassadeurs de Venise, pour parler le langage de Brantôme. « Ils troussent leurs paroles plus courtes qu'ils peuvent, dit-il, et, après avoir entretenu le roy de la principale urgence de leurs affaires, ils se mettent à causer et deviser avec luy fort privément, lui demandant naïvement comment il se porte, ce qu'il fait, à quoy il passe le temps, quelquefois luy parlant des dames, à quoy le roy prenoit tous les plaisirs du monde, vu leur naïveté si douce et debonnaireté si gentille. »

Francesco Giustiniani, l'un de ces adroits causeurs, s'attache surtout, dans ses dépêches, à signaler les différences de caractère qui existent entre François I[er] et Charles-Quint. « La reine de Navarre, sœur du roi, femme d'un talent et d'une sagesse rares, et qui prend part à tous les conseils de la couronne, me dit un jour, écrit-il, que, pour pouvoir accorder ces deux hommes, il faudrait que Dieu refît l'un des deux sur le calque de l'autre ; car le roi très-chrétien n'aime pas les affaires et les soucis de l'État, mais plutôt la chasse et les plaisirs ; tandis que l'Empereur ne rêve que les affaires et les moyens d'augmenter sa puissance. Le roi très-chrétien est simple, ouvert, libéral, docile à l'avis de ses conseillers ; l'autre est très-réservé, très-parcimonieux, tenace en son vouloir, et il se conduit d'après son propre

avis plutôt que d'après celui des gens qui l'entourent [1]. »

Marino Cavalli, qui fut accrédité près de la cour de France, vers 1544, entre dans des détails plus circonstanciés et plus précis. « Le roi, écrit-il, a aujourd'hui cinquante-quatre ans [2]. Son aspect est tellement royal que, sans avoir jamais vu sa figure ni son portrait, il n'est pas un étranger à qui il ne suffise de l'apercevoir pour dire aussitôt : C'est le roi! (*Questo è il re.*) Il y a une telle dignité et une telle noblesse dans tous ses mouvements, que nul prince, à mon avis, ne saurait aujourd'hui l'égaler. Son tempérament est excellent, sa nature forte et gaillarde.... Mais autant son corps est propre à supporter toutes les fatigues, autant son esprit répugne à toute pensée qui puisse le grever tant soit peu. Aussi a-t-il abandonné presque tout le gouvernement au très-révérend Tournon et au très-illustre amiral (d'Annebaut); et il ne fait rien, ne répond rien qu'autant que ces deux ministres le veulent et le conseillent. S'il arrive même (ce qui est fort rare) que l'on donne une réponse à quelque ambassadeur, ou que l'on fasse une concession qui ne soit pas approuvée par eux, elle est aussitôt révoquée ou modifiée. Lorsqu'il s'agit néanmoins d'affaires d'État d'une haute importance, lorsqu'il s'agit de décider la paix ou la guerre, Sa Majesté, si prompte à suivre leurs avis sur tout le reste, exige qu'eux et tout le monde suivent docilement sa volonté; et il n'est personne à la cour, quelque autorité qu'il ait, qui ose alors la contredire.

« Le jugement de ce prince est très-sain, poursuit

[1] *Relations des ambassadeurs vénitiens*, parmi les *Documents relatifs à l'Histoire de France*, t. I.

[2] Il n'en avait que cinquante.

Cavalli, son savoir est très-grand, et l'on peut facilement l'apprécier en l'entendant raisonner de toutes choses, avec autant de facilité et de justesse que le pourraient faire de savants maîtres... Quelques-uns, il est vrai, voyant sa fortune guerrière répondre assez mal à tant de science et de beaux discours, disent que sa sagesse n'est que sur les lèvres, mais qu'elle n'est pas dans l'esprit. En réalité, les malheurs qu'a éprouvés Sa Majesté viennent, suivant moi, de l'absence d'hommes capables pour exécuter ses desseins; car Sa Majesté ne veut ni assumer la charge de l'exécution, ni y prendre aucune part, ou même simplement la surveiller. Ce qu'il considère comme son devoir (et il tient à le bien remplir), c'est d'ordonner et de tracer les plans. Il abandonne tout le reste à des subalternes. Je crois donc que l'on pourrait lui désirer plus de diligence et une plus laborieuse application à ses affaires; mais certes on ne peut lui souhaiter ni plus de savoir ni plus d'expérience. Sa Majesté pardonne facilement; elle se réconcilie de bon cœur avec ceux qu'elle a offensés. Elle est également prompte à donner, bien que la nécessité des temps ait un peu tempéré cette envie de largesses. Toutefois elle dépense encore pour son entretien et celui de sa cour 300,000 écus par an, dont 70,000 sont destinés à la reine... Le roi veut 100,000 écus pour la bâtisse de ses logements. Il a déjà fait construire huit palais magnifiques, et il en élève maintenant de nouveaux. Il réserve pour cet emploi, non-seulement ladite somme, mais encore certaines amendes assez considérables.

« La chasse, y compris les provisions, chars, filets, chiens, faucons et autres bagatelles, coûte plus de 150,000 écus. Les menus plaisirs, tels que banquets,

mascarades et autres ébattemeuts coûtent 50,000 écus; l'habillement, les tapisseries, les dons privés, en exigent autant; les appointements des gens de la maison du roi, des gardes suisses, françaises, écossaises, plus de 200,000 (je parle des hommes); quant aux dames, les appointements et les présents absorbeut, m'a-t-on dit, près de 300,000 écus. Ainsi, on croit fermement que la personne du roi, y compris sa maison, ses enfants et les présents qu'il fait, coûte un million et demi d'écus par an, sans qu'on puisse en rabattre un denier. Si vous voyiez la cour de France, vous ne vous étonneriez pas d'une telle dépense. Elle entretient ordiuairement 6,000, 8,000 et jusqu'à 12,000 chevaux. Sa prodigalité n'a pas de borues : *Senza regola alcuna* [1]. »

ÉTAT DES RECETTES ET DÉPENSES.

Telle était cependant la prospérité du royaume, qu'en dépit de ces folles dépenses, les recettes présentèrent presque constamment un excédant, à partir de 1530. Marino Giustiniani porte cet excédant à 400,000 écus par an. En France, on ne le portait qu'à 72,000. Francesco Giustiniani, dont l'ambassade date de 1537, l'évaluait de son côté à 440,000 livres. Voici au reste l'état de nos finances, état nécessairement approximatif, que Giustiniani envoyait à son gouvernement.

REVENUS ET DÉPENSES DU ROI TRÈS-CHRÉTIEN.

REVENUS.

Tailles [2].	3,200,000 liv.
Subsides.	150,000
A reporter.	3,350,000

[1] *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. I, p. 279.

[2] Les tailles ne se percevaient ni sur les gentilshommes, ni même sur un

Report.	3,350,000
Impôt sur le sel.	400,000
Impôt du quart sur le vin.	200,000
Domaine.	900,000
Octrois divers.	300,000
Autres revenus moins importants. . . .	200,000
Vente des charges.	200,000
	5,550,000 liv.

DÉPENSES.

Vingt-cinq mille lances françaises. . . .	1,000,000 liv.
Officiers de justice dans tout le royaume[1].	400,000
Pensions.	600,000
Gardes des châteaux.	200,000
Marine sur l'Océan, dépense certaine[2]. .	200,000
Marine sur la Méditerranée, dépense incertaine.	40,000
Présents aux ambassadeurs et frais des légations étrangères.	70,000
Artillerie[3].	80,000
Dépenses imprévues.	200,000
Paye des Suisses.	200,000
A reporter.	2,990,000

certain nombre de villes privilégiées auxquelles on demandait seulement, de temps en temps, un don royal. Les tailles de la Normandie produisaient, d'après Marino Giustiniani, 500,000 écus ; celles du Languedoc, 450,000 ; celles de la Bretagne, 250,000 ; de la Picardie, 150,000 ; de la Champagne, 100,000 ; de la Bourgogne, 100,000 ; du Dauphiné et Lyonnais, 100,000 ; de la Provence, 200,000 ; du Bourbonnais, 50,000, etc.

1 Les honoraires des conseillers de parlement étaient, d'après Marino Giustiniani, de 200 écus ; ceux des présidents, de 600.

2 Marino Giustiniani portait, en 1535, le chiffre de nos forces maritimes à trente galères à flot. Les grosses galères de l'Océan avaient deux ponts et deux rangs de rames. Le pont supérieur avait trente-six pieds de longueur. Cette flotte fut considérablement augmentée sous l'administration de d'Annebaut.

3 L'artillerie française était justement renommée. Marino Giustiniani avait remarqué, entre autres, cent canons et coulevrines doubles récemment coulées à Paris, dont le métal était plus ductile et moins cassant que celui dont on se servait à Venise. « Les Français mettent moins de bronze, ajoute-t-il, ce qui rend la dépense moins forte et les transports plus faciles. »

Report.	2,990,000
Paye des Ecossais.	240,000
Employés forestiers.	50,000
Dons que le domaine fait à différentes personnes, et exemptions de droits sur les sels.	300,000
Menus plaisirs, dépense ordinaire.	30,000
Maison du roi, y compris les 200 gentilshommes, les archers, les 100 Suisses, écuries, vénerie, etc.	1,500,000
	5,110,000 liv.

« On ne fait pas entrer ici en compte, ajoute Giustiniani, les frais des bâtiments, des tournois, des banquets, des présents de Noël, des visites du roi et des princes; car il serait difficile d'en évaluer le montant [1]. »

Ces frais de luxe, auxquels il faudrait ajouter la guerre, devaient absorber l'excédant des recettes. Aussi François Ier ne laissa-t-il, à sa mort, que 400,000 écus effectifs dans les caisses de l'État. Mais les finances avaient été jusque-là si obérées, que ce résultat seul d'une laborieuse administration parut un prodige.

En dehors des recettes ordinaires, il existait au reste des revenus casuels provenant des vacances de bénéfices, des confiscations pour crimes ou hérésies, des successions en déshérence, qui suffirent souvent à la solde des troupes étrangères, et plus ordinairement à la construction et à l'entretien des places fortes.

Quant à la nature du pouvoir parmi nous, les ambassadeurs vénitiens sont tous d'accord, je l'ai déjà dit, pour le représenter comme le plus fort et le plus solidement

[1] *Relations des ambassadeurs vénitiens*, t. I., p. 97 et 98.

établi qui fût en Europe. Marino Cavalli rappelle l'institution des douze pairs, les prétentions des parlements, puis il finit par dire : « La volonté du roi est tout désormais, même dans l'administration de la justice, car il n'y a personne qui osât obéir à sa conscience et contredire le monarque [1]. Je dis cela d'après ce que j'ai vu, et non pas d'après des ouï-dire... Les Français, qui se sentent peut-être peu faits pour se gouverner eux-mêmes, ont entièrement remis leur volonté et leur liberté aux mains de leur roi. Il lui suffit de dire : « Je veux telle ou telle somme, j'ordonne, je consens, » et l'exécution est aussi prompte que si c'était la nation entière qui eût décidé de son propre mouvement... Voilà sa force, à mon sens : unité et obéissance. »

DU MOT CÉLÈBRE : « TOUT EST PERDU, FORS L'HONNEUR. »

Le père Daniel est le premier historien français qui ait rapporté ce mot célèbre.

« La nouvelle de la victoire remportée devant Pavie fut portée à l'Empereur, dit-il, par le commandeur de Pennalosa, qui passa par la France avec un sauf-conduit du roi. Ce prince le chargea aussi d'une lettre pour madame la régente, qu'il trouva à Lyon. Cette lettre ne contenait que ce peu de mots : « Madame, tout est perdu, hormis l'honneur. »

Les circonstances de ce récit sont tellement précises, qu'on devait croire que Daniel, ou tout au moins Antonio de Vera, dont il invoque le témoignage, avait lu la lettre. Il est évident cependant qu'ils ne la connais-

[1] Assertion certainement exagérée, mais que peut excuser, jusqu'à un certain point, le mot *vi*, écrit par un des juges sur l'arrêt de condamnation de Chabot.

saient que par tradition, car la lettre contenait autre chose que le peu de mots qu'ils citent. Maintenant comment se fait-il que la tradition, qui était venue jusqu'à eux, eût été ignorée de du Bellay, de Brantôme, d'Arnauld le Ferron, de Beaucaire, de tous ceux enfin qui s'étaient occupés de l'histoire de France? c'est ce qu'il serait assez difficile d'expliquer. Aujourd'hui la lettre de François I[er] est connue; elle a été trouvée, il y a peu d'années, dans une chronique manuscrite de Nicaise Ladam, roi d'armes de Charles-Quint, puis parmi les *papiers d'État* de Granville, et, ce qui est plus extraordinaire, sur les registres manuscrits du parlement de Paris, à la date du 10 novembre 1525. Le défaut de cette lettre est d'être diffuse, ce qui lui fait perdre, jusqu'à un certain point, l'élan sublime de ce cri de douleur d'un roi vaincu, mais non humilié: *Tout est perdu, fors l'honneur!* Ce serait à tort cependant que certains écrivains la tiendraient pour indigne d'un chevalier, parce que François I[er] y parle de sa vie après avoir parlé de son honneur. S'il n'y a pas de honte à avoir la *vie sauve* quand on s'est glorieusement battu, il n'y a pas de honte à le dire.

POÉSIES DE FRANÇOIS I[er] ET DE MAROT.

François I[er] a laissé un grand nombre de poésies manuscrites, qui, probablement, seraient restées dans l'oubli si elles n'étaient l'œuvre d'un roi. Nous en avons cependant indiqué quelques-unes comme ayant joui d'une certaine célébrité. De ce nombre sont les épitaphes de Laure de Noves, la poétique amie de Pétrarque, et d'Aguès Sorel. On y retrouve la légère et facile galanterie d'un courtois chevalier.

L'épitaphe de Laure est ainsi conçue :

En petit lieu compris vous pouvez voir
Ce qui comprend beaucoup par renommée;
Plume, labeur, la langue et le savoir
Furent vaincus par l'aymant de l'aymée.
O gentille âme, estant tant estimée,
Qui te pourra louer qu'en se taisant?
Car la parole est toujours réprimée
Quand le sujet surmonte le disant.

L'épitaphe d'Agnès Sorel se termine par ces vers très-connus, dans lesquels François Ier a bien soin de nous prévenir qu'il ne faut pas chercher la sévère morale d'un ermite :

Gentille Agnès, plus d'honneur tu mérites,
La cause estant de France recouvrer,
Que ce que peut dedans un cloître ouvrer
Clause nonnain ou en désert ermite [1].

Devisant un jour avec sa sœur de Navarre dans les grands salons de Chambord, François traça, dit-on, avec la pointe d'un diamant, les vers suivants sur un vitrail :

Souvent femme varie,
Mal habil qui s'y fie.

François Ier parlait par expérience.

Plusieurs des poésies de François Ier, et nous citerons particulièrement les vers sur Laure, ont été quelquefois attribuées à Marot : erreur flatteuse pour le poëte royal. Marot se distingue en effet par une finesse de pensée et un naturel d'expression qui lui font une place à part

[1] Suivant une autre version :

Clause nonnain ou bon dévot ermite.

parmi nos poëtes. Tantôt c'est la grâce dans ce qu'elle a de plus délicat, tantôt l'esprit dans ce qu'il a de plus vif. Que de charme et de dépit dans ce vers où il se plaint d'un refus :

> Un moins aimant aura peut-être mieux.

Que de rieuse gaieté dans ceux-ci qui terminent le récit des exploits d'un voleur :

> Soyez certain qu'au sortir dudict lieu
> N'oublia rien, fors à me dire : Adieu.

Marot jette-t-il un pénible regard sur son *beau printemps et son esté qui ont fait le sault par la fenestre*, la muse vient aussitôt le consoler de sa douce voix. Ne menez plus, dit-elle,

> Ne menez plus tel desconfort,
> Jeunes ans sont petites pertes.
> Vostre âge est plus meur et plus fort
> Que ces jeunesses mal expertes.
> Boutons serrés, roses ouvertes,
> Se passent trop légèrement,
> Mais du rosier les feuilles vertes
> Durent beaucoup plus longuement.

Il faut lire surtout *son enfer*, nom poétique qu'il donne à la prison du Châtelet, *lieu plus mal sentant que soufre*, où il se vit poliment conduit par deux recors qui le prirent par le bras ainsi qu'*une espousée*, mais *plus roide un petit;* et le portrait de ce Cerberus qui veille à la porte du Châtelet :

> Lequel dressa ses trois têtes en haut,
> A tout le moins une qui trois en vaut.

Il faut lire d'un bout à l'autre son épître au roi, *pour avoir esté desrobé*, si l'on veut se faire une juste idée du vieil esprit gaulois dans tout son entrain et toute sa verdeur.

Marot est resté sans rival pour l'épître familière et pour l'épigramme. Mais autant son génie y est à l'aise, autant il s'est trouvé dépaysé lorsqu'il a voulu affronter les sublimes hauteurs de la poésie biblique. Les psaumes de Marot eurent cependant une grande renommée. On les chantait à la cour, au Pré-aux-Clercs et dans tous les temples de la Réforme. Ils ont même été une des armes des protestants contre les catholiques dans la grande révolte de l'esprit humain contre la foi. Ces psaumes occupent donc une assez grande place dans l'histoire pour qu'on veuille bien nous pardonner d'en citer ici un fragment.

Voici en quels termes semi-grotesques Marot reproduit le magnifique chant des Hébreux captifs à Babylone :

Estant assis aux rives aquatiques
De Babylon, plorions mélancoliques
Nous souvenant du païs de Sion :

Et au milieu de l'habitation
Où de regret tant de pleurs espandismes,
Aux saules verts nos harpes suspendismes.

Lors ceux qui là captifs nous emmenèrent
De les sonner fort nous importunèrent
Et de Sion les chansons réciter.

Las ! dismes-nous, qui pourroit inciter
Nos tristes cœurs à chanter la louange
De nostre Dieu en une terre estrange !

Or, toutefois, puisse oublier ma dextre
L'art de harper, avant qu'on te voye estre,
Hiérusalem, hors de mon souvenir.

Ma langue puisse à mon palais tenir
Si je t'oublie et si jamais aie joye,
Tant que premier ta délivrance j'oye.

Ce sont là pourtant les chants que Calvin imposait en plein XVIᵉ siècle à ses fidèles, comme devant faire oublier à jamais les chants catholiques.

CONFRÉRIES DU PUY-NOSTRE-DAME ET CHAMBRES DE RHÉTORIQUE.

En présence de cette poésie religieuse, sans âme et sans foi, on sent plus vivement le regret de voir disparaître ces doctes confréries du moyen âge, qui faisaient de l'art une œuvre pieuse, et plaçaient le génie de l'homme sous la garde de Dieu. Il était peu de grandes villes au moyen âge qui n'eût son association de rhétoriciens ou de tailleurs d'images, placés sous l'invocation de quelque saint et surtout de la Vierge. Ici, c'était le *Puy-Nostre-Dame*, là, le *Puy de la Conception*. Nous avons déjà parlé des *Confrères de la Passion*, qui malheureusement étaient fort dégénérés de leur piété antique. Le but primitif de ces associations était la pratique des talents et de la vertu. On ne manquait jamais, aux jours de réunion des confréries du Puy-Nostre-Dame, de distribuer à ceux des confrères qui étaient tombés en *débileté*, ou infortune, quelques secours d'argent avec une *honneste escuelle de viande;* puis, après la messe et la procession, où les confrères faisaient parfois l'office d'apôtres, après le sermon obligé et le dîner, qu'égayaient *trois ménétreux et deux trompettes*, venaient de nombreuses lectures de pièces de vers à l'honneur de la Vierge. Le mieux disant recevait une couronne de fin argent; le second, un *cappel, aussi d'argent*, et à tous *aultres ayant fait pareil acte de*

rhétorique, étaient donnés *deux lots de vin pour eux récréer*[1].

M. Onésime Leroy, auquel nous empruntons ces détails, cite les statuts rédigés par l'archiduc Philippe, père de Charles-Quint, pour la *chambre de rhétorique* de Malines. Ces statuts datent de 1505, c'est-à-dire d'une époque voisine du règne de François Ier : ils portent, entre autres clauses, que la chambre sera composée de quinze rhétoriciens et d'un nombre égal de jeunes hommes, obligés d'apprendre l'art de la poésie, et que, pour honorer d'une manière particulière le Seigneur et Marie, on y admettra quinze femmes en mémoire des quinze joies de la Vierge. La chronique ajoute que plus de cinquante *rhétoriciennes* se présentèrent, et que toutes celles qui furent admises étaient très-belles et très-sages[2].

Ces pieuses institutions eussent pu se développer, et la littérature religieuse et nationale se fût développée avec elles ; mais la Renaissance les battit en brèche : au lieu du Puy-Nostre-Dame, nous eûmes l'Hélicon et le Parnasse ; au lieu de chants à la Vierge, des hymnes aux Muses et à Cupidon ; au lieu de confréries de rhétorique, de païennes académies.

QUELQUES DÉTAILS SUR LES MONUMENTS ET LES ARTISTES DU RÈGNE DE FRANÇOIS Ier.

Les œuvres de ces confréries de rhétorique ont aujourd'hui peu de célébrité ; celles, au contraire, des confréries de maçons et de tailleurs d'images demeurent semées

[1] Statuts du Puy-Nostre-Dame de Valenciennes, cités par Leroy, *Études sur les mystères*, p. 43.

[2] *Études sur les mystères*, p. 147.

sur notre sol comme autant d'inimitables souvenirs de ce que peut le génie uni à la foi. A l'époque de François Ier ces pieuses associations étaient dissoutes pour la plupart; mais leur influence leur survivait, et on la retrouve encore vivante dans les œuvres de Michel Columb, le sculpteur du tombeau de François II; de Desaubaulx, l'un des artistes du mausolée des d'Amboise; de Roullant-le-Roulx, le *maçon* du portail de la métropole de Rouen; de Bequet, le créateur de cette flèche aérienne qui dominait le faîte de la même métropole.

La France avait alors deux écoles célèbres, celle de Rouen et celle de Tours. A la première appartenaient Roullant-le-Roulx, Desaubaulx, Fain, Duhay, Feschel, Delorme; à la seconde, Pierre Valence, les deux frères Juste, Robert Pinaigrier et ses trois fils, et peut-être même Michel Columb. Pierre Valence avait une habileté dans la direction des travaux hydrauliques, qui rappelait Léonard de Vinci. Il éleva des fontaines à Tours et à Rouen : celles de Tours étaient surtout remarquables par la pureté de leurs eaux, qui, des coteaux de Saint-Avertin, venaient, à travers le Cher, jaillir sur les places de la ville. Les comptes de la maison d'Amboise placent Pierre Valence en première ligne parmi les artistes auxquels la France dut le château de Gaillon. Les frères Juste figurent également avec honneur sur cette liste trop ignorée. Nous avons dit que c'était à l'un d'eux, à Jehan Juste, que François commanda le tombeau de Louis XII, attribué si longtemps au Florentin Paul Ponce [1]. Mais, à côté de

[1] Voici une lettre de François Ier à du Prat, qui tranche la question :
« Monsieur le légat, il est deu à Jehan Juste, mon sculpteur ordinaire, porteur de ceste, la somme de 400 escus restant des 1,200 que je lui envoye par devant ordonnez, pour l'amenage et conduite de la ville de Tours, au lieu de Sainct

ces quelques gloires échappées à l'oubli, combien de gloires nationales oubliées ! Est-ce un Italien qui a pu rêver les merveilles gothiques de Chambord [1] ? Et Fontainebleau ! Les Italiens eux-mêmes refusèrent d'y reconnaître leur style. C'est leur *mauvaise manière française*, disait dédaigneusement Benvenuto Cellini : *Mala maniera franciosa*. « Je ne sais de quel ordre est cette architecture, disait d'un autre côté Serlio; mais moi qui étais là et y habitais continuellement, pensionné par le magnanime roi François Ier, on ne m'a pas même demandé le moindre conseil. » S'il écrit sur l'art, s'il trace des dessins d'architecture, Serlio a bien soin de crier de loin à ses confrères d'Italie: « Ayez égard au pays où je me trouve, prenez pitié des fautes que je fais [2]. » Quel était donc ce pays demi-sauvage ? n'était-ce pas le pays de Gaillon et de Chambord, de Chambord, ce palais des fées, qui, plus heureux que Gaillon, témoigne encore aujourd'hui de la hauteur à laquelle s'éleva, par ses seules forces, la Renaissance française. Les Italiens, habitués à l'unité, c'est-à-dire souvent à la monotonie dans leurs conceptions architectoniques, ne comprenaient rien à nos donjons et à nos tourelles; ils voulaient partout de grandes lignes droites dans les com-

Denis en France, de la sépulture de marbre des feuz roi Loys et royne Anne, que Dieu absoille... Escript à Marly le vingt-deuxième jour de novembre 1531.
FRANÇOIS.

Archives curieuses de l'histoire de France. par Cimber et Danjou, t. III, p. 84.

[1] Chambord a cependant été jusqu'à ces derniers temps attribué à Primatice, qui ne vint en France qu'en 1539 et ne fut nommé intendant des bâtiments de la couronne qu'en 1541, c'est-à-dire seize et quatorze ans après qu'on eut mis la main à la construction de Chambord. Vasari eût-il pu, d'ailleurs, oublier Chambord dans la vie de Primatice, lui qui n'oublie pas Meudon, monument moins important et, ce qui est remarquable, d'un tout autre style.

[2] *Magasin Pittoresque*, 1843.

bles, dans les ordonnances. Aussi quelle ne devait pas être leur surprise, et jusqu'à un certain point leur effroi, à la vue d'un palais comme Chambord, qui, par la merveilleuse variété de ses formes, semblait être un défi jeté aux règles classiques de l'art !

La construction de Chambord fut commencée vers 1525. Dix-huit cents ouvriers y furent employés, et François Ier, ne trouvant pas la petite rivière du Cosson digne d'une aussi splendide demeure, conçut, en 1529, la pensée de détourner les eaux de la Loire pour les amener à ses pieds [1]. Cette pensée ne reçut pas toutefois son exécution, soit manque d'argent, soit difficulté de l'entreprise. Chambord lui-même resta inachevé; mais de l'époque de François Ier date le corps de bâtiment principal, avec ses grosses tours et son groupe aérien de clochetons et de pinacles, qui semble réaliser de loin, au milieu des déserts de la Sologne, une fantastique apparition.

Vainement chercheriez-vous, dans cette œuvre grandiose, la froide correction du palais Lancellotti, ou du palais Farnèse; c'est l'imagination avec tous ses caprices et toute sa poésie. Au centre du bâtiment s'élève un escalier en spirale, à doubles rampes superposées, dont la cage est formée de pilastres qui suivent le rampant. « Cet escalier n'a point son pareil en la France, écrivait André Duchesne, pour estre tellement et si largement composé, qu'un grand nombre d'hommes y peuvent

[1] On lit dans les comptes de François, à la date du 14 août 1529 : « A Pierre Cassé de Nouvarcs, ingénieur, la somme de 41 livres tournois pour sa dépense, peine et sallaire d'estre venu par ordonnance du dict seigneur du lieu de Chambord en la Fère en Picardie pour illec faire entendre au dict seigneur la manière qu'il estoit besoing et nécessaire tenir pour faire passer et conduire partie de la rivière de Loyre par le dict lieu de Chambord. »

monter et descendre diversement et en même temps sans s'entrevoir, et pour estre l'un de ses côtés industrieusement desrobé de l'autre. » « On ne peut trop admirer, dit Blondel, la légèreté de son ordonnance, la hardiesse de son exécution, et la délicatesse de ses ornements [1]. »

A Chambord, la conception générale appartient à l'art du moyen âge, et les détails d'ornementation à la Renaissance. A Madrid, au contraire, et à Fontainebleau, la Renaissance domine tout, plans et détails; ce sont, je l'ai déjà dit, des imitations plus ou moins fidèles des théories italiennes.

Madrid fut commencé en 1530. C'était un bâtiment de vingt mètres de long sur huit de large, décoré de portiques en arcade à ses deux premiers étages, et flanqué de quatre petits pavillons saillants, dernier souvenir des traditions françaises. A chacun de ses pignons avait été pratiqué un escalier à vis dans une tourelle; mais ce qui frappait surtout dans cet édifice, c'était le revêtement de trois de ses façades en terre colorée et émaillée. Ce genre de décoration n'obtint pas néanmoins tous les suffrages; Philibert Delorme traitait Madrid de château de faïence, et la façade septentrionale ne fut pas ornée d'émaux.

La partie des immenses bâtiments de Fontainebleau qui remonte au règne de François Ier comprend les chapelles de Saint-Saturnin et de la Trinité, la porte *Dorée*, avec ses grandes loges ouvertes à l'italienne [2], le portique qui sert d'entrée aux appartements, et la tribune mo-

[1] Pour tout ce qui concerne Chambord, voir la savante notice de M. de la Saussaye.

[2] Ces loges ont depuis lors été transformées en appartements, et elles sont en conséquence fermées par des vitrages.

numentale d'où la cour assistait aux fêtes et tournois. De cette époque datent encore la salle de bal, longue de vingt-six mètres et large de neuf, la galerie de François I[er], dont la longueur est de plus de soixante-quatre mètres sur une largeur de six, et la galerie d'Ulysse, en comparaison de laquelle celle de François I[er] n'était appelée que la petite galerie.

Le style de ces divers monuments varie suivant leur destination. Ainsi la chapelle de Saint-Saturnin avait une haute lanterne, de légers campaniles et de longues fenêtres, divisées par des meneaux en entrelacs, comme les eût dessinées l'art du moyen âge. Art essentiellement religieux, il avait commencé par les églises, et il finissait par elles.

Quant aux autres bâtiments de Fontainebleau, à ceux du moins de la *cour ovale*, « ils peuvent être considérés, disent MM. Lenoir et Vaudoyer[1], comme un exemple complet du style de notre architecture française, conçu et exécuté par des artistes nationaux, sans le secours d'étrangers. Ce style, qui succède aux essais déjà tentés sous Louis XII, se fait remarquer par une plus grande simplicité, par plus de correction. L'application des ordres qui le caractérisent n'est pas une pure imitation, soit de l'antique, soit de l'italien; et l'on y remarque, au contraire, un sentiment d'originalité plein d'élégance et de bon goût, qui fait regretter que cette direction n'ait pu être suivie dans tous ses développements, par suite de l'influence toujours croissante de l'Italie et l'arrivée des artistes italiens en France. »

Léonard de Vinci fut le premier Italien qui passa les

[1] *Magasin Pittoresque*, 1843, p. 51.

Alpes sous le règne de François Ier. Jamais artiste ne fut plus merveilleusement doué de toutes les qualités qui séduisent. Pureté académique des traits, regard inspiré, connaissances universelles, vivacité d'esprit et de parole, talent, beauté, poésie, il possédait tout cela; et de tous les hommes d'élite que réunissait, à Florence, Laurent-le-Magnifique, il fut longtemps le plus loué, le plus admiré. Mais, au milieu de ces triomphes, Léonard finit par trouver un rival dans la personne d'un adolescent dont Laurent avait deviné le génie précoce, et qu'il avait accueilli chez lui, lui donnant annuellement, raconte Vasari, un habit violet pour lui, et soixante ducats pour son père. Cet adolescent se nommait Michel-Agnolo de' Buonarotti. Enfant, il faisait passer pour antiques des figurines de sa façon; à seize ans, il sculpte le combat d'Hercule et des Centaures; puis viennent le *Bacchus*, le *Cupidon*, le groupe de *la Pitié*. Émerveillés de la hardiesse du génie de l'adolescent, les magistrats de Florence, qui avaient chargé Léonard de Vinci d'une partie des peintures de la salle du grand conseil, attribuèrent l'autre partie à Michel-Ange.

La lutte fut éclatante, solennelle; jamais Léonard ne s'était montré plus grand, et cependant la victoire resta à Michel-Ange. Léonard quitta alors Florence et Rome, pour venir chercher en France les hommages qui le fuyaient dans sa patrie. François Ier l'accueillit avec bonheur; et, se rappelant sans doute les beaux travaux hydrauliques du Vinci pour joindre le canal de Martesana à celui du Tésin, il lui demanda le plan d'un canal qui traverserait et vivifierait la Sologne. Mais Léonard n'eut ni le temps, ni la force d'exécuter ce grand projet. Le chagrin et les années l'avaient brisé, et quatre ans à

peine après son arrivée en France, le 2 mai 1519, il mourut au château du Clou, près d'Amboise, que le roi lui avait donné. Quelques historiens révoquent en doute l'anecdote de la visite de François Ier au peintre mourant, anecdote rapportée par Vasari, Félibien et d'Argenville, et que la poésie et la peinture ont immortalisée. Ce qui pourrait en effet jeter à cet égard quelque incertitude, c'est qu'il existe des ordonnances royales datées de Saint-Germain-en-Laye, le 1er mai 1519, veille du jour où le Vinci mourait à Amboise.

Léonard de Vinci fut à la fois peintre, seulpteur, ingénieur, physicien, musicien et poëte. Comme ingénieur, on lui doit l'invention des écluses à double porte; comme peintre, il arriva à un tel degré de perfection, « qu'il me paraît impossible, disait Rubens, d'en parler dignement et encore plus de l'imiter. »

Peu d'années après la mort du Vinci, François Ier appela à sa cour André del Sarto. « André se mit gaiement en chemin, raconte Vasari, emmenant avec lui André Squazzella son élève, et il fut joyeusement et bénignement reçu du roi. Le premier jour de son arrivée ne s'écoula pas sans qu'il éprouvât combien était grande la libéralité et la courtoisie de ce prince magnanime; car il reçut en don de l'argent et des vêtements riches et honorables. Peu après, il commença à travailler, et se rendit si agréable au roi et à toute la cour que chacun l'entourait de caresses, et qu'il lui semblait avoir été conduit de l'extrême infortune au suprême bonheur. »

Parmi les ouvrages qu'André exécuta en France, Vasari cite un portrait du dauphin enfant, qui lui fut payé 300 écus d'or, et cette belle *Charité*, qui fait encore aujourd'hui l'ornement de notre musée royal. Cette der-

nière œuvre fut jugée si rare (*rarissima*), que François Ier augmenta la pension du Sarto; mais celui-ci, vaincu tout à coup par les prières de sa femme, quitta précipitamment la France, en promettant toutefois sur l'Évangile de revenir après un court voyage. François Ier lui confia même une somme considérable destinée à l'acquisition de tableaux et de statues; mais André, toujours faible devant sa femme, garda l'argent et ne revint pas.

Il fut bientôt remplacé par le Rosso, peintre et sculpteur florentin, « lequel, dit Vasari, voulant se soustraire à la misère et à la pauvreté dans laquelle végètent les hommes lorsqu'ils travaillent au pays où ils sont nés, se résolut de partir pour la France, et, afin de paraître plus habile en toutes choses, commença par apprendre la langue latine. » Rosso apportait plusieurs de ses œuvres, qui plurent infiniment au roi; mais ce qui lui plut encore davantage, « ce furent sa personne, son parler, ses manières. Rosso était grand, ajoute Vasari, de poil roux comme son nom, et, dans toutes ses actions, grave, considéré, et de grand jugement. » François lui donna une maison à Paris avec une pension annuelle de 400 écus, et le titre de surintendant des bâtiments de la couronne (1531). Une grande partie des dispositions et des décors intérieurs du château de Fontainebleau, peintures, frises, riches ornements en stuc, furent exécutés par lui et par ses élèves. Ce fut surtout dans la *galerie de François Ier* que se révéla son talent. Treize tableaux en camaïeu y reproduisirent les faits mémorables du règne, et Rosso y peignit en outre plusieurs vastes compositions telles que : *Cléobis et Biton*, *Vénus et Bacchus*, *Vénus et l'Amour entourés de nymphes*, et *la Sybille tiburtine montrant à Auguste la Vierge et son fils*. La Vierge et son fils vis-à-

vis de Bacchus et des nymphes ! Ajoutons que les plus saintes images n'étaient souvent que les portraits fidèles du roi, de la reine et des principaux personnages de la cour.

Pour prix de ces œuvres, Rosso fut nommé chanoine de la Sainte-Chapelle, et comblé de présents, « si bien, dit Vasari, qu'il avait un grand nombre de serviteurs et de chevaux et qu'il vivait en prince, donnant des banquets et faisant les plus extraordinaires courtoisies à tous ceux qu'il connaissait, et spécialement aux Italiens qui passaient en ces pays. » Un coup funeste vint malheureusement mettre un terme à cette brillante prospérité. Rosso accusa à tort Pellegrini, son ami, de l'avoir volé. Pellegrini fut soumis à la torture ; mais, son innocence ayant été reconnue, Rosso, égaré par la douleur, s'empoisonna (1541). Il n'avait que 45 ans.

Le titre de surintendant des bâtiments fut alors donné au Primatice. Francesco Primaticcio avait un talent naturellement poétique qui rappelait parfois le Corrège. Appelé à Fontainebleau, il y peignit, à grands traits, des scènes de la Fable et de l'Odyssée dans la salle de bal et dans la galerie d'Ulysse. Il devint, en outre, l'ordonnateur obligé des travaux et des fêtes, et le directeur suprême des beaux-arts et du goût. François I[er] lui donna l'abbaye de Saint-Martin, il le combla de riches pensions, et Primatice fit pesamment sentir aux artistes le joug de sa despotique influence. Benvenuto Cellini lui-même, malgré son fier génie, ne put complétement s'y soustraire. Benvenuto et Primatice étaient d'ailleurs peu faits pour s'entendre. Si Primatice se considérait comme le premier artiste de France, Benvenuto, de son côté, se tenait pour être sans émule en Europe. Si l'un était grave

et hautain, l'autre était insultant et railleur. Non moins grand, mais plus fanfaron que le Primatice, Benvenuto savait moins que son rival flatter les susceptibilités d'amour-propre, toujours si vives à la cour. Il blessa la duchesse d'Étampes en ne la consultant pas sur ses œuvres, ainsi que le faisait tout ce monde d'artistes qu'elle attirait autour d'elle et auquel elle s'estimait si heureuse de prodiguer l'argent et les sourires. Alors commença cette lutte, si vivement racontée par Cellini dans ses *mémoires*, lutte où le ressentiment de la maîtresse royale et la jalousie du Primatice eurent tant de peine à triompher de l'esprit de ressources de l'orfèvre florentin.

François Ier aimait la piquante originalité de Cellini; souvent il s'enfermait avec lui dans le cabinet où étaient assemblés les objets précieux que ses émissaires lui rapportaient de toutes les parties du monde, orfévreries, camées, médailles, vêtements et ouvrages des Indes, et prenait plaisir à le consulter sur la valeur artistique de tant de merveilles. François avait demandé à Benvenuto le dessin d'une porte monumentale pour Fontainebleau, celui d'une fontaine gigantesque dont la figure principale, un Mars, en bronze, devait avoir, d'après le projet de Cellini, 17 mètres 541 millimètres de hauteur, et enfin douze statues d'argent de dieux et de déesses. Une seule de ces statues, celle de Jupiter, fut exécutée. Lorsque l'artiste voulut la montrer au roi, la duchesse d'Étampes parvint, pendant tout un jour, à empêcher la visite royale; puis, le soir venu, elle fit habilement placer, autour de l'œuvre nouvelle, les modèles antiques que le Primatice avait apportés d'Italie. Mais Benvenuto, s'aidant aussitôt du jet des lumières, parvint à donner un tel relief à sa statue, que la cour entière demeura

frappée d'admiration. Ce brillant succès ne pouvait toutefois que rendre plus vives les animosités dont il était l'objet : aussi Benvenuto quitta-t-il la France, emportant du moins un éternel et reconnaissant souvenir de la grandeur du roi et de sa chevaleresque générosité.

Le caractère général des œuvres d'art qui font l'ornement de Fontainebleau, c'est bien moins la correction et la pureté, qu'une fécondité toujours abondante et une grande richesse d'harmonie. C'est surtout l'ensemble qu'il faut en considérer, tandis que dans les monuments de la Renaissance française, dans le tombeau de François de Bretagne, par exemple, et dans celui de George d'Amboise, après avoir admiré l'ensemble de la composition, on se laisse indéfiniment charmer par la grâce des détails. D'un côté, c'est encore le spiritualisme du moyen âge avec toute sa poésie; de l'autre, c'est l'étude brillante de la forme, étude parfois exagérée, facilement théâtrale, mais avec toute sa grandeur et tout son éclat.

Il nous reste à citer rapidement quelques-uns des artistes qui prirent part à ces vastes travaux, sous la direction de Rosso et de Primatice. Les sculptures de la galerie de François Ier sont généralement attribuées à Domenico del Barbiere. Les grandes peintures de la salle des fêtes et celles de la galerie d'Ulysse furent exécutées par Niccolò dell'Abate, sur les dessins de Primatice. Celles de la galerie d'Ulysse n'existent plus; la galerie elle-même a été démolie par ordre de Louis XV, destruction inexplicable et qui arracha de si chaudes larmes à Algarotti. « J'ai revu encore une fois à Fontainebleau, écrivait-il, les admirables peintures de notre *Niccolino* (Niccolò dell'Abate). Je les ai retrouvées avec la fraîcheur, le relief et la force de coloris qu'elles avaient

quand Vasari les décrivait, et aussi dignes d'être recouvertes de riches rideaux, comme le voulait Vedriani, dans le siècle passé. Les aventures d'Ulysse racontées par Homère étaient le sujet de ces peintures composées par Primatice et exécutées par Niccolò. Je ne puis exprimer le plaisir que j'éprouvai à admirer cette poésie visible. Cependant, si j'avais retardé seulement de quelques heures, c'en était fait, et j'aurais eu à en déplorer à jamais la perte. Les maçons étaient déjà sur le toit de la galerie qu'ils démolissaient, les débris de la voûte de ce monument tombaient sur nos têtes, et il fallut supplier les ouvriers de suspendre leur dévastation pour nous laisser le loisir de contempler le chien fidèle qui flatte et reconnaît son vieux maître, et tous les autres miracles si vrais de la haute peinture.

Antiphatemque, Scyllamque et cum cyclope Charybdim [1]. »

Peut-être aujourd'hui Algarotti éprouverait-il du moins quelque consolation, en voyant les restaurations intelligentes au moyen desquelles on est parvenu à donner une nouvelle vie aux grandes fresques de Niccolò, qui existent encore dans la salle des fêtes. Les autres artistes italiens employés à Fontainebleau furent Baldovino, Ruggieri, Caccianemici, Bagnacavallo, et Serlio qui s'occupa surtout de théorie et publia sous les auspices de François Ier son grand *Traité d'Architecture*. Parmi les Français, Félibien cite avec éloge Simon Le Roy, Charles et Thomas d'Origny, les trois Lerambert, Germain Musnier, Charles Currey qui peignit les cartons des tapisseries, les deux Rondelet qui décorèrent la chemi-

[1] *Magasin Pittoresque*, 1843, p. 124.

née de la salle de bal, Louis de Breuil qui aida Baldovino dans les peintures des armoires; il cite les décors peints par Guillaume de Hoey et Eustache du Bois pour le passage de Charles-Quint, les grotesques d'Antoine Fantose, les *douze Apôtres* de Michel Rochetet, et surtout les charmants portraits de Janet et de Corneille.

Chaque année de jeunes artistes partaient de France pour l'Italie et nous en rapportaient les théories italiennes. C'était Philibert Delorme, c'était Bullant, c'était Goujon : Écouen sortait de terre à la voix de Bullant; le Louvre s'annonçait, d'après les dessins de Lescot, comme devant égaler les plus beaux chefs-d'œuvre de la Péninsule; et au même moment, Cousin, qui n'avait pas vu l'Italie, créait un *Jugement dernier* digne du Dante; et, chaque jour, de splendides verrières sortaient de l'atelier de Pinaigrier. On admirait à Saint-Gervais son *Histoire de Lazare*, son *Paralytique de la Piscine* et sa *Course des jeunes pèlerins* en verres de couleur couchés d'émaux : à Saint-Hilaire de Chartres, son allégorie des grâces divines se répandant sur le monde par l'effusion du sang de Jésus-Christ. Les verrières de Cousin à Saint-Étienne-du-Mont, à Saint-Romain-de-Sens, à Vincennes, n'étaient pas moins célèbres. C'est enfin au XVIe siècle qu'appartiennent Germain Michel dont les verres peints se voient encore à Auxerre; Claude et Israël Henriot, à Châlons-sur-Marne; Besoche et Evrard, à Rouen; les frères Gontier, à Troyes, et Jean Liquet, l'un des auteurs des célèbres vitraux de Bourges.

LUTTES PHILOSOPHIQUES ET RELIGIEUSES. — SUPPLICES DES HÉRÉTIQUES.

Nous terminerons cet appendice par quelques mots sur

les graves intérêts philosophiques et religieux qui agitèrent le règne de François Ier.

La lutte entre Aristote et Platon a subi, suivant les âges, bien des phases diverses. Aristote ne voyait dans les idées que des perceptions sensibles; l'entendement humain était, à l'entendre, une table rase, et les idées se formaient par le travail de l'esprit sur les perceptions des sens. Le philosophe de Stagire était d'ailleurs fort loin de se laisser entraîner par ce système aux conséquences matérialistes qu'ont prétendu en tirer certains sensualistes modernes. Mais enfin Aristote voyait surtout dans les idées l'opération des sens, tandis que Platon les considérait, au contraire, comme des entités innées, c'est-à-dire placées dans l'intelligence immédiatement par Dieu même, pour servir de principe à nos connaissances. La théorie des idées innées fut adoptée avec quelques modifications par un certain nombre de Pères de l'Église comme répondant mieux au caractère éternel, immuable, universel et nécessaire des idées. Mais aujourd'hui l'expérience acquise par l'éducation des sourds-muets est venue de nouveau rappeler la table rase d'Aristote. Il est démontré que l'intelligence de l'homme demeure dans un état complet d'inertie jusqu'à ce que la parole vienne l'éclairer. Aussi ceux qui admettent encore les idées innées ne les admettent-ils plus qu'à l'état latent. L'intelligence de l'homme est, disent-ils, une chambre obscure; la parole, comme un flambeau, fait apercevoir les objets qui s'y trouvent. Quelques autres ne voient dans notre entendement que des germes d'idées. Il en est qui croient à une révélation intérieure en corrélation avec la révélation extérieure qui a lieu par la parole. Suivant enfin une opinion habilement soutenue, il n'y a dans notre en-

tendement, avant la parole, que la faculté de recevoir les idées et une prédisposition à aimer la vérité. De tout cela il résulte un fait, c'est que l'homme reçoit ou aperçoit les idées par une révélation extérieure qui d'homme en homme remonte jusqu'à Dieu. C'est sur ce fait, aujourd'hui incontestable, que doit désormais se baser toute philosophie.

Nous ne reviendrons pas ici sur le rôle que jouèrent les luttes philosophiques au XVI[e] siècle, et sur les querelles religieuses qui leur succédèrent; mais il nous semble indispensable de bien caractériser, en terminant, le point de vue sous lequel se présente la conduite du pouvoir vis-à-vis des hérétiques. Le code pénal du moyen âge était fort différent du nôtre; la peine de mort et celle même du feu y reparaissaient souvent, les tortures de la question y étaient admises. Que cette législation soit à regretter, personne assurément ne le pensera; mais enfin cette législation était en vigueur par toute l'Europe, et ses rigueurs n'étaient en aucune façon spéciales à l'hérésie. Maintenant, le fait même d'hérésie devait-il tomber sous le coup de la loi pénale? Dans une société divisée de croyances, la liberté est seule possible, seule désirable; mais dans une société fortement unie par une même foi, on conçoit qu'on ait vu un crime dans toute atteinte portée à cette foi religieuse qui était la loi régnante de la patrie. Lisez les livres des hérétiques, et vous verrez que non-seulement ils ne contestaient pas ce droit, mais qu'ils prétendaient en faire usage eux-mêmes. Aux paroles de Luther et de Calvin que nous avons déjà citées, nous joindrons ici celles de Théodore de Bèze :

« Cesluy-ci (Servet), écrit-il dans la vie de Calvin, estant arrivé à Genève et saisi par les magistrats *à cause*

de ses blasphèmes, y fust tellement et si vivement combattu, que, pour toute défense, il ne luy demeura qu'une opiniâtreté indontable, à raison de laquelle, par *juste jugement de Dieu et des hommes, il fina, par le supplice du feu*, sa malheureuse vie et ses blasphèmes. »

On le voit, si le parlement et la Sorbonne eussent voulu oublier les lois qui punissaient les hérétiques, les hérétiques se seraient chargés de les leur rappeler.

FIN.

TABLE.

Chapitre Ier. — Jeunesse de François Ier. — Cour de Louis XII. (1494—1515). 1

Chap. II. — Avénement de François Ier à la couronne. — État de la France et de l'Europe. — Campagne de 1515. — Bataille de Marignan. 14

Chap. III. — Entrevue de Bologne. — Concordat. (1515—1518). 35

Chap. IV. — Campagne de 1516. — Influences diverses à la cour. — Traité de Noyon. — Traité de Fribourg. 47

Chap. V. — Traité avec l'Angleterre. — Élection à l'empire. — Camp du Drap-d'or. (1518—1520) 57

Chap. VI. — Luther. — Commencement de la réforme en Allemagne. Condamnation de ses doctrines en France. (1517—1523). 66

Chap. VII. — Guerre avec l'Empire. — Perte du Milanais. (1521 —1522) 81

Chap. VIII. — Procès et mort de Semblançay. — Procès du connétable de Bourbon ; sa fuite. 95

Chap. IX. — Campagnes de 1522 à 1525. — Siége de Marseille. — Bataille de Pavie. 105

Chap. X. — Captivité du roi. — Traité de Madrid. — Sainte ligue. — Campagnes de Lautrec en Italie. — Défection de Doria. — Traité de Cambrai. (1525—1530) 128

Chap. XI. — Mœurs de la cour. — Chevalerie. — Caractère de François Ier. 154

Chap. XII. — Gouvernement, finances, justice, guerre, marine, commerce, agriculture. 168

Chap. XIII. — Littérature et hommes de lettres. — Marot, Rabelais, Postel, Amyot, Budée, etc. — Fondation du collége de France. 189

Chap. XIV. — Beaux-arts. — Esthétique chrétienne. — Renaissance, Chambord, Madrid, Fontainebleau. — Tombeaux de François II, du cardinal d'Amboise, de Louis XII. — Vitraux. — Emaux de Limoges. — Musique. 216

Chap. XV. — Progrès de l'hérésie. (1523—1534) 236

Chap. XVI. — Alliance avec les protestants. — Entrevue de Marseille. — Renouvellement de la guerre. — Mort de François Sforce. (1530—1535) 255

Chap. XVII. — Campagnes de 1536 et 1537. — Mort du dauphin. — Trêve de Nice. — Entrevue d'Aigues-Mortes. 277

Chap. XVIII. — Administration du connétable de Montmorency et du cardinal de Tournon. — Passage de Charles-Quint à travers la France. — Assassinat des ambassadeurs Frégose et Rincon. — Disgrâce de Montmorency. (1536—1542) 311

Chap. XIX. — Campagnes de 1542 et 1543. — Bataille de Cérisoles. 327

Chap. XX. — Invasion de la France. — Traité de Crespy. — Campagne navale. — Paix avec l'Angleterre. (1544—1546) . . . 349

Chap. XXI. — Naissance et progrès du Calvinisme. 360

Chap. XXII. — Dernières négociations. — Craintes de guerre. — Mort de François Ier. (1546—1547) 374

Appendice. 379



Tours, Imp. Mame.

